MIHAI CALCIU

Chronique du Sanatorium

Diamants dans la boue

En ce début d'année postuniversitaire, de novembre 1950, le professeur Nasta nous a convoqué dans son cabinet, nous, les neuf membres du collectif du service et il nous a communiqués entre autres qu'à partir de cette année, la formation de spécialisation en phtisiologie, intégrera aussi, à part les médecins phtisiologues participants au cours, un groupe de pédiatres qui deviendront ainsi des phtisiopédiatres. La phtisiopédiatrie venait d'être institutionnalisée. Par la même occasion il nous faisait remarquer, à mon chef de service le Maître de Conférences Grubea et à moi-même, qui travaillons dans le service pour enfants, que nous aurions des responsabilités particulières surtout en ce qui concerne le stage pratique dans notre pavillon qui sera plus long pour les pédiatres que pour les autres.

Après cette courte mise au point, on est parti vers l'amphithéâtre, en file derrière le professeur, pour assister, conformément au rituel habituel, au discours d'ouverture du cours.

Dans l'amphithéâtre, chuchotements et désordre. Les un peu plus de trente participants au cours n'avaient pas encore trouvé leurs places. Dans ce vacarme d'une minute ou deux, j'ai aperçu une jeune femme dont l'apparence et l'allure m'ont frappé dès le premier instant.

Un visage ovale, lumineux et frais avec une bouche joliment arquée, la lèvre inférieure sensuellement recourbée, avec un nez légèrement aquilin qui lui donnait un air de distinction (elle me rappelait Ann Sheridan, une diva de l'époque), des cheveux blonds avec des larges ondulés qu'elle balançait de manière désinvolte par-dessus les épaules. Son visage suggérait à la fois de la fierté et un tempérament joueur. (Quelqu'un plus tard, après des dizaines d'années, l'a appelée la « Madone de l'Institut ». Pour moi elle ne ressemblait pas à une Madone. Ou peut-être si, mais, qu'on me pardonne le blasphème, une madone diabolique). A tout cela s'ajoutait une allure élancée que j'avais remarquée aux pas qu'elle faisait lors de la recherche des places.

Bien sûr tous ces traits ne pouvaient pas être dévoilés au premier regard, mais à partir de ces quelques éléments et de l'impression générale, mon cerveau a constitué dans un fragment de seconde une représentation complexe, non seulement physique, mais aussi psychique (et même psycho-intellectuelle, que la connaissance ultérieure, comme on le verra, a confirmé).

Calme de l'extérieur, mais profondément bouleversé à l'intérieur, je donnais l'impression de suivre le cours du professeur, mais, sans nécessairement la fixer du regard, j'étais avec tous mes sens raccordés à cette apparition insolite installée au rang cinq dans l'aile droite de l'amphithéâtre.

Le cours s'est terminé, les gens se sont dirigés vers les sorties ; Elle aussi, sans jeter le moindre regard en arrière. Je suis parti aussi, non pas parmi les derniers ; je suis allé à mon service ; je ne sais plus comment, j'ai inspecté mes malades et puis j'ai pris le chemin de la maison. Les miens, et tout particulièrement ma sœur qui était bonne psychologue (ou avisée, perspicace), ont observé qu'il y avait quelque chose de changé en moi.

J'ai évité toute discussion et je me suis retiré dans ma chambre. J'ai eu une nuit agitée. Le lendemain, plus ponctuel que d'habitude, je suis arrivé à l'hôpital. Dès la porte d'entrée mes yeux ne cherchaient qu'Elle. En me dirigeant vers mon service, j'ai croisé de nombreux collègues qui venaient au travail; on s'est salué mais j'ai évité les usuels bavardages matinaux. J'ai vite fait le premier tour de visite médicale et j'ai résolu les problèmes usuels. Je suis allé ensuite au directeur scientifique de la Clinique, le docteur Schaim, qui m'a donné le catalogue pour les pédiatres, dans lequel je devais marquer la présence, faire des annotations et donner des qualificatifs liés au stage. Ce serait si bien si Elle était pédiatre ! me disais-je, mais avec le catalogue devant moi je ne pouvais pas le savoir car je ne connaissais pas son nom. Mais cela ne va plus durer longtemps ; il est 9 heures, les pédiatres doivent se présenter dans notre service. A 9 heures pile j'entre dans la salle de cours du service et j'ai l'immense joie de constater qu'un des sept pédiatres c'était Elle.

C'est la première fois que nos regards se sont croisés et j'ai eu l'impression qu'elle m'a regardé avec un peu d'insistance et un quelconque intérêt. J'ai fait l'appel et j'ai appris qu'elle s'appelait Radu Beatrice. Entre-temps mes regards inquisiteurs me donnèrent un premier indice rassurant : elle n'avait pas d'alliance. Dans le catalogue il y avait aussi la ville du domicile. « Êtes-vous d'Arad, mademoiselle docteur Radu ? » l'ai-je demandé. « Oui ! » « Il existe à Arad un pédiatre renommé dont vous portez le nom ». « C'est mon père ! » (Et moi, qui jusqu'alors me disais qu'elle peut être n'importe qui. C'est la femme de ma vie et peu importe si c'est la fille d'une femme de ménage faite avec un inconnu !).

Ce qui s'est passé les heures, les jours, les semaines et les mois suivants ne peut être détaillé. Les matins les stages ensemble me donnaient l'occasion de la distinguer des autres (peut-être aussi de manière subjective) pour son langage médical ample et éloquent, pour son habileté à examiner les enfants, pour son grand discernement dans la présentation des diagnostics, venant peut-être aussi de son vécu hospitalier dans les services de son père.

Après quelques jours on a commencé à se promener ensemble durant la pause déjeuner, d'abord à travers le Parc Carol, ensuite en empruntant des trajets qui nous menèrent plus loin. Quand je n'avais pas des cours les après-midis à l'Institut d'Œuvres Sociales (où j'étais maître assistant) les promenades main dans la main, se prolongeaient jusqu'à tard dans la nuit, après une halte dans un café ou une brasserie ou dans un cinéma. Des promenades avec des tirades sentimentales interminables de ma part et avec des silences parlants de la part des deux. Je me souviens qu'une nuit on était arrivé du mont du Filaret jusqu'à la Gare du Nord et de là, parmi les rails, au Triage et retour. Souvent on arrivait aux lacs (Herastrau ou Baneasa).

Un soir après une telle promenade nous nous sommes arrêtés pour dîner au restaurant Pescarus. A la sortie, dans la place devant le restaurant attendait un fiacre avec un cheval. Jugeant qu'un tour de fiacre en pleine nuit était quelque chose de romantique nous sommes montés en demandant au cocher de nous emmener en ville, mais le cheval s'y est fermement opposé. C'était la seule fois que j'avais vu un cheval faire marche arrière comme un « mule ». Finalement le cocher a réussi à convaincre le cheval. Nous nous sommes amusés, mais pas sans penser aux significations superstitieuses concernant le destin de notre idylle.

Il y a eu les promenades à travers les tas de neige, à travers la pluie, le vent et par beau temps, comme dans les derniers mois du cours, avec un décor d'opérette, avec les arbres fleuris. L'amour donnait des impulsions nouvelles à ces promenades qui dans d'autres contextes auraient pu être perçues tel un véritable supplice. Par exemple après des années, Beatrice racontait qu'il y a eu des fois, quand en portant des nouvelles chaussures, la marche devenait insupportablement douloureuse et pourtant un miracle l'amenait à la supporter. (Je rappelle en passant que ses chaussures ainsi que ses ceintures, toujours raffinées et de bon goût et bien sûr chères, étaient les points forts de sa tenue vestimentaire, qui à côté était d'une désarmante simplicité: invariablement des jupes grises évasées, très serrées au niveau de la taille, des chemises sport et chaussettes, qui faisaient partie intégrante de son charme.)

Cette étape des promenades idylliques n'était pas toujours aussi sereine qu'on pourrait le croire. Apparaissaient de temps en temps des dissensions, apparemment de plus en plus fréquentes avec le passage du temps, reposant sur un sentiment nouveau pour moi: la jalousie. Simultanément avec l'installation dans mon âme du sentiment débordant de l'amour sont apparues aussi les premières manifestations de la jalousie. Depuis mon premier pseudo amour de jeunesse et jusqu'à mon âge du moment, 30 ans, je n'avais pas mené une vie d'ascète; j'avais eu suffisamment de flirts d'une plus ou moins grande intensité, sans avoir jamais senti la moindre impulsion de jalousie. J'ai constaté que dans ma structure sentimentale le vrai amour avait comme corollaire la jalousie. Il est vrai aussi que certaines attitudes et conceptions de Béatrice étaient de nature à exalter en moi ces accès parfois incontrôlés. *Primum movens* fut son amitié avec deux

autres pédiatres participantes au cours, très sympathiques d'ailleurs, Lili et Ticu, avec lesquelles elle a constitué un trio quasiment indissoluble durant les heures de cours. La mauvaise chose était qu'une fois par semaine ou tous les quinze jours, le trio s'est fait pour habitude de s'absenter du cours; parfois il arrivait que seulement Béatrice soit absente. La raison qu'elles m'invoquaient (car je devais couvrir leur absence) était qu'elles étaient allées en ville manger des tartines de caviar à la poissonnerie Delta. Inutile de dire à quel point cette excuse qui me semblait inventée me bouleversait (pour ne pas dire qu'elle était irrecevable pour la qualité officielle que j'avais).

A part cela j'observais de la part de Béatrice des attitudes de „camaraderie” envers ses collègues de cours ou envers d'autres médecins de la Clinique et de l'Institut, indiscutablement, innocentes, mais qui contrevenaient à mes principes selon lesquels une dame devait se comporter comme une „lady”. Sur ce même thème apparurent des divergences; elle affirmait qu'entre un homme et une femme il peut y avoir une simple amitié sans aucune autre motivation, pour ma part (d'après ma propre expérience) je ne pouvais pas accepter ce point de vue.

Elle avait en même temps un don inné de ne pas étaler ses sentiments mais seulement de les suggérer, pour ne jamais te rendre sûr d'avoir conquis la redoute. A mes effluves déclaratifs elle ne m'a jamais répondu avec un „je t'aime”. Elle le prouvait par d'autres moyens (même les promenades qui tout compte fait couvraient des centaines de kilomètres étaient une preuve) mais le dire elle ne le faisait pas. La discrétion au sujet de ses sentiments envers moi me paraissait en ces moments de jalousie, une tactique préméditée de m'enfermer dans ses charmes, de m'enfoncer dans une toile d'araignée.

Enfin, il y avait encore un autre aspect qui m'intriguait: dans nos discussions apparaissaient des coins

d'ombres aussi bien en ce qui concernait son passé et présent, des voiles qui laissaient des choses non éclairées, malgré mon insistance.

Je reconnais que toutes n'évoquaient que de simples suspicions, auxquelles, à froid, je n'aurais donné aucune importance, mais pris par le tourbillon de l'amour, je perdais "l'usage de ma raison" et j'arrivais à des dérapages parfois même des propos injurieux, que je regrettais en vain ultérieurement.

Tout cet amalgame a créé des tensions entre nous qui parfois mettaient en ombre l'amour même et dans tous les cas étaient de nature à nous fatiguer psychiquement. Au fur et à mesure que la fin du cours approchait (août-septembre) la fatigue psychique grandissait et c'est ainsi que je m'explique la décision prise au final par Béatrice: „Je rentre à la maison, à Arad, dans mon service. Laissons le temps sédimenter les sentiments et après quelques mois – un an, avec la pensée claire prenons une décision.”

Je l'ai conduite à la gare avec la conviction que tout était terminé de sa part. Je restais avec tout le poids de l'amour non partagé.

Les mois qui ont suivi je me suis lancé dans mon travail, je me suis enfoui dans les bibliothèques, j'ai fini des travaux de recherche que j'avais laissé inachevés et j'en ai initié d'autres. Le weekend je partais sur les montagnes des Bucegi avec le train des syndicats et je choisissais les trajets les plus fatigants. J'essayais de renouer les amitiés et relations que j'avais un peu négligé. Je cherchais à me réintégrer dans les vieux programmes de loisir. Et pourtant, pourtant, son image, son être, résidait en moi, sans aucune atténuation.

Je m'imposais de rester en réserve par rapport à elle. Une fois par mois un échange de lettres, quelques ligne anodines (au moins de ma part). J'aurais pu faire un saut à Arad. Timisoara était mon fief pour les visites de guidage

et contrôle de l'Institut, et de Timisoara à Arad il n'y avait qu'un pas, mais je ne l'ai pas fait. Je m'imaginai qu'avec le temps la guérison viendra pour moi aussi.

Avec cet état d'esprit (mais avec un amour inaltéré) en avril de l'année suivante (1952), donc 6-7 mois après notre séparation, un jour vers midi je reçois un appel téléphonique, une voix joyeuse: „C'est moi, Béatrice. Je suis arrivée ce matin. J'ai envie de te revoir”. Je suis resté suffoqué. Je lui ai expliqué que moi aussi je voulais la voir mais que j'étais en service de garde. „Alors je viens te chercher durant l'après-midi à la chambre de garde”.

Après quelques heures Béatrice entrait dans ma chambre de garde. "En effet, le temps a décidé. Je ne peux plus vivre sans toi!" Avec ces mots absolument inhabituels de sa part, elle s'est jetée dans mes bras. Avec un feu sans pareil, je l'ai pris dans mes bras, on s'est embrassé et au final nous avons fusionné sur tous les plans, en scellant ainsi notre union pour la vie.

Béatrice avait obtenu deux jours de congés de son travail, un délai suffisant pour qu'on puisse résoudre tous les problèmes. Je partirai avec elle à Arad le lendemain même, pour rencontrer ses parents et la demander en mariage. Les noces nous les ferons en automne, à mon anniversaire, en Novembre. Les détails on les fixera après demain avec ses parents.

Le lendemain j'ai obtenu une permission de trois jours de la Clinique et je suis allé avec Béatrice pour acheter des billets au wagon-lit. Nous nous sommes séparés ensuite, je l'ai laissé aller faire les magasins et nous avions prévu de nous retrouver le soir à 9 heures (une heure avant le départ du train) à la Gare du Nord, devant le point d'information. Ensuite je suis rentré à la maison (après une journée en service de garde) pour partager la grande nouvelle avec les miens. J'ai produit de la stupeur. Ma mère et ma sœur m'ont suggéré de ne pas précipiter les choses,

d'ajourner encore. Je ne voulais rien entendre. Mon père était du même avis que moi. J'ai continué ensuite les discussions pendant de longues heures, avec du calme et de la chaleur des deux côtés et je me suis difficilement séparé des miens. C'est ainsi que je suis arrivé avec une demi-heure de retard au lieu de rencontre. Devant le guichet d'informations Béatrice n'y était pas. Je vais sur le perron ou le train venait d'être garé: aucune trace de Béatrice. Je demande à l'accompagnateur du wagon lit: la dame de Arad ne s'est-elle pas présentée? Je commence à m'inquiéter. Ils restent dix minutes jusqu'au départ du train. Que dois-je faire? Si ce n'était qu'un simple caprice et elle a renoncé aux projets pour le futur? Partir seul pour Arad ce serait ridicule. Retourner à la maison ce serait pénible. On annonce le départ du train et moi, devant les marches du wagon n'étais pas encore décidé quoi faire. A ce moment apparaît Elle, tranquille et souriante. Elle avait assisté à toute mon embarras, cachée derrière un pilier de la toiture du perron. Elle voulait me punir ainsi pour le retard d'une demi-heure. Béatrice était la même Béatrice! J'aurais vraiment voulu l'étrangler, mais je me suis contenté de grincer: „Bestiole!”

En quelques instants le train s'est mis en marche et nous, comme si de rien n'était nous nous sommes mis à parler, debout sur le couloir jusqu'à 2 heures du matin.

Nous sommes arrivés à Arad tôt le matin. N'ayant pas de bagages nous sommes partis à pied le long du grand boulevard qui relie la gare du centre-ville, boulevard ré-systématisé à l'époque où le père de Béatrice avait été maire de la ville.

Après une demi-heure on est arrivé dans la rue Closca au no. 14, à la maison que j'allais chérir dès maintenant. Nous attendait la mère de Béatrice qui m'a analysé de la tête aux pieds et m'a collé, de manière

ironique, l'étiquette de "fanfaron de Bucarest" et m'a embrassé, en me laissant entendre qu'elle m'acceptait. Après un petit déjeuner préparé minutieusement, Béatrice m'a invité en promenade pour me montrer la ville de son enfance. Nous avons parcouru les allées de la rive du Mureş et tout le Corso et nous sommes entrés dans les deux cathédrales, catholique et orthodoxe, qui resteront des objectifs de toutes nos visites ultérieures. Ensuite nous sommes partis sur des chemins longs et entortillés vers l'Hôpital de Pédiatrie, pour amener „Papa” à déjeuner. En entrant par la porte je suis resté impressionné par le raffinement paysagiste du grand parc de l'hôpital, de la propreté et de l'ordre qui régnaient autour et à l'intérieur des élégants pavillons. C'était l'œuvre de presque trois décennies du docteur Radu que j'ai trouvé dans son cabinet. Il m'a scruté d'un regard chaleureux, protecteur et m'a tendu une main énergique. Sans qu'il le dise, j'avais l'impression que j'avais passé l'épreuve, qu'il pensait „c'est le gendre que nous attendions.”

Après le repas à la maison, dans une atmosphère festive, nous sommes partis avec Béatrice pour continuer notre périple « aradean ». A nouveau sur le Corso (le grand boulevard) où nous avons fait halte dans un café avec des petites tables dehors, sur le trottoir. Nous avons pris une glace et un petit cognac (C'est à cette époque qu'on ouvrait la collection multi décennale des brandys Segarcea). Tout à coup je vois au bord du trottoir un fiacre de couleur rose qui stationnait. Je regarde les chevaux ils sont roses aussi. Le cocher, les arbres aussi. Je voyais tout en rose. Je me suis frotté les yeux, aucun changement. Je ne comprenais pas ce qui arrivait à mes sens; d'intoxication alcoolique il n'était pas question car je n'avais quasiment rien bu. Tout le temps qu'on est resté dans ce café j'ai vu le monde en rose, ensuite je me suis remis.

Le soir nous avons été invité par les parents de Béatrice à dîner en ville, dans un restaurant avec jardin, en compagnie d'une autre famille amie. Après le repas j'ai dansé avec ma "fiancée" une danse après une autre. Nous étions probablement transfigurés de bonheur, si l'on jugeait de l'intérêt et la bienveillance avec laquelle nous étions suivis par le regard des gens.

Le lendemain pour me montrer une partie de la beauté des alentours de Arad, Béatrice a organisé un pique-nique „à deux” dans la forêt Ceala. Nous sommes montés avec deux paniers remplis de bonnes choses, dans un fiacre qui avait été retenu jusqu'au soir, quand nous sommes finalement rentrés à la maison.

Le troisième jour il y a eu programme d'intérieur. D'un commun accord nous avons fixé que nos noces seront faites dans sept mois, en Novembre, pour que la mère de Béatrice puisse faire quelques préparatifs concernant la dot.

Le soir je suis parti seul vers Bucarest. Le matin, quand je me suis présenté au travail j'ai été surpris de constater que nos projets de noces étaient déjà connus par une bonne partie des 600 salariés de l'Institut et de la Clinique, un fait qui n'allait pas du tout être bénéfique pour nous. Je ne peux pas m'expliquer comment notre intention est venue à leur connaissance? Serait-ce lors de la visite que Béatrice m'a faite le jour où j'étais de garde? De la permission que j'ai demandée pour partir à Arad? Jusqu'à ce jour je ne le sais pas. Les jours qui ont suivi j'ai été envahi par les nombreuses félicitations venant de la part des collègues, des assistantes, des infirmières, du personnel administratif. Seulement, mes trois meilleures amies de l'Institut Ina, Nel et Marie-Jeanne me répondaient à peine quand je les saluais.

La vie reprenait pour moi son cours normal mais ceci avant que je ne reçoive, peu après un mois, une lettre

d'Arad. Je l'ai ouverte avec impatience (des frissons m'envahirent). Elle venait de Béatrice, écrite de manière désordonnée sur un papier chiffonné. Je la reproduis brièvement de mémoire: „Cher Michel, hier ils ont enlevé Papa. J'ai vu comment ils lui mettaient les menottes et le poussaient dans le fourgon de police. Après cela plusieurs d'entre eux sont restés à la maison jusque tard dans la nuit pour faire des perquisitions: ils ont gratté le papier peint, ils ont déchiré les tableaux, ils ont retourné la bibliothèque de fond en comble et toute la maison est renversée. Nous sommes détruites. Je t'écris pour te demander de tout mon cœur de te considérer libéré de tout engagement. Autrement tu te détruirais toi et les tiens. Si tu m'obéis et tu dois m'obéir, tu m'oublieras et tu jouiras de tout le bien que je te souhaite.”

Bouleversé, je suis allé dans la chambre de mes parents et je leur ai lu la lettre. En se remettant du choc provoqué par cette nouvelle, ma mère a dit: la fille a du bon sens, elle n'est pas égoïste, elle veut ton bien, tu dois suivre son conseil.” Papa l'a regardé d'un air réprobateur. Je leur ai dit que je ne renonce pas, que je prends le premier train. Mon père m'a approuvé de son regard même s'il se rendait bien compte des conséquences qui les attendait.

Le soir même je suis parti avec le même train, qui trois semaines avant m'avait emmené vers les trois jours de bonheur. Arrivé à Arad, j'ai demandé où se trouvait le dispensaire de tuberculose, je me suis promené un peu dans l'attente qu'il se fasse huit heures et je me suis alors présenté au dispensaire. Je suis entré dans le cabinet de phtisiopédiatrie. A son bureau, avec quelques radiographies devant elle, se trouvait Béatrice habillée tout en noir, pâle, cernée, avec les yeux rouges de tant de pleurs, elle a sauté quand elle m'a vu et elle s'est jetée en sanglots, dans mes bras. „J'avais peur que tu reviendrais, je savais que tu ne m'obéirais pas” disait-elle parmi ses sanglots. Je

suis resté avec elle jusqu'à la fin du programme et nous sommes partis ensemble vers la maison, tout en achetant en route un peu de charcuterie car je m'imaginai qu'elles avaient oublié les repas.

Dans la rue Cloșca, au numéro 14 il y avait une atmosphère de deuil. Sur une grande chaise au milieu du bureau, était assise, pétrifiée une femme qui avait vieilli brusquement et qui n'a nullement réagi à mon arrivée. Jetées par terre se trouvaient des dizaines et des centaines de livres et dossiers, des vases cassés ou bien endommagés, sur les murs le papier peint était arraché, les tableaux étaient pendus de travers, des éraillures partout. Nous sommes restés jusqu'au soir, muets tous les trois (quelques connaissances et proches sont venus brièvement interrompre ce lourd silence) et nous avons fait de la veille comme pour un mort. Béatrice m'a conduit à la gare. Sur la route je lui ai dit que rien ne change en novembre nous nous marions. „Non Michel, non!” – „Mon amour, sur ce sujet il n'y a rien à discuter.” Et ensuite le départ et une nuit de cauchemar jusqu'à Bucarest.

De retour à la clinique j'ai cherché à faire en sorte qu'on n'observe aucun changement dans mon comportement. Il n'était aucunement utile que la nouvelle se diffuse malgré le fait que je ne me doutais pas que, dans un jour ou deux on finira par le savoir. Les docteurs Bula et Gartner de l'Institut Filaret venaient d'Arad et gardaient de liaisons étroites avec la ville. Dans ma famille aussi l'atmosphère était devenue triste et pesante. Nous cherchions quand même à continuer de suivre le cours normal de la vie comme si rien n'était arrivé. Et ainsi sont passées encore quelques semaines durant lesquelles j'ai gardé un contact téléphonique journalier avec Béatrice.

Et comme un malheur n'arrive jamais seul, le 1er juillet j'ai reçu la nouvelle que l'Institut d'Œuvres Sociales,

où j'étais maître assistant, allait être fermé. Au moment le plus inopportun, mes revenus se réduisaient de moitié.

Mais le vrai drame ne faisait que commencer, cette fois il était lié à l'alourdissement de mon "dossier du service des personnels", qui malgré cela était déjà assez fragilisé par mon "origine" sociale. "La direction supérieure du Parti et de l'État" a apprécié que le nombre de médecins dans la Capitale était disproportionné grand par rapport à la province et a décidé durant l'été 1952 qu'on fasse des transferts pour atténuer cette situation. Dans la répartition par spécialités la phtisiologie s'est vue à son tour dans l'obligation d'expulser de Bucarest un nombre de cinq, six médecins. Ceux-ci devaient être un peu plus distingués car ils devaient prendre la direction de plusieurs hôpitaux - sanatoriums qui se créèrent alors en province. Ceux qui avaient des "bons dossiers" ou les autres qui jouissaient de relations solides n'avaient rien à craindre. En ce qui me concernait je me sentais vulnérable. Il était possible que mes atouts professionnels ne soient pas pris en compte, même au contraire. Ma contribution à la création du département de phtisiopédiatrie, l'apport sur le plan clinique, didactique et de recherche, la participation à la rédaction du premier manuel- traité de phtisiopédiatrie dont la parution était en cours, l'élaboration de nombreux travaux scientifiques qui furent très appréciés, l'innovation du traitement de la méningite tuberculeuse de l'enfant et d'autres techniques thérapeutiques ou d'investigation, auraient pu ne pas compter par rapport au poids négatif du dossier du service des personnels, car de plus je supposais qu'était intervenue une certaine contrariété subjective dans les hautes sphères de l'Institut, provoquée par mon choix matrimonial.

Mes craintes ne tardèrent pas à se confirmer. Un jour du mois de septembre (1952) on m'a appelé au

Ministère de la Santé où le directeur de la Direction de la Tuberculose, le docteur Bula, m'a informé que j'étais transféré à Braşov. Je lui ai déclaré que je refusai. Après deux jours j'ai été rappelé chez le "camarade" ministre adjoint Moskovitz, en présence du même docteur Bula. Le ministre a commencé à me „préparer” psychologiquement avec gentillesse, en me disant qu'il a besoin d'un spécialiste de haut niveau, pour une unité nouvellement créée car il n'y a pas de spécialistes sur le plan local, que Braşov était une ville particulièrement belle, que le mont Warthe où se trouvait l'unité sanitaire était un lieu romantique, très adapté pour deux jeunes mariés etc. etc. Ont usé de leur temps, près de trois heures un ministre adjoint et un directeur de ministère pour me convaincre. Ma réponse à tous leurs arguments a constamment été négative.

Quelques jours après, on m'a de nouveau appelé à comparaître devant le même ministre adjoint, qui cette fois n'était plus aussi mielleux et qui maintenant utilisait souvent des insinuations voir même de dangereuses menaces. Il a commencé calmement en me demandant comment allait ma famille (une allusion au domicile obligatoire de mon père) et comment va votre futur beau-père (placé en camp de concentration). Ensuite il m'a menacé qu'il n'allait jamais faire venir mon épouse pour un poste à Bucarest et que nous serions condamnés à avoir un mariage par correspondance et il a culminé avec la véhémence menace: „Braşov est le plus important centre ouvrier du pays; les intellectuels qui tournent le dos à la classe ouvrière, nous les mettons au mur !” De nouveau, plus de deux heures, de vaines plaidoiries!

Finalement, la troisième convocation au Ministère, qui allait aussi être la dernière, cette fois au premier adjoint du ministre, le terrible docteur Iosif Silberstein. Celui-ci était une brute terrifiante, avec un aspect qui correspondait au renommé qu'il s'était forgé (il allait en contrôle dans les

unités sanitaires portant avec lui des mandats d'arrêt en blanc). Brutal et avec une voix caverneuse il m'a dit laconiquement: „Sur le bureau devant moi tu as deux papiers. Lis-les et choisis un”. Je les ai lus. Sur le premier était écrit: „est transféré dans l'intérêt du service en qualité de médecin primaire directeur au Sanatorium TBC pour Enfants Brasov le 15 octobre 1952, avec un délai de présentation de maximum 30 jours”. Sur le deuxième était écrit: „est destitué de ses fonctions, sans droit d'être réembauché aussi bien dans les unités du Ministère de la Santé que dans celles des autres ministères, entreprises et institutions qui disposent d'un réseau sanitaire propre”.

J'avais prévu cette alternative et j'avais délibéré en moi-même sur la marche à suivre. Je ne pouvais pas laisser au bord de la route trois familles qui restaient sans aucune ressource: la mienne de Bucarest, celle d'Arad (la mère et le frère de Béatrice qui était étudiant) et ma nouvelle famille que je venais de fonder. J'ai pris donc le premier papier et je suis sorti par la porte sans saluer. J'ai été accompagné par le même docteur Bula à qui j'ai dit d'une voix enrouée qu'il avait au moins le devoir d'instrumenter le transfert de Béatrice à Braşov. Le docteur Bula qui, originaire d'Arad avait connu et apprécié le docteur Radu (mon beau-père) et en soi-même ressentait probablement de la compassion pour notre situation actuelle, m'a dit: „Cela ne pose aucun problème. Venez avec moi au bureau et je vous donne la décision de transfert sur le champ”. Dans moins d'une heure, je sortais du ministère avec deux actes de décision: le mien et celui de Béatrice.

Arrivé à la maison j'ai appelé Arad et j'ai dit à Béatrice que si elle voulait elle pouvait quitter son poste dès ce moment et qu'elle pouvait venir à Bucarest, que j'avais l'intention de rester à Bucarest jusqu'à la fin du terme limite du 15 novembre. Jusqu'à expiration du terme il y avait encore 45 jours. Béatrice a dit qu'elle voulait

rester encore auprès de sa mère tant qu'il était possible et qu'elle venait quand le terme final approcherait.

Dans cet intervalle d'un mois nous avons continué à nous téléphoner non plus tous les jours comme avant mais une ou deux fois par semaine. A part le travail de Béatrice, elles deux, à Arad, étaient préoccupées avec des démarches pour obtenir la permission d'envoi au camp de colis ou de lettres, qui leur était constamment rejetée.

Dans ma famille à Bucarest, l'atmosphère était déprimante; on faisait constamment des évaluations des conséquences que devaient subir mes parents. Mon père, qui était le plus conscient des augures noirs, essayait de me donner de l'espoir en bravant la situation. Le premier problème était celui de l'espace locatif. La loi communiste en vigueur prévoyait que des quatre chambres et hall de notre appartement, trois devenaient disponibles pour héberger d'autres familles. Il était donc essentiel de voir qui seraient les futures colocataires. Tante Smarande, très proche de nous, une femme capable de sacrifices, a offert de nous céder pour l'une des chambres son colocataire qui occupait chez elle une chambre plus petite et qui avait l'intention de se marier. Ce colocataire, camarade Bârsă, qui accompagnait les vols civils de la future compagnie aérienne Tarom, avait eu un comportement exemplaire par rapport à tante Smarande, et elle se portait garante pour lui. A mon tour, influencé par des collègues de l'Institut, j'ai recommandé le chimiste Petrică Georgescu qui travaillait là-bas, et dont l'immeuble qu'il habitait avait brûlé. Les deux propositions ont été agréées par mes parents, mais les deux se sont avérées catastrophiques ultérieurement.

Les jours passaient terriblement vite. Au travail, mes collaborateurs pleuraient sur mes épaules (avec compassion). Un grand nombre de sœurs et infirmières se déclaraient volontaires pour venir avec moi, de se transférer à Braşov. Je ne pouvais accepter une telle chose;

seulement la laborantine Sanda a fait exception, comme le Ministère pouvait admettre que, dans la pénurie de spécialistes, il y aurait été la seule modalité pour assurer au début un simulacre d'analyses dans mon nouvel hôpital.

Trois jours avant le terme fatidique, Béatrice et sa mère sont arrivées à Bucarest. Je suis allé les accueillir à la gare et les aider avec les immenses bagages, valises, sacoches, paniers, remplis de vêtements, d'objets de première nécessité pour Béatrice, mais surtout d'aliments. Je les ais conduites chez la tante de Béatrice où nous allions célébrer le rudiment de noces.

Le jour du 14 novembre nous nous sommes procurés ensemble les papiers qui étaient encore nécessaires et le 15, à midi, nous sommes allés à l'Officier d'État Civil, seulement nous deux, où nous avons été déclarés mari et femme.

Le même jour, le dîner festif de noces a été organisé par la "marraine" (la sœur aînée de ma belle-mère) et par son mari, "le parrain", dans leur maison située dans un cul de sac de la Calea Mosilor. Une maison de réfugiés de guerre, remplie de meubles, tapis, objets de toute sorte, des choses accumulées durant toute une vie, d'ailleurs ayant de la valeur en soi mais par l'accumulation excessive provoquant un effet inverse à leur valeur. Un intérieur vieillot et enrubanné comme les hôtes eux-mêmes.

Nous nous sommes assis à table: mes parents, ma sœur et mon beau-frère d'un côté, la mère de Béatrice, les parrains, leur fils Tolea et sa fiancée de l'autre et entre eux Béatrice et moi-même. Le dîner a été riche. Ma pauvre belle-mère était venue chargée de bonnes choses préparées à l'avance et avec d'autres qu'elle a préparées ensemble avec la marraine qui a démontré ses talents de ménagère. Tout au long de la soirée, Tolea nous a „délecté” avec des blagues assez sulfureuses, quelques allusions à notre événement nuptial. Pendant ce temps, le parrain, en

caressant sa moustache en guidon, riait avec appétit, en tournant ses yeux exophtalmiques et pleins d'envie quand vers la fiancée de son fils, quand vers Béatrice, pendant que la fiancée (la combienième?), une belle arménienne vulgairement fardée, me faisait avec insistance, malgré mes esquives, des avances avec les pieds sous la table. Les miens ont été tout le temps silencieux, d'humeur taciturne, même mon beau-frère qui d'habitude était très bavard. Le repas s'est prolongé un certain temps, avec des invitations de servir encore un baklava ou un morceau de gâteau ou avec les insistances de Tolea de boire encore une coupe de champagne car nous allons voir ce que nous allons faire demain matin avec le "drap blanc", ha, ha!

Pas trop tard nous sommes partis car le lendemain nous devons prendre le train pour Brasov.

N'ayant trouvé aucun moyen de transport, nous sommes partis à pied pour plusieurs kilomètres, de la Calea Mosilor jusqu'à Cotroceni, silencieux, les uns derrière les autres, deux à deux, mes parents, ma sœur et mon beau-frère et moi avec Béatrice qui s'était complètement collée à moi, frigorifiée par le vent frais et la fine pluie. En la serrant par la taille avec amour, je ne sais pas pourquoi me reste en mémoire l'image de deux petits diamants jetés dans la grande boue des temps.

C'étaient des noces tristes; tristes car parmi nous il y avait un grand absent – Papa – et parce que dès demain commençait l'exil; tristesse qui ne s'est dissipée qu'au moment où, arrivés à la maison, nous avons passé avec Béatrice sa première et dernière nuit dans ma chambre à Cotroceni.

Je ne savais pas à l'époque que dès le deuxième jour, à peine marié, j'allais m'engager corps et âme dans un deuxième mariage, parallèle, aussi passionnant et accaparant – le mariage avec le Sanatorium TBC pour Enfants de Braşov.

Les trois premiers jours à Braşov

Le lendemain après le mariage, nous sommes partis vers notre nouveau lieu de travail, Braşov. Dès la mise en marche du train, dans le compartiment dans lequel nous étions seuls, j'ai commencé à dévoiler à ma jeune épouse, à la place de tirades d'amour, mes intentions concernant le sanatorium que nous allions fonder.

Pas sans une certaine frustration par rapport à l'abominable exil qui nous avait été imposé, je lui ai dit que nous devions nous habituer à l'idée d'un séjour de longue durée car la promesse arrachée au ministre, d'essayer de nous ramener à Bucarest après 8-9 mois avait été de circonstance. J'ai commencé à dire à Beatrice, avec acharnement et en parlant plus avec moi-même, que je devais réaliser une institution qui rivalise avec la section de l'Institut que je quittais et avec n'importe laquelle des cliniques et des hôpitaux similaires que nous connaissions. Si en ce qui concerne les équipements et le développement dans le domaine de la recherche et même des investigations nous ne pourrions pas prétendre atteindre les cotes de l'Institut, en revanche il y aura des secteurs entiers que nous pourrions dépasser. Nous allons devoir commencer par assurer les meilleures conditions d'hospitalisation, humaniser tous les côtés de la vie des enfants hospitalisés en fructifiant aussi le cadre naturel qui nous favorise. En me préoccupant d'assurer la base matérielle optimale d'hospitalisation, je n'abandonnerai à aucun moment mes préoccupations de recherche clinique et je les imprimerai au collectif avec lequel nous travaillerons, en lui imposant une organisation scientifique de l'activité médicale, pour laquelle j'avais une série de pensées et idées novatrices.

Mes intentions sont les meilleures, je sais exactement ce que j'ai à faire. Je suis disposé de mettre en jeu tout le temps dont je dispose, toute la capacité et toute l'énergie ; les circonstances locales devraient aussi m'aider ou tout au moins ne pas m'empêcher.

Ce discours ad hoc dans lequel je m'étais entraîné dans la marche du train sur le parcours entre Bucarest et Braşov, était totalement inadéquat pour une conversation entre deux époux le deuxième jour de leur lune de miel. Je me suis aperçu de cela au moment où, en pérorant du sacrifice personnel que j'étais disposé à faire sur « le plan collectif » j'ai observé sur le visage cher de Béatrice, une légère ombre. Je me suis rendu compte que pris par l'enchaînement de mes pensées, j'ai commis une injustice par rapport au lieu et au rôle que j'entendais accorder à la famille que je fondais, en même temps avec le sanatorium et j'ai ressenti le besoin d'ajouter de tout mon cœur que jamais la famille ne sera mise au deuxième plan (je ne suis pas sûr que cela a toujours été ainsi).

Les trois heures de voyage se sont achevées. Nous sommes descendus dans la gare de Braşov sur un temps inamicale, frais et sombre. Avec une allure sportive, jeune, avec des pas énergiques, en nous tenant par le « petit doigt » nous nous sommes lancés confiants pour affronter notre sort.

Nous nous sommes arrêtés dans le centre, à l'hôtel Aro-Sport où nous avons retenu une chambre et avons laissé la valise. C'était une première reconnaissance de notre statut de restrictions : jusqu'alors, dans tous mes séjours braşovéennes je m'étais uniquement logé à Aro - Palace. Maintenant, dans notre lune de miel, nous devons nous contenter d'une chambre moins chère sachant qu'avec nos deux salaires nous étions obligés de veiller aussi à la survie de nos deux familles désemparées que nous avons laissées derrière.

Nous avons pris un déjeuner frugal au restaurant Aro et nous nous sommes dépêchés de partir vers le sanatorium, pour un premier contact. Il était presque trois heures et le soir s'installe plus vite en montagne. Nous nous sommes dirigés vers la place du vieux conseil de la ville, en passant à côté de l'Église Noire, ensuite devant l'hôpital régional et de la polyclinique, après quoi nous avons tourné à droite sur la petite rue Nisipului de Jos.

Cette rue m'était familière. Je l'avais parcouru des centaines de fois quand j'avais été médecin secondaire au Sanatorium Stejeriș. Pavée avec des pierres de ruisseau, sans trottoirs, bordée de maisonnettes basses de couleurs vives à la manière du quartier Schei, avec des portes verrouillées, cachant les cours au regards indiscrets, l'ensemble me paraissait maintenant hostile. Des masses de nuages descendaient de la Tâmpa, de Poiana et de Warthé, tout près de nous. J'avais l'impression d'un sort de "Via Mala" (sans ses voisinages escarpés). Je cherchais du coin de l'œil à lire l'impression sur le visage de Beatrice. Frigorifiée, lovée en moi, elle était impénétrable.

Vers mon vieux point de repère, la Vila Szanto, nous avons quitté la rue Nisipului de Jos qui conduisait plus loin vers le sanatorium Stejeriș et nous avons tourné à droite sur la rue Picard, le chemin de mon nouveau sanatorium. Une voie abrupte d'environ un kilomètre que je parcourais maintenant pour la première fois. C'était loin d'être une rue mais un chemin un peu plus large pour un chariot, avec une montée abrupte, ininterrompue, bordée d'un côté par la corniche du mont, et de l'autre par un fossé par endroits rocheux, en traversant vers le haut un bois rare, sans aucune maison. Je soutenais Beatrice, qui n'était pas habituée à la montagne et sans chaussures adaptées pour ce parcours qui alternait les cailloux et la boue glissante.

Nous sommes arrivés finalement à la porte du sanatorium, ensuite nous avons marché sur l'allée d'entrée,

imposante, gardée par des sapins majestueux. Nous-est apparu le premier pavillon dont nous avons fait le tour. Tout paraissait désert, à l'exception d'une pièce au rez-de-chaussée d'où on entendait des voix. J'ai ouvert la porte et je suis entré dans une petite chambre, où sur un canapé médical délabré et sur quelques caissettes, des chaises improvisées, dans une atmosphère stagnante avec une odeur de bottes de cuir, en semi-obscurité, causaient six ou sept personnes.

En nous apercevant, ils se sont levés, certains plus difficilement. Nous étions probablement attendus. Après leurs avoir annoncé qui nous étions, le plus présentable d'entre eux a dit qu'il s'appelait Grigoriță et qu'il a une délégation provisoire du Conseil Municipal d'administrateur du sanatorium. J'ai retenu sur le coup qu'il paraissait à peu près 55 ans, qu'il portait une moustache et qu'il avait un regard un peu méfiant et presque malin. Il m'a présenté les autres, qui étaient des prétendants à des postes et attendaient d'être nommés par le nouveau directeur. L'un s'appelait Beretzki, asthmatique au dernier degré ; il arrivait à peine à parler à cause du manque d'air. Il avait été le mécanicien du sanatorium "antifasciste" qui nous avait précédé et voulait continuer sur le même poste. Un autre, Costică Untaru, « court » et chétif, hostile dans l'aspect et peu communicatif, a fait savoir qu'il a déjà travaillé en tant que magasinier et comme intendant. Celui qui m'a été le plus sympathique à première vue, Andrash-bacsi, était un petit vieil homme relativement court mais ventru, roux de visage et avec une moustache étoffée immense, jaunie par la fumée. Je lui ai demandé quel poste il solliciterait. Il m'a répondu : "En husar voltom". Avec le peu de magyare que je connaissais, j'ai compris qu'il avait été hussard (du temps de l'Autriche-Hongrie) et je lui ai demandé d'être plus explicite dans ce qu'il désire. Il m'a répondu qu'il veut travailler avec des chevaux. "Mais avons-nous des chevaux

?" lui ai-je demandé. "Non, mais dans cette zone de montagne il n'y peut pas y avoir un hôpital sans chevaux". Il m'a convaincu. Les deux ou trois autres, des anonymes, sans aucune qualification, sans emploi à leur actif ou avec de très occasionnels services, désiraient des postes de concierge, gardien ou quelque chose de semblable.

J'ai demandé à Grigoriță s'il y a d'autres demandeurs. Il m'a informé qu'il y a un comptable Florescu nommé par le Conseil depuis à peu près une semaine, mais qui n'est passé que deux fois au service et à chaque fois il est venu très tôt le matin, à 6 heures, et est parti une heure après.

Deux infirmières de l'Hôpital d'Enfants ont aussi des décisions de détachement provisoire. Elles étaient présentes le matin et ont dit qu'elles reviendront aussi le lendemain. J'ai demandé à Grigoriță et Beretzki quel était l'état des installations : le chauffage au gaz était en état de marche, ainsi que l'eau et la canalisation. L'électricité et le téléphone étaient débranchés.

J'ai dit à Grigoriță qu'il assure pour le moment la garde pour cette nuit avec un ou deux hommes et de transmettre à l'agent comptable Florescu de ne plus partir et de venir me voir. En ce qui le concernait Grigoriță, pouvait ne plus monter jusqu'au sanatorium mais rester en ville pour faire des démarches pour la remise urgente en marche de l'électricité et des téléphones.

Après cette première « séance de travail » comme le soir venait, j'ai libéré les participants et en prenant mon épouse par le bras nous sommes partis vers l'hôtel. Dans la descente vers la rue Nisipului de Jos, a été d'un grand secours Costică Untaru, qui nous a suivi et connaissait le chemin comme sa poche, même dans les ténèbres de cette nuit.

Le lendemain matin j'ai laissé Beatrice à l'hôtel dormir encore un peu, pendant le temps que je me dirigeais au Conseil Populaire pour y être à huit heures pile à la Section Sanitaire pour remplir la formalité de me présenter officiellement au service. Le chef de la section sanitaire, Călin Stănescu, m'était bien connu du temps de mon stage brașovéen de secondariat. J'avais une opinion fort réservée à son égard. Il n'avait pas de valeur professionnelle ; nous avons passé ensemble le concours de secondariat en phthisiologie, à Cluj, six ans auparavant, qu'il a passé dans des conditions suspectes, pour ne pas dire frauduleuses. Autrement c'était un type sympathique, avec un certain humour, avec une touche d'érudition – il feuilletait le soir des encyclopédies, étant ainsi orienté dans l'espace et dans le temps, il collectait des aphorismes et proverbes qu'il plaçait ensuite avec de l'effet, au moment opportun. Avec l'actualité sur tous les plans, de la science jusqu'au cancans locaux, il était au point comme personne d'autre, fructifiant son statut de pilier de bistrot. Tous les jours, il était présent, des heures entières, autour de midi à la brasserie Aro, toujours à la même table à la fenêtre, invariablement avec le même collègue phthisiologue de la même facture, le docteur Mihăilescu, à qui se rajoutaient à tour de rôle, toujours d'autres : divers officiers supérieurs en tenue civile, de la milice ou de la securitate, ou des secrétaires de parti de la ville ou des alentours ou d'autres activistes ou potentats locaux du régime. Probablement grâce à de telles relations, ce petit flagorneur, sans caractère, était devenu chef de la section sanitaire de la ville. A ce chef je frappais maintenant à la porte pour me présenter. Quand il m'a vu, il a sauté de la chaise ; nous nous sommes embrassés avec beaucoup d'effusion, aussi peu sincère des deux côtés. Nous avons échangé quelques platitudes : nous nous sommes exprimés réciproquement la joie de se revoir et

nous nous sommes assurés l'un l'autre de l'affection et la considération que nous nous portions. C'est à peu près en ceci qu'a consisté notre entrevue d'un quart d'heure. Il ne m'a pas demandé quels besoins j'avais à ce brutal début et moi aussi je ne lui ai rien dit, sachant que je recevrai que des promesses évasives, envoutantes, sans finalité. Nous nous sommes séparés en nous promettant de nous revoir le premier jeudi de chaque mois, lors de la réunion avec tous les directeurs d'hôpitaux ainsi qu'à chaque fois que nécessaire. Il m'a lancé aussi une invitation amicale, de ne pas éviter la brasserie Aro où on peut se rencontrer autour d'un petit schnaps, "où tout peut être résolu".

Je suis parti rapidement pour emmener Béatrice de l'hôtel. Elle m'attendait dans le hall avant de Aro Palace. En sortant, je lui ai montré la maison dans laquelle j'avais passé presque toutes mes vacances d'été, qui se trouve en vis-à-vis, de l'autre côté du parc devant l'hôtel. Une maison imposante sur trois étages, qui a appartenu jusqu'il y a trois ans à ma tante, Tante Elena, la sœur de ma mère, d'où elle a été évacuée et mutée en une heure de temps avec Silvia et Sanda, la fille et la nièce âgée de quelques mois, dans une boîte d'un WC public de quartier. Mais laissons les pensées sombres. La journée est trop belle, le ciel s'est illuminé complètement et il y a une clarté de cristal comme on peut la rencontrer seulement à la montagne, après la pluie.

C'est pour cela que je propose à Beatrice de la conduire sur un autre chemin vers le sanatorium, certes un peu plus long que celui par la rue Nisipului, mais plus beau. C'est le chemin piétonnier vers la Poiana Braşov, qui passe par la Livada Poştei avec ses villas sélectes, ensuite à proximité des deux tours, Blanche et Noire, des murailles de la millénaire cité teutonne, ensuite par l'endroit nommé Belvédère d'où s'ouvre un panorama sur l'ensemble de la cité et tout particulièrement vers son centre, avec le

bâtiment du vieux Conseil et de l'Église Noire, une vue que je regardai pour la combièntième centaine de fois mais qui, pour Beatrice était nouveauté absolue. De Belvédère vers le haut les serpentines s'arrêtent. Le chemin devient droit, en pente légère ; nous passons devant la Pension Scheser sur laquelle je remarque une nouvelle plaque : Maison de repos de l'Association des Femmes Roumaines. Je note car elle aura une certaine importance pour nous.

Après trois quarts d'heure de marche, nous arrivons au but : le mont Warthé. C'était le lieu usuel de halte des promenades dominicales des habitants de Brasov non sédentaires. Les haltes fréquentes ont pérennisé aussi un refuge couvert : le restaurant Warthé qui a presque un siècle d'existence. Nous montons sur une hauteur à proximité immédiate pour que je puisse montrer à Beatrice toute la vallée qui s'étend jusque vers la rue Nisipului et qui englobe aussi les quatre hectares de parc de notre sanatorium.

Dans ce parc, le premier bâtiment visible, à seulement cent mètres plus bas est la villa du personnel dans laquelle nous allions habiter d'ici là.

Un peu plus bas de la villa je montre à Beatrice le garage et ses annexes, ensuite le chemin en serpentines larges, qui passe à côté d'une étable, traverse une prairie relativement plane et se continue avec une portion pavée qui se termine avec l'allée des sapins à travers laquelle nous sommes entrés hier dans le sanatorium. Au long du chemin pavé, sur la gauche, se placent les deux pavillons de l'hôpital. Ceci est chère Madame, notre domaine pastoral pour les années qui suivent, je lui dis à la fin du guidage, en embrassant Beatrice, pour me fortifier moi-même psychologiquement, car, effectivement je vivais une émotion voisine à la peur.

Et maintenant, allons prendre en main le sanatorium. Nous entrons sous un portail et faisons le tour

de la villa du personnel : un bâtiment formé de moitié d'une construction moderne avec étage, collé à l'autre moitié plus humble avec assez de décennies dans ses murs. La partie neuve je savais qu'elle avait été construite par l'ancien propriétaire du sanatorium, le docteur Butt. La porte d'entrée dans la villa est ouverte ; de l'escalier intérieur nous entendons le bruit de petits pas et nous nous trouvons nez à nez avec une petite fille de 2-3 ans et son accompagnatrice. Nous disons qui nous sommes et l'accompagnatrice nous dit qu'elle est engagée par le docteur Cristea, qui habite à l'étage (déjà une surprise déplaisante, un intrus dans l'espace qui nous appartient). Je lui demande si elle a les clés de l'appartement du rez-de-chaussée. Elle nous dit qu'il est ouvert et qu'ils prennent le soin de fermer le soir uniquement la porte d'entrée dans la villa. Nous entrons dans l'ancien logement du directeur qui naturellement nous revient : une très grande chambre, relativement carrée, d'une quarantaine de mètres carrés, très lumineuse, de laquelle on entre par une large porte vitrée, dans un autre espace, plus allongé, séparé en deux par une arcade, totalisant à peu près 26-28 m². Cette deuxième chambre qui possède une salle de bain et une terrasse attenantes, est beaucoup plus sombre et présente de la moisissure évidente en bas des murs. Après notre évaluation d'un seul regard, je dis à Beatrice que l'espace est trop grand pour nous : nous sommes seulement deux et nous serons probablement assaillis par des demandes de logement de la part des salariés qui viendront. Pendant qu'eux ils auront des logements très serrés, il n'est pas convenable que nous nous étendions, même si cet appartement directorial a été habité jusqu'ici par une seule personne (la doctoresse Adela Camil et ensuite le docteur Zelicovici, les précédents directeurs). Beatrice est d'accord avec moi. Nous devons murer la porte vitrée, opter pour la chambre allongée qui malgré le fait d'être sombre a

l'avantage d'avoir une salle de bain et nous donne de l'indépendance ; la moisissure, nous l'éliminerons en décapant les murs. Nous sommes édifiés, passons plus loin. Nous descendons par le splendide parc dans lequel le docteur Butt a planté des espèces de conifères les plus variées et exotiques et nous arrivons aux pavillons d'hospitalisation.

Les pavillons ont chacun trois niveaux. Étant construits en pente, le deuxième niveau est accédé directement du chemin du haut, quant au chemin du bas il assure l'accès au premier niveau. En continuant le chemin pavé, les premiers pas nous portent au deuxième niveau. Nous entrons dans le grand pavillon. Sur le couloir sur lequel nous entrons, la porte de droite s'ouvre et apparaissent pour nous accueillir les deux infirmières évoquées la veille. Elles se présentent : schwester Ziriacus Ani et schwester Kadar Maria, toutes les deux allemandes. La première, très grande, avec une marche masculine, une voix grave (que nos petits appelleront "tante Zircus") m'impose des réserves dans l'impression qu'elle me fait. La deuxième par contre nous va immédiatement droit au cœur, une blonde très gentille, douce, féminine. La première s'érige en porte-parole de l'autre aussi ; d'ailleurs elle tient à préciser qu'elle a été désignée par la Section Sanitaire comme infirmière en chef.

Tout à coup, d'une chambre à côté surgit une femme entre deux âges, qui se jette dans mes bras et m'embrasse, avec les larmes aux yeux. C'est Mari-neni, une aide-soignante de mon stage au sanatorium Stejeriș, qui s'est comporté avec moi comme une mère, m'a soigné et m'a facilité l'existence durant tout le stage. Elle me dit qu'elle veut travailler avec moi à nouveau, qu'elle a obtenu l'accord de principe de son directeur de Stejeriș, le docteur Stinghe, et qu'il ne reste plus que mon accord. Je le lui

donne de bon cœur et je lui dis qu'à partir de ce moment elle doit se considérer comme notre salariée.

Je dis à l'infirmière Ziriacus d'appeler aussi les autres personnes présentes maintenant dans le sanatorium. Du groupe des six de l'autre soir viennent Untaru, Andrash-baci et les trois "non qualifiés" ; l'administrateur Grigoriță est en ville conformément à mes indications et le mécanicien Beretzki est à la station des pompes à eau et ne se dérange à l'appel ; en ce qui concerne l'agent comptable Florescu, il est venu comme d'habitude à 6 heures du matin et a ignoré mes dispositions à m'attendre. Rentrent aussi dans mon cabinet improvisé, timides, deux femmes du voisinage, une roumaine et une hongroise, aspirantes chacune à un poste d'aide-soignante, ainsi qu'une jeune de Schei, Mioara Munteanu, diplômée d'un lycée commercial et qui veut se faire embaucher maintenant pour la première fois, sur un poste de fonctionnaire, de préférence en comptabilité. Je dis à tous qu'ils sont embauchés à l'essai et que je pérenniserai dans deux mois ceux qui feront l'affaire. A Mioara Munteanu je demande pour le moment de s'occuper du secrétariat, qu'elle enregistre la correspondance qui sera reçue et expédiée et car elle m'a dit qu'elle savait dactylographier, elle remplira aussi la fonction de dactylographe quand j'aurais obtenu une machine à écrire, par la suite ultérieurement je la muterai à la comptabilité.

A ce moment on entend pour la première fois la sonnerie du téléphone : nous avons le numéro 2640. Voici une première réalisation de Grigoriță.

Dans les discussions "interactives" que je porte avec les présents, Untaru me communique le fait qu'à peu près deux semaines auparavant ont été reçus de Bucarest, de la part du Ministère de la Santé, 70 lits métalliques pour adultes et la "litterie" correspondante. Il a stocké les lits sous clé, dans une chambre de la villa du personnel et la

litterie dans le pavillon où nous nous trouvons, dans une chambre proche. Je lui demande de me conduire voir en quoi consiste notre « dote » initiale. Placés de manière très ordonnée, je trouve 70 matelas composés chacun de trois morceaux, 140 lits de type militaire, 70 oreillers, 140 taies d'oreiller, 140 draps, 70 chemises de nuit pour adultes. Tous les tissus sont en Amérique jaune, rugueux. Ça c'est la dotation pour un hôpital d'enfants ! Il était évident que je ne pourrais presque rien utiliser de ce qu'on m'avait envoyé. Une seule chose paraissait intéressante : un lit avec la "litterie" respective pour le directeur et sa femme. J'ai appelé Beatrice qui a trouvé l'idée très bonne. En conséquence j'ai prié Untaru d'appeler un homme et de monter un lit avec tous ce qui était nécessaire dans l'appartement du directeur de la villa du personnel, et Marie-neni de faire un peu de nettoyage dans cette chambre.

Ensuite, ensemble avec Beatrice, avec les deux infirmières et avec Mioara qui avait la mission de noter tout ce que je signalerai, nous sommes passés de chambre en chambre, à travers les deux pavillons pour que je fixe la destination de chacune des salles, l'état dans lequel elle se trouve et les travaux les plus urgents et importants à réaliser. La première impression qui m'a frappé et qui s'est accentué au fur et à mesure que nous avançons dans notre visite a été l'état déplorable de l'héritage laissé par nos prédécesseurs. J'étais déjà venu ici deux ou trois fois dans les années 1947-48 quand c'était le sanatorium "Antifasciste" du comité central du PCR (Parti Communiste Roumain). A l'époque l'accès était strictement limité, mais j'étais venu à l'appel du directeur, docteur Kaplan, pour l'aider dans l'exécution de quelques opérations de Iacobaeus (section endoscopique de brides pleurales en pneumothorax) dans lesquelles j'avais un peu plus d'expérience. La dotation et les décors intérieurs de

l'époque m'ont frappé. En comparaison avec l'état de nos hôpitaux du réseau d'état, c'était un luxe exorbitant. Face à cette image qui persistait dans ma mémoire, il était incroyable d'être arrivé à l'aspect actuel. Il est vrai que depuis à peu près deux ans quand on avait décidé la mutation du Sanatorium Antifasciste à Predeal, aucun investissement n'a été fait à Braşov et que le directeur précédent, le docteur Zelicovici, par excès de zèle, avait ordonné qu'on prenne même les plus petits objets qui, bien sûr n'étaient pas forcément nécessaires, mais arriver à prendre même les ampoules, les douilles, les cloisons et toutes les petites objets, certaines qui faisaient partie de la structure même du bâtiment me paraissait inconcevable. Il n'est pas moins vrai qu'entre le déménagement des "Antifascistes" à Predeal et la décision de création du Sanatorium TBC pour Enfants Braşov s'étaient écoulés six mois pendant lesquels les bâtiments, le parc, tout était laissé pour compte, sans maître, temps suffisant pour les voisins proches ou plus éloignés d'intervenir et s'approprier tout ce qui leur pouvait être utile. Par endroit était disloqués même les poignées des fenêtres, les portes des cheminées, les prises sorties des murs etc., etc.

Il y avait beaucoup de travail. La liste avec le compte détaillé des réparations aux portes, aux fenêtres, aux installations je l'ai laissée à la charge de l'administrateur Grigorişă, qui revenait justement de la ville, accompagné par un électricien de la Direction locale du domaine. L'électricien a commencé le travail, il est monté sur un mât et un quart d'heure après nous avons de la lumière dans le sanatorium. La deuxième réalisation ! Biffais-je en pensée avec contentement. Nous avons continué notre visite à travers les deux pavillons et après presque trois heures, j'avais dans mon esprit l'image future de notre sanatorium. Le Pavillon I va héberger environ une centaine d'enfants entre 0 et 10 ans et le pavillon II environ

40 enfants de plus de 10 ans (inclus les adolescents). Donc au totale approximativement 140 lits, c'est à dire le double de la capacité actuelle fixée par le ministère.

D'après la structure des espaces intérieurs et des circuits que j'entrevois, au pavillon I, au premier niveau nous allons aménager la section I de mise en quarantaine avec 20 lits, et la cuisine et l'entrepôt alimentaire ; au deuxième niveau la section II pour garçons, avec 40 lits, la radiologie avec ses annexes et mon cabinet avec une antichambre pour le secrétariat ; au troisième niveau, la section III pour filles, avec 40 lits et la chambre de garde. Dans le pavillon II au premier niveau sera la pharmacie, le laboratoire, l'administration et la comptabilité, dans une très grande pièce qui pourra être cloisonnée ; au deuxième niveau et au troisième, la section IV pour les plus grands enfants et adolescents ainsi que la salle de bronchologie. Au cours de la visite je suis tombé sur quelques objets, particulièrement dans les chambres du bas du pavillon II, parmi lesquels deux bureaux griffés, trois ou quatre tables et des chaises sans un pied, un appareil de pneumothorax, un appareil Potain, pour des transfusions (devenu caduque), deux-trois bouilloires métalliques pour les seringues et d'autres petits objets qui, au stade initial dans lequel nous nous trouvions, pouvaient nous être utiles.

Avec ceci nous avons fini le programme de la deuxième journée et nous sommes partis vers la villa du personnel pour voir quel exploit ont fait Untaru et Marie-neni. Ce qui s'est dévoilé devant nos yeux dépassait les attentes. Dans la grande chambre, la lumineuse, avait été placé dans un coin le lit d'hôpital avec ce qui lui fallait. Pour éviter le courant d'air venant du mur, Marie-neni avait fixé une couverture au-dessus du lit et par terre elle avait placé une autre couverture pour que nous ne descendions pas directement du lit sur le parquet. A côté, je ne sais pas comment, elle a trouvé une chaise sans dossier et l'a placé

en tant que chevet et sur lequel elle mit une serviette brodée et un petit vase en céramique avec quelques tiges de fleurs séchées. Elle nous a ému. Ils avaient fait du feu dans la terre-cuite à gaz, la lumière fonctionnait : dans ces conditions nous avons convenu avec Beatrice que nous renoncions à la chambre d'hôtel. Pour cela, nous sommes descendus en ville, nous avons liquidé le compte à la réception, nous avons pris la valise et sur la route du retour nous avons acheté du pain et quelques boîtes de conserves. En avançant cahin-caha avec ces poids, j'ai choisi la troisième variante de chemin, que je n'avais pas encore montré à Beatrice, la plus courte mais aussi la plus abrupte, par la rue Axente Sever qui démarrait devant l'hôpital régional.

Le soir tombait quand nous sommes arrivés « à la maison ». Nous avons dormi la première nuit dans cette pièce plaisante qui ne sera qu'un logement provisoire, puisque nous allons passer dans la chambre sombre, après avoir emmuré la porte vitrée.

* * *

Le troisième jour étant dimanche et en absence de beau temps j'ai décidé d'emmener Beatrice voire les lieux, qui me semblaient les plus représentatives et plus pittoresques de Braşov et ensuite d'aller sans l'annoncer à Săcele pour qu'elle connaisse tonton Mitică, le plus jeune frère de ma mère.

Nous sommes donc partis en passant par Warthé, la pension Scheser, Belvédère et de là-bas en suivant une descente escarpée, en pas de chevreuil, d'un rocher à l'autre, sur le sentier qui serpente jusqu'à la très pittoresque vallée de la "Spurcata" qui longe murailles. Nous sommes arrivés dans la place symbole de l'ancien Conseil, ensuite par la cour de l'Église Noire et de là à travers la

Schnurgasse (la plus étroite rue d'Europe !) sur l'allée au pied de la Tâmpa. La splendide allée bordée d'un côté par la lisière de la forêt encore rougie de la Tâmpa, de l'autre côté par les murailles de la cité, invraisemblablement bien conservées depuis huit cents ans, c'est vraiment un lieu mirifique de promenade pour les amoureux, pour les jeunes mariés, comme avait essayé de nous tenter le ministre Moskovitz dans sa plaidoirie pro - Braşov.

Après cet intermède romantique, nous avons pris le bus pour environ 12 kilomètres jusqu'à Cernatu, l'un des sept villages de Săcele, où sur la rue principale, près de l'église, se trouvait la maison de tonton Mitică. En fait la maison de tonton Mitică était la maison de mes grands-parents et de mes ancêtres, la maison de nos sources du côté maternel, dans laquelle j'ai passé une grande partie de mon enfance, dans le bras de la tendre grand-mère ou au bras du grand père, âpre à l'extérieur mais doux à l'intérieur (décédé trop tôt, en 1927, quand j'avais sept ans). Nous trouvons tonton Mitică et tante Duţi autour du petit lit de leur fillette, Ufa, qui au moment-là avait environ un an. Grande joie, embrassements sincères, chauds. J'ai ressenti tout de suite que se forgeaient des liens sentimentaux solides, réciproques, entre eux et Beatrice. Duţi avait toutes les raisons de l'agréer. De Sibiu, allemande d'après sa mère, une transylvaine farouche et exclusiviste, or Beatrice appartenait à la Transylvanie par son origine, par son lieu de naissance, par son vécu, et par sa manière d'être. Avant de lancer des dithyrambes ils l'ont mesuré longuement apriori avec de la sympathie.

Toute la visite a été particulièrement chaude. Leurs bien connue hospitalité s'est déchainé. Tante Duţi, une respectée professeur de lycée doublée d'une très bonne ménagère c'est dépêché à nous faire des brioches mocanesques et tonton Mitică, le meilleur médecin généraliste que j'ai jamais connu, nous a délecté avec le vin

de groseilles fait avec minutie de Sisif (les groseilles cueillies du fond du jardin grain par grain, avec les semences extraites avec l'aiguille une à une). L'atmosphère s'est réchauffée encore plus. Il faisait bon vivre dans leur maison. De la vieille maison des grands parents n'étaient restés que les murs. Était disparu le meuble de "la belle époque" avec du velours rouge, les tapisseries avec des pompons, les miroirs immenses avec des cadres dorés, les lampes pleines de boules de cristal de Bohême apportés par les grands parents de leurs cures annuelles à Karlsbad. Maintenant la maison était toujours celle des ancêtres mais meublée et drapée avec un goût moderne (la dote de Duși, qui à part le meuble était venu aussi avec des tapis, des lustres et un Opel - Olympia tout neuf). Les discussions se sont portés autour de leur fillette, adorée d'autant plus qu'elle était venue après des années d'attente, après des grossesses inachevées, elle-même naissant prématurément, avec risque de non-survie. Nous avons discuté assez longuement de nous, des intentions que nous avons à Brașov, des perspectives, de ce que nous avons trouvé, de la rencontre avec le médecin en chef de la section sanitaire. Tonton Mitică, bon ami de bistro avec ce Călin Stănescu, a essayé de calmer mon aversion intuitive et de me convaincre que, malgré ses défauts, Călin est finalement une personne gentille. Nous nous sommes séparés difficilement de cette atmosphère chaude de famille, avec la promesse de nous revoir aussi souvent que possible et surtout qu'en été, nous serons immanquables aux parties de pêche à la truite sur la vallée du Târlung, dans laquelle tonton Mitică est un as reconnu.

Ainsi s'est achevé le troisième jour depuis notre arrivée à Brașov. Dès demain commence une nouvelle semaine, une nouvelle étape de bataille avec le temps pour atteindre mes plans ambitieux.

Le chantier commence

Nous commençons une nouvelle semaine de travail, en fait la première semaine proprement dite de travail pour l'ouverture du sanatorium. Lundi, à huit heures avec Béatrice nous étions dans la pièce du deuxième niveau du premier pavillon, pièce qui était devenue mon cabinet. Conformément à mes indications et par le soin de Untaru avait été installé un des bureaux branlants trouvés dans le pavillon II, l'autre bureau avait été placé pour Mioara dans la pièce attenante qui était devenu secrétariat. Quelques chaises resserrées avec quelques clous complétaient le mobilier. J'ai convoqué tous ceux qui étaient présents, une dizaine, et je leurs ai dit que le Ministère de la Santé avait pris l'engagement pour le 21 décembre, l'anniversaire de Stalin, d'ouvrir plusieurs unités sanitaires parmi lesquelles aussi notre sanatorium. Nous avons donc un mois à disposition pour réaliser des conditions d'hospitalisation pour ouvrir au moins une section avec des lits ou toute au moins une partie d'une section.

Nous devons commencer avec la peinture de toutes les espaces intérieurs, concomitant avec les petits travaux de maçonnerie et charpenterie. C'est la tâche de l'administrateur mais aussi celle de nous tous de chercher rapidement des équipes de travail dans ce but et de leur assurer des matériaux. Nous devons aussi compléter l'organigramme du personnel ; pour le moment nous avons 10 - 12 salariés, un nombre qui peut être triplé ou quadruplé. Pour les actions que j'entrevois nous avons les ressources financières assurées : à part le fond des salaires et la gestion courante, le Ministère nous a octroyé 50.000 lei (somme importante à l'époque) que nous allons devoir

utiliser jusqu'à la fin de l'année. Pour une période d'au moins quelques mois, chacun d'entre nous devra travailler non pas en rapport avec la qualification mais par rapport aux besoins urgents de l'institution. Pour une période de temps nous devons nous habituer à l'idée que tous, avec le directeur en tête ne doivent pas s'esquiver de mettre la main au travail et de faire toutes les corvées nécessaires, indifféremment combien d'heures par jour seront nécessaires. Qui ne se sent pas capable de s'engager à de tels sacrifices est libre de quitter le collectif.

Après ce court discours je suis parti au Sanatorium Stejeriș voisin, en passant par un sentier sur la crête du mont qui nous sépare. Après quatre ans je pénétrais dans le bâtiment du sanatorium où j'avais passé mon secondariat et que j'avais dirigé les derniers mois en tant que directeur. M'a accueilli avec la jovialité qui le caractérisait, l'actuel directeur, le docteur Valer Stinghe. Roumain de souche, de source locale scheienne, figure remarquable de la phtisiologie brasovéenne et transylvaine, qui ensemble avec le vénérable docteur Oprișescu avait gouverné le destin de la tuberculose et de milliers de phtisiques de tout le pays, qui trouvaient le refuge dans le climat "thérapeutique" de Brașov dans la période entre-deux-guerres. Le docteur Stinghe n'a pas fait défaut à mes attentes et m'a assuré de tout sa sollicitude. Il m'assurera l'approvisionnement hebdomadaire avec le chariot de son sanatorium ainsi que les autres transports de matériaux qui seront nécessaires entre temps ; je pourrais utiliser à tout moment son cabinet de radiologie, le laboratoire et même la pharmacie jusqu'au moment où ces secteurs essentiels seront réalisés chez nous. De plus il me met à disposition une personne poly-qualifiée qui pourra m'aider dans les travaux immédiats de charpenterie et maçonnerie. Je l'ai remercié chaleureusement et je suis descendu, vers le centre, à l'hôpital régional. Ici j'ai pris contact avec Pleșca,

mon ancien agent comptable de Stejeriș qui était devenu entre-temps agent comptable de ce grand hôpital de Brașov. Pleșca m'a conduit au directeur de l'hôpital, le docteur Katy, qui lui aussi s'est montré plein de sollicitude et m'a promis de me prêter pour quelques jours une équipe de ouvriers et une partie des matériaux pour les travaux de réparation. Aussi, pour des transports spéciaux je peux utiliser le camion de l'hôpital. Content de la collégialité qui m'a été montré je suis retourné au sanatorium où j'ai déjà trouvé l'ouvrier de Stejeriș qui avait commencé à couper au ciseau (sculpter) des encadrements de fenêtres et de portes.

Le lendemain ma « secrétaire » Mioara est apparu avec « monsieur » Sulică, qu'elle m'a présenté comme étant un voisin à elle, du Schei, qui dirige une équipe de peintres de bâtiments, créditée avec des travaux de qualité, auprès d'une grande partie des écoles et des hôpitaux de la ville. Sulică, un type menu, avec une figure et un regard d'homme honnête et sérieux, m'a fait une bonne impression dès le début et nous sommes convenu de commencer le travail tout de suite, au début avec deux peintres disloqués d'un autre travail qu'il avait engagé, suit à quoi il ramènera encore deux ou trois, en fonction du « front de travail » et m'a promis qu'il sera parmi eux avec la brosse à la main. Comme première tâche j'ai dit à Sulică d'aller avec l'administrateur Grigoriță procurer les matériaux nécessaires des entrepôts ou des magasins de la ville.

Les jours qui ont suivi, notre sanatorium a commencé à ressembler à un chantier. A l'artisan polyvalent de Stejeriș se sont rajoutés les quatre peintres de bâtiment de Sulică et sont apparus aussi les quatre charpentiers et maçons prêtés par l'hôpital régional. A ceux-ci s'est joint même notre mécanicien râleur, l'asthmatique Berezky qui trouvait à s'occuper des bruleurs de gaz, des portes des cheminés, des robinets, des prises. Nos salariés, chacun dans son coin, ont trouvé leur

vocation en tant qu'aides artisan ou porteurs ou monteurs d'échafaudages. Il y avait une agitation "constructive" qui commençait à me faire plaisir.

Entre temps, dans le quartier, c'est répandu la rumeur sur l'ouverture du sanatorium et sont apparus quelques prétendants pour des postes clé : ainsi les deux cuisinières qui avait travaillé quelque mois avant dans ce sanatorium, aux "antifascistes", que j'ai tout de suite embauché. Elles étaient des "dames" honorable, une saxonne et une hongroise, d'âges proches de la retraite, mais qui s'étaient fait la réputation de grandes performeuses en matière culinaire. J'ai aussi embauché l'infirmière pédiatre Ely Boland qui a opté pour notre sanatorium car elle habitait à proximité, sur Warthé. Toujours du quartier se sont présenté deux ménagères non qualifiées que j'ai embauché comme femmes de ménage. Est apparu aussi Angelica Drăgan, une infirmière récemment qualifiée, sans expérience, arrivée depuis peu à Braşov et qui n'avait pas encore trouvé un poste. Avec un aspect et des comportements légèrement ruraux elle m'a inspiré confiance et bonnes intentions et je l'ai retenu; dans peu de temps elle est devenue indispensable et s'est attaché particulièrement de Beatrice. Ainsi nous avons atteint un nombre de quasiment vingt salariés, chacun (à l'exception de l'agent comptable et partiellement de l'administrateur) apportait leur contribution, pour l'instant non qualifié, à la fondation du sanatorium.

Un jour, vers le crépuscule, Beatrice m'a attiré l'attention que nous n'avions plus de provisions alimentaires. J'ai pris mon sac à dos et je suis descendu en ville pour acheter du pain et des boites de conserves. Arrivé au centre, dans la Place du Conseil, mon regard a été attiré par la vitrine du Magasin Universel dans laquelle j'ai vu étalé un lit pour enfant préscolaire, avec grille mobile. C'était exactement ce dont nous aurions eu besoin. Joyeux,

je suis entré dans le magasin et j'ai demandé le vendeur s'il avait 40-50 exemplaires. Le vendeur m'a lancé un long regard et m'a dit qu'il en avait, mais qu'une telle quantité ne pourra être payé que par virement bancaire, et cela n'était possible dans leur magasin. Je lui ai demandé de me mettre en contact avec le chef du magasin.

Celui-ci est apparu de suite ; une personne d'environ 50 ans, ventru, roux, avec calvitie et des lunettes avec beaucoup de dioptries. Je lui ai expliqué qui j'étais et ce que je voulais. J'ai reçu un refus catégorique : dans son magasin il y a une règle ; tous les produits sont vendus seulement avec paiement direct, avec de l'argent comptant et toute intervention que je ferais, à n'importe quel niveau, était inutile. Je suis sorti bouleversé et contrarié et sur le chemin vers le magasin "Alimentara" avec conserves, m'est venu à l'esprit de faire appel aux autorités supérieures. Étant pas loin du bâtiment du Conseil Populaire de la ville je suis entré et j'ai demandé à la secrétaire d'être reçu par le président (c'est-à-dire le maire). Après une très courte attente j'ai pénétré dans un somptueux cabinet, où, derrière un bureau immense, se trouvait camarade Bărdan, un individu massif, osseux, d'environ 45 ans, avec une figure assombrie, un visage sillonné, qui m'a tendu une main lourde avec laquelle il m'a secoué jusqu'à l'épaule. Je lui ai dit qui j'étais, quel est le stade de notre institution que je dois mettre en marche et quel est la raison pour laquelle je viens chez lui : les lits pour des enfants tuberculeux. Apparemment je l'ai convaincu, car immédiatement il a mis la main sur le téléphone et a demandé le directeur du magasin respectif.

-“Camarade directeur, arrive chez vous un petit-docteur, qui doit fonder un hôpital d'enfants et a besoin de 50 lits que vous allez lui donner“.

Le maire a laissé le récepteur éloigné de l'oreille ainsi j'ai pu entendre la réponse.

- "C'est impossible camarade président, la loi numéro xy, nous interdit de vendre par virement les marchandises du fond du marché. C'est du détournement de fonds ; j'entre en prison si je fais quelque chose pareil !"

- "Écoute Bercovici, c'est inutile de palabrer. Nous entrerons ensemble en prison, mais jusqu'alors, maintenant, dans quelques minutes le docteur a l'ordre de ma part de venir conclure l'affaire avec vous et ensuite de me rapporter l'exécution de l'ordre".

Avec ces mots il a fermé tranquillement le téléphone et avec un air serein, non triomphaliste, m'a tendu encore une fois la lourde main et m'a dit : "Ce n'est plus le cas que vous reveniez chez moi pour ce problème car il est résolu. Si vous aurez d'autres problèmes passez encore me voir".

Je suis parti avec un sentiment très réconfortant. Je n'étais pas seul. Il se trouve parfois un homme prêt à faire du bon travail pour la société et encore quelqu'un de la classe ouvrière que je considérais belliqueuse, inexpérimentée, nihiliste, hostile, opposée à l'intellectualité.

Je suis arrivé au Magasin Universel, où, à la porte m'a accueilli le directeur Bercovici, prêt à pleurer mais aussi agressif, essayant encore une fois de me convaincre de ne pas "commettre" l'illégalité. Je ne me suis pas laissé convaincre et je suis passé à remplir les factures de vente - achat. Le lendemain tôt le matin j'ai envoyé Untaru avec le chariot du sanatorium Stejeriș pour apporter en trois transports les cinquante lits. "La marchandise" a été laissée pied du mont et de là, en fil indien formé des presque vingt salariés a qui se sont joints les dix artisans présents au travail, nous avons porté de main en main, jusqu'au

sanatorium les lits démembrés et emballés en parties composantes.

Satisfait de cette petite victoire, j'ai mis Untaru à monter le premier lit. J'ai constaté avec joie que le matelas d'adulte envoilées par le Ministère de la Santé, étant composé en trois pièces, chaque pièce convenait très bien aux dimensions de nos nouveaux lits. Pour assurer la "litterie" à partir des matériaux inadéquats avec lesquelles nous avait doté le Ministère, j'ai demandé au collectif féminin dont je disposais, de couper les draps d'adultes et aussi de redimensionner les oreillers et les tailles d'oreiller. Le lendemain je me suis retrouvé avec une note de service avec numéro d'enregistrement, par laquelle l'agent comptable Florescu m'avertissait qu'il se commet une illégalité en transformant les "moyen fixes" (draps, oreillers, etc.) et me donnait l'ordre de renoncer à la disposition de la veille. Même si j'étais conscient de certains risques bureaucratiques, je n'ai bien-évidemment pas donné cours, en considérant que j'ai des justifications majeures. J'ai cherché de me couvrir avec des formalités légales. J'ai constitué une commission qui a rédigé de procès-verbaux dans lesquels on enregistrait toutes les transformations de "moyens fixes".

Le temps passait, la date fatidique du 21 décembre approchait et les travaux de peinture étaient loin de se terminer. C'est la raison pour laquelle j'ai dit à Sulică de rassembler son équipe répartie dans tous les coins des deux pavillons et de la concentrer autour d'un seul objectif : la section II du premier pavillon. Ainsi le progrès des travaux a commencé devenir visible d'un jour à l'autre.

Les maçons avaient terminé les réparations courantes et je les ai transféré à la section de Quarantaine, c'est à dire la section I du rez-de-chaussée du premier pavillon, que je voulais faire plus lumineuse et plus contrôlable d'un but à l'autre, en créant des murs vitrés dans

la moitié supérieure des murs qui se trouvaient entre les trois salons d'hospitalisation. En me rendant compte qu'il y avait un degré de risque, j'ai suivi en permanence, avec inquiétude, l'évolution des travaux, j'ai demandé aux artisans de faire en préalable des linteaux dans la maçonnerie et ensuite, au fur et à mesure que les murs étaient démolis de mettre des poutres porteuses en bois pour soutenir les linteaux pas encore secs. Dans deux jours cette partie travaux maçonnerie c'est bien terminé et son finissage aussi. Par la suite je devais commander les encadrements et la partie en bois des murs vitrés. La section quarantaine, comme je l'avais prévu était devenu beaucoup plus lumineuse et fonctionnelle.

Comme les maçons avait été emprunté de l'Hôpital Régional, je ne pouvais disposer d'eux qu'un jour de plus. Temps suffisant pour mettre en application mon idée de scarifier l'appartement directorial, qui avait germé dans mon esprit dès la première visite au sanatorium que nous avons fait avec Beatrice, idée qui analysée rétrospectivement, je me la reproche comme étant à caractère spartiate exagéré. Nous avons convenu avec Beatrice dès cette première visite de nous restreindre à un sort de studio, à une seule chambre avec salle de bain et rien de plus. Pour cela j'ai apporté les maçons à la villa du personnel et leurs ais dit de murer la porte vitrée entre les deux pièces et de décaper les murs afin d'extraire la moisissure de la pièce que nous nous étions octroyés, la chambre plus sombre mais qui avait une salle de bain attenantes exclusive. En un jour les maçons ont terminé ce travail aussi et content de la manière dont ils ont rempli leurs devoirs nous nous sommes quittés, en trinquant avec eux un verre de vin. Ensuite le soir, avec Beatrice et avec Marie-neni nous avons pris le lit de la chambre grande et lumineuse que nous cédions et l'avons muté dans la chambre sombre, en le plaçant au milieu, à cause de murs

décapés. Le lendemain j'ai donné de l'argent à Beretzki pour qu'il achète une chaise de WC et un réchaud à gaz et je lui ai dit de les monter dans la salle de bain. Ceux-ci ont été les conditions que nous nous sommes créés de « propre gré et contraints par personne », par “principlialité“. D'ici là chaque soir, pendant de longues mois, extenués du travail, nous viendrons à la maison, nous marcherons attentivement à travers les tas de plâtras pour arriver au lit du milieu de la chambre; après le diner pris sur le coin du lit, consistant invariablement d'une boîte de conserves, nous nous coucherons sur le lit de caserne, en prenant avec la petite cuillère et parfois avec la louche la portion de miel de notre mariage, qui nous suffira pour combler toutes les inquiétudes et les difficultés de la journée.

* * *

Pendant ce temps les travaux concentrés sur la section II progressaient. Après le plâtrage de tous les espaces et la peinture de la boiserie à la couleur de « l'os », Sulică m'a appelé pour me montrer les tests qu'il avait fait sur un mur pour choisir les couleurs des socles pour les salons de malades. J'ai opté pour des tonalités pastel de rose, vert, bleu et crème. Ces quatre couleurs allaient alterner d'une pièce à une autre. Sulică et ses hommes se sont mis au travail, aidés encore par nos salariés. Parmi eux Beatrice tournait avec ardeur le bâton dans la boîte à conserves pour la préparation des couleurs.

Comme nous avons plus de vingt salariés et d'artisans au travail, j'ai mis en marche la cantine ; en leur assurant ainsi le repas de midi. Dans une chambre proche de la cuisine, sur des tréteaux en bois, ont été improvisées deux longues tables. Pour un cout modéré, nos cuisinières montraient réellement leur savoir-faire, en cuisinant avec

goût et raffinement, en satisfaisant nos exigences. Nous avons l'occasion nous aussi, Beatrice et moi-même, de manger un repas chaud par jour.

Le jour du 16 décembre, conformément à la planification, Sulică et son équipe ont terminé leurs travaux de peinture de la section deux et je leurs ai permis de se disperser dans les autre section et espaces du sanatorium. Après deux jours de rude travail (basses besognes), fait par nous les non qualifiés, aux fenêtres et au parquet, la section se montrait très belle. Le blanc des murs et de la boiserie, les couleurs pastel des socles, le parquet (partiellement maintenu des “antifascistes”) me donnaient une satisfaction complète. Nous sommes passé immédiatement au montage des lits dans les pièces et le jour du 19 décembre nous avons téléphoné à l'hôpital d'enfants de la ville en les annonçant que nous étions près de recevoir les dix enfants qu'ils avaient (le docteur Dorca, le directeur de l'hôpital pour enfants était très content de donner un autre profil à la section de tuberculose après la création de notre sanatorium). Jusqu'au soir, les dix petits, nos premiers patients, apportés avec deux ambulances, s'installaient dans leurs nouveaux petits lits. Intimidés de cette mutation, timides et méfiants, les petits gamins sollicitaient par leur regard l'affection de leurs nouveaux tuteurs, que chacun d'entre nous, nous nous sommes dépêchés de la leur donner de tout cœur.

Ainsi, le 19 décembre 1952, le Sanatorium TBC pour Enfants de Braşov ouvrait ses portes. Le lendemain est arrivé de Bucarest, marchand au pieds lourds et brouillant, le docteur Cioroianu, directeur adjoint de la Direction de la Tuberculose au Ministère de la Santé. En parenthèses je tien crayonner le personnage : hyper-brun et hyper-poilu, avec une voix de tonner, le sous-médiocre phtisiologue s'est mis en tête de faire une grande carrière et jusqu'ici il avait réussi. Ce fils de prêtre deviendra dans peu

de temps directeur de l'Hôpital Pantelimon, l'actuel hôtel Lebăda, et va se faire remarquer par la dissolution du monastère de l'enceinte et de sa transformation en entrepôt d'aliments. La Commission des Monuments Historiques à laquelle appartenait cette demeure, vieille de plus de trois siècles, a essayé plusieurs fois d'évacuer les aliments et de sceller l'entrée du monastère, mais l'intransigeant docteur Cioroianu descellait à chaque fois et remettait dedans des sacs de farine. En fermant la parenthèse je reviens à l'entrée intempestive du directeur adjoint, qui en trottant sur les couloirs du sanatorium vociférait : „Où est le docteur Calciu? Il se cache de moi ? ”. Je lui ai ouvert la porte et au moment-là, comme d'habitude, est apparu sa deuxième voix, douce, tant qu'elle pouvait être douce. En s'installant confortablement sur ma chaise directoriale, bancale (au sens propre et figuré) il m'a communiqué qu'il a été envoyé voir si j'étais prêt à rapporter l'ouverture du sanatorium, à la direction supérieure de parti et d'état.

En guise de réponse je l'ai conduit à la section II. Les petits patients qui s'étaient déjà adaptés, l'ont salué avec joie. Cioroianu est resté visiblement surpris de toute l'ambiance, du record de temps dans lequel avait été réalisé les conditions existantes. Par conséquent il m'a dit que nous devons aller immédiatement en bas, dans la ville, pour envoyer un télégramme au Ministère et au Comité Central du parti. Je lui ai suggéré qu'on fasse ceci par téléphone sans être obligés de nous déplacer. Il m'a répondu en s'hérissant, que ceci est un moment que je dois apprécier à sa vraie signification, qui doit être souligné par un document écrit, non verbal, téléphonique. J'ai trouvé quelque prétexte pour lui transférer cette « tâche d'honneur », de rapporter au parti, en sa qualité de directeur au Ministère. J'ai eu l'impression, que d'une certaine manière, celle-là était aussi la solution qu'il affectionnait. En même temps moi j'échappais à une formalité qui pesait

sur mon cœur : nous ne nous étions pas donné la peine pour l'anniversaire de Stalin mais parce-que dans ce rythme nous souhaitions dérouler notre travail aussi dans le futur, pour nous créer aussi vite que possible des conditions optimales d'activité professionnelle et scientifique. En moi-même, pour moi, l'anniversaire de Stalin était un slogan démobilisateur et non pas mobilisateur. Ainsi à l'aide du docteur Cioroianu nous avons bien surmonté cette impasse, sans compromis personnel, ni dans la forme ni dans le fond.

Le lendemain j'ai téléphoné au Ministère pour annoncer que nous avions quarante lits en fonction, dont trente non occupés, en leurs demandant d'annoncer les plus de vingt départements du pays, qui nous étaient repartis, qu'ils peuvent nous envoyer des malades. Les semaines qui ont suivi des enfants ont commencé de nous arriver, d'abord de Braşov et des zones limitrophes, et ensuite aussi de loin: Olt, Hunedoara etc. Une fois les premiers malades hospitalisés, Beatrice a pris en charge la section, avec les trois infirmières et les trois aides-soignantes dans le quart. D'ici là elles assureront d'abord leurs obligations d'assistance médicale et seulement ensuite elles viendront au "travail volontaire" sur le chantier.

Comme la fin de l'année approchait, je devais savoir quel est l'état budgétaire de notre sanatorium. Pour cela, comme l'agent comptable Florescu avait refusé de manière répétée de se présenter à mes convocations, je me suis réveillé très tôt le matin pour le trouver pendant ses heures habituelles hyper-matinales au bureau et j'ai réussi de tomber sur lui à six heures. Je lui ai demandé les données nécessaires. Lui, qui n'a même pas répondu à mon bonjour, m'a jeté un regard de travers et avec un air ennuyé m'a dit que les chiffres budgétaires étaient secrets et que seulement lui et le Ministère des finances peuvent les connaître. Contrarié, j'ai riposté : "Comment cela est-il possible ; je suis ordonnateur de crédits, on ne peut engager aucune

dépense, aucun leu sans ma signature et je n'ai pas le droit de savoir de combien d'argent je dispose ?". Il m'a lancé un regard encore plus ennuyé et m'a dit : "Que peut-on faire, la situation est ainsi".

J'ai eu le contrôle de ne pas exploser et avec un calme apparent je suis parti vers l'Hôpital Régional pour chercher Pleșca, ma connaissance plus ancienne qui c'était créé la réputation d'être le meilleur agent comptable du domaine sanitaire de Brașov. Je l'ai trouvé et, surexcité, je lui ai répliqué de dialogue avec Florescu. Il m'a jeté un long regard et avec une certaine gêne m'a dit : "Excusez moi mais il doit vraiment vous prendre pour un grand novice. Dans cette situation, jusqu'à la résolution d'une manière du problème (il sous-entendait l'élimination de Florescu) vous allez procéder uniquement par écrit, par des adresses officielles, avec numéro d'enregistrement et transmises par personne interposé, sous signature de réception. "Commencez avec cette adresse ci" et il m'a écrit un brouillon, qui pour l'essentiel disait : "En termes de 12 heures vous allez me rendre par écrit la situation de l'exercice budgétaire actualisée". Je me suis conformé au conseil reçu et le lendemain j'étais en possession des données que je désirais. J'ai constaté que le sanatorium était du point de vue de la situation budgétaire en bonne état, mais pas en ce qui concernait la comptabilité. Je verrais après le Nouvel An comment se dérouleront les choses.

Pour l'instant Noël approchait et nous nous préparions de le fêter par le travail. Sulică et son équipe étaient sur les positions et nous autours de lui. Beatrice s'occupé méticuleusement des malades et venait de temps en temps pour préparer des couleurs ou de laver des fenêtres. Moi j'ai trouvé le répit, une fois les premiers enfants hospitalisés, pour créer un registre avec dix-huit rubriques, représentant les données essentielles des malades, sans imaginer que j'allais le perpétrer ce registre

pendant cinquante ans, dans tous les services dans lesquels j'allais passer et qu'il allait être une source inépuisable de données pour de nombreux papiers de recherche que j'allais rédiger.

Et ainsi Noël est arrivé. Le premier Noël de notre mariage. Avec ou contre notre volonté nous l'avons passé seuls, comme le Réveillon d'ailleurs. Nous ne pouvions pas quitter le sanatorium et partir, par exemple, chez tonton Mitică, à Săcele, où nous étions invités. Nous deux étions pour l'instant les seuls médecins et nous devions faire en sorte, qu'à tout moment l'un de nous soit présent pour assurer le service de garde. Pour inviter des amis de la ville il n'était pas question dans les conditions de plâtras et de chantier qui dominaient notre studio. Par conséquence, dans ces conditions nous avons placé une branche de sapin à la place de l'arbre de Noël et une brioche sur la chaise "chevet" et nous avons jouit comme nous avons pu de notre solitude. Le satin des sapins qui nous entouraient nous caressaient les fenêtres et les cœurs et leurs frémissements étaient les chansons de Noël célestes que nous avons écouté lors de ces fêtes.

* * *

Ce Noël 1952 que nous avons passés seuls a été aussi le Noël durant lequel nous avons eu le moins de contact avec l'extérieure, durant lequel nous avons reçu et envoyé le moins de cartes. Mai parmi le peu de cartes reçue il y avait une qui m'a ému particulièrement, celle d'un ancien patient, Nafradi Eugen, que j'avais opéré il y a quatre ans, cas désespéré dont je ne savais plus rien. La raison pour laquelle j'ai été plus sensible à cette carte mérite que je lui ouvre une parenthèse. Durant ma vie de médecin j'ai eu à soigner des milliers de malades de tuberculose et bien sûr j'ai contribué dans une mesure plus petite ou plus

grande à l'amélioration de ceux qui ensuite se sont dirigé vers la guérison. Mais celui dont je suis conscient avoir eu une contribution décisive est Nafradi.

Nafradi m'avait été patient durant ma dernière année de stage de secondariat au Sanatorium Stejeriș, en 1948. A l'époque je travaillais aux adultes et je faisais de la chirurgie thoracique. Les conditions d'opération au sanatorium Stejeriș étaient ingrates comparés au sanatorium Moroieni où je m'étais initié ; la salle et la table d'opérations improvisées, l'instrumentaire minimal ; au début j'opérais avec le directeur du sanatorium, le docteur Coriolan, mais celui-ci est entré dans des congés de maladie pour un tuberculose très grave, évolutive et est aussi mort par la suite. A sa place j'opérais maintenant soit avec des collègues qui n'avaient pas d'expérience chirurgicale soit avec une infirmière. Nafradi, qui avait une tuberculose cavaire du poumon droit, je l'avais programmé pour une thoracoplastie, une intervention laborieuse, avec extraction en totalité de quatre côtes. Comme il faisait de la fièvre, j'ai été obligé de retarder l'intervention de plusieurs semaines ; mais entre-temps sa situation s'était aggravée et est apparu un trouble digestif de sombres augures, la ainsi dite entérite terminale, qui, à l'époque était une modalité assez fréquente pour "l'exitus" des tuberculeux. Ces parents qui restaient jours et nuit à proximité étaient terrifiés et me suivaient d'un regard implorant, avec une dernière étincelle d'espoir.

- "N'y a-t-il plus aucune chance monsieur le docteur ? " me disait son père, dans une langue intermédiaire romano-magyare, en pleurant.

Alors, sans grande conviction, je lui ai dit qu'il pourrait y avoir une voie de sauvetage mais pas sûre, car nous n'avions pas encore l'expérience et qu'elle était extrêmement chère. Était apparu récemment, chez nous aussi, "au marché noir", la streptomycine (la streptomycine

découverte en 1945; les premiers année sa fabrication était thermolabile, raison pour laquelle elle ne pouvait être transporté que dans de thermos, mais comme la pénicilline à l'époque elle était très efficace en petites doses, des dizaines de fois plus petites qu'ultérieurement, après quelques année). Je lui ai dit que ce n'était pas la peine que je lui donne de faux espoirs : une fiole d'un gram coutait autant qu'une vache et moi j'avais besoin de cinq grammes.

Cette après-midi-là, le père de Nafradi est parti hâtivement vers son village près de Braşov, a vendu les vaches et le lendemain est venu avec cinq fioles de streptomycine. J'ai tout de suite fait mon plan : deux fioles je les utiliserai les premiers deux jours, pré-opérateur, pour combattre la fièvre et la diarrhée et si j'ai réussi ceci les autre trois je lui les garde pour la période transopératoire. La streptomycine a agi miraculeusement : la température est arrivée en quelques heures à la normale et la diarrhée est disparue. Le troisième jour je suis passé à l'opération. J'ai extrait les quatre côtes ; sous la protection de la streptomycine, l'évolution a été favorable et après dix jours Nafradi se promenait joyeux dans la cour. Peu après l'intervention j'ai été transféré à Bucarest, à l'Institut de Phtisiologie et je n'ai plus pu suivre mon patient ; je n'allais plus rien savoir de lui depuis quatre années, jusqu'à cette carte qui m'attestait que j'avais contribué à une miraculeuse guérison.

Liquidation du groupe Florescu

Dans un des premiers jours de la nouvelle année, 1953, je me trouvais avec des affaires en ville, sur le Corso de Braşov. Environ au niveau de l'hôtel Coroana, j'ai la surprise de rencontrer le docteur Iulian Georgescu, celui qui m'avait été interne deux-trois ans avant à l'Institut de Phtisiologie. Nous nous sommes exprimé notre joie et nous nous sommes embrassés. Il m'a dit qu'entre temps il s'était marié, que sa femme était ingénieur textile à la fabrique de tricotages de Braşov, et que lui était embauché provisoirement dans une localité près de Braşov, mais qu'il est en recherche d'un poste dans la ville. Comme c'était un médecin avec des capacités professionnelles remarquables, que j'avais vérifié durant son internat, je lui ai proposé de tout cœur un de nos postes vacants et je me suis offert de lui donner un soutien en ce sens auprès des autorités locales ou du Ministère. Très enchanté de cette perspective de travailler avec nous il a dit qu'il se débrouille seul et effectivement, deux jours après il s'est présenté avec le document de nomination. C'était encore un des moments fastes.

A peu près les mêmes jours est venu pour l'embauche encore une personne, camarade Diceanu, avec des documents de la part du Conseil Populaire sur un poste d'infirmière ménagère. La personne probablement par timidité, semblait un peu "guindée". Initialement elle m'a été en quelque sorte antipathique, mais peu après elle m'a convaincu de son dévouement et de son utilité; elle allait s'occuper avec tact et persévérance de la coordination de l'activité des aides-soignantes, des femmes de ménage et de

toutes les fonctions administratives de l'intérieur du sanatorium.

Vers mi-janvier j'ai été convoqué au Ministère de la Santé à un réunion de travail avec tous les directeurs d'unités antituberculeuse du pays. Je suis arrivé à Bucarest avec un train très tôt le matin. Le premier chemin que j'ai fait c'était à la maison. De la porte d'entrée dans la cour j'ai entendu les aboiements désespérés de mon chien Lucky. Mes parents que j'ai réveillé de leur sommeil, m'ont embrassé longuement et chaleureusement, avec des larmes aux yeux. Ils ont dit qu'ils pressentaient que j'allais venir, car, depuis hier soir Lucky a été inhabituellement agitée et a tourné presque tout le temps autour de la porte d'entrée. J'ai trouvé mes parents plus vieilliss, mai en se forçant de paraître de bonne humeur. La maison par contre n'était plus du tout comme autre fois. Les locataires Bârsă et Georgescu s'étaient installés dans les deux chambres avant. Mes parents s'étaient mutés dans la salle à manger qui devenait aussi chambre à coucher pour eux ; ils pouvaient être ainsi proches de la cuisine. Le hall qui avait été la plus plaisante pièce de la maison, semblait maintenant un entrepôt sombre. Bârsă avait évacué la bibliothèque de mon ancienne chambre et l'avait placé au milieu du hall. Aussi dans le hall, près de leurs portes, ils avaient installé deux grandes valises avec des bassines et des faitouts de toute sorte superposés. Ma mère avait bien sûr retiré les tapis et les carpettes, les objets de la vitrine emmurée et tout ce qu'il y avait encore dans le hall, cela donnait une image digne des "Les douze chaises" de Ilf et Petrov. J'ai bu nostalgiquement le café avec mes chers parents et je suis parti au travail. Arrivé au siège que je connaissais du Ministère de la Santé, de la rue Griviței, j'ai constaté que le ministère était en déménagement ; la majorité des objets avait été déjà transférés, maintenant on disloquait les derniers éléments.

Dans l'agitation qui régnait j'ai observé sur les corridors des tas de boiserie de chêne de la meilleure qualité : des plaques de table, des lambris, des portes, des étagères de bibliothèque, des fragments de mobilier. Tout me semblait utilisable. J'ai demandé à un de ceux qui s'agitaient là-bas et qui semblait une sorte de chef, si je pouvais prendre une petite partie d'entre elles pour une unité sanitaire. Il m'a dit que je pouvais prendre tout ce que je voulais car c'est du matériel voué à la casse et que je leur rendais plutôt service en les débarrassant. A ce moment-là comme j'avais encore deux heures jusqu'au début de la séance, j'ai demandé à mon interlocuteur de me donner environ deux hommes et de me mettre à disposition une chambre pour deux jours dans lesquelles j'entreposerai le matériel que j'aurai choisi. En les honorant comme il fallait (de ma propre poche) les hommes m'ont aidé de choisir et entreposer dans ladite chambre un volume de boiserie de quelques tonnes, environ autant que pouvait contenir un grand camion. J'avais ainsi la matière première assurée pour des pièces de mobilier et pour une série d'aménagement que, "l'architecte d'intérieur" refoulé, à l'intérieur de moi, les imaginait déjà.

A suivi la séance du ministère, dans le nouveau local de la rue Lieutenant Lemnea, qui n'aurait pas été trop profitable si durant la pause, je n'avais pas discuté avec mon ex collègue d'internat au Sanatorium Moroieni, le docteur Mitica Mux Ungureanu qui était devenu le directeur du grand sanatorium de Balotesti, près de Bucarest. J'étais amené à lui parler de mes besoins. Entre autres, je lui ai dit que j'avais un cocher mais que je n'avais pas de cheval ni chariot. Au moment-là, Mux m'a dit qu'il pouvait m'offrir un cheval, un peu vieux mais encore bon pour travailler plusieurs années. Je l'ai remercié chaleureusement et je lui ai annoncé que la semaine prochaine j'enverrai des délégués pour le transporter. Et

comme on parlait de transports, je lui ai demandé s'il ne pouvait pas me prêter pour un jour ou deux, un de ses camions pour amener la boiserie du ministère à Brasov, Il a été d'accord si nous supportions l'essence et nous avons fixé que le camion soit dans deux jours devant l'ancien siège du ministère.

Après la séance, pendant les premières heures de l'après-midi, je me suis présenté en audience au docteur Bula, le directeur de la tuberculose. Ayant dans la main une liste avec environ quarante sollicitations, j'ai commencé à faire une introduction sur l'opportunité des objectifs, à laquelle le docteur Bula, de qui je m'étais séparé il y a deux mois avec l'impression qu'ils s'étaient établies des liaisons de cœur, m'a interrompu brutalement: "Laisse les histoires. Dis-moi concrètement ce que tu veux". Je me suis dégonflé et j'étais sur le coup de partir. Je me suis levé pour sortir et passant devant son bureau, il m'a pris la liste que j'avais dans la main et a commencé à la lire; "Point 1: appareil Roentgen - est en assemblage, tu l'auras dans environ un mois. Point 2 - n'est pas possible. Point 3 - je le note, je vais me renseigner ce qui peut être fait" - et il a continué ainsi jusqu'au point 25: "C'est quoi ça ? La maison de repos de l'Association Nationale de femmes Roumaines? ". Déjà dompté par l'opérativité avec laquelle il m'avait résous les points précédents, je lui explique que cette maison de repos est l'ancienne pension Scheser, c'est à dire un ancien sanatorium particulier de Warthé en période entre deux guerres, situé à environ 800 mètres de notre sanatorium et qui est depuis des mois inutilisée et il serait bien si nous pouvions la récupérer. Au moment-là Bula a mis la main sur le téléphone et a formé un numéro. Il parlait probablement à une personne hautement placée, en jugeant d'après la manière dont il s'est levé du fauteuil. La réponse m'a laissé "bouche bée" ; nous entrions en possession du bâtiment. Inutile de dire encore qu'à partir de ce moment-

là, je ne serais plus jamais irrité par son ton militaire, autoritaire (opératif et orienté, le docteur Bula fera une belle carrière, devenant d'abord un des bons ministres adjoints de la Santé, ensuite fonctionnaire de l'OMS pendant 10 ans à Genève et au retour au pays, directeur de l'Institut de Phtisiologie jusqu'au moment où un cancer laryngien va l'achever).

Très content des résultats obtenus, je suis parti à la maison pour passer le soir et la nuit dans notre maison dérangée mais chaleureuse, avec les parents à côté, avec Lucky dans les bras ou avec sa truffe sur mes chaussures. Le soir j'ai appelé Béatrice pour qu'elle envoie Untaru à Bucarest, en lui fixant le lieu de rencontre devant l'ancien siège du Ministère de la Santé.

Le deuxième jour de mon déplacement à Bucarest, je l'ai réservé à l'Institut de Phtisiologie. Je suis allé à la section laboratoire et j'ai dit à la laborantine Sanda de donner cours à l'ordre de détachement et de venir avec nous au sanatorium. Suite à quoi les collègues médecins, biologistes, chimistes, en entendant parler de mes besoins ont commencé à me faire cadeau d'un microscope désaffecté mais en état de fonctionnement, une balance analytique, de la verrerie, des réactifs, un tas de choses utiles qu'ils se sont empressés à emballer. Le bagage devenait trop grand, impossible d'être transporté par un seul homme. J'ai mis de côté ce que je pouvais porter dans un sac à dos (le microscope et des dizaines de verres de réactifs), une partie restait à la charge de Sanda et le reste allait être entreposé chez eux jusqu'au moment où j'allais envoyer un moyen de transport.

Ensuite je suis passé au service de bronchologie; les docteurs Rodescu, Glaubes et Tatomir et l'infirmière Angi m'ont sauté au coup de joie. Quand je leur ai dit que j'avais l'intention de solliciter par écrit que tous les quatre viennent une fois toutes les deux semaines pour faire des

bronchoscopies à Brasov, ils étaient extrêmement ravis. Dans le futur ils auront deux weekends par mois à Brasov, hébergés par nous dans la belle pension Scheser que nous venions d'obtenir.

Pendant le temps où j'étais à la section laboratoires ou à la bronchologie, la nouvelle de ma présence s'étant répandue, sont venus de tous les coins de l'institut, des dizaines et dizaines d'ex-collègues, pour me voir, m'embrasser, m'assurer de leur affection. J'avoue que cela m'a fait plaisir. A la fin je suis parti sans passer à la direction de l'Institut.

Après une nuit de sommeil agité, où le songe aux adieux de mes parents et de Lucky qui a passé toute la nuit lovée en moi, s'était emparé de moi, j'ai pris le chemin du ministère où j'ai rencontré Untaru qui m'attendait « aux aurores ». Max Ungureanu avait tenu sa promesse et un camion spacieux du Sanatorium Balotesti nous attendait devant la porte. Avec Untaru, le chauffeur et quelques autres aides nous avons chargé dans le camion toute la boiserie de chêne sélectionnée l'autre jour. Vers le soir, nous sommes arrivés à Brasov, le chauffeur s'efforçant et réussissant de monter la pente assez abrupte de la rue Picard, ainsi nous avons pu décharger facilement la « marchandise » près du deuxième pavillon où nous allions l'entreposer.

Après le retour de Bucarest, j'ai eu deux visites qui méritent d'être consignées. A seulement trois jours après l'audience chez le docteur Bula, une camarade de l'Organisation régionale de femmes roumaines est venue me rendre les clés des portes de la Maison de Repos (La Pension Scheser), un fait qui entérinait notre possession du splendide bâtiment et enceinte.

Le même jour et venu me chercher l'infirmière Eugenia Saru du Sanatorium Toria; c'était la troisième fois

qu'elle me visitait depuis que je m'étais établi à Brasov; à deux semaines d'intervalle, elle venait pour que je lui entretienne un pneumothorax bilatéral par des réinsufflations. Comme elle travaillait dans un sanatorium pour adultes avec assez de médecins spécialistes dans de telles interventions je n'ai pas compris pourquoi elle faisait l'effort de parcourir 60 kilomètres aller-retour pour que je lui face ces ponctions-réinsufflations. Le fait avoué par elle, qu'elle avait une particulière confiance en moi déjà de l'époque où nous avons travaillé ensemble au Sanatorium Moroieni, était plausible. Mais il pouvait y avoir aussi une autre raison qui se révélait maintenant : dans des discussions liées à la réinsufflation, l'infirmière Saru, avec timidité m'a demandé s'il n'y avait pas la possibilité de se transférer avec son mari, de Toria chez nous. Comme je gardais les meilleurs souvenirs de Moroieni aussi bien pour elle que pour son mari, Victor Saru, comptable très honnête et rectiligne, je lui ai donné immédiatement la réponse affirmative, de tout cœur. Rougie, encouragée par cette réussite, elle a osé me demander si je n'étais pas d'accord aussi avec le transfert de leurs amis de Toria respectivement l'infirmière Aura Munteanu et le technicien radiologue Emil Munteanu. Effectivement la proposition de l'infirmière Saru venait à la rencontre de mes meilleures aspirations. Le couple Munteanu que je connaissais aussi de Moroieni étaient des professionnels exemplaires : lui particulièrement il était très intelligent, ingénieux, multi-qualifié, capable de tout exploit en radiologie et photographie. J'ai donné l'accord à l'infirmière Saru pour tous les quatre de Toria, qui après environ dix jours, vers la fin du moi Janvier, se sont présentés à leur nouveau service. J'ai hébergé les époux Saru dans une chambre de l'étage de la villa du personnel et les époux Munteanu dans la mansarde au-dessus de la buanderie.

Avec le docteur Iulian Georgescu et les quatre de Toria, l'organigramme du sanatorium gagnait de plus en plus de consistance.

Liés à mon récent déplacement à Bucarest, j'avais deux problèmes urgents à résoudre : prendre en main la pension Scheser et faire venir le cheval de Balotesti.

Avec les clés de la pension Scheser dans la main, accompagné par Béatrice et quelques salariés qui allaient avoir des attributions par là-bas, nous sommes descendus, sur la route de Warthé vers Belvédère. Après huit cents mètres nous sommes arrivés à notre deuxième enceinte. Une porte massive de fer se laisse ouvrir difficilement et nous pénétrons dans un parc étendu, de plus de trois hectares, orné avec une multitude d'espèces de conifères et d'autres arbres et buissons, en grande partie, exotiques (parmi lesquels, dans les coins supérieurs du parc, un groupe de châtaignes comestibles). Nous entrons dans la villa moderne, solidement construite, vers la fin des années 1930, avec deux niveaux totalisant environ quatorze pièces. A l'étage, Sur trois des quatre côtés du bâtiment une terrasse large et continue qui offre une perspective imprenable sur la ville et ses alentours qui nous coupe la respiration.

Celui qui a décidé l'emplacement de la construction l'a probablement longuement cherché et l'a choisi comme on ne pouvait pas faire mieux. Seulement du sommet de la Tâmpa, on peut capter un horizon plus large. De cette villa, maintenant la nôtre, située à environ cent mètres de la plateforme Belvédère réputée comme le lieu le plus accessible pour le plus beau panorama sur Brasov, nous avons l'avantage d'englober non seulement le site central avec le périmètre des murailles de la cité et le quartier Schei et l'ouverture vers Poiana et vers le Postăvar mais aussi - ce que du Belvédère n'est pas possible - la partie du Nord de la ville, le quartier de l'église St. Barthélémy et,

dans son prolongement, l'étendue de la plaine du pays de la Bârsa jusqu'à la Măgura Codlei. Moi, ardent amoureux des terres brasovéennes déjà depuis l'enfance, je suis suffoqué par cette surprise du paysage. Il me faut des minutes pour me reprendre et pour marcher à l'intérieur et commencer à inventorier les espaces, leur état, et leur destination. A partir de ce moment, la Pension Scheser, ancienne Maison de repos de Femmes Roumaines devient la section V du Sanatorium TBC pour Enfants. J'apprécie que nous allions pouvoir placer facilement cinquante lits pour des filles de plus de 10 ans et éventuellement une sous-section pour la tuberculose extra-respiratoire (ostéo-articulaire et ganglionnaire). Près de la villa, dans sa stricte proximité, il y a une annexe avec quatre chambres où nous allons pouvoir placer une partie du personnel. Les bâtiments sont dans un état largement meilleur que celui dans lequel nous avons trouvé ceux de l'enceinte principale ; je ne comprends pas comment ils ont échappé aux intempéries et aux vandalismes des voisins, car ici aussi, depuis des longs mois, ils avaient été pratiquement abandonnés. Néanmoins il y aura besoin de peinture intégrale, mais cela après avoir terminé d'aménager les quatre premières sections. Jusqu'alors, pendant quelques semaines la section V restera verrouillée.

Sous une belle journée d'hiver, ensoleillée, avec beaucoup de neige à travers laquelle nous nous tracions une piste, avec Béatrice par le petit doigt et avec les autres derrière nous, nous revenons au sanatorium où nous avons préparé la deuxième action que j'ai évoquée: le cheval promis par Mux Ungureanu. Pour cela, j'obtiens téléphoniquement l'emprunt d'un camion de l'Hôpital Régional, dans lequel j'embarque l'administrateur Grigorită et le cocher Andras-bacsi et je les expédie à Balotesti. Après 24 heures, vers midi, étant dans mon cabinet, j'entends hurler la voix hypersonore de Andras-baci, qui au

fur et à mesure qu'elle s'approchait, devenait de plus en plus distincte: "Celui-ci c'est Cezar, le cheval à moi ... celui-ci c'est Cezar, le cheval à moi." Ensemble avec tous les salariés nous sommes sortis à sa rencontre. Andras bacsi n'était pas bourré mais il irradiait de joie. Il portait par la bride un cheval assez menu, pas très présentable, visiblement vieux même aux yeux de non spécialiste. Cezar, comme l'avait nommé Andras-bacsi s'est arrêté devant nous et a lancé son regard doux et désorienté quand vers son nouveau maître, quand envers nous, ensuite il s'est laissé mener, par la bride, jusqu'aux étables, où Andras-bacsi lui avait préparé avec soin la mangeoire. Il l'avait remplie de foin frais avant, il avait balayé largement autour et il avait mis de la paille par terre, probablement pour que le cheval ne prenne pas froid. La nuit qui a suivi, Andras-bacsi a quitté son abri que nous lui avons donné et s'est couché dans l'écurie, réchauffé par la respiration du cheval et de là-bas il n'a plus bougé aucune nuit.

Maintenant nous avons un charretier, nous avons un cheval mais nous n'avons pas de chariot. Alors m'est venu l'idée d'organiser un bal à la Salle des Petits Artisans dont j'avais entendu que c'était une bonne source de revenus. En fait l'idée m'avait été suggérée par Untaru, probablement un habitué des lieux. Ensemble avec lui nous avons loué le local pour un samedi, une grande salle qui pouvait accueillir environ cent ou deux cent personnes, écaillée, avoisinant l'insalubrité, avec un mobilier rudimentaire. Elle me provoquait beaucoup de retenue mais Untaru m'assure que les gens sont habitués de remplir la salle à chaque fin de semaine. Pour réduire les coûts et augmenter les revenus, nous avons contracté uniquement la salle, la vaisselle et leur lamentable orchestre. Le repas et le reste des services nous revenait. La semaine qui a suivi, « le bal » a été la principale préoccupation. En avançant de l'argent de notre poche, nous avons procuré

tout ce qui était nécessaire: boissons (surtout de la bière, pour éviter des griseries violentes), de la charcuterie et d'autres aliments. Nos cuisinières, aidées d'une partie de notre personnel féminin, ont travaillé jour et nuit pour faire des milliers de petits feuilletés, bâtons salés, bouchés, petites keftas, aspics, plateaux avec toutes les variantes de salades orientales ou de bœuf, ainsi que des gâteaux et d'autre desserts. Le soir prévu les salariés et particulièrement les salariées ont assuré le service au bar et aux tables. Untaru, avec son apparente apathie, avait en réalité les yeux par tout. Il avait avisé le milicien du secteur et il s'était invité deux connaissances plus costauds, qu'il gardait à ses côtés, prêts à intervenir lors de l'apparition d'un quelconque incident (qui survient de temps en temps, il paraît). J'ai été présent jusqu'au moment où les gens ont commencé à venir ensuite je me suis retiré dans une maison à proximité, chez la famille docteur Andrian où nous avions programmé nôtre visite avec Beatrice bien avant. De là-bas, à un intervalle d'environ une heure, je faisais un tour au bal. La salle c'était remplie ; il régnait une atmosphère de rassemblement de chauffeurs en transite avec leurs accompagnatrices d'occasion. Finalement, malgré tout, les choses se sont déroulées assez tranquillement et vers deux heures de la nuit, Untaru a donné le signal d'arrêt de la fête. Ensembles avec le comptable Saru et avec Untaru nous avons fait une rapide évaluation des encaissements et des dépenses, suite à quoi je suis revenu à la famille Andrian et j'ai pris Béatrice, pour arriver à la maison après trois heures du matin. Le lundi qui a suivi, avec tous les salariés qui avait participé, nous avons fait les comptes détaillés et nous avons établi des documents qui ne pouvait pas être attaqués. Cette action se soldait avec un bénéfice de 800 lei, ce que nous avons aussi escompté. Avec cette somme, le premier dimanche, sur un marché organisé dans les alentours de Brasov.

Untaru, l'administrateur Grigorita et Andras-bacsi ont acquis un petit chariot, pas neuf mais, comme on le verra par la suite, bien solide. Avec lui et Cezar, Andras-bacsi ferra dans le futur proche, chaque jour, trois fois par jour, des transports d'aliments et matériaux sanitaires de notre siège central à la section V et parfois des transports en ville.

J'étais content de la manière dont les choses se passaient. En travaillant du matin jusque tard le soir et en entraînant les autres selon "l'exemple du directeur" les choses progressaient ; l'équipe de Sulica donnait son apport avec sérieux au finissage des sections d'hospitalisation, aidée par le "travail volontaire" de nous tous. Beatrice accompagné maintenant aussi par le docteur Iulian Georgescu, s'occupait prioritairement des malades. Chaque jour je faisais aussi la visite médicale dans la section et deux fois par semaine nous passions de l'autre côté du mont au sanatorium Stejeris, accompagnés par le groupe de petits enfants à pied ou parfois dans les bras des infirmières, pour leur faire le contrôle radiologique. J'étais pris 18 heures sur 24 par jour, mon temps étant occupé avec des affaires médicales pour un quart et pour trois quarts avec les activités administratives et de gestion, préoccupé continuellement de réaliser optimisation du sanatorium, que je commençais à chérir comme si c'était mon enfant. Vers la fin du mois de février, un matin, je reçois un coup de téléphone du Conseil Populaire par lequel je suis annoncé de ne pas quitter l'unité car j'allais recevoir une visite. Ce jour j'avais déjà observé une atmosphère plus agitée parmi les salariés. Une chose absolument inhabituelle : le comptable Florescu qui quittait toujours le sanatorium vers sept heures du matin, était maintenant présent et s'agitait autour des pavillons et même sur les couloirs, en cherchant apparemment d'entamer des discussions avec le personnel. La même chose semblait vouloir faire aussi Grigorita. Préoccupé par les problèmes

dans lesquels j'étais entraîné, je n'ai pas donné de l'importance à ce fait. Vers dix heures sont entrés dans mon cabinet sept personnes, quatre d'entre eux d'après la tenue, l'allure et la parole, étaient des ouvriers hongrois, un type maigrichon qui s'est recommandé médecin au Conseil Populaire et deux syndicalistes sanitaires. Ela Rotaru et Nina Lizeanu - que je connaissais du temps de mon stage de secondariat, d'il y a 4-5 ans.

On m'a dit qu'ils représentaient une commission du Conseil des Syndicats de la région. Celui qui j'allais l'apprendre qu'il était le président même de ce conseil, un hongrois large d'épaules et dur, m'a annoncé dans une langue roumaine approximative qu'ils étaient venus faire une enquête suite à une réclamation qui me vise et m'a demandé de convoquer immédiatement tout le personnel. En peu de temps se sont rassemblés les plus de vingt salariés qui ont difficilement eu de la place dans mon cabinet et dans le secrétariat attendant

Le président a fait la lecture d'un court réquisitoire dans lequel j'étais accusé d'incompétence et aventurisme administrative-managériale, d'abus pour l'intérêt personnel et d'autres infamies; au final il soumettait à la discussion du plénum du personnel l'opportunité de mon maintien en poste. Après cette présentation il a donné la parole aux salariés. Comme les gens hésitaient, et il y avait probablement un schéma préétabli, le président a suggéré à l'administrateur Grigorita de rompre le silence. Grigorita en sentant que parmi les salariés régnait un esprit favorable à moi a exposé de manière peu convaincante le texte qu'il avait noté sur un bout de papier; en l'essence il imputait au Ministère d'avoir commis l'imprudence de donner l'importante tâche d'organisation d'un nouvel hôpital aux mains d'une personne sans expérience. Ensuite à pris la parole l'infirmière Ziriacus ("tante Zircus") qui a dit que le nouvel hôpital n'avait pas lieu d'être dans notre ville, car

pour Brasov il y a besoin de lits d'adultes et non pas pour des enfants tuberculeux qui jusqu'ici avait toute leur place dans l'hôpital de pédiatrie et que donc le docteur Calciu et son épouse pouvaient retourner à Bucarest.

S'est levé ensuite très nerveux et véhément le comptable Florescu qui a commencé à vociférer que j'étais totalement novice (comme l'avait dit Plesca), que je n'ai nulle connaissance des articles budgétaires, que je transgresse la discipline financière, que je décide des détournements de fonds (il a donné comme exemple les draps coupés), que je fais des abus en intérêt personnel, que j'ai institué la cantine avant d'avoir des enfants hospitalisés pour assurer mes repas, que j'ai donné priorité aux travaux d'aménagement de mon habitation personnelle au lieu de m'occuper d'avantage des sections d'hospitalisation. Sur ce point je l'ai interrompu et j'ai prié le président d'envoyer quelqu'un de la commission jusqu'en haut au pavillon du personnel pour voir la situation de mon habitation. Le président a envoyé immédiatement Nina Lizeanu et l'un des hongrois de la commission. Florescu a accusé Beatrice d'être une voleuse, car elle a reçu deux fois le salaire du mois de novembre, de l'hôpital d'Arad et de notre sanatorium. Béatrice, toute rouge, est sortie de la pièce en tempête.

Florescu s'est retourné ensuite contre moi et sur le plan des abus que je faisais, il a affirmé que je me suis soustrait du paiement du téléphone de l'habitation propre et que les réparations et les aménagements de cette habitation je les ai faits avec l'argent de l'état. A cette affirmation je l'ai interrompu et j'ai prié le président de faire venir Sulica et le mécanicien Beretzki (qui n'était pas venu à la réunion). Il a terminé avec le récent bal de la Salle des Petits Artisans en affirmant que c'était une action aventureuse, sans utilité et a insinué que j'aurais eu quelques avantages matériels. En ce moment est intervenu

Untaru qui, malgré l'inhabitude de parler en public, a été très convaincant en faveur de la vérité, complété immédiatement par le comptable Saru, qui avec probité a démonté toutes les insinuations de Florescu. Entre temps sont revenus dans la salle Beatrice (qui m'a passé le document qu'elle était allée chercher) et Nina Lizeanu avec l'autre camarade (qui ont commencé chuchoter à l'oreille des membres de la commission surement à-propos des choses vues dans l'habitation du directeur). Sont entrés aussi Sulica et Beretzki dont j'avais sollicité la présence.

Le président a demandé que d'autres participants prennent encore la parole. Ne s'est levé que Emil Munteanu, le technicien radiologue récemment transféré de Toria, qui dans son style caractéristique, intelligent agitateur de masses, a commencé me faire un éloge, que j'avais sacrifié en venant de Bucarest, centre de lumière, d'une institution supra universitaire que j'avais honoré par des contributions scientifiques reconnues au plan mondial etc., etc... pour venir ici dans un fond de ravin, oublié du Monde, à la périphérie de la ville, sans accès, sans rien etc., etc... Et ensuite, dans une dithyrambe catilinaire a commencé à crier: Qui ose attaquer un tel homme, qui du matin au soir s'exténue en travaillant dans le sanatorium? Celui qui l'ose ce n'est qu'un qui ne passe pas plus d'une heure dans l'institution, qui n'est personne d'autre que l'ancien aviateur d'Antonescu ! (Munteanu terminait ainsi usant d'une perfidie avec grande prise politique à l'époque, une perfidie injuste car, en fait Florescu avait fait l'armée à l'aviation, certes à l'époque Antonescu, mais c'est tout).

Ensuite on m'a donné la parole. J'ai été très calme et j'ai répondu une à une à chaque accusation. J'ai reconnu que Grigorita et Florescu avaient raison, que je n'ai qu'un minimum d'expérience de direction (en 1948, à Stejeris), que personne ne né connaisseur, que sur le côté comptable, pour m'initier j'ai été obligé de m'adresser à des extérieurs

(Plesca) car mon propre comptable me sabote. En répondant à l'infirmière Ziriacus, j'ai argumenté avec des données statistiques, scientifiques, au niveau du pays, pourquoi le Ministère de la Santé c'est orienté pour la création d'un sanatorium pour enfants vers Brasov. En ce qui concerne la priorité que j'aurais donné à l'habitation directoriale par rapport aux sections de malades j'espère que la commission s'est clarifiée par l'inspection faite sur les lieux durant la réunion par ses deux membres. Il est clair quelle était la priorité quand on regarde l'apparence de sections par rapport à celle de l'habitation. J'ai vu tous les membres de la commission inclinant la tête et j'ai senti que d'ici là la partie était gagnée. Ensuite en sortant la quittance officielle de ma poche, pour laquelle Beatrice avait couru jusqu'à la maison, j'ai démontré noir sur blanc que le "double" salaire envoyé par erreur de l'hôpital d'Arad pour le mois de novembre, avait été immédiatement retourné par nous, avec des formes légales. En ce qui concerne le téléphone de l'habitation directoriale c'est une dérivation du téléphone central du sanatorium, je ne l'ai pas payé car il n'est pas en état de fonctionnement. En ce qui concerne les réparations et les aménagements dans l'habitation du directeur j'ai prié Sulica et Beretzki de dire quelle était la situation. Sulică s'est levé et a déclaré que le directeur lui a demandé une note avec toutes les dépenses pour les matériaux et la main d'œuvre utilisés, qu'il a payé jusqu'au dernier centime et qu'il n'avait jamais vu ça dans tous les hôpitaux dans lesquels il avait travaillé, les réparations des habitations du personnel de l'enceinte ont toujours été supportés par l'état. Ensuite a suivi Beretzki du caractère duquel je doutais un peu et que je considérais faire partie du camp Florescu-Grigorita, avec son essoufflement d'asthmatique, il s'est forcé de dire aussi clairement que possible que le directeur lui avait donné de l'argent pour acheter le siège de WC et le brûleur de gaz et l'a prié de les

monter durant ses heures libres, en le payant au prix demandé pour le travail effectué. Je me suis assis sur ma chaise.

Les salariés ont éclaté en applaudissements, quelques salariées pleuraient carrément. Même Ela Rotaru et Nina Lizeanu de la table du présidium, avaient des larmes aux yeux. Le président de la commission s'est levé et m'a félicité pour les réalisations à ce jour, obtenues dans des conditions aussi difficiles où au lieu d'avoir un appui j'ai dû faire face à un sabotage ouvert de la part de ceux qui devaient être mes plus proches collaborateurs. Il a rajouté que, de cette réunion, la commission part directement au Conseil Populaire et que nous pouvions être surs dès maintenant que Florescu et Grigorita n'ont plus rien à faire dans le sanatorium. Florescu et sorti furieux en râlent et je l'ai entendu dire qu'il allait œuvrer sans répit et qu'à la fin je quitterais la ville démasqué (avec la boîte à conserves attaché à la queue).

La Commission s'est retirée, chacun des membres en tenant nous dire, à mois et à Béatrice, des mots de soulagement et de nous serrer la main.

Le lendemain Saru m'a communiqué que Florescu lui avait rendu tous les documents comptables. Grigorita, gêné, est venu s'excuser et dire au revoir. L'infirmière Ziriacus elle aussi m'a dit qu'elle quittait le service en retournant à l'Hôpital pour enfants. La même chose l'a fait aussi l'infirmière Maria Cadar, pour laquelle nous avons eu de la peine car elle était douce, raisonnable, travailleuse et compétente.

Dans deux jours le Conseil Populaire nous a envoyé deux personnes avec une certaine expérience, pour les postes d'agent comptable et d'administrateur – Baditoiu et Langas - en me demandant de donner mon avis que j'ai donné. J'avais essayé de convaincre Saru de prendre la

fonction d'agent comptable mais lui, prudent, a décliné l'offre, en préférant de rester comptable deux.

C'est ainsi, que pour les mois qui ont suivi la sérénité c'est installé. Est disparu le foyer qui, allumé ou en suspense, avait persisté dans les trois mois depuis nôtre installation à Brasov. Je n'ai pas compris pourquoi s'était constitué déjà dès les premiers jours, cette coalition malveillante - Florescu - Grigorita - Ziriacus. Il a fallu que plusieurs mois passent pour que j'apprenne la raison. Tout avait commencé du docteur Calin Stănescu, médecin en chef de Brasov (que j'ai présenté dans des pages antérieures). Il avait l'intention de créer un hôpital de tuberculose pour adultes dans lequel il puisse se retirer après l'achèvement de son mandat de chef de la Section sanitaire. Dans ce but il visait notre sanatorium et a nommé les trois dans des postes clé pour qu'ils fassent tout ce qui était possible pour que j'échoue dans l'organisation et la mise en fonction de l'institution (les mauvaises langues disent qu'entre Stănescu et l'infirmière Ziriacus il y avait aussi des relations "d'une autre nature"; pour les autres je ne connais pas les antécédents). Il n'a pas eu la chance de réussir et après quelques mois Stănescu a dû revenir à ses deux postes de base: le dispensaire TBC et la brasserie Aro.

Une visite providentielle

Nous sommes entrés en mars (1953) mais l'hiver continuait à être maître de notre domaine. La neige dans la couche continue a gardé le charme hivernal de Warthé. Béatrice et moi passions la plupart du temps à l'intérieur, dans le sanatorium.

Ainsi, un jour avant début mars, le soir nous étions toujours au travail. J'avais terminé la visite aux patients, d'abord dans la deuxième section puis dans la troisième section, que j'avais partiellement ouverte. J'étais content de ce à quoi ressemblait tout le pavillon maintenant. Sulică avait fini de peindre tout le pavillon I et travaillait dans le pavillon II, dans les derniers salons, en se préparant de passer à la 5e section dans l'autre enceinte. Après la visite, je suis restée quelques minutes dans la contemplation et devant Béatrice et les quelques sœurs et infirmières qui étaient présente, j'ai dévoilé ma joie de voir les salons et les couloirs brillants de propreté et de lumière et les enfants hospitalisés reflétant les soins attentifs dont ils bénéficient. Ensuite, nous nous sommes tous entamé l'autre côté de notre travail, non médical, le nettoyage. Chacun a pris un chiffon pour les fenêtres, une brosse à parquet et une éponge en fil métallique ; J'ai pris un morceau de verre pour gratter les dernières taches de peinture sur le parquet. A genoux, comme Béatrice et deux autres infirmières, je grattais le sol dans l'une des pièces de la section III quand, du couloir on entend des pas et des voix et deux personnes très présentables, deux femmes âgées de 40 à 50 ans, apparaissent à la porte, bien habillées dans un style sportif, tyrolien.

"Nous aimerions parler au camarade directeur."

"C'est moi," dis-je en me levant.

« Comment? Vous? » Elles halètent toutes les deux de stupeur.

Je l'ai confirmé et présenté ma femme, qui s'est également levée.

"Et la dame est médecin ?" La consternation était totale. Elles ont repris leurs esprits et se sont présentés en disant qu'elles étaient Elena Teodorescu et Marieta Negreanu du Conseil central des syndicats (CSS), la première directeur général des assurances sociales, la seconde, son adjointe.

Je les ai emmenés dans mon bureau et j'ai demandé à une sœur de faire des thés. Béatrice avait des biscuits sous la main. Nos visiteuses étaient frigorifiées. Elles avaient laissé la voiture au pied de la colline, à la villa Szanto et étaient montés à pied dans l'obscurité. Une discussion de plus en plus détendue et chaleureuse a commencé. Elles nous ont dit qu'elles faisaient une inspection de routine et qu'elles venaient maintenant de Bran, où elles ont visité le Sanatorium TBC pour adultes. Je connaissais ce sanatorium, aménagé dans des baraques (casernes) de l'armée allemande, qui, au temps des Allemands, étaient très attrayantes et confortables. La situation actuelle était différente, absolument différente. Nos interlocutrices ont commencé à nous raconter des choses terribles. Malade, non soignés, non lavés, non rasés depuis des semaines, avec les effets de corps et de lit incroyablement sales, des cas graves avec des cas apparemment plus légers, placés deux dans le même lit. Dans certains salons avec des patients agonisants, ils ont vu avec leurs propres yeux comment certains d'entre eux avaient leurs oreilles récemment mangées par des rats. Les ordures et la saleté était partout, non seulement dans les coins mais aussi au milieu

des pièces. Tous les patients ont déclaré ne pas avoir été vus par le médecin depuis des semaines, la nourriture infâme, digne d'être jetée aux ordures. Par contre, dans la cuisine, elles ont surpris le personnel agglutiné autour des assiettes de viande et autres délices. Même les pires conditions du lazaret ne peuvent être comparées à celles du sanatorium de Bran.

Terrifiées par ce qu'elles y ont vu, elles ont trouvé l'oasis de lumière et brillant de propreté sur Warthé, avec des enfants hyper-soignés dans leurs lits propres, avec du personnel qui a démontré son dévouement, faisant des heures supplémentaires, en tête avec le directeur retrouvé intempestivement à un travail ingrat. Ce contraste saisissant entre deux établissements de santé à une trentaine de kilomètres nous a placés sous un jour très favorable et nous a attiré une sympathie et une appréciation plus grandes que nous ne le méritons.

Au cours des discussions, j'ai été mis au défi de dire quelles sont mes intentions en ce qui concerne le développement et l'apparence future de l'institution. Ainsi posée sur le sujet, Elena Teodorescu, lorsqu'elle est partie, m'a dit: «Camarade directeur, nous sommes encore en inspection dans plusieurs unités de la vallée de Prahova, mais demain vous viendrez me voir, au siège de la rue Negustori. Obtenez un gros camion ; si vous ne le pouvez pas, nous vous en procurerons un que vous chargerez avec tout ce que vous voulez de notre entrepôt. D'ici là, réfléchissez dans quelle direction nous pouvons vous soutenir. Nous pouvons vous allouer des fonds, mais gardez à l'esprit que nous n'avons pas le droit d'investir dans des médicaments ou du matériel médical. "

Sont parties les deux camarades - dames, qui deviendront dès aujourd'hui les soutiens les plus ferventes

et les plus fidèles de notre sanatorium. J'allais éclater de joie. Le lendemain, je me suis rendu au Conseil populaire de la ville, chez le "maire" bienveillant Bărdan, qui m'a mis en contact avec une société subordonnée, où, le troisième jour à quatre heures du matin, nous avons pris avec Untaru, un camion de sept tonnes. Vers huit heures, nous étions à Bucarest, au siège du CSS, rue Negustori. J'ai été chaleureusement accueilli par Elena Teodorescu dans son élégant cabinet, avec des cafés et des gâteaux, puis dirigée par Marieta Negreanu dans l'immense entrepôt de la Direction des assurances sociales. Cette direction avait en charge l'approvisionnement en matériaux de l'ensemble du réseau de centaines d'hôtels, villas et maisons de repos du CSS raison pour laquelle il regorge de matériel hôtelier de la plus haute qualité. Avec l'aide de certaines personnes de l'entrepôt, avec Untaru, nous avons commencé à charger de grosses balles de tissus, du tissu blanc pour le linge fin, les robes médicales, du tissu bleu pour les uniformes que nous prévoyions pour les infirmières, du tissu vernis pour les aides-soignantes, balles de moquette, du rips, du velours pour les rideaux, des plaides. Les plats et les couverts ne pouvaient pas être pris car ils portaient la marque CSS, en échange, j'ai chargé toutes sortes de poêles, louches pour la cuisine et même des étaux et des affûteurs pour l'atelier de mécanique.

Après le camion c'est rempli à craquer, je suis retourné chez Elena Teodorescu qui m'a donné le numéro de compte CSS, me disant que j'étais autorisé à effectuer le paiement des travaux d'humanisation de l'environnement hospitalier (peintures murales) et de fabrication de meubles. Ce sont des actions que nous avons envisagées et qui, sans le soutien du CSS, auraient été difficiles à intégrer dans un budget austère comme celui de la santé. D'après les discussions menées depuis Brasov, Elena Teodorescu et Marieta Negreanu avaient retenu mes projets, même sur les

plus fantaisistes. En me dirigeant vers Brasov avec le camion plein et les comptes bancaires assurés, une véritable petite corne d'abondance se déversa sur mon Warthé.

À mon arrivée au sanatorium, m'attendaient trois nouveaux « cadres médicaux supérieurs » distribués par le ministère de la Santé: le Dr Gyuri Stein, le pharmacien Tibi Wertheimer et le Dr Emilian Georgescu, les deux premiers transférés de Satu Mare; le troisième venant de je ne sais pas où, présentait, dès les premières discussions et par sa physionomie, des troubles du comportement.

Dans quelques semaines, deux autres médecins devaient être transférés, complétant l'organigramme: le Dr Margareta Petcu, une de mes connaissances plus anciennes qui avait travaillé jusqu'à présent à l'hôpital pour enfants de Brasov et le Dr Rogoz, un jeune homme énergique et doué, qui semblait avoir envie de se réaliser à tout prix.

Pour le nombre de lits mis en service jusque-là, le personnel médical était devenu excédentaire. J'ai affecté Béatrice et Angelica Drăgan en tant qu'infirmière chef de section à la section de quarantaine; à la deuxième section Margareta Petcu, avec son infirmière chef Eugenia Saru; à la troisième section Iulian Georgescu avec infirmière chef Aura Munteanu, dans la quatrième section de Gyuri Stein et I Rogoz avec infirmière chef Ely Boland et dans la cinquième section pas encore ouverte le Dr. Emilian Georgescu. Sœur Saru, qui me paraissait la plus énergique des cadres intermédiaires, je lui confie, en plus de chef de la deuxième section, aussi le rôle infirmière chef de tout l'hôpital (à la place de sœur Ziriacus). À mon avis, l'infirmière en chef de l'hôpital devrait non seulement être un simple superviseur de l'activité globale et conserver certaines traces scripturales globales, mais elle doit

également mener une activité directe au lit du patient, dans les salons. Toujours selon mon point de vue que je mettais en pratique maintenant, la quarantaine devenait la section clé de tout le pavillon I (sections I, II et III) en ce sens que tous les enfants de moins de 10 ans étaient admis pendant les trois premières semaines en quarantaine où ont établissait le diagnostic et le comportement thérapeutique pour toute la durée de l'hospitalisation. Les cas graves, à risque vital (méningites, broncho-pneumonies tuberculeuses, athrespies et autres situations compliquées) devaient rester en quarantaine pendant plus de trois semaines (parfois plusieurs mois) jusqu'à ce que ce risque disparaisse. La quarantaine doit donc être non seulement une unité de prévention épidémiologique, mais surtout une unité de diagnostic et de soins intensifs. Afin de faire face aux exigences supplémentaires, cette section devait être encadrée avec le médecin que nous considérions comme le plus compétent et capable de dévotion et je n'étais pas subjectif et je ne me suis pas trompé en choisissant Béatrice ainsi qu'avec des sœurs, des infirmières et des aides-soignantes capables d'un dévouement sans faille sur lequel on puisse compter à tout moment.

Alors que certaines des idées innovantes pour les soins médicaux commençaient à prendre forme ou à préfigurer des lignes directrices pour les prochaines étapes, j'avais maintenant l'occasion, grâce au soutien indéfectible du CSS, de passer au deuxième objectif «l'humanisation» du sanatorium. Un sanatorium qui hospitalise les enfants pendant de longues périodes, les éloignant de leur famille pendant six mois en moyenne, doit offrir des conditions aussi familières, amicales et moins traumatisantes possible. Bien sûr, l'attitude du personnel soignant est essentielle, mais en même temps, le cadre environnemental doit être adapté à la finalité. En conséquence, je suis parti à la

recherche d'un atelier ou d'une coopérative qui pourrait m'aider. Je ne connaissais à Brasov que l'atelier graphique de Tântu, un ancien coéquipier de football pendant mes vacances scolaires d'été. J'ai trouvé Tântu, mais il avait mûri désagréablement, devenu morose et grave, il m'a refusé, affirmant qu'il était très occupé. En effet, il restait quelques jours avant le 1er mai, et il avait reçu l'ordre du Conseil populaire de faire, à partir une petite photographie ordinaire, de Lénine, un panneau de la taille d'une maison à trois étages, pour draper la place centrale de la ville. Déçu, je me préparais à quitter l'atelier lorsque son associé, que je ne connaissais pas auparavant, est venu après moi et s'est présenté: Gyuri Köröshi. C'était quelqu'un, en opposition à Tântu, gentil et poli qui inspirait non seulement la sympathie mais aussi la confiance. De ce qu'il avait entendu de ma discussion avec Tântu, il s'est rendu compte qu'il y avait plus de 60 peintures murales et de nombreuses autres œuvres d'art plastique pour la décoration intérieure et extérieure. C'est pourquoi il m'a proposé de venir au sanatorium pour voir de quoi il s'agit et pour en discuter en détail.

Le lendemain matin, il est entré par la porte de mon cabinet, avec un sac sous le bras, plein d'albums illustrés pour les enfants, la plupart du Walt Disney mais aussi d'autres. Je l'ai accompagné d'une pièce à l'autre, choisissant ensemble les images les plus adaptées de l'un ou l'autre des albums et m'arrêtant plus longtemps dans les salles à manger et les salles de jeu de chaque section où l'espace plus large nécessitait l'enchaînement d'une multitude de scènes successives d'une histoire. J'ai choisi "Blanche-Neige" pour l'une des sections, une histoire de la vie des fourmis illustrée d'une manière très inspirée, dans une autre section etc. Ensuite, nous sommes sortis à l'extérieur et je lui ai exposé certains des arrangements que

j'avais l'intention de faire. Köröshy s'est pris dans ce jeu d'imagination et faisait de la surenchère.

Ainsi, au terme de cette tournée, j'avais en tête l'image future du sanatorium. Pour l'extérieur, l'aire de jeux et de repos principale sera la prairie légèrement inclinée, située au-dessus du deuxième pavillon. Des bancs bas, des sablières, des toboggans lisses seront placés ici ; au milieu de cette aire de jeux sera construit un champignon, un cèpe en béton et dans son corps ventru sera aménagé un espace de quatre mètres carrés à partir duquel seront servis aux enfants, à travers une fenêtre, des goutés et des rafraîchissements le matin et dans l'après-midi.

Sur l'un des côtés de la cour de récréation se trouvait un long entrepôt de planches en bois noircies, très disgracieux ; Tout son mur en direction du parc sera transformé en un pseudo-zoo; sur les planches sera peint un fond de jungle. Du chéneau jusqu'à la base de l'entrepôt, une grille semblable à un zoo sera créée, mais faite de tiges en bois. Entre la grille et le fond de la jungle seront placés des éléphants, des lions, des singes etc. découpés en planches de bois. Des lianes et du feuillage indigène chercheront à lui donner le caractère le plus réel possible. Dans le même temps, l'intérieur de l'entrepôt sera transformé en théâtre pour enfants. Köröshy a également décrit comment il voit la transformation ; avec des décors, du carton, du verre, des scaphas scintillantes, un théâtre très convivial pour une centaine d'enfants sera créé. Derrière l'entrepôt qui devenait un théâtre, il y avait un endroit avec beaucoup d'ombre, plein de buissons qui sera libéré et un autre terrain de jeu sera créé, en plaçant une table de ping-pong abritée et un jeu de quilles organisé autour d'un mat auquel était suspendue une boule en bois.

En descendant plus loin dans la vallée, à côté de l'espace entre les deux pavillons et en face à lui, au-dessus

du parapet qui borde l'allée principale menant vers la porte, j'ai suggéré à Köröshy de faire une "maison de pain d'épice" inspirée des comptes pour enfants, dont la paroi avant puisse s'ouvrir complètement et devenir une scène de spectacles en plein air. Enfin, sur la même route menant à la vallée, au bout du premier pavillon vers l'allée bordée de majestueux sapins, il y aura une fontaine artésienne, octogonale, avec huit grenouilles dans les coins, d'où des bouches arroseront de jets d'eau.

Tous ces plans, fantasmes adaptés aux spécificités de l'enfance, fruit de notre imagination, la mienne et celle de Köröshy, mutuellement stimulés, ont été pratiquement réalisés en moins de six mois, de mai à octobre 1953, changeant le visage du sanatorium à l'intérieur et à l'extérieur.

Cela a nécessité un travail intense et minutieux, très particulier par sa spécificité, dont la coordination a nécessité une gestion qui me dépassait. J'ai eu de la chance avec Köröshy qui était l'âme de cette action.

Quelques jours après la visite d'orientation, Köröshy est monté au sanatorium, accompagné d'une équipe de onze personnes, prêt à assumer la tâche. Après les présentations de rigueur, j'ai appris que sept sont peintres, deux charpentiers et deux maçons. Les maçons travailleront sur le champignon et la fontaine et les charpentiers, au zoo, au théâtre de l'entrepôt et à la maison de pain d'épice. Même les maçons et charpentiers sélectionnés par Köröshy étaient en fait des artistes, les premiers étant des modélistes de stuc en plâtre et les autres se livrant à la sculpture sur bois.

Les peintres étaient dirigés par Köröshy et répartis dans des salons où chacun avait ses propres peintures murales définies selon ses propres options antérieures.

Trois d'entre eux ont particulièrement retenu mon attention, d'une part parce qu'ils étaient presque octogénaires et d'autre part, j'avais appris de Köröshy qu'ils étaient des peintres consacrés, connus depuis la période précédant la Première Guerre mondiale, sous l'Empire austro-hongrois, quand, étant jeunes, ils s'étaient déjà remarqués en participant à des expositions officielles (habsbourgiennes), de Vienne et de Budapest. Tous les trois ont ensuite fait une carrière artistique de premier plan dans l'entre-deux-guerres, reconnue dans les pays d'Europe centrale. Après la Seconde Guerre mondiale, ils étaient donc en dérive depuis environ sept huit ans et étaient pratiquement mourant de de faim. Les autres, les plus jeunes, ne s'en tiraient pas mieux non plus. Ainsi le peintre Schuhn, alors âgé d'une cinquantaine d'années, très bon et très fécond aquarelliste, utilisait son talent et exploitait sa seconde qualité - la prolificité - pour faire quelques tableaux par nuit, qu'il revendait le lendemain auprès de coiffeurs, restaurants ou même sur les marchés, pour environ 40-60 lei la peinture, afin de survivre. (Entre parenthèses, je mentionne que Schuhn a ensuite émigré en Allemagne et que j'ai été surpris de voir quelques années plus tard sa photo sur la couverture du magazine Stern, qui consacrait un article de louange reflétant la renommée qu'il avait acquise dans le monde). C'était le profil de l'équipe de Köröshy. À l'exception de deux ou trois Hongrois (dont le comte septuagénaire Nemesh), tous les autres étaient des Allemands qui, probablement en raison de leur âge, avaient échappés à l'exode vers l'URSS, pour "le travail de reconstruction de la patrie" mais pas aux privations de la population allemande de cette époque. Köröshy a sauté à leur aide grâce à l'action de notre sanatorium et probablement d'autres ; c'est le juif hongrois le plus empathique que j'ai connu, que j'ai apprécié dès le premier instant et avec lequel je suis resté dans les meilleures

relations pendant près de deux décennies, jusqu'à ce qu'il quitte le pays.

Une fois arrivés au sanatorium, les onze "grands artisans" peintres, charpentiers et maçons ont commencé les travaux. Entourée de nous, le personnel médical qui avait pris l'habitude d'un travail non qualifié qui pouvait être adapté à toute demande et que nous avons immédiatement mis à disposition en tant qu'apprentis, l'équipe de Köröshy amplifié ainsi, s'est dispersé dans tout le sanatorium en créant une agitation créative, qui m'enchantait. Je les suivais quotidiennement. Dans un coin, dans l'une des salles de la quarantaine, quand je venais pour une visite médicale, je voyais le (authentique) comte Nemesh préparer méthodiquement ses couleurs pour la peinture murale qui devait représenter un berger avec des moutons au pied d'une forêt épaisse; Je regardais la lenteur mais aussi la maîtrise avec laquelle il avançait en faisant quotidiennement quelques centimètres carrés supplémentaires à partir d'une surface de peinture d'environ deux à trois mètres carrés, en peignant avec la brosse chaque fil d'herbe de la prairie en dessous du bois.

Dans un autre coin du sanatorium, dans la salle à manger et la salle de jeux du deuxième étage, en opposition à la lenteur du comte Nemesh, Köröshy et Bömches avançaient fortement dans la création du pays des fourmis. Bömches, un peintre bien connu à l'époque à Braşov, puis dans tout le pays et en Europe, avait également appris les techniques et les moyens de graphiste de Köröshy et manipulait avec la même dextérité le pinceau et le pistolet pour pulvériser les couleurs dans le compresseur.

J'ai eu le plaisir de parler à Bömches, chez qui j'ai toujours trouvé des choses intéressantes. Bien qu'allemand, il jouissait dans ces années de restrictions, d'un meilleur

statut social et professionnel que ses coreligionnaires, en raison de son ascendance familiale. Son grand-père est venu au pays avec le roi Carol I, en tant qu'armurier de la Cour royale. Son fils a continué ce métier sous trois rois, et après l'abolition de la royauté, il a atteint l'âge de la retraite et a été maintenu comme indispensable par le premier ministre I.G.Maurer et d'autres chasseurs passionnés de la nouvelle classe dirigeante de l'époque. Le petit fils, notre Bömches, armurier lui aussi, à titre subsidiaire, aidant son père en cas de besoin, s'était affirmé comme peintre.

Quelques années après l'épisode de l'action dans notre sanatorium, profitant de la relation familiale, il a eu la chance de recevoir le visa pour une visite en Allemagne, où, étant un très bon portraitiste, on lui a offert la possibilité de peindre toute la famille Krupp et d'autres notables de la société en Allemagne. Il revint au pays avec une très bonne situation matérielle et un prestige artistique consolidé. Peu de temps après, je l'ai rencontré au lac Saint Anne, où il s'était créé un lieu de camping isolé, clôturé avec des clôtures qu'il avait faites avec des troncs de jeunes sapins, dans lesquels se trouvait une Volkswagen coccinelle, une grande caravane spacieuse, trois tentes isothermes, une microcentrale, des téléviseurs, un bateau pneumatique à moteur et de nombreuses autres commodités qui, à l'époque, m'ont suscité une convoitise non feinte. Je lui ai demandé pourquoi il n'était pas resté en Allemagne et il m'a dit qu'il y a des endroits aussi beaux que ceux de notre pays, mais que là-bas, chaque arbre est incrusté d'une plaque d'immatriculation, avec un numéro d'inventaire !

Bömches est resté un ami du sanatorium et est revenu plusieurs fois au fil des ans, soit avec Kőröshy pour restaurer ou compléter l'ornementation artistique, soit seul, dans une visite de pure amitié.

Pour en revenir à l'agitation des mois d'été 1953, occasionnée par les travaux d'humanisation et

d'embellissement du sanatorium, je dois admettre que la direction omniprésente de Köröshy m'a laissé du temps libre pour d'autres initiatives. J'avais le compte CSS disponible pour lancer la fabrication des meubles que je prévoyais. Pour cela, je suis allé à l'usine de meubles Codlea et j'ai fait un précontrat, en m'engageant à leur fournir les plans techniques pour chaque pièce commandée dès que possible. En conséquence, en utilisant mes inclinations supposées pour l'architecture intérieure, que j'ai mentionnées plus tôt, j'ai fait avec l'aide de Köröshy, en guise de table d'architecte, un petit panneau avec des poulies, des équerres et tout le reste nécessaire et j'ai commencé à dessiner à l'échelle millimétrique, le soir, jusque tard dans la nuit, les prototypes de lits pour enfants, de chaises et petits chaises adaptées aux âges, des petites penderies et des meubles de coin adaptés aux emplacements que j'avais envisagé pour chaque chambre, tables, petites tables, étagères pour toutes les chambres, les salles à manger et les aires de jeux et les espaces communs de l'ensemble du pavillon I, c'est-à-dire pour la centaine d'enfants jusqu'à dix ans. Pour les deux autres sections, avec des enfants plus âgés et des adolescents, nous utiliserions les lits métalliques reçus du ministère de la Santé et le mobilier standard.

J'étais surtout passionné par le dessin des meubles qui allaient être faits à partir des planches de chêne massif, que j'avais récupéré du déclassement de l'ancien siège du ministère de la Santé. Pendant des semaines j'ai projeté les meubles de la pharmacie (en consultant pour cela notre pharmacien Tibi Wertheimer), pour les deux grandes salles au rez-de-chaussée du deuxième pavillon, réservées aux laboratoires de biochimie, bactériologie et hématologie, pour mon cabinet et pour le secrétariat attaché à ce cabinet. Je commençais à dessiner à la fin de la journée de travail et, après une heure de promenade avec Béatrice le soir, je

continuais jusqu'à l'aube. Après avoir terminé un groupe de dessins, je les envoyais à l'usine Codlea qui avait commencé à exécuter les meubles commandés.

En même temps, surtout la nuit, j'alternais l'activité de créateur de mobilier, avec le souci fondamental, qui me dominera toujours, celui de l'organisation scientifique du travail personnel ainsi que du collectif et de l'institution que je dirigeais. Au cours de ces mois de printemps-été 1953, j'ai envisagé de nouveaux systèmes pour simplifier et ordonner le travail sur les fichiers, y compris une fiche perforée qui semblait performante mais que ma propre pratique ultérieure ne validerait pas et une codification de diagnostique pour usage phtisio-pneumo-pédiatrique, basée sur le système de classification décimale que j'introduirai comme rubrique de base dans le registre des cas, que j'utiliserai sans relâche pendant près de cinq décennies. Dans le même temps, j'ai créé sous une forme nouvelle, plus complète et systématique, la plupart des formulaires imprimés « standardisés » à usage hospitalier et tout d'abord la fiche d'observation clinique. Tout cela, nous avons pu le mettre en pratique immédiatement, grâce à Vogel, un employé influent de l'imprimerie locale, qui est devenu l'ami constant du sanatorium après que ses deux enfants ont été hospitalisés chez nous.

Dès les premiers jours de notre arrivée à Brasov, je n'ai pas oublié l'activité scientifique que je considérais comme l'une des trois dimensions obligatoires d'un profil professionnel complet, à côté de l'activité clinique et didactique. Maintenant, cependant, pendant la première année de création de l'institution, je ne pouvais pas entreprendre des recherches car il n'y avait pas assez de matériel clinique accumulé, donc, afin de ne pas perdre mon habitude, j'ai participé avec Béatrice aux réunions de la Société des sciences médicales de Brasov (USSM) avec

deux communications basées sur mon ancienne collection de cas de Bucarest ainsi qu'avec une visant nos dernières préoccupations concernant l'organisation du fichier hospitalier.

Ceux de la direction de l'Institut de Bucarest d'où j'avais été disloqué, découvrant que mon acharnement natif commençait à porter ses fruits, ayant probablement aussi certains remords pour l'injustice qu'ils m'ont faite, m'ont envoyé au mois de mai une adresse dans laquelle, dans son style de fanfaron, le directeur adjoint de l'Institut de Phtisiologie, le maître de conférences docteur Brill, m'informe que je fais toujours partie du collectif de la section de phtisiopédiatrie de l'Institut, que le sanatorium que je dirige fait partie de la base clinique de la section de phtisiopédiatrie et que ensemble avec le collectif de notre sanatorium, je collaborerai sur les thèmes scientifiques qu'il attachait ; en même temps, à la même occasion il me communiquait que, dans le cadre de cette collaboration, nous serions périodiquement visités par les professeurs Popper et Grubea.

Mon très cher professeur Grubea, mon ancien patron, n'attendait que cette "ouverture" et était pressée de nous rendre visite, un geste que, par la suite, il a renouvelé plusieurs fois par an, à notre plus grande joie. Lors de la première visite, Grubea m'a apporté une revue avec mon dernier article écrit à Bucarest avec le professeur Nasta et le Dr Lupaşcu (sur la fistule ganglionnaire bronchique) ainsi que le traité sur la tuberculose de l'enfant dont le coordinateur était Grubea, moi étant l'un des co-auteurs. Tout cela, y compris même le formalisme de la lettre de Brill, m'a donné le sentiment que, bien qu'exilé, je n'étais pas rendu périphérique et exclu du circuit scientifique. Le lien avec l'Institut a également été maintenu par les week-ends que les médecins ORL, Rodescu, Țațomir et Glaubes

et sœur Angi passaient avec nous, nous assurant l'assistance bronchologique (10-15 bronchoscopies par session). L'activité médicale dans le sanatorium s'accomplissait de plus en plus. Après avoir reçu, suite à la visite chez le Dr Bula, au Ministère, un appareil roentgen, nouveau mais assez rudimentaire, notre technicien Munteanu, inégalé en compétence et ingéniosité, lui a apporté toutes sortes de raffinements, faisant des radiographies même pour les plus jeunes enfants, d'une qualité qui rivalisait, et peut-être même surpassait celles de l'Institut. Mais sa grande performance a eu lieu deux ou trois mois après avoir reçu l'appareil lorsque, en m'entendant ressentir le manque de la tomographie (radiographie en sections de profondeur), il a commencé à travailler en secret, s'enfermant avec les heures passées dans la salle de radiologie ou partant souvent en ville, sans m'en avertir et en revenant avec des colis sous le bras. Après un mois de travail en secret, un matin il entra dans mon bureau, triomphant : "M'sieur le directeur, je vous ai fait le tomographe"! Je ne voulais pas croire ; le tomographe est un appareil compliqué qui ne peut pas être fabriqué de manière artisanale. Et pourtant, avec sa maîtrise diabolique, Munteanu y est parvenu ; dès la première tomographie qu'il m'a montrée, il m'a rendu enthousiaste. Nous avons acquis une totale indépendance : par rapport aux premiers mois où nous étions tributaires du Sanatorium Stejeriș, dans les trois secteurs vitaux de l'approvisionnement, des médicaments et de la radiologie, j'avais maintenant un cheval et une charrette pour l'approvisionnement, la pharmacie équipée et la radiologie de haute performance.

Munteanu a ajouté: «M'sieur le directeur, je voulais vous montrer que je suis capable de fabriquer un appareil roentgen à partir de pièces de récupération; maintenant je

veux vous convaincre de vous faire une pratique privée. Ne mettez pas autant d'âme dans le sanatorium », a déclaré ce secrétaire de l'organisation de base du parti; Le ministère vous a envoyé pour installer un hôpital avec 70 lits d'enfants, gardez ces 70 lits métalliques usez, ces couvertures pour juments, ce linge d'adultes, et tout ce que le ministère vous a donné et poursuivez en échange votre intérêt personnel, ouvrez votre cabinet privé; je vous fais un appareil roentgen, j'ai cherché dans la ville toutes les pièces dont j'ai besoin, je vous procure un local dans un endroit avec du potentiel, et si vous le souhaitez, je vous amène aussi les premiers patients et j'encaisserais les honoraires pour vous » disait Munteanu avec tout son pouvoir de persuasion; et il est revenu impassiblement pendant encore deux semaines sur ce sujet, jusqu'à ce qu'il se rende compte qu'il n'avait pas d'interlocuteur.

Pour moi, le sanatorium avec ses problèmes, avec son devenir, restait au premier plan des préoccupations, en fait mon seul objectif. Par exemple, je me souviens d'un autre exploit. A Brasov, comme dans tout le pays, au printemps 1953, les gouverneurs avaient institué une famine générale de la population et surtout des institutions; c'était la période restée dans la mémoire collective comme le "carème du festival", dans laquelle des accumulations d'état étaient faites pour assurer la subsistance opulente des participants au « propagandiste » festival mondial des jeunes et des étudiants. Le manque de nourriture était devenu si aigu pour les enfants de notre sanatorium que j'ai décidé d'aller à Bucarest et chercher une solution. Le Ministère de la Santé ne peut pas m'aider, mais ceux du Département des approvisionnements, pleins de sollicitude à mon égard, m'ont suggéré à la hâte et sans grand espoir de faire appel au Ministère de l'Alimentation. Je me suis présenté au ministère respectif et ai demandé une audience ni plus ni moins au ministre Bucur Şchiopu, une

personnalité éminente de l'époque. J'ai eu la chance d'arriver devant lui et j'ai commencé à exposer notre cas. En entendant les arguments qui évoquaient des "enfants tuberculeux", j'ai remarqué que j'avais capté son attention et sa bonne volonté et de suite il m'a demandé la lettre que j'avais préparée sur laquelle il a écrit sans hésitation : "A l'attention de la société Flora. Vous allez livrer de vos stocks xyz ... cinq tonnes de conserves alimentaires, au choix du demandeur". Incrédule, je me suis précipité vers Flora où j'ai eu la seule difficulté à choisir les assortiments : tant de "cassoulet au saucisses", tant de "cassoulet au bacon", pâté de foie, d'autres assortiments de viande ainsi que des pots de macédoine et toutes sortes d'autres "délices" qui ne se trouvaient plus sur le marché.

Avec un camion-remorque loué par une entreprise de transport et avec Untaru, comme d'habitude, convoqué en urgence, nous sommes arrivés à Brasov dans la soirée. J'ai laissé la caravane au pied de la colline et dessus, a trôné toute la nuit, sans s'endormir, le gardien le plus sûr Untaru. Le matin, avec César et Andras Baci et avec les employés rangés en file indienne le long de la route, nous avons transporté et entreposé les cartons qui débordaient nos espaces de stockage. Avec ceux de la comptabilité, de l'administration et de la cuisine, j'ai fait des calculs et suis arrivé à la conclusion que le stock de ces conserves, compte tenu également de la date de péremption, dépassaient les besoins stricts de notre sanatorium et qu'il restait une quantité disponible que nous avons décidé de céder à certaines institutions sanitaires et de protection sociale, en particulier les maisons de retraite, les orphelinats, les foyers et les hôpitaux pour enfants, ce qui a attiré la gratitude de beaucoup, mais aussi le sourire des autres.

Premier congé

Nous étions depuis longtemps en été ; Le mois d'août commençait lorsque nous avons décidé de prendre nos trois semaines de congé. L'activité courante à l'hôpital était assurée : nous disposions désormais d'une équipe de médecins et d'infirmières capables de faire face aux situations à venir, ainsi que des secteurs comptables et administratifs bien constitués, à qui nous pouvions faire confiance.

Quant aux deux actions spéciales - l'humanisation et le mobilier – elles étaient entre de bonnes mains : l'équipe de Köröshy et la Fabrique Codlea pouvaient apporter leur contribution sans ma surveillance et mes pressions.

Nous sommes donc partis dans le premier congé de notre mariage. La première semaine nous l'avons passée à Bucarest. Mes parents, informés depuis longtemps de notre arrivée, nous ont aménagé une buanderie de six pieds carrés, qui leur appartenait encore, en installant un sommier qu'ils ont apporté du grenier. Nous nous sommes sentis particulièrement bien parce que nous avons vu combien de joie et de tranquillité d'esprit nous apportions à nos parents grâce à notre présence. Nous sommes restés avec eux presque tout le temps, sauf un jour où nous sommes allés à Snagov pour honorer l'invitation du professeur de physiologie Maximilian Popper, qui avait une belle villa là-bas, avec un quai et un bateau à moteur. Puis a suivi un périple d'une semaine à travers le pays, à

Arad pour apporter un peu de soulagement à la mère de Béatrice et à Timisoara et Jupa (près de Caransebeș) pour rencontrer la famille de Béatrice; oncles, tantes, cousins, nièces et voir les endroits où Béatrice a passé ses vacances d'enfance. Jupa pour Béatrice était équivalente à mon Săcele.

La troisième semaine était réservée au mont Retezat. Le tourisme dans les Carpates était depuis longtemps une de mes passions; depuis l'âge de douze ans, il n'y a pas eu d'été pour ne pas faire deux circuits de cinq jours dans les Bucegi, Făgăraș, Piatra Craiului ou Ciucaș, sans parler des fréquentes incursions sur Piatra Mare ou Postăvar. Maintenant, je visé le Retezat, une cible plus éloignée et inédite pour moi et qui, pour Béatrice, devenait une pierre d'essai. J'avais espéré, dès le premier jour, quand je pensais au mariage, qu'elle deviendrait un compagnon d'escapades en montagne. Elle n'a pas montré beaucoup d'enthousiasme mais j'espérais que cette montagne de charme éveillerait son appétit touristique.

Nous sommes arrivés en train à Campu lui Neag et de là commençait la montée vers la cabane Bucura au bord du lac du même nom. L'étape vers la cabane était assez longue. J'ai préparé les sacs à dos et pris soin de mettre les choses lourdes dans le mien et les plus moues et légères chez Béatrice. Quand elle l'a essayé, Béatrice a dit qu'elle ne pensait pas pouvoir le porter. Par conséquent, j'ai pratiquement pris aussi tous ses bagages. Mon sac à dos était devenu une charge presque insupportable à la fois en volume et surtout par son poids de plus de vingt kilos. C'est pourquoi j'ai essayé de trouver un cheval ou un âne à louer. Les guides à cheval étaient habitués dans ces contrées, alors j'ai essayé de négocier avec l'un d'eux, mais un événement qui rendait la situation plus difficile s'était produit depuis une semaine. La stabilisation monétaire a eu

lieu et une autre monnaie circulait maintenant, dont la valeur n'était pas connue des habitants du Retezat. Nous avons offert 50 lei, un montant que nous avons jugé approprié. Le paysan était ravi et a dit qu'il allait dire à sa femme qu'il quittait pour la montagne, mais quand il est revenu, il m'a dit que sans 75 lei, cela ne marcherait pas. J'ai accepté et il est retourné voir sa femme et est revenu, portant les réclamations à 100 lei. Contraint par les circonstances, même s'il était évident que le prix est exagéré, j'ai accepté mais la situation s'est répété: maintenant il voulait 150 lei. Je me suis rendu compte que, dans son ignorance (ainsi que celle des autres propriétaires de chevaux avec lesquels je me mettais en relation), tout montant que j'aurais offert aurait été considéré avec suspicion et refusé. J'ai donc serré les dents et avec le difforme sac à dos sur les épaules, avec Béatrice libérée de tout poids, j'ai commencé l'ascension. Aussi résistant et expérimenté que j'étais, ce fut un test difficile. Je suis arrivé épuisé à la cabane, mais le comble est que Béatrice était encore plus épuisée et m'a dit qu'elle ne sortirait de la cabane que lorsque nous allions descendre. Mes espoirs d'avoir un coéquipier d'alpinisme s'écroulaient.

Le reste des jours je les ai passés au chalet ou à faire des randonnées solitaires. Un jour, j'ai traversé de grands dangers. Je suis parti le matin sur la crête rocheuse de plusieurs kilomètres de long qui entoure le cirque du lac Bucura. Le temps était splendide, un ciel clair sans l'ombre d'un nuage. Vers midi, des nuages blancs commencèrent à s'accumuler, puis s'assombrirent, avec des orages puis de plus en plus d'éclairs et une pluie éclatante. En moins d'une demi-heure, le temps avait changé à 180 degrés. J'ai fait marche arrière avec l'intention d'arriver à la cabane le plus tôt possible, même s'il me resté à marcher plus d'une heure, tout le temps sur la crête. Quand j'ai entendu les premiers

éclairs, j'ai regardé le faussé sous le sentier de crête sur lequel j'étais, voulant découvrir une crevasse dans la roche, pour m'abriter. Il n'y avait qu'une petite anfractuosit dans laquelle mon dos rentrait peine. L'instant suivant, un clair est tomb quelques mtres de moi, avec une lumire effrayante, provoquant l'clatement des cailloux et la propagation de l'odeur de silex. ce moment, je me suis jet dans l'anfractuosit que j'avais vu et dans laquelle, de peur, je me suis tellement contorsionn et ratatin que j'ai russi de m'encastrier en dpit de ma grande taille. La nature dchaine continuait se manifester. Je pensais que si la foudre me frappait, je ne serais mme pas reconnu d'aprs les lacets de mes bottines. Mais en quelques minutes qui m'ont semblait des heures, la tempte s'est apaise. Je repris mon trajet et, mouill et frissonnant, je suis arriv la cabane o Batrice se sentit en droit de ne pas adhrer la cause de la montagne.

Bien que j'eusse encore des itinraires faire, la nostalgie du sanatorium, des activits dans lesquelles je m'tais entran ont commenc me hanter et nous avons dcid de mettre fin notre cong et de rentrer chez nous Brasov. De lieu d'exil forc tel que nous l'avions ressenti au dpart, le sanatorium tait devenu pour nous un ple d'attraction affective.

J'ai tout trouv en ordre. Rien de spcial ne s'tait produit en notre absence. Ce n'est que depuis quelques jours un mdecin me cherchait pour un service d'orthopdie. Quelle service les employs ne savaient pas de quoi il s'agissait car cela n'existait que dans mes intentions. Depuis que j'ai pris en charge la pension Scheser et atteint la capacit hospitalire de deux cents lits, j'avais en tte l'ide de donner au sanatorium un profil plus complexe, pour couvrir tous les domaines de la tuberculose infantile, c'est--dire, en plus des sections de tuberculose

pulmonaire qui resteront prédominantes, d'aménager deux sections plus petites pour la tuberculose extra pulmonaire et pour la chirurgie thoracique.

Pour la section extra pulmonaire, c'est-à-dire pour la tuberculose ostéo-articulaire et ganglionnaire ou autrement dit la phtisio-orthopédie, j'aurais aimé collaborer avec le Dr Vivi Popescu, qui travaillait sur la côte, au sanatorium Agigea. Étant originaire de Săcele (et comme tous les mocani de Săcele, une sorte de parent avec moi sur la lignée maternelle), j'ai pensé pouvoir le tenter par la proximité des lieux natifs et lui ai fait la proposition d'essayer de se transférer. Il semblait intéressé et fit quelques démarches en ce sens, mais les collègues de Constanta ne voulaient pas se séparer de lui. Se sentant obligé envers moi, dans les mois qui ont suivi, il a essayé de trouver parmi les proches un spécialiste qui répondrait à mes besoins et a trouvé le Dr Marin Bejenaru qui m'avait recherché pendant le congé et qui frappait maintenant aux portes du sanatorium.

Je l'ai reçu et j'ai lu le message qu'il m'avait apporté de Vivi; celui-ci le recommandait chaleureusement et garantissait ses qualités.

Lors du choix des collaborateurs, chaque fois que j'en ai eu l'opportunité, j'ai pris en compte deux critères : le caractère et le professionnalisme, le premier étant le caractère car le professionnalisme peut être affiné, tandis que le caractère pas. Avec la recommandation de Vivi, j'ai accepté Bejenaru, bien qu'il m'ait inspiré quelques réserves par son excès de politesse, le fait qu'il était trop mielleux et prêt à flatter. Nous avons discuté pendant une heure et je lui ai dit que j'affecterais pour la phtisio-orthopédie vingt lits sur les cinquante de la 5ème section et qu'il avait la tâche, en tant que spécialiste du domaine, de m'absoudre de cette préoccupation et de se battre pour obtenir tout ce qui est nécessaire pour équiper la salle pour les appareils en

plâtre, puis même pour un petit bloc chirurgical de profil. Il m'a promis qu'il réussira car il a des connaissances dans le monde de l'orthopédie locale et trouvera du matériel disponible. J'ai considéré l'affaire conclue et j'ai repris mes activités courantes.

Le premier jour après le retour du congé, nous avons examiné les enfants hospitalisés cas par cas, puis j'ai appelé Béatrice pour faire une inspection du travail effectué par l'équipe de Köröshy. J'ai été impressionné ; arrivées en phase finale, les réalisations ont dépassé mes attentes les plus optimistes. L'aire de jeux pour enfants, centrée par le champignon géant et bordée d'un côté du zoo qui cachait derrière lui un bijou de théâtre pour enfants, et plus bas, devant les pavillons, la maison en pain d'épices et encore plus bas la fontaine des huit grenouilles en béton, le tout intégré à la nature d'un pittoresque aussi généreux que celui du Warthé, vous transposait dans un monde de conte de fées. En me promenant dans les pavillons, que je n'avais pas vus depuis trois semaines, les intérieurs, à travers la finition des peintures murales et la disparition du chantier, s'animaient, et étaient dominés par des fées, des petits animaux sympathiques. C'était plus qu'un cadre familial : combien des enfants hospitalisés ici avaient un tel cadre à la maison ? C'était ce que je voulais : l'humanisation de l'environnement hospitalier. J'ai ressenti un profond sentiment de gratitude pour Köröshi et son équipe. Je me suis approché du vieux comte Nemeş, qui, après près de quatre mois, devait encore donner quelques coups de pinceau pour terminer son travail mural et je me suis permis de mettre une main sur son épaule, un geste par lequel je crois qu'il ressentait, pour tous, cette gratitude.

Comme si je venais de l'extérieur, le contact avec ces réalisations m'a submergé toute la journée. Le lendemain, je suis allé à l'usine Codlea. Presque tous les

meubles commandés étaient prêts et attendaient d'être transportés, ce qui a commencé le lendemain. Avec cela, nous avons ouvert un nouveau site de travail bénévole. Tous les meubles pour enfants en bois de tilleul devaient être peints, en fonction de leur destination, dans les quatre couleurs des chambres d'hôpital: rose, bleu, vernis et crème. Sulică avait fini son travail et était partie, c'était donc notre tour celui des employés, pendant notre temps libre, de passer à cette action, qui durera de deux à trois mois, jusqu'à Noël. Nous devions d'abord procurer les matériaux: peintures, diluants, pinceaux, mastic, papier de verre, etc. C'était plus difficile avec la peinture blanche qui, au moment-là, n'était pas disponible dans le commerce et qui était indispensable pour la production de tons pastel. J'ai dû recourir en extrémis à la bienveillance des grandes entreprises locales. J'ai abordé l'ingénieur Actérien, le directeur général des usines de tracteurs, qui, à l'argument "pour les enfants tuberculeux" qui est devenu une sorte de formule "Sésame ouvre-toi", a approuvé sur le champ les 60 kilos demandés.

Pendant que nous peignions, les menuisiers de l'usine Codlea sont venus au sanatorium assembler les meubles en chêne massif apportés en pièces détachées. J'ai commencé avec mon cabinet et le secrétariat d'à côté. Après avoir fixé le tapis beige du stock fourni par CSS sur toute la surface des deux pièces, les menuisiers ont recouvert deux des murs de l'armoire jusqu'au plafond, avec les armoires et les étagères de la bibliothèque et l'un des murs du secrétariat avec une armoire fichier avec des dizaines de compartiments et tiroirs. Un bureau pour moi avec un très grand plateau, comme je l'avais conçu, et un bureau pour le secrétariat, quelques chaises, ainsi que des galeries avec des rideaux en velours beige (également de CSS) complétaient l'équipement des deux chambres. De

plus, dans un coin, un fauteuil rouge "style", très confortable que j'avais trouvé abandonné avec les planches en chêne du Ministère (fauteuil qui deviendra le lieu de prédilection de Béatrice, bien respecté des autres lors des collectifs ou des réunions) ainsi que deux aquarelles sur les murs, offertes par Schunn avant de partir, ont donné un aspect agréable et malgré tout austère à mon cabinet.

Le transport et le montage du mobilier de la pharmacie et des deux salles de laboratoire qui se trouvaient au rez-de-chaussée du deuxième pavillon étaient plus difficiles à réaliser. Il était composé de pièces très grandes et lourdes telles que les deux tables centrales de laboratoire de huit mètres de long et deux mètres de large, avec les paillasses carrelés. Une fois l'assemblage terminé, j'ai été très satisfait de l'apparence et du caractère fonctionnel.

Quelques semaines après avoir terminé l'installation des meubles en chêne, nous avons également terminé la peinture des meubles en hêtre. Enfin, j'ai de nouveau fait appel à Köröshy et Bömches pour peindre sur des armoires individuelles, des figurines distinctes (cannetons, marguerites, etc.) reconnaissables par les petits propriétaires.

Au cours de ces actions de l'automne 1953, il s'est passé encore des choses parmi lesquelles je mentionne l'embauche d'un nouvel administrateur, "le motocross au sanatorium" et tout particulièrement, la visite au Canal, lieu de pénitence nationale.

L'administrateur Langoş, le successeur de Grigorita, après une activité de six mois assez effacée, s'est rendu compte qu'il n'arrivait pas à s'accommoder avec notre groupe et a trouvé un autre emploi, plus chaud. Le poste est devenu vacant et, par conséquent, à la mi-septembre, j'ai reçu la visite des conjoints Vorobchievitch

que j'avais rencontrés environ quatre ou cinq ans auparavant dans le préventorium Santuri près de Săcele. J'en avais une très bonne opinion. Des gens de bonne qualité, originaires de Bucovine, issues de familles anoblies pendant les Habsbourg, sont venues se réfugier à Santuri à cause des vicissitudes de l'époque, dans des postes modestes: elle, éducatrice, lui fonctionnaire. Ils venaient maintenant vers nous avec un collègue qu'ils m'ont présenté: Rel Slăvoaca, et ils m'ont recommandé pour le poste d'administrateur. Slăvoacă ne m'a pas donné au départ une très bonne impression : pas présentable, rubicond, aux yeux fourbes, avec un air insouciant (avec les mains dans les poches), sans un minimum de déférence, il m'a paru un peu pas sérieux. En outre, il a également demandé un logement, ayant une famille relativement nombreuse : femme, mère et deux enfants âgés de quatre et cinq ans. Cependant, la nécessité de pourvoir le poste d'administrateur pour lequel je n'avais pas de candidat, ainsi que, notamment, le zèle des époux Vorobchievici, j'ai décidé de l'embaucher. Comme habitation, je lui ai promis une grande pièce au rez-de-chaussée de la partie ancienne du pavillon du personnel, agrandie d'une annexe à l'arrière du pavillon. Peu de temps après, le camion du préventorium Şanturi l'a amené avec toute la famille et avec les quelques meubles et bagages qu'ils avaient. Ils se sont rapidement intégrés dans la communauté des colocataires et j'ai commencé à sentir que j'avais une aide dans la personne du nouvel administrateur.

Le deuxième événement a eu lieu en octobre. Se sont présentés devant moi trois personnes qui se sont légitimées comme représentants de la fédération des motos et m'ont montré qu'elles avaient l'autorisation des forums locaux pour mettre à jour un motocross traditionnel dans l'entre-deux-guerres et qui consistait en un circuit qui

commençait dans le centre-ville, de Piata Sfaturui, montait à Warthe et de là descendait par la cour du sanatorium dans la rue Nisipului et se terminait également à Piata Sfaturui. Ce circuit devait être parcouru par environ 20 à 30 motocyclistes de tout le pays. Après avoir analysé tous les détails et convenu d'une série de conditions et de précautions, j'ai donné mon consentement. Et c'est ainsi que le jour de la compétition, un dimanche ensoleillé. Une heure avant l'heure de départ, selon l'accord avec les organisateurs, j'ai reçu un appel de leur part et j'ai ordonné la grande ouverture des portes d'entrée et de sortie du sanatorium et la fermeture des portes des pavillons des malades ; les enfants qui n'étaient pas obligés de garder le lit, étaient placés derrière les fenêtres fermées, pour y assister, surveillés de près par les sœurs et les infirmières. Tout le mouvement à l'intérieur du sanatorium, y compris les chiens, a été supervisé par les organisateurs et notre personnel, répartis partout. Tout s'est bien passé. Les enfants étaient ravis ; plusieurs jours de suite, ils nous ont fait part de leurs préférences pour l'un ou l'autre des concurrents, reconnus par les chiffres qu'ils avaient mis sur l'équipement. Deux jours après le concours, au lieu de félicitations, j'ai eu la mauvaise surprise lire un article dans le journal local "Nouvelle" intitulé "MotoCross dans le sanatorium", qui racontait beaucoup d'énormités et j'ai été traité de tous les noms: que j'ai soumis les enfants à des risques vitaux, que je les ai traumatisés, que les petits étaient terrifiés par les bruits infernaux et leurs poumons faibles étouffés par les gaz hyper abondants des échappements, que impuissants et horrifiés ils pleuraient et criaient après leurs mamans, les suppliant de venir à leur secours, etc., etc. En conclusion, le courageux "signataire anonyme" a estimé que l'irresponsabilité criminelle du directeur du sanatorium est ainsi démontrée et que son éviction est obligatoire.

En colère, je suis immédiatement allé au siège du journal et j'ai contacté le directeur. Avec l'article devant, j'ai démonté une à une toutes les absurdités publiées. L'action a été délibérément acceptée par moi dans le but de divertir les enfants. Tout facteur de risque a été pensé et évité. Il n'y avait rien de nocive : le trajet qui traversait le sanatorium était une descente avec les moteurs au ralenti, donc les bruits et les gaz d'échappement n'existaient pas ; les enfants non seulement ne pleuraient pas mais étaient heureux et gardent encore maintenant un beau souvenir que les gens du journal n'ont qu'à venir pour s'en rendre compte. Le directeur a reconnu qu'une erreur avait été commise et s'est excusé. J'ai répondu que cela ne suffisait pas ; ils sont tenus de faire une rétractation écrite. L'interlocuteur m'a dit qu'une telle chose n'est pas admise dans la presse socialiste mais qu'il sanctionnera le journaliste et qu'il en enverra un autre pour faire dans quelques jours un autre article élogieux sur le sanatorium et pour réparer mon prestige, ce qui s'est aussi passé. Grâce à l'indiscrétion du directeur, j'ai découvert que celui qui a inspiré l'article était carrément un de nos colocataires : le Dr Cristea.

Le docteur Cristea avait certaines raisons de ne pas m'agréer. Il était le seul des anciens employés du sanatorium antifasciste à ne pas avoir déménagé avec ses camarades au nouveau siège de Predeal et à rester chez nous dans le sanatorium, comme un sort de corps étranger, ce qui contrevenait à mes principes et il a donc ressenti les pressions que je faisais pour l'évacuer. Pour contrer cela, Cristea s'est à son tour défendu comme il le pouvait, à travers ses relations aux autorités du parti communiste et maintenant aussi à travers l'article du journal "Nouvelle Route". Je dois admettre, cependant, qu'à l'exception de cet incident, il a eu une conduite professionnelle et de vie non

professionnelle sans reproche au cours des quelques décennies où nous avons eu l'occasion de croiser nos chemins.

Quand la peinture du mobilier et l'agencement de l'intérieur des sections d'hospitalisation s'est terminé, c'est-à-dire début décembre, il était temps de penser à notre propre maison. Les murs pleins d'humidité qui avaient été découverts pendant près d'un an avaient séché et nous avons pu appeler un maçon pour restaurer notre plâtre et procéder à l'enlèvement des débris ainsi qu'au nettoyage et au polissage du parquet. Nous avons posé le tapis et les carpettes envoyées entre temps par la mère de Béatrice. Dans notre studio, le lit d'hôpital en métal et sa literie n'avaient plus leur place. Par conséquent, avec le prix de trois salaires mensuels, empruntant à gauche et à droite, nous avons acheté au Magasin Central de meuble, un ensemble que j'avais repéré depuis longtemps et qui se composait d'un lit double, deux tables de chevet, une armoire à trois sections et un boudoir avec un grand miroir. Quand nous les avons vus installés, nous ne pouvions pas le croire ; ce fut un grand «saut qualitatif» entre les conditions sous-humaines dans lesquelles nous avons séjourné pendant un an et les conditions civilisées mais encore modestes dans lesquelles nous nous trouvions maintenant.

Début décembre également, j'ai reçu une nouvelle troublante d'Arad. La mère de Béatrice, qui depuis l'arrestation du Dr Radu, il y a un an et demi, n'a cessé de s'efforcer de le contacter, sans succès en faisant appel à d'innombrables familles aradéennes dont les enfants avaient été ses patients, maintenant enfin, pour la première fois, elle a su qu'il était dans le camp de Porte Blanche et a obtenu le droit à un «parloir» le 17 décembre. Très généreuse, ma belle-mère a donné à Béatrice l'occasion de

voir son père. En conséquence, une semaine avant Noël, je suis partie avec Béatrice à Bucarest et après un dîner frugal avec mes parents, nous avons pris un train de nuit pour Constanta, un train régional pour s'arrêter à la Porte Blanche. À quatre heures du matin, frigorifiés (le train n'étant pas chauffé), sans avoir pu dormir, avec l'émotion et l'anxiété dans nos âmes, nous arrivions à la gare de la Porte Blanche, une halte désolante, à peine éclairée par une lanterne, en plein champ. Avec nous, beaucoup de gens sont descendus du train, plus d'une centaine ; nous avons tous le même objectif. Nous nous sommes donc mis en colonne en direction du camp que ceux du front connaissaient probablement. Nous marchions dans l'obscurité, sous des rafales de vent qui soufflaient créant des congères de neige, à travers les haies sur le bord de la route. C'était une sorte de «prohod na Sibir» ou le retrait des troupes napoléoniennes de Moscou. Après deux ou trois kilomètres épuisants, où toute ma préoccupation était de savoir si Béatrice résistait encore ou pas, étant tellement traumatisée psychiquement, nous sommes arrivés devant quelques rouleaux de barbelés. À partir d'une tour de guet qui était à peine reconnaissable la nuit, on nous a crié de nous éloigner de la clôture et nous avons continué pendant environ une ou deux cent mètres jusqu'à ce que l'avant du groupe s'arrête près d'une porte. D'homme à homme, nous avons appris que le parloir commence après sept heures et que nous serons appelés quand notre tour arrivera. Il fallait encore attendre environ deux heures. Le froid mais surtout le vent étaient **implacables**. Pour s'abriter, les gens se sont rassemblés en petits groupes et se tenaient l'un contre l'autre, comme des moutons. J'ai fureté au tour de nous et j'ai trouvé une fosse, une sorte de petit cratère où j'ai tiré Béatrice. De cette façon, nous avons échappé à l'ennemi principal - le vent. Allongé sur le sol au fond du cratère, j'ai ouvert mon manteau et enveloppé Béatrice comme dans

une poche marsupiale, et ainsi, nous avons attendu et attendu ...

Après un certain temps, qui ne semblait plus finir, l'obscurité a commencé à se lever et comme à travers le brouillard, la clôture en fil de fer barbelé triple ou quadruple devenait visible. Lorsque la lumière du matin a pénétré, les gens autour ont commencé à s'activer, puis on a entendu l'appel d'un nom. Après quelques minutes de plus, un ou deux autres noms. Vers la fin des appels est venu notre tour. Nous nous sommes précipités vers la porte et avons tenté d'entrer. Nous avons été immédiatement arrêtés par une crosse de carabine : "Pourquoi êtes-vous deux?" . "Nous sommes mari et femme". "Qui est le parent le plus proche?" Je désignai Béatrice. Un bras puissant la saisit (arrachât) et la poussa à l'intérieur, et moi on m'a brutalement poussé dehors. Je suis arrivé à peine à lui passer les paquets préparés, avec de la nourriture, des médicaments et quelques échanges. Après un quart d'heure d'attente, Béatrice est revenue. Elle pleurait en sanglot, tenant un petit sapin en plastique dans sa main qu'elle avait voulu laisser à Papa pour Noël et qui lui avait été brutalement refusé par le superviseur. Elle pleurait à cause de l'émotion des adieux, à cause de l'état dramatique dans lequel elle l'avait trouvé. Il était presque méconnaissable ; il était faible, il avait un visage pâle, tiré, souffrant, l'équipement sur lui était pitoyable. Ils ont tous les deux essayé et réussi à se maîtriser, parlant calmement, mais ils n'ont pas pu trouver leurs mots. Ils se sont assurés qu'ils allaient bien ; bien qu'ils aient eu si peu de temps pour parler, ils se sont tus, se fixant les yeux dans les yeux, à 4-5 mètres entre les deux brins de barbelés qui les séparaient. Nous sommes partis courbés (cassés), en traînant nos pieds ; Béatrice, à tous les quelques pas, tourna la tête vers la forteresse de barbelés qui s'éloignait sans cesse.

Nous sommes arrivés à Bucarest, chez mes parents, où nous avons fait un bref arrêt entre deux trains pour que Béatrice puisse téléphoner à sa mère et suffisamment pour augmenter encore plus la peine dans l'âme de mes parents.

Le retour à Brasov, dans notre studio, avec les récents aménagements que nous avons faits, était réconfortant. Aux alentours de Noël, Rel Slăvoaca, notre nouveau voisin et administrateur, est venu avec un sapin coupé par lui dans la forêt proche, qu'il a, devant nous, décoré, simple et raffiné, avec des noix peintes en bronze, avec des cônes de sapin et du coton au lieu de guirlandes. Les employés, colocataires et pas seulement, sont également entrés dans la maison et dans notre cœur avec des chants et de bonnes paroles et nous ont fait plaisir avec des délices culinaires.

Les jours entre Noël et Nouvel An se sont écoulées, les matinées avec l'activité au lit du patient, les après-midis avec des promenades en deux sur les pistes vers Poiana et les soirées avec vie en deux ou partagées avec les colocataires voisins.

Après avoir appelé les proches de Bucarest et d'Arad, nous sommes allés à Săcele, chez oncle Mítica, où deux autres familles amies, les médecins Cojocaru et Platoș, et un professeur drôle, Cazacu, ont été invités. Nous sommes restés jusqu'à l'aube et ainsi nous sommes entrés en 1954. Que nous apportera-t-il encore?

Libération

Dans les premiers jours de la nouvelle année (1954), j'ai reçu d'Arad des nouvelles inquiétantes sur la santé de mon beau-père. Cette nouvelle a été apportée par un de ses anciens patients, un chemineau aradéen qui travaillait comme employé civil dans les voies ferrées intérieures du canal. Papa avait développé une virose respiratoire compliqué par une myocardite auto diagnostiquée et auto traitée, confirmée par des investigations sommaires à Constanta. En conséquence, il a été retiré du lot des aptes à travailler et a été chargé de prendre soin de la santé des gens de son camp. Mon beau-père avait refusé d'occuper ce poste plusieurs mois auparavant, alors que pendant son temps libre, il avait consulté, soigné et guéri des enfants de certains des employés du camp; il avait préféré le travail physique "pénible" que d'être un médecin de forme, sans possibilités d'investigation et surtout, sans possibilités thérapeutiques, sans médicaments élémentaires. Maintenant, l'état de santé l'oblige à accepter provisoirement cette tâche, et par conséquent, dans le message verbal qu'il a transmis par l'intermédiaire de ce chemineau bienveillant, il a demandé de nombreux médicaments, dont très peu pour lui, la plupart pour ses futurs patients. Nous avons rapidement composé un sac avec les choses demandées qui, avec un stock partiellement acheté, partiellement procuré auprès des connaissances médecins, ont été envoyés par ma belle-mère au camp par l'intermédiaire du même chemineau.

Dans le cadre de cette nouvelle phase de la détention de mon beau-père, à l'hiver et au printemps 1954,

je me souviens d'une circonstance familiale racontée par ma mère. Vers cette époque, maman a été invitée avec papa, à un repas chez ses cousins, la famille Vineş. Au cours de la conversation, a été évoqué le Dr Sârbulescu, avec lequel nous étions en un sort de relation de parenté en raison de son mariage avec une cousine de ma mère (et de la famille Vineş). Ce médecin Sârbulescu était une figure légendaire du canal. Éminent médecin et chirurgien, il avait été légionnaire durant ses études et, par conséquent, il a fait plus de dix ans de prison, d'abord sous le régime d'Antonescu, puis sous les communistes. Dans la dernière partie de sa détention, environ quatre ans, il était dans l'un des camps du canal. Connu également par les tortionnaires à travers les performances chirurgicales dans les conditions impossibles des prisons par lesquelles il était passé, il a également été utilisé au canal pour remplir les fonctions de médecin. Ses exploits ne se sont pas fait attendre longtemps et il a commencé à entendre parler d'opérations réussies effectuées sur la table de la cuisine, non seulement de simples appendicites et hernies, mais aussi de lourdes interventions qui nécessitaient une extrême urgence, comme l'abdomen aigu. Sa réputation s'était tellement répandue que les personnes les plus importantes du camp le cherchaient pour l'opération de leurs proches, bien sûr pas sur la table de la cuisine, mais en le conduisant sous escorte à l'hôpital de Constanta. En même temps, sa femme et ses sœurs se ruinaient en répondant aux demandes du Dr Sârbulescu et en lui envoyant des médicaments et du matériel chirurgical.

En réponse de ce qui a été raconté au sujet du Dr Sârbulescu, ma mère s'est "autorisée" à dire que le père de sa belle-fille, le Dr Radu, était aussi un médecin très spécial, hautement qualifié, doux, gentil et altruiste et que ces qualités il continue à les démontrer au canal. Valeriu Vineş, l'hôte, qui avait beaucoup parlé du Dr Sârbulescu,

en entendant le nom du Dr Radu, changeant de visage, a déclaré à Mère: «Chère Marie, vous ne pouvez jamais savoir comment l'homme réagit en prison ou dans des conditions de torture. Les personnes avec la plus convaincante gentillesse apparente dévoilent leurs vrais visages confrontés à l'enfermement. La réponse de Vineș, a blessé ma mère ; elle pensait qu'elle visait quelque chose et ne pouvait pas imaginer quoi. Elle se l'est gravé dans son esprit et elle a insisté de me la communiquer après quelques semaines. Je n'ai pas accordé d'importance à la remarque de l'oncle Valeriu et j'ai conseillé à ma mère de faire de même.

Mais après quelques mois, j'ai eu l'explication. J'étais à la section sanitaire de la ville de Brasov, au secrétariat et je faisais de l'antichambre chez le Dr Negrescu, le nouveau chef du département. À travers la porte fermée de son bureau, on pouvait entendre une tollé: «Salauds, voleurs, vous pensiez que j'allais mourir!

Je vais vous montrer qui je suis. Je ne partirai pas avant de vous détruire ! Vous regretterez d'être nés ! ». Puis la porte s'est ouverte et un individu entre deux âges est sorti comme une tempête, congestionné, bouffi et gonflé, les yeux injectés, en continuant de gesticuler et grommeler furieux ; il est passé par le secrétariat et a claqué la porte, qui a failli éclater. Une fois le silence revenu, le Dr Negrescu a sorti sa tête par la porte de son cabinet et m'invita à entrer. Après m'avoir demandé de m'asseoir sur l'une des chaises, il m'a dit : « Savez-vous qui c'est ? C'est le Dr Liviu Radu le médecin ORL. Il a quitté le Canal il y a une semaine et est venu réclamer des objets de son ancien cabinet. (Pendant la détention, était apparu et appliqué la loi de nationalisation des cabinet médicaux privés.) L'individu est en son droit mais la manière dont il le demande !! Et qui fait ça ! » D'après ce que le Dr Negrescu m'a dit et ce que j'avais appris de la rumeur publique, sans

me souvenir immédiatement du nom du personnage, j'ai immédiatement imaginé l'odieuse créature. Connu depuis l'entre-deux-guerres comme un praticien véreux et comme un politicien opportuniste, le Dr Radu, je ne sais pas pour quel motif est devenu indésirable pour le régime communiste et a été envoyé au canal où il est devenu "le médecin" du camp de la péninsule (près de la porte blanche de mon beau-père). À ce titre, il a fait beaucoup d'atrocités qui peuvent être synthétisées par une seule scène qui se répétait quotidiennement. Sur la péninsule se trouvait une colline abrupte qui devait être parcourue pour se rendre sur le site des travaux forcés. Au pied de la colline, sur un plateau, tous les matins, l'ensemble des prisonniers étaient rassemblés, parmi lesquels faisaient un pas en avant les personnes avec différentes souffrances physiques en demandant un avis et congé médical. Le Dr Liviu Radu donnait une consultation formelle et n'accordait aucun congé, même pour ceux qui ne pouvaient pas se tenir debout et qui étaient soutenus par leurs camarades, après quoi le même médecin rendait son rapport :

« Seuls trois sont morts hier ; aujourd'hui, jusqu'au soir, je vous assure, camarade commandant, que nous respecterons notre norme et la dépasserons ! » L'ensemble des prisonniers se mettaient en colonne et commençaient à gravir la colline dans un pas alerte frappé avec les bâtons les superviseurs qui les encadraient. Sous le regard de ceux d'en bas, jusqu'au sommet de la colline sont tombaient des dizaines de prisonniers, dont un ou deux ne se relèveront plus jamais. Et cela tous les jours ...

C'est l'image du "Dr Liviu Radu", avec qui mon oncle Valeriu avait confondu mon beau-père, par synonymie. La fin de cette canaille a été conforme à ses actes et ne s'est produite que quelques mois après sa libération : dans une querelle, dans la cuisine, avec un colocataire, je ne sais pas pour quelle louche, le Dr Radu a

pris un couteau et poignardé mortellement son ennemi. Bien qu'il ait invoqué en défense les "mérites" du canal, il a été condamné à plusieurs années de lourdes peines de prison, dont il n'est pas parvenu à faire un seul au complet, en s'éteignant rapidement dans l'obscurité (les ténèbres) de la prison.

Les nouvelles, très sporadiques, du canal ont maintenu notre inquiétude quant à la santé du père de Béatrice. Ma belle-mère se battait pour envoyer des colis de médicaments contre la myocardite ainsi que pour ses patients, en utilisant toutes les occasions qui semblaient dignes de confiance, bien que beaucoup n'aient certainement pas atteint la destination.

Quant à moi, dans ce début d'année j'étais plongé dans la lecture. Tout le temps libre qui me restait après le travail à l'hôpital, je l'ai utilisé pour préparer le concours d'aspiranture (l'appellation de l'époque, correspondant au doctorat). À l'automne, le professeur Nasta m'avait dit qu'au printemps, il ouvrira des postes au concours et maintenant cela se réalisait ; les postes ont été publiés dans le journal le "Travailleur Sanitaire". Sur les trois matières du concours, la physiologie, la langue étrangère (français) et le marxisme, seul le dernier m'a donné du travail. En fait, il ne s'agissait pas de marxisme, mais j'ai dû parcourir une bibliographie précise et insipide : un livre, classique à l'époque, sur l'histoire du parti communiste de l'URSS et quelques chapitres de l'histoire dénaturée de la Roumanie de Roller. Il n'y avait pas grand-chose à lire, mais il fallait apprendre par cœur sans aucune omission ni interprétation. Mon travail progressait ; le matin au sanatorium, l'après-midi et le soir, lecture et relecture.

Un des matins de la mi-février, par un temps glacial, nous sommes descendus au travail, comme d'habitude, avec Béatrice : en marchant comme des jeunes, en se chamaillant comme des écoliers, "en nous lançant sur

la glace" sur les portions du chemin plus lises. A mi-chemin près du "Zoo", Béatrice ralentit et semblait vouloir me dire quelque chose. Je me suis arrêté et puis, d'une voix presque chuchotée, elle m'a dit: "Nous allons avoir un bébé !" Je pensais que je n'entendais pas bien ou que je voulais entendre à nouveau cette nouvelle apothéotique. "Nous allons avoir un bébé !" Répéta-t-elle, avec une intonation dans laquelle je percevais déjà une tendresse maternelle. "Es-tu sûr ?" "Oui ; nous irons aussi chez un obstétricien mais je suis sûr » Je l'ai tenue longtemps dans mes bras, puis en se taisant, nous avons continué notre chemin, en lui imposant cette fois, un pas lent et prudent et en la protégeant des portions glissantes du sentier.

Nous sommes entrés dans le pavillon, dans mon bureau où les sept collègues étaient réunis pour le rapport de garde. C'était un mercredi, jour où le rapport de garde se continuait avec la présentation de nouveaux cas et des cas problématiques. La session a duré environ trois heures mais nous n'avons pas dévoilé notre secret. Souvent en se regardant dans les yeux avec Béatrice, je suis surpris qu'aucun de nos collègues n'ait remarqué l'événement en nous observant.

Quel évènement crucial intervenait dans notre existence et pourtant ni au moment-là, ni dans les semaines et les mois qui ont suivi je n'ai pas eu l'intuition de son entière signification. J'entourais Béatrice avec plus de soin mais pas avec tout le soin et surtout, je ne lui épargnais pas mes accès de jalousie insensées qui troublaient sa paix mentale dont, plus que jamais, elle avait tant besoin.

Le 1er mars est également venu, le jour du concours « d'aspiranture ». Par je ne sais pas quelle inspiration, je suis partie un jour plus tôt. Après une belle semaine qui avait commencé à donner l'illusion du printemps, une forte tempête de neige s'est levée le jour du départ. Au moment où je suis arrivé à Bucarest, les congères de neige étaient

assez grandes et j'ai eu du mal de rentrer chez moi à Cotroceni. Lucky avec ses aboiements et son agitation, a prédit ma venue. En fait, mes parents ont été prévenus et ils m'attendaient.

La maison était encore plus désolante qu'il y a deux ou trois mois, sous le "soin" des colocataires, qui continuaient sans relâche leur travail destructeur, la dégradant progressivement en un an seulement. Seule la chambre des parents a gardé un peu l'ambiance d'une autre époque. J'ai trouvé les parents s'efforçant d'apporter un sac de bois de la cave. Papa, à son âge, cardiaque et avec une hernie importante, portait sur son dos un poids de trente kilos, aidé derrière par ma mère, qui s'efforçait de lui faciliter autant que possible la tâche. Je me suis dépêchée de leur donner un coup de main et de placer le bois à côté du foyer. Papa, ravi, m'a dit qu'ils avaient pris soin le soir avant mon arrivée de faire une bonne chaleur. J'ai vérifié et trouvé 12 degrés sur leur thermomètre ; ils vivaient généralement à 9 degrés ! Bien sûr, j'ai dû mettre plusieurs pulls et même de gants, tout comme eux.

Toute la nuit, il a continué à neiger et à tourbillonner. La radio a annoncé l'arrêt du train et des transports publics. Si je n'étais pas arrivé à Bucarest la veille, j'aurais raté le concours. Le matin de l'examen j'ai quitté Cotroceni à 5 heures pour arriver à 9 heures à la Maison des scientifiques (place Lahovary); Il m'a fallu quatre heures pour parcourir trois kilomètres. Les congères de neige étaient énormes, au-delà du rez-de-chaussée des maisons ; les locataires ont creusé des tunnels pour sortir de la maison. On circulait très difficilement, seulement sur une voie étroite au milieu des rues, qui devait être refaite après chaque passant, car le vent recouvrait la route de neige. (Afin d'avoir une représentation de l'hiver terrible qui a dévolu sur Bucarest, je me souviens, entre parenthèses, que l'écrivain Ionel Teodoreanu décédé à cette

époque a dû être tiré avec un traîneau de son domicile de la rue Eminescu jusqu'au cimetière de Belu).

Quand, presque épuisée, je suis arrivée à la Maison des Scientifiques et suis entrée dans la somptueuse cage d'escalier, deux femmes de service qui étaient à l'entrée, m'ont regardée et ont fait une grimace effrayée. Agacé, j'ai regardé dans l'un des immenses miroirs qui nous entouraient et j'ai remarqué que la moitié supérieure de mes oreilles était blanche comme de la chaux et la moitié inférieure, rouge-violet: elles avaient gelés! les deux femmes ne m'ont pas permis de marcher plus loin, elles m'ont gardée dans l'espace plus frais près de l'entrée et m'ont apporté de la neige dont elles m'ont mis le cataplasme aux oreilles. Ils m'ont retenu pendant environ une demi-heure et ils ont bien fait ; grâce à leur aide "qualifiée", j'ai pu échapper aux effets lourds du gel et je n'ai eu qu'une fine desquamation des oreilles pendant environ deux à trois semaines.

J'ai donc participé au concours, qui a commencé à 10 heures avec la phtisiologie : le professeur Nasta a discuté avec moi des sujets en phtisiologie, lui parlant plus que moi, comme si c'était lui le candidat. Vers midi, a eu lieu l'épreuve de langue - le français - à nouveau une conversation, cette fois-ci davantage portée par moi sur la vie et l'œuvre de mon auteur préféré du moment : Anatole France. L'après-midi, la troisième et dernière épreuve, la plus désagréable, tant par le thème - le marxisme - que par l'examineur, le professeur des universités Chivu, l'épouse du Premier ministre Chivu Stoica. Celle-ci, une femme avec une figure hostile, parlant une langue roumaino-yiddish-russe, difficile à comprendre, a fait tous les efforts pour m'embrouiller mais a échoué. Le lendemain, les résultats ont été affichés : deux candidats ont été déclarés admis avec la mention "très bien" : le Dr Bogdan de Sibiu et moi-même. Je suis devenu un aspirant de l'Académie

RPR (car mon directeur de thèse M. Nasta était académicien) avec le droit d'avoir un mois de congé d'étude par an, pendant trois ans et l'accès à la bibliothèque de l'Académie, et l'obligation de soutenir au cours des trois prochaines années, cinq examens: la spécialité principale (phtisiologie), la spécialité secondaire (j'ai choisi la pédiatrie), le marxisme-léninisme, le russe et une langue étrangère (comme si le russe était la langue maternelle). Après les cinq examens, deux ans de plus pour soutenir le travail de thèse. Désormais, j'avais au moins cinq ans d'activités "scientifiques" dirigées, pas toutes agréables.

Comme le temps était défavorable et que le trafic ferroviaire, qui avait repris, était toujours fastidieux, avec de gros retards, j'ai pensé utiliser tout le temps d'une semaine accordée pour participer au concours et donc rester deux jours avec les parents et en même temps de passer au ministère de la Santé. Au ministère, j'ai obtenu du matériel de laboratoire, dont une balance analytique et une centrifugeuse plus efficace que celles que j'avais et j'ai réussi à convaincre le directeur - le Dr Bula avec l'idée qui m'était venue, après avoir terminé l'aménagement intérieur du sanatorium, à savoir : entreprendre les démarches pour unir les deux pavillons de l'enceinte principale à travers une construction intermédiaire de trois ou quatre niveaux. Entre les deux pavillons, il y avait une zone constructible de 9 mètres sur 7; au premier niveau (rez-de-chaussée), je voulais faire un entrepôt pour la nourriture et les consommables, dont j'avais grandement besoin; au deuxième niveau: des couloirs pour systématiser la circulation intérieure du sanatorium et créer un espace supplémentaire pour la radiologie, la bronchologie et les explorations fonctionnelles; au troisième niveau, la communication entre les sections III et IV, une chambre de garde et une bibliothèque des médecins et au quatrième niveau (facultatif) une salle de réunion. Expéditif comme

toujours, Bula m'a conduit au service d'Architecture du ministère, où il m'a présenté le chef du service, l'ingénieur Kreindler et l'architecte Constantinescu, une personne très jeune et très sympathique, au sens propre et figuré. Ils ont tous embrassé mon idée, mais afin d'augmenter et d'accélérer leur faisabilité, ils ont opté pour une approche par étapes. Dans la première étape, nous demandons l'approbation du rez-de-chaussée, c'est-à-dire de l'entrepôt, il est possible qu'à partir du deuxième semestre de cette année, des crédits soient alloués grâce à la restructuration du plan d'investissement. Ils, c'est-à-dire le service d'architecture, veilleront à ce que, lors de l'élaboration du plan de l'entrepôt, ils fournissent une structure de résistance capable de supporter la surélévation. Je me suis déclaré satisfait et je suis rentré à Brasov, satisfait des deux objectifs atteints : l'aspiranture et le bâtiment inter-pavillonnaire.

Béatrice, la future mère, m'attendait, plus belle que jamais ; après, quelques mois auparavant, elle était passé par une mauvaise passe, gênée par un herpès trainant, elle avait maigri et était devenu pâle, maintenant elle avait à nouveau un teint frais et étant légèrement rubiconde ; son nouvel état physiologique lui faisait du bien. Ensemble, par le petit doigt, nous sommes allés le lendemain au sanatorium où nous attendaient des problèmes courants et moins courants. L'administrateur Slăvoaca avait découvert que l'hôpital régional était prêt à réformer (abandonner) un camion, qu'il est allé chercher avec un chauffeur qualifié de Schei, Moroianu, qui était le mari d'une de nos blanchisseuses. Tous deux étaient arrivés à la conclusion que le camion pouvait encore faire face pendant quelques années et, par conséquent, après quelques jours, sur la base de certaines demandes et formalités que nous avons signées, la voiture conduite par Moroianu, avec des rayures et des pierres d'achoppement, a atteint la performance

d'arriver jusqu'en haut, dans la cour du sanatorium. Le véhicule m'a semblé un peu délabré mais le chauffeur m'a fait une très bonne impression et j'ai été très heureux de lui communiquer la décision d'embauche. Les jours et les semaines qui ont suivi, du matin jusqu'à tard le soir, Ghiță Moroianu a bricolé au camion, a fait de nombreuses routes vers les ateliers et les garages des institutions où sa mafia Schééne lui a donné accès et avec son travail infatigable, avec des pièces procurées, avec du tournage, du fraisage et soudage, a transformé l'épave en un moyen de transport fiable.

À la mi-mars, Kraindler et l'architecte Constantinescu ont tenu parole et, avec un géomètre, sont venus à Brasov. Je les ai logés à la 5ème section pendant trois jours au cours desquelles ils ont pris les mesures et collectés toutes les données nécessaires à l'élaboration des plans de l'entrepôt inter-pavillonnaire. Ils sont partis, m'assurant qu'ils soutiendraient notre cause et m'informeront quand le temps viendra pour l'inclure dans le plan d'investissement.

Vers la même époque, deux journalistes sont arrivés de l'hebdomadaire central de profil, le "Travailleur Sanitaire". Après avoir demandé ma permission, ils ont commencé à se promener dans le sanatorium, à questionner le personnel et les enfants hospitalisés, à prendre des photos à l'intérieur et à l'extérieur et enfin à m'interviewer moi aussi. Une semaine plus tard, le 21 mars, un article très louable est paru, intitulé « Avec amour et soins parentaux ». Cet article, ainsi que les impressions de ceux qui nous ont inspectés du ministère de la Santé et des organisations publiques (y compris nos partisans du CSS) et probablement les opinions flatteuses de parents plus influents, ont commencé à nous créer un début de célébrité déjà après seulement un an et demi depuis la naissance du

sanatorium. Les espoirs de ceux qui pensaient que nous échouerions et que le sanatorium pouvait être pris en charge pour des adultes ou d'autres destinations avaient été anéantis ; A leur place, d'autres formes d'inimitié étaient susceptibles de se développer, plus cachées mais plus répandues ayant comme source la jalousie. À l'occasion de la Journée des enfants, le 1er juin (1954), dans presque tous les journaux centraux et locaux, dans des articles de base, plusieurs institutions pour enfants ont été mises en avant dans le pays, dont notre sanatorium. A cette occasion, j'ai reçu l'une des premières distinctions "le Mérite du travail médico-sanitaire " (que, après quelques années, j'ai reçu à nouveau, avec Béatrice. Recevoir des ordres et des médailles il n'était pas question car je n'avais pas le droit d'y espérer à cause de mon dossier.)

Début mai, Béatrice est allée à Arad pour quelques jours voire sa mère. Elle a eu la surprise de la trouver joyeuse, carrément heureuse, car elle avait entendu la rumeur de la "libération" imminente. Dans l'euphorie de cette rumeur, elle avait commencé à secouer et à ranger toute la maison pour la venue de son vénéré mari. Pour cela, elle ne concevait d'accepter aucune aide étrangère, même pas celle de ses propres enfants. Un matin, grim pant sur des chaises empilées pour abaisser des rideaux, elle se déséquilibra et tomba, en restant allongée sur le sol, avec de terribles douleurs. Béatrice, qui était dans la pièce voisine, c'est précipité à côté d'elle et a réalisé la gravité de la situation, l'a immobilisée et a alerté les collègues orthopédistes qui ont réagi rapidement ; ils l'ont transportée à l'hôpital, lui ont fait des radiographies et ont précisé l'existence de plusieurs fractures et fissures de la colonne vertébrale, à plusieurs niveaux, dont celui cervical. En conséquence, ils l'ont placé dans un plâtre s'étendant de la tête au-dessous du coccyx. Ma pauvre belle-mère, comme Béatrice me l'a décrite, ressemblait à une tortue, dans sa

coquille de gypse, qui entourait tout son corps et d'où sortaient seulement sa tête et ses quatre membres. Dans un tel état d'invalidité, avec le courage qui la caractérisait, elle refusa de rester à l'hôpital et rentra chez elle le soir même ; après deux ou trois jours, elle a expédié Béatrice et, défiant toutes les indications médicales, elle est retournée au travail.

Après plus d'un mois, la rumeur de libération est devenue réalité. Un matin, début juillet, à midi, à Bucarest, dans l'appartement d'Uranus de l'ingénieur Xeno Leahu, l'oncle de Béatrice, la cloche sonna. Gic, le neveu de Xeno, qui y avait vécu pendant son diplôme de premier cycle en architecture, est allé ouvrir la porte et est tombé sur une personne inconnue, suggérant un vagabond: un individu maigrichon, pâle, non-rasé, vêtu en haillons, des vêtements empruntés, avec un pantalon trop court et trop large et une veste trop serrée et tachée, avec un béret sale sur la tête et avec des "baskets" cassées aux pieds, "l'individu" avait néanmoins une certaine fierté et de la chaleur dans le regard, ce qui, avec le premier mot prononcé, a conduit à l'identification du personnage: "Oncle Cornel!" L'exclamation de Gic a sonné dans tout l'appartement et en un instant, Oncle Xeno a fait irruption dans le vestiaire, tante Steluța, sa femme, Sandy, leur fils et Mia, la sœur de Gic. Bisous et larmes de joie, comme une telle circonstance l'impose. Ils ne l'ont pas beaucoup interrogé grand-chose sur l'histoire des deux années de détention car ils estimaient que c'était un sujet sur lequel "le sujet" préférerait garder le silence. Ils ont seulement obtenu de lui qu'il est sorti sans casier, sans condamnation mais seulement avec la mention «détenu pour enquête» et avec l'indication d'être réembauché. Ils ont préparé sa douche, les outils de rasage, ont retourné les armoires pour trouver des vêtements décents, l'ont nourri avec mesure, avec prudence, puis le

soir, ils l'ont accompagné à la station, car "Oncle Cornel" voulait arriver au plus vite possible à Arad.

Comment la rencontre à Arad entre "consorts" a eu lieu, je ne pouvais le savoir, mais il était facile de présumer l'amour et la joie sans commune mesure partiellement occultés par l'invalidité (temporaire) de l'épouse.

Il est certain que, entre autres, les plans pour l'avenir ont également été esquissés. Ils ont décidé ensemble de se séparer à nouveau pendant un ou deux mois, elle n'étant pas déplaçables et lui il s'imposait un stage à distance, au cours duquel il n'entraît pas en contact avec l'environnement hospitalier aradéen, une période pour retrouver son ancienne forme, c'est-à-dire, de se refaire physiquement et de combler les lacunes accumulées au cours des deux années dans l'information médicale spécialisée. En conséquence, après trois jours, il est venu à Brasov. Nous l'avons accueilli avec toute la chaleur et créé les conditions requises dans notre "studio double" : une demi-chambre avec un lit et une table de travail.

Le lendemain, il a commencé à consulter les journaux médicaux que nous avions dans la maison. Puis j'ai commencé à lui apporter du sanatorium, les collections des quatre revues étrangères auxquels j'étais abonné (dont "La semaine des hôpitaux" et "La pédiatrie lyonnaise") et les sept revues roumaines de l'USSM, par spécialité. Après deux ou trois semaines, il les avait épuisées et j'ai dû emprunter des revues et des livres à la bibliothèque régionale de "USSM". Les semaines s'écoulèrent et le Dr Radu, plongé dans la lecture, ne put même pas sortir le nez, dans la nature si enivrante de Warthé. Quand j'ai "osé" l'avertir à cet égard, il m'a répondu tout à fait rituel qu'à l'automne, il reprendra son activité et jusque-là il doit se mettre à jour avec les dernières connaissances, pour ne pas décevoir ces collaborateurs.

La seule chose qu'il a acceptée a été de descendre au sanatorium, de rencontrer nos collègues, de participer à nos collectifs hebdomadaires de présentation de rapports et de nouveaux cas et à cette occasion de reprendre le lien avec les patients infantiles, de faire des visites dans les sections, avec une prédilection pour la section de quarantaine, dirigée par sa fille. Cette connexion entre le Dr Radu et le sanatorium a été bilatéralement bénéfique. Nous, ceux du sanatorium, des phtisiopédiatres, principalement phtisiologues, avons quelques compétences d'orientation pédiatrique. Cependant, précisément cette orientation pédiatrique nous a été induite par le Dr Radu dans le comportement diagnostique et thérapeutique. Je me souviens de nombreuses situations, dont j'illustre un cas : Erika Monis, une fille de 13 ans, a été hospitalisée pendant quelques jours pour une tuberculose broncho pneumonique très grave, survenue sur un organisme profondément taré depuis la petite enfance, avec des changements pathologiques majeurs : un sous-développement de la stature (nanisme) et un surdéveloppement pondéral (obésité), avec un abdomen énorme, entièrement occupé par un foie extrêmement volumineux. Après le premier examen, le Dr Radu a précisé : il s'agit d'un syndrome de Mauriac. C'était un diagnostic très rare, qu'on rencontre seulement après des années (ou jamais), un diagnostic que nous aurions probablement trouvé, mais après des semaines de recherches dans la littérature.

Au fil des semaines, la récupération physique et mentale est devenue évidente, même sans sortir dans la nature. Pendant ce temps, mon beau-père a également apprécié la visite de plusieurs anciens collaborateurs formés dans son école et disséminés dans tout le pays : le Dr Dorca, directeur de l'hôpital pour enfants de Brasov (anciennement secondaire pendant huit ans à l'hôpital

d'Arad), le docteur Milotă de Craiova, le docteur Boroș de Ploiești et d'autres. Afin de le familiariser avec notre société, nous avons organisé, en son honneur, une réunion au restaurant Warthé, avec la participation des amis et connaissances les plus proches de la ville, principalement des médecins. C'était à peu près ce programme qu'il avait accepté qu'on lui organise et qui touchait à sa fin.

Au cours des deux premiers mois qu'il a passé avec nous, j'ai commencé à connaître mon beau-père et j'ai réalisé qu'il était une personnalité hors du commun. Au cours de mon existence, j'ai eu l'occasion de faire la connaissance de quelques autres "grandes personnalités", dont certaines, à mesure que je les approchais, diminuaient et perdaient la dimension prédéterminée par la notoriété nationale. Avec le Dr Radu, les choses se sont passées dans l'autre sens : plus je me rapprochais, plus il grandissait.

Je l'ai connu dans toutes les hypostases et aucune ne m'a déçu mais au contraire. Même dans l'intimité de la vie de famille, dans sa robe de chambre et ses pantoufles, ce fils de paysan avait toujours une distinction de seigneur. Dans les gestes, dans les discussions toujours mesurées. Même lorsqu'il était contrarié par l'interlocuteur ou le sujet en litige, je ne l'ai jamais vu perdre son contrôle. Il semblait compter jusqu'à trente jusqu'à ce qu'il puisse dire son opinion qui venait toujours avec du poids. Il était bienveillant et prévenant mais pas conciliant d'opportunité et loin d'être humble. Au contraire, si vous foriez son personnage ou associez des successions d'événements dans sa vie, vous trouviez des éléments structurels de fierté et d'ambition mais seulement dans la mesure où ceux-ci peuvent être positifs. Dans ses ambitions, il n'a jamais préjudicié quelqu'un, il n'a jamais essayé de doubler les autres ; au contraire, il s'est laissé préjudicié par son fair-play naturel. Il y a deux situations à cet égard : dans les

années 1930, Iuliu Moldovan, professeur à l'Université de Cluj, l'a invité à prendre la chaire de pédiatrie devenue vacante. Le Dr Radu a refusé, considérant que le Dr Axente Iancu était plus justifié parce qu'il avait été son chef à je ne sais pas quel stage clinique lors de ses études ; De cette façon, Axente Iancu est devenu professeur. Une situation similaire s'est également produite dans les années 40, lorsque la Faculté de médecine de Timisoara a été créée lorsqu'il a reçu les formulaires de nomination en tant que professeur de pédiatrie, il les a refusés , en donnant la priorité au pédiatre Corcan de Timisoara, auquel il reconnaissait son statut d'ancienneté dans la ville de Bega.

La caractéristique essentielle de sa vie était la façon dont il entendait exercer sa profession ; une énorme force de travail de l'aube au soir, des décennies d'affilée, dédiés aux enfants malades, avec des dizaines de milliers d'enfants guéris (à sa grande satisfaction), sans aucun profit matériel. Il est édifiant de constater qu'après une longue vie active, dont la moitié dans les conditions de la société capitaliste, il n'a pas cherché la possibilité d'acheter même un studio.

De nos conversations ainsi que de ce que j'ai pu apprendre par moi-même, il s'avère qu'en plus de l'enfant malade, il était préoccupé par deux aspects médico-sociaux: le problème de la mère et de l'enfant et le problème de la famille, liant son nom à un certain nombre d'institutions et d'actions normatives dans cette sphère. Ces préoccupations, ainsi que la valence managériale révélée par l'organisation de l'hôpital pédiatrique le plus performant du pays à l'époque, ont amené les autorités (et non les forums politiques) à le nommer maire d'Arad à deux reprises lorsque les gouvernants ne comptaient pas sur une pépinière de parti: en 1933 sous le gouvernement d'Iorga et en 1941, sous le régime antoneskien, sous le même régime promu secrétaire général du conseil de

patronage (conseil qui gérait précisément ses questions sociales préférées).

J'avais devant moi un homme qui était né pour vivre sa vie et de la sacrifier pour la société, et que la société avait maintenant mis au mur. J'ai été profondément contrarié quand j'ai appris que l'une des accusations qui ont conduit à sa détention était le fait que, pendant les inondations catastrophiques du Mures en 1941, quand tout un quartier ouvrier d'Arad était sous l'eau, le Dr Radu, qui était maire à l'époque, a également pris des mesures qui ont suscité la gratitude des travailleurs à la place de la révolte escompté, dont l'éclatement était voulu par le Parti communiste et que, par conséquent, le Dr Radu menait une lutte anti-communiste.

Je discutais avec mon beau-père et j'étais indigné par l'injustice « à crier au ciel », et il m'a tempéré : "Telles sont les révolutions. Même Lavoisier a été tué pendant la Révolution française. " J'ai aussi appris de lui de ne plus me révolter, mais de ne jamais oublier que plus de deux millions de Roumains ont été emprisonnés pendant le communisme, dont près d'un demi-million sont morts dans les prisons et au canal, parmi lesquels se trouvaient nos meilleurs compatriotes.

De telles discussions nous les avons eus au moment-là immédiatement après la libération et longtemps après, des discussions dont le thème ne lui était pas agréable et qu'il évitait, dans le cercle plus large.

Au cours de ces deux mois, le Dr Radu avait "chargé ses batteries" et était impatient de reprendre son travail. Il avait commencé à faire des allusions de plus en plus fréquentes à son départ. Ce départ devait coïncider avec le début du congé de maternité de Béatrice, que nous avions promis de passer à Arad.

La naissance

Nous avons tous convenu que la naissance et les trois premiers mois de la vie de notre enfant devraient être passés à Arad. Dans la période de réceptivité maximale à la tuberculose, l'enfant aurait ainsi été soustrait aux influences néfastes de l'environnement du sanatorium à Brasov, la naissance aurait été assistée par un groupe très compétent et très proche du père de Béatrice et Béatrice et l'enfant bénéficierait de l'aide sans limite de la hyper dévouée mère et grand-mère d'Arad.

Vers la mi-août (1954), nous commençons à préparer le départ. L'enfant montrait des signes de plus en plus évidents qu'il voulait réussir dans la vie. Depuis plus de trois mois, nous avons pris l'habitude les dimanches de trainer au lit pour communiquer avec "le petit" ; Béatrice me faisait palper son abdomen pour ressentir les poussées de plus en plus puissantes que le petit vilain nous transmettait. Il était clair que le bourdonnement de la sortie au monde devenait imminent.

C'est à cette époque, que j'ai reçu un appel téléphonique de l'architecte Constantinescu m'invitant à venir d'urgence au ministère car le prêt pour l'investissement pour la construction de l'entrepôt inter-pavillonnaire avait été approuvé en principe et il n'y avait plus besoin que de quelques engagements et signatures de ma part. J'ai répondu que je partais avec le premier train et j'ai communiqué la même chose à Béatrice. Béatrice a réagi avec indignation. Il s'en est suivi une violente discussion au cours de laquelle, en substance, elle m'a accusé qu'une fois de plus, et surtout maintenant je montre que pour moi

le mariage, la famille, est sur le deuxième plan et que le sanatorium prime. Je n'ai pas trop essayé de combattre son opinion. Mon beau-père a assisté à la discussion mais n'est pas intervenu ; je sentais qu'il me désapprouvait. Gardant ma décision, je suis allé à Bucarest.

Le lendemain, je suis allé au ministère. J'ai reçu l'agrément et les formes de prêt et j'ai signé l'engagement de consommer l'intégralité du fonds alloué d'ici la fin de l'année. Après deux jours, j'étais de retour à Brasov, avec l'intention de réintégrer le programme familial. Quand je suis rentré chez moi, je n'ai trouvé plus personne. J'ai demandé aux colocataires qui, avec froideur et même une certaine hostilité (surtout Mme Saru), m'ont dit que "madame la doctoresse et son père sont partis hier pour Arad". Je suis rentré chez nous. Tournant les regards, j'ai retrouvé sur l'ancienne table de travail de mon beau-père, quelques lignes écrites par lui, à travers lesquelles, de manière lapidaire, il annonçait le départ et c'était tout ; rien pour indiquer qu'ils m'attendent. A côté, une demande de Béatrice demandant l'approbation du congé légal de l'année en cours combiné au congé de maternité (une durée de près de quatre mois !). J'ai été pris par une colère enragée. J'ai commencé à circuler dans toute la pièce, à parler seul, à faire des gestes ; Je me suis alors solennellement promis de ne leur donner aucun signe de vie pendant ces quatre mois.

Dès le lendemain, la colère s'est transformée en une activité acharnée et implacable. Tôt le matin jusqu'à tard dans la nuit, j'étais au sanatorium ou en ville pour des démarches alors que mes nuits étaient mouvementées, insomniaques ou avec des cauchemars. Je fumais beaucoup, je buvais des cafés sans cesse.

Le principal objectif que j'avais trouvé pour traverser cette période difficile de notre vie a été la construction entre les deux pavillons. J'avais des crédits et

des plans techniques et un délai obligatoire : la fin de l'année, soit quatre mois et dix jours. Je n'avais pas de constructeur et je savais qu'au deuxième semestre, en règle générale, la capacité des entreprises était occupée. J'ai fait deux tentatives qui ont abouti à un refus. Ensuite, j'ai appris que à la compagnie locale du bâtiment ils ont changé la direction, ont été nommés des dirigeants plus opératifs. Parmi eux se trouvait aussi une bonne connaissance à moi, l'architecte Puiu Secăreanu.

J'ai rencontré Puiu Secăreanu pendant mon stage de secondariat à Stejeriș-Brașov, de 1946 à 1948. C'était un très beau jeune homme (avec un ou deux ans de plus que moi), avec beaucoup d'humour et une vivacité hors du commun, ce qui fait de lui le centre de nos réunions et fêtes qui s'enchaînaient dans les maisons avec des filles à marier de Brasov de l'époque. Entre-temps, en tant qu'architecte, il ne s'est pas particulièrement affirmé : pas trop de travaux, dont certains, comme la rénovation de la cabane incendiée de Băbărunca, me paraissaient un peu kitsch.

Au lieu de cela, il a trouvé sa vocation de constructeur : compétent, très dynamique, très organisé, fiable, efficace. J'ai donc décidé de l'appeler.

Il m'a reçu avec une chaleur amicale, sans les aires de patron, il m'a écouté attentivement, il a examiné les plans que j'avais faits et en conclusion il m'a dit : « Nous n'avons aucune possibilité de prendre ce travail à cette époque de l'année. Cependant, pour l'amitié qui nous lie, laisse-moi ce soir analyser les plans à nouveau et demain matin je monte au sanatorium pour voir sur place ce que c'est et voir ce qui doit être fait. »

Le lendemain, il s'est présenté. Après un café et quelques blagues où il n'avait pas de pareil, il a fait une évaluation "oculaire" et a conclu : je peux t'envoyer une équipe voire deux de maçons et fer-bétonistes, je peux vous

fournir du ciment et du ballast. Je n'ai pas de travailleurs non qualifiés pour creuser la terre et le transport en brouettes et je manque certains matériaux comme le fer-béton et la faïence ». Instantanément, connaissant mes coéquipiers, j'ai répondu: "Le travail sans qualification je l'assume et nous nous battons aussi toi et moi pour les matériaux." S'assurant mutuellement que, dans ces conditions, les travaux seront prêts d'ici la fin de l'année, nous avons conclu la convention par une poignée de main. Avec les pioches, les bêches, les pelles et les brouettes que nous avons et que Puiu Secăreanu a également complétés, nous avons ouvert le chantier dès le lendemain. Avec moi en tête, avec la pioche à la main, pour entraîner le plus d'employés, certains qui n'avaient pas dormis, restés du troisième quart, j'ai commencé le travail. À l'endroit où devait être érigée la construction entre les deux pavillons, il y avait une pente couverte d'herbe, que nous devons réduire à zéro. Selon l'appréciation de Secăreanu, il fallait disloquer par excavation et transport avec la brouette, environ 250-300 mètres cubes de terre et, espérons la moindre partie de roches. Jusqu'au soir, nous avons enlevé l'herbe de la pente et excavé plus de dix mètres cubes de terre. Bien sûr, les choses ne se dérouleront pas avec la même efficacité les jours suivants, mais le travail progressait de jour en jour. Le site était animé pendant 10 à 12 heures par jour par le travail de 20 à 25 employés des trois quarts, chacun d'entre nous ayant l'obligation d'une part d'effectuer les tâches de service et d'autre part de venir au "travail volontaire" . .

Pour mon humeur familiale, ce travail était salutaire. Je partais travailler très tôt le matin puis sur le chantier et j'arrivais très tard, le soir, lessivé, me jetant sur le lit, souvent habillé. La plupart du temps, le sommeil n'arrivait pas et mes pensées m'étouffaient ; éveillée ou dans mes rêves, j'étais hanté par des images qui

préfiguraient les souffrances de Béatrice sur le lit de maternité ou le visage angélique du garçon ou de la fille qui allait venir. Depuis le 3 septembre, je n'ai pas résisté et j'ai commencé chaque soir à appeler Arad. Personne n'a répondu les trois premières soirées. Le quatrième soir, ma belle-mère a répondu, qui, lorsqu'elle a entendu ma voix, a fermé l'appareil.

La même chose aussi dans les deux ou trois prochains jours jusqu'au soir du 9 septembre, quand je suis tombé sur Nelu, le frère de Béatrice. Celui-ci, qui était généralement vif et jovial, cette fois, assez morose, m'a brièvement dit que "Lichi (comme ils appelaient Béatrice dans la famille) a un garçon" (j'étais très content de la nouvelle, mais j'étais été contrarié par la formulation). « La naissance a été très difficile. Le bébé va bien. Béatrice souffre toujours mais se remet ». Cela a mis fin à la conversation, me laissant en proie à des pensées. J'ai été tenté de rompre mon engagement et de partir immédiatement pour Arad. J'étais retenu par l'hostilité de ceux de là-bas, je risquais de ne pas être reçu. J'ai décidé de reporter quelques jours et d'essayer de rétablir une relation par téléphone, mais je n'enregistrais pas de progrès. Les journées étaient consacrées à un travail fatigant sur le site et la nuit je m'endormais, imaginant mon petit garçon et me faisant des soucis pour tous les risques que la santé de Béatrice pouvait encore avoir.

Le 14 septembre, je me souviens précisément de la date, on m'a appelé du chantier pour faire l'hospitalisation d'un enfant; c'était un garçon d'une dizaine d'années, bien élevé, accompagné de son père, ingénieur de Hunedoara, l'un des directeurs du Combinat de fer et d'acier. À partir des discussions collatérales, le directeur de Hunedoara est parvenu me demander s'il pouvait nous aider avec quelque chose, dans le travail que nous faisons. C'était une chance

unique : "Du fer-béton!" Lui dis-je. "Pas de problème. Donnez-moi les plans pour voir ce dont vous avez besoin. » Il a noté les dimensions et m'a dit que le lendemain, nous pourrions venir le chercher.

J'ai mobilisé le chauffeur Ghiță Moroianu et le lendemain nous sommes partis pour Hunedoara, avec notre petite ferraille de camion. Le directeur, qui n'était rentré à l'usine que depuis quelques heures, avait déjà pris des mesures et les rouleaux de fer-béton nous attendaient sur la rampe d'un entrepôt ; également une série d'outillages pour l'atelier mécanique et quelques pièces de rechange pour le camion. C'était l'après-midi et mon intention était d'utiliser la nuit pour le voyage de retour. Par conséquent, avec enthousiasme, sans attendre l'aide de l'usine, j'ai commencé à porter, avec Moroianu et le magasinier, des rouleaux de fer. Bien que la distance entre la rampe et la voiture ne soit que de 2 à 3 mètres, l'effort était très grand et, à un moment donné, j'ai ressenti une douleur atroce, comme une lame de couteau coincée dans la moelle épinière. J'étais coincé dans la position courbée dans laquelle j'étais. Le moindre mouvement me foudroyait comme un nouveau coup de lame de couteau. Avec de grande souffrances, Moroianu et le magasinier m'ont étendu sur le sol, près de la voiture. Je n'ai pas vu quand beaucoup de gens s'étaient rassemblés autour de moi. Parmi eux, il y en avait un avec une robe blanche, un médecin ou un assistant, qui est allé m'apporter des pilules analgésiques et a ensuite m'a fait une infiltration lombaire avec de la novocaïne. Après quelques heures, la douleur s'est un peu apaisée. Pendant ce temps, le directeur et deux autres médecins sont arrivés. Ils ont tous insisté pour que je sois admis à l'hôpital du combinat ou au moins dans leurs appartements d'hôtes. J'ai refusé catégoriquement ; J'ai attendu que tout la marchandise reçue en cadeau du combinat soit chargé et, dans des

tourments supportables, sur les bras, j'ai été monté sur le siège droit du conducteur.

Comment étaient les 8 heures de route dans la nuit, c'est difficile à décrire. Les douleurs, et les crises hyper aigues, sont revenues. J'ai eu des moments près de l'évanouissement, ce qui faisait paniquer Moroianu et pousser sur la pédale d'accélération au maximum. Je suis arrivé au sanatorium quand le jour se levait et quand le premier quart commençait le travail. Ils m'ont posé sur une civière de fortune et m'ont emmené à mon bureau. À ma suggestion, on m'a apporté un lit chirurgical à position réglable, qui a été placé au milieu de mon cabinet et là je suis resté fixé pendant cinq semaines. Pendant tout ce temps, toute l'insistance des collaborateurs du sanatorium et des médecins de diverses spécialités qui sont venus me consulter étaient futiles. J'acceptais leurs traitements, médicaments analgésiques, infiltrations, acupuncture, mais pas d'hospitalisation dans d'autres hôpitaux. Je voulais rester là, dans le sanatorium, à quelques pas du chantier que je devais impulser par ma présence.

Je pouvais continuer une bonne partie de l'activité de gestion du sanatorium, y compris les collectifs médicaux que je réunissais presque quotidiennement, car allongé dans mon lit, je trouvais la position dans laquelle je n'avais aucune souffrance ; ce n'est que lorsque je faisais un mouvement que j'ai été frappé par une douleur atroce. N'ayant pas d'alternative, j'étais satisfait de la façon dont les choses se passaient. A travers les deux murs qui me séparaient, j'entendais le bruit du chantier, les voix des "volontaires", les coups de pioche, le couinement des brouettes. Presque toutes les heures, j'ai été informé des progrès et des difficultés rencontrés : un autre mètre cube excavé; dans le coin gauche on a commencé à rencontrer de la pierre, jusqu'à ce soir un tiers de l'excavation sera prêt

... Il était clair que l'élan de travail de mes camarades n'avait pas fléchi. Probablement mon invalidité les stimulait les obligés.

Le soir, lorsque l'activité sur le chantier cessait et ralentissait sur la section, mes pensées à Arad revenaient. Mme Saru, l'infirmière chef, qui dans l'âme s'approchait de Béatrice, a eu l'initiative, à mon insu, de lui téléphoner et lui parler. Elle a découvert quelques détails sur la naissance, qui étaient assez effrayants et qu'elle m'a caché en partie. En même temps, Mme Saru lui a également parlé de ce qui m'était arrivé avec ma colonne vertébrale. Cela a probablement adouci les sentiments d'Arad, donc lors du prochain appel téléphonique que j'ai réussi à donner, Nelu est redevenu communicatif et même Béatrice a tenu me dire quelques mots. Les relations commençaient à se rétablir, une croyance qui se renforçait à chaque nouvel appel téléphonique.

Dans le même temps, le désir d'atteindre Arad est devenu de plus en plus pressant. Mais j'étais empêché par l'immobilité que la hernie du disque me donnait. Après un mois au lit, une légère amélioration a été esquissée mais j'étais loin d'une guérison. Au moment-là, le radiologue de l'hôpital Mârzescu de la ville, le docteur Răduleț, m'a rendu une visite de consultation et m'a proposé de me faire quelques séances de radiothérapie. Bien que, en principe, réfractaire à l'idée de cette procédure car elle supposait certains risques, exaspéré par l'inefficacité des traitements que j'avais effectués, j'ai accepté. Le lendemain, en ambulance, j'ai été transporté à l'hôpital de Mârzescu et j'ai eu une séance de Roentgen. Dès la première séance, l'amélioration a été remarquable. J'ai refait le voyage les jours suivants et après sept séances j'ai été guéri (guéri de la crise de 1954, pas de la hernie discale, qui me reviendra à travers des crises similaires d'environ un mois, année après année, jusqu'en 1990). Ainsi, le premier jour quand

je suis devenu déplaçable, c'est-à-dire le 7 novembre, j'ai pris le premier train pour Arad.

Les retrouvailles furent quelque peu embarrassantes, avec des réticences et des maladresses naturelles des deux côtés. Je n'ai pas eu le temps d'analyser le comportement car je me suis dirigé comme une flèche voire l'enfant. Il était dans les bras de sa mère, cette fois une vraie madone, belle, séraphique mais pâle et légèrement cernée. Le bébé, costaud, remuant, aux yeux instables qui, bien sûr, de temps en temps "me fixaient avec insistance en me reconnaissant instinctivement" (!). Je les étreignis tous les deux chaleureusement, au point presque d'étouffer le «petit», qui se laissait faire comme s'il avait aimé.

Dès les premières heures, j'ai remarqué que toute la vie de la maison tournait autour de l'enfant. J'ai été particulièrement impressionnée par la grand-mère qui, dans l'appareil de la tête aux pieds, se déplaçait avec beaucoup d'efforts, mais elle était constamment en mouvement: elle faisait bouillir les sous-vêtements du bébé, les biberons, préparait sa nourriture et celle de sa mère, elle se mettait des dizaines de fois par jour à genou, étant la seule position que la carapace lui permettait, devant l'enfant, pour le laver, pour nettoyer "l'or de la grand-mère", de l'envelopper ou simplement pour le regarder et le câliner. Elle trouvait également le temps d'aller à la maternité pour obtenir du lait récupéré du surplus de lactation des femmes, car la propre source maternelle était insuffisante. Cette dernière mission revenait aussi de temps en temps à mon beau-frère, Nelu, à Béatrice et même à moi-même pendant que j'y étais.

Le deuxième après-midi de mon séjour à Arad, je passais l'une des plus agréables siestes, allongé dans le grand lit de la chambre à coucher, avec Béatrice et le bébé entre nous. Il gigotait, gazouillait et faisait des mouvements

désordonnés de ses mains et de ses pieds, me touchant de temps en temps. À un moment, j'ai senti ses lèvres brûlantes sucer ma joue. Tremblant de joie, je l'ai pris dans mes bras et j'ai sauté du lit en criant "Béatrice le petit chose m'a embrassé !". À ce moment, un changement psychique miraculeux s'est produit en moi : l'instinct paternel, qui jusqu'alors somnolait sous la forme d'une douce affection, est né instantanément.

Béatrice a éclaté de rire et m'a étiqueté avec quelques attributs qui approchaient par euphémisme la sphère de la naïveté. Bien sûr, le gamin m'a sucé la joue à la recherche de rondeurs dont il avait très envie, mais moi aussi médecin que j'étais, je ne voulais donner cette interprétation prosaïque et même maintenant, après des années, je ne le veux pas. Depuis, cette boulette de viande est devenue pour moi l'enfant le plus beau, la plus intelligent et le plus affectueux du monde. Je ne voulais plus me séparer de lui ; Je marchais avec lui dans mes bras, le long et à travers les pièces ; Je sortais avec lui (et Béatrice) avec la poussette pour m'afficher. Nous l'avons même emmené avec nous à un match de football au stade UTA alors qu'il n'avait que deux mois et quelque. J'étais subjugué par ce sentiment absolument incomparable.

Dans l'une des sept soirées passées à Arad, lors d'un dîner autour duquel des membres habituels de la famille étaient réunis, les acteurs et les témoins oculaires de la naissance m'ont rappelé le déroulement dramatique de l'événement. Les douleurs prémonitoires ont commencé le soir du 4 septembre. Béatrice et son père sont allés à la maternité où ils ont été retenus. A été annoncé le docteur Vuia, le directeur de la maternité, qui est immédiatement venu de chez lui. Les douleurs ont continué toute la nuit et toute la journée le 5 septembre, devenant de plus en plus intenses. La tête du fœtus "s'est engagée" mais le col ne

voulait pas se dilater. Les cris de Béatrice retentirent partout dans la maternité. Dès les premières heures d'hospitalisation, Béatrice et son père avaient suggéré une césarienne, mais le Dr Vuia a rejeté l'idée en disant que la position du fœtus est bonne et que les paramètres du bassin sont très généreux, répondant aux conditions d'une naissance normale (il y avait une autre raison que les obstétriciens évitaient d'exprimer : les dispositions de la politique de santé de l'état communiste disqualifierait une maternité si elle dépassait la proportion d'une césarienne pour dix naissances normales). Quoi qu'il en soit, maintenant le moment de la césarienne était passé.

La foule de médecins et d'infirmières qui tournaient autour de Béatrice essayaient d'intervenir de manière utile. Ils lui administraient par voie orale, par injection ou par perfusion tous les médicaments dont ils disposaient pour la dilatation du col utérin qui tardait à se produire. Dans la nuit du 5 au 6 septembre, la situation est devenue critique. Les forces et la réactivité de la mère avaient chuté, sa tension artérielle baissait à 60 mHg, c'est-à-dire à la limite à partir de laquelle l'effondrement commence et, un fait, tout aussi grave, des signes de souffrance du fœtus commençaient à apparaître. Le docteur Vuia, dépassé par la situation, a envoyé après son adjoint, le Dr Pop, avec qui il ne collaborait pas de cœur joie. Ensemble, ils ont convenu d'appliquer une manœuvre risquée et donc rarement utilisée, le Dr Pop, avec sa massivité, appuyant avec toute sa force et son poids sur l'abdomen et, en même temps, le Dr Vuia essayant d'effectuer la dilatation manuelle du col, une manœuvre très traumatisante et extrêmement douloureuse pour le patient. À 4 heures du matin du 6 septembre, la tête du fœtus se trouvait entre les mains du Dr Vuia puis l'ensemble du corps. Le gamin poussa un cri victorieux et relâché commença à vivre de manière extra-utérine. Un grand soulagement pour tout le

monde. Épuisée physiquement et mentalement, Béatrice a souri quand on lui a montré le garçon, après quoi elle semblait vouloir dormir. Vingt minutes après la naissance, cependant, un saignement très fort qui ne pouvait être maîtrisé par aucun des moyens habituels c'est déclenché. Agitation dans la salle; on se fait fournir en urgence du sang du groupe zéro (un groupe plus rare, auquel appartient Béatrice). La pression artérielle chute en dessous de 60 mg puis disparaît. Le pouls n'est plus perçu. Béatrice ne peut que dire à son père, d'une voix feutrée : "Papa, prends soin du bébé !" « Élève-le ! » et elle est tombé dans le coma. Au même moment, le nouveau grand-père s'est effondré évanouit, faisant trembler le sol en mosaïque de la salle des naissances. Les médecins et les infirmières qui étaient dans la pièce étaient divisés en deux : certains autour du Dr Radu pour le réanimer et les autres autour du patient qui était en coma. Le docteur Vuia, l'hyper-expérimenté et hyper-technicien qui avait résolu dans une vie tant de situations extrêmes, submergé par la charge émotionnelle du moment (son ami et collègue, qui venait de sortir de détention, évanoui, avec sa fille dans le coma) a perdu son sang-froid. Il est entré dans un état de prostration et a été pris par les bras et placé sur un tabouret dans le coin de la pièce et y est resté toutes les heures suivantes. Après une dizaine de minutes, le Dr Radu a repris ses esprits. Pour arrêter le saignement, il n'y avait qu'une seule solution : le curetage, mais dans la situation du patient, tout le monde hésitait. Finalement, le Dr Nedelcu, reconnu comme un as du curetage, s'est fait du courage, et a fait l'intervention et les saignements ont cessé.

Et pour que la série des risques mortels soit complète, le 7 septembre, alors que les transfusions sanguines étaient sur le point de commencer, un jeune médecin hématologue, transpiré par l'effort et l'émotion, a

fait irruption dans la pièce, il avait fait une dernière vérification des échantillons et a constaté qu'un autre groupe sanguin avait été envoyé par erreur. Il a immédiatement pris les flacons compatibles, est monté sur le vélo et parce que la distance entre l'hématologie et la maternité n'est pas grande, en quelques minutes il était à l'endroit du drame ; il retire les flacons qui se trouvent dans les gradins et les remplace par les bons, évitant au dernier moment un accident qui aurait sans doute été fatal.

Le matin du 7 septembre, Béatrice a ouvert les yeux. Elle revenait à la vie sans savoir ce qu'elle avait traversé, et surprise de découvrir qu'elle était pleine d'ecchymoses, couverte de traces de piqûres non seulement dans ses veines mais sur tout son corps, suite aux innombrables injections sous-cutanées. Après dix jours, débarrassée des tubes à oxygène et des perfusions dont elle dépendait jusque-là, Béatrice a décidé, sous sa propre responsabilité, de quitter l'hôpital et de retourner dans le milieu familial pour continuer sa longue convalescence dans laquelle je l'ai trouvée maintenant, après plus de deux mois.

Toute l'histoire de ce drame qui s'est produit en mon absence et que j'écoutais maintenant me rendant compte de tout son ampleur, m'a profondément bouleversé et a définitivement incrusté dans mon âme le sentiment de culpabilité que je ne voudrai plus remuer, en me le rappelant.

Avec la pensée à mon petit garçon et à sa mère, je suis retourné à Brasov, après quoi je me suis laissé entraîner dans les travaux qui m'attendaient. Le site avait acquis un nouveau visage. Fixé au lit pendant plus d'un mois puis parti pendant une semaine à Arad, je n'avais pas remarqué que la configuration du lieu lui-même avait changé: la terre excavée, jetée par-dessus les bords de la vallée, avait élargi de quelques mètres la plateforme

derrière les pavillons, comme nous l'avions prévu; en la tapotant la plate-forme deviendra un endroit approprié pour l'accès, les manœuvres et le stationnement des ambulances et autres véhicules. Les maçons, les fer-bétonistes et les charpentiers de Săcăreanu travaillaient dès l'aube, coulaient les planchés, formaient les renforts des piliers, les entouraient de coffrages et les remplissaient de mortier. Sept ou huit de nos employés, toujours d'autres, étaient toujours présents sur le site, préparant le mortier et le transportant avec la civière. Le travail progressait à vue d'œil, si bien qu'à la fin du mois de novembre le plafond a été atteint. Le temps était avec nous. En décembre il pourra geler et neiger, sans pouvoir nous empêcher de continuer le travail à l'intérieur. La neige est vraiment venue et le 22 décembre approchait quand j'avais promis de retourner à Arad pour ramener ma "famille" à la maison. Le jour du départ, j'ai quitté le site en phase finale : la terrasse inter-pavillonnaire (qui était le plafond de l'entrepôt) était terminée, ce qui a grandement embelli l'aspect général du sanatorium. La terrasse sera également l'un des endroits préférés pour les jeux d'enfants et les divertissements en plein air, avec une perspective directe sur la scène prévue dans la maison de pains d'épices. A l'intérieur, les carreaux muraux étaient finis et on travaillait au montage de plaques en faïence sur les étagères et à l'installation électrique. À ce stade, l'entrepôt ressemblait à un hall pour un laboratoire de recherche luxueux. J'ai appelé Puiu Secăreanu pour le remercier.

Je suis parti sur la route d'Arad où je ne suis resté qu'une journée. La veille de Noël, avec un train de nuit, nous sommes retournés à Brasov: j'avais réservé un compartiment de wagons-lits. En bas se trouvait Béatrice; à côté d'elle, dans un panier avec de hauts pieds, dans lequel il avait également dormi à Arad, était le bébé, et

depuis la couchette supérieure je les surveillais, heureux qu'à partir de maintenant nous serons toujours ensemble.

À la gare, l'administrateur Slávoaca nous attendait. Il avait pris un taxi avec lequel nous arrivâmes au pied de la colline, à la villa Szanto, où se trouvait Andras-bacsi avec son traîneau et certains de nos camarades. Nous avons embarqué la mère et le bébé dans le traîneau et nous les autres, à côté d'eux, sommes montés au Sanatorium où nous avons dû faire une petite halte pour que Béatrice et le petit Mihăiță puissent recevoir tous les signes et manifestations d'affection sincère et profonde de la part de tous les employés qui étaient de service. Puis, en traversant le parc, j'ai regardé l'émerveillement du petit à la vue du zoo ou du champignon géant. Il neigeait beaucoup quand nous sommes arrivés à notre villa du personnel. Nous attendaient sur la terrasse à l'entrée le technicien radiologue Emil Munteanu, devenu secrétaire de l'organisation du parti, le docteur Iulian Georgescu, le président du Syndicat du sanatorium, le comptable Saru et tous les autres colocataires. Embrassades, bisous, puis nous entrons dans le couloir de la villa. Ici, j'ai été surpris qu'au lieu de trouver la porte ouverte sur notre studio, nous ayons ouvert la porte de la chambre voisine qui, depuis la création du sanatorium, était utilisée comme logement pour les sœurs ou les infirmières.

Devant la porte, Emil Munteanu, prenant un air sérieux pour marquer la solennité de l'événement, a déclaré: "M'sieur Directeur, que vous soyez contrarié ou pas, l'ensemble des employés a décidé qu'à partir de maintenant, quand votre famille s'est élargie vous devez reprendre la totalité de l'appartement que tous les directeurs avant vous ont possédé". Sans aucun doute, j'ai été très impressionné par ce geste et je n'ai pas dit un mot de peur de trahir mon émotion. Nous sommes entrés dans la grande chambre avec Béatrice, notre petit garçon et tous

ceux qui sont venus nous rencontrer. Puis j'ai découvert que le même «comité d'initiative du complot» pendant les deux jours quand j'étais absent, a cassé le mur entre les deux pièces et reconstitué la porte que j'avais emmurée il y a deux ans. La même «conspiration» avait placé dans la nouvelle chambre certaines des meubles que nous avions dans le studio et installé un grand arbre de Noël au milieu, orné de toute l'apparence par Slavoaca. Ce fut une grande surprise et un grand cadeau que nous avons reçu pour Noël 1954. Entre notre lit et l'arbre de Noël, nous avons installé le panier - lit apporté d'Arad.

La "conspiration" a également organisé un petit festin, organisant un buffet avec des spécialités de "sacrifice du porc" auxquelles nous avons également ajouté des provisions et de la nourriture d'Arad. J'ai passé quelques heures qui m'ont fait sentir qu'au cours de ces deux années nous avons réalisé non seulement un investissement fonctionnel, mais un collectif de plus d'une centaine de personnes profondément liées et qui reconnaissent le sanatorium pas comme un simple lieu de travail mais comme leur deuxième maison.

Après que tout le monde se soit retiré, la veille de Noël, je suis resté au sein de la famille, avec le petit Mihăiță dans mes bras, Béatrice collée à moi, assis à la fenêtre et regardant les gros flocons qui se déposaient lentement sur les sapins de la vallée, enveloppant tout dans une cape blanche. La grave cloche de l'église de Schei de la vallée perçait le rideau de flocons. Un écureuil, pas trop habitué à notre regard, à cet endroit, était apparu sur une branche de pin nue devant la maison et jouait en semblant tout faire pour attirer l'attention de l'enfant. À ce moment-là, il y avait tellement de paix dans la nature et dans nos âmes que je ne pouvais penser qu'à la divinité, la gratitude, l'amour,

tout ce qui est beau dans le monde. C'était le moment qui méritait l'attente d'une vie.

Congé d'études

Depuis le début de 1955, nos préoccupations ont acquis un nouvel aspect essentiel: le bébé. Béatrice a mis fin à son congé de maternité et de repos et a dû reprendre son travail au sanatorium, avec le droit de rentrer chez elle deux fois par jour, pour l'allaitement. Tout le reste du temps, Mihăiță a été laissé seul. Je n'avais pas embauché une bonne, non pas à cause de l'économie, mais parce que je n'avais pas trouvé de personne appropriée.

Pour élever le bébé, Béatrice avait de conceptions plus spartiates que moi et avait l'intention de fortifier le bébé, en le gardant à l'extérieur tous les matins, quelle que soit la force du gel. Avec un pincement intérieur, j'ai accepté, et chaque jour, c'était ma tâche, avant de partir travailler, de mettre le panier sur la terrasse ; Béatrice prenait le petit garçon, l'installait soigneusement et le couvrait bien. La terrasse était relativement abritée, étant semi-ouverte et le panier avait également un abri contre le vent.

Ainsi nous laissions l'enfant toute la matinée aux soins des filles de blanchisserie face à nous qui nous ont promis qu'elles regarderont en permanence notre terrasse. Mais c'est Romi, qui nous a fait la surprise de devenir le superviseur principal. C'était un grand chien, un genre de berger allemand, mais beaucoup plus gros, qui s'était incrusté au sanatorium avant notre arrivée et qui contrôlait toute la cour. Accompagnés d'un petit chien court sur pattes et long, appelé Zoli, ils patrouillaient ensemble toute la cour de quatre hectares "sans autoriser" aucune intrusion. En défendant le territoire, je les avais vus se battre avec des

meutes de chiens solides qu'ils avaient repoussés ou chassés, toujours en utilisant les mêmes tactiques: Romi avec sa force, il se battait honnêtement, se mordait au cou et Zoli, perfide et inobservable, attaquait au pieds.

Après l'apparition de Mihăiță, Romi a estimé qu'il avait un autre travail, tout au moins le matin lorsque les maîtres n'étaient pas à la maison: garder leur garçon. Comme, dès le premier jour, dès qu'il entendait un murmure dans le panier sur la terrasse, sans qu'il soit appelé par personne, Romi s'est présenté au service, s'installant sur les marches qui mènent à la terrasse et là il restera immobile jusqu'à notre venue, ne permettant à personne de s'approcher. Mais, comme je l'ai remarqué, arrivant inopinément du service, le rôle que Romi assumait n'était pas simplement celui d'un gardien; Dans les jours de forte neige, je l'ai surpris en grim pant avec ses pattes avant sur le bord du panier, avec grand soin de ne pas le renverser et avec sa langue énorme lavant les flocons de neige sur la joue du bébé.

Ce n'était pas le seul écart par rapport à l'hygiène que j'ai dû endurer. J'ai eu plusieurs problèmes avec Béatrice, avec qui je venais souvent me disputer sur le manque de précautions prophylactiques. En travaillant dans un environnement infectieux, il existe un risque de transmission de l'infection tuberculeuse, dans laquelle les nourrissons sont les plus réceptifs. J'avais particulièrement peur de la méningite tuberculeuse, la forme la plus grave de tuberculose, qui à cette époque était encore largement incurable. J'avais tellement d'exemples dans la section de quarantaine que Béatrice dirigeait. J'avais convenu avec Béatrice que, pendant les quelques mois d'allaitement, elle porterait un bonnet spécial qui couvrirait tous ses cheveux dans la section et, lorsqu'elle arriverait à la maison pour allaiter, elle prendrait du cintre à l'entrée la robe stérilisée, la casquette et le masque que je lui avais préparés. La

plupart du temps, Béatrice a ignoré ces précautions et, à ma consternation, m'a dit qu'elle était née et avait grandi dans un hôpital et que, enfant, son père lui permettait d'entrer dans toutes les sections, y compris celle des maladies infectieuses et que rien ne lui est arrivé. Je n'avais rien à faire; Je ne pouvais qu'espérer que le sort serait aussi bienveillant avec Mihăiță qu'il avait été avec Beatrice dans son enfance.

Et ainsi nous nous sommes réinstallés dans notre vie de tous les jours, où le sanatorium occupait la plupart de notre temps. Il est vrai que par rapport au programme précédent, sont apparus maintenant plusieurs séances par jour de jeu et de câlins, surtout le soir, quand j'étais ravi, sans me lasser, de voir les transformations de jour en jour, de l'apparence, de l'expression de la figure, des moyens de communication de notre enfant.

Chaque matin, nous partions au sanatorium avec la voix de Mihăiță persistant dans nos oreilles, avec l'encouragement des yeux de Romi et avec les assurances données par les gestes des filles de la buanderie. Alors que j'entrais dans mon bureau, les problèmes, qui se produisaient toujours dans l'activité de gestion du sanatorium, m'ont bien sûr absorbé, mais un fragment de pensée restait en permanence là-haut, accroché à notre terrasse.

J'ai été ravi de constater que la quasi-totalité du groupe d'employés s'était intégrée dans un certain esprit que nous avons intuitivement tenté d'imposer et, par l'exemple personnel: le lieu de travail est devenu pour la plupart d'entre nous notre deuxième maison. À cet égard, j'avais observé plus de retenue de la part des médecins, en particulier deux d'entre eux. Georgescu Emilian, comme je l'ai mentionné précédemment, avait de graves troubles du comportement qui devenaient de plus en plus visibles ; Je

pouvais à peine compter sur lui dans la section que je lui avais confiée, il partait tout le temps en ville, avec un porte-documents sous le bras et passait son temps sur les marches de la Sécurité, du comité régional ou municipal du parti ou de l'UTC, s'enveloppant - toujours dans un manteau de mystère, de subversivité, voulant suggérer une importance cachée. L'autre médecin qui m'avait déçu était Marin Băjenaru, l'orthopédiste, à qui j'avais donné ma main libre pour organiser et équiper son service et qui, par ses papotages interminables et coquines, ne faisait rien dans son service et empêchait les autres aussi de faire leur travail. Il était clair que je devais trouver un moyen de me débarrasser d'eux ou, dans le cas de Băjenaru, de chercher à le remettre sur la bonne voie.

Pour le moment cependant, en ce début d'année 1955, un autre problème s'était imposé au premier plan des préoccupations : l'approvisionnement en eau du sanatorium. J'avais hérité une installation obsolète aussi bien comme système et comme degré d'usure, qui ne répondait plus aux demandes supplémentaires actuelles (consommation liée à une augmentation de la capacité à deux cents lits, desservie par une centaine d'employés). L'eau provenait du réseau des rues de la ville, de la base de la colline et était pompée, à une différence de niveau d'à peu près cent mètres, par des hydrophores, entraînés par des moteurs électriques qui, surchargés, tombaient souvent en panne. Notre mécanicien avait à sa disposition deux ou trois moteurs de rechange avec lesquels il remplaçait les défectueux, mais cela signifiait des interruptions périodiques de l'approvisionnement en eau. Il existe également le risque d'un claquage total de l'installation.

Pour cette raison, j'ai pris contact avec des spécialistes du Conseil populaire que j'ai faits venir là-haut et qui ont conclu que la seule solution était de refaire l'installation selon un autre système, non pas en pompant

l'eau de bas en haut comme auparavant mais en "tombant", de haut en bas. Pour cette raison, étant donné que sur les hauteurs des collines voisines il n'y avait pas des sources d'eau à capter, il est nécessaire de faire au sommet du mont Warthé, un grand bassin, à remplir une fois tous les quelques jours par la pompe depuis la base de la colline. Le Conseil populaire est disposé à concevoir, financer et exécuter les travaux, à condition que le sanatorium assume l'obligation de fournir de l'eau à tout le quartier de la colline de Warthé, c'est-à-dire de permettre le raccordement des maisons éparpillées dans cette aire.

Cela signifiait, pour nous d'engager et de payer un mécanicien supplémentaire, d'assurer la permanence du service aux pompes. J'ai accepté d'autant plus, qu'il y a quelques semaines, j'avais reporté une offre à cet égard: le directeur du Sanatorium d'Agigea, le Dr Enea Olteanu, m'avait demandé par téléphone de recevoir par transfert, Sotir Cetali, du quel il avait de la peine de se séparer, étant «l'homme aux mains d'or» capable de tout faire dans le domaine de la mécanique, y compris des instruments chirurgicaux sophistiqués, le chromage, le nickelage, etc. il avait une femme, une sœur médicale de confiance et une petite fille pour la scolarisation de laquelle il voulait être transféré. Anticipant le moment où les travaux pour l'approvisionnement en eau allaient commencer, j'ai appelé le Dr Olteanu et lui ai demandé si la demande de transfert proposée était toujours maintenue. La réponse a été affirmative et après un mois, la famille Cetali est apparue à la gare, ce qui s'est avéré être à nouveau une "décision de ressources humaines" bénéfique pour notre sanatorium. Lors de la discussions avec les officialités pour parfaire l'investissement, j'ai remarqué sur les visages de mes interlocuteurs un sourire de méfiance, comme si la solution proposée par eux serait irréalisable. C'était une condition que le Conseil du Peuple m'imposait: m'engager à procurer

le matériel nécessaire pour le travail, c'est-à-dire les tuyaux. Cependant, à cette époque, ce matériel était profondément déficient dans tout le pays ; On m'a dit que le Conseil populaire de Brasov ne pouvait pas effectuer un travail similaire pour Predeal à la villa du chef de l'État, Gheorghiu Dej, en raison du manque de tuyaux. Avec l'audace qui me caractérisait et qui m'avait permis entre autres, la performance d'obtenir sept tonnes de viande en conserve dans la triste période du "carême du festival", j'ai accepté la condition et l'ai inscrite sur la liste des objectifs du prochain voyage à Bucarest.

Ce déplacement approchait. Tout le mois d'avril, j'allais le passer à Bucarest, profitant du mois de congé d'études que mon nouvel statut d'aspirant de l'Académie m'accordait. Profitant de l'occasion, nous avons prévu avec Béatrice de faire le baptême de Mihăiță également à Bucarest, pendant les premiers jours du voyage. Ainsi, j'ai réalisé un grand désir de mes parents qui n'avaient pas vu leur petit fils et qui, contraints par l'arbitraire "domicile obligatoire", ne pouvaient pas venir à Brasov.

La veille du départ, le dernier dimanche de mars, alors que nous préparions encore nos bagages, Béatrice me prend la main et me conduit à la terrasse, au lit de Mihăiță et, nous jetant tous les deux des regards, elle s'adresse au petit: "Petit garçon à l'automne, tu ne seras plus seul, tu auras une sœur ou un frère." Le petit garçon éclata de joie instinctive et je m'efforçai de ne pas verser de larmes: notre «projet» familial était comblé.

Le lendemain, nous sommes partis tous les trois en train pour Bucarest. Dans la gare, les parents et la famille Timus (ma sœur, mon beau-frère et leur fils) nous attendaient. Nous sommes tous allés chez la famille Timus, où nous logerons et où ma sœur, qui va être la marraine, a pris soin d'organiser toute la maison pour célébrer le baptême. Papa avec son petit-fils dans ses bras "qui

perpétuera son nom", rayonnait de bonheur; il ne s'est jamais séparé de lui. Le lendemain, le baptême a été célébré, également à la maison, par le prêtre de l'Église Icoanei, du voisinage, dans un cadre restreint de 12 à 14 membres de la famille, y compris les quelques cousins et tantes de Bucarest. Le troisième jour, Béatrice et Mihăiță sont rentrées chez eux, accompagnées de Silvia, ma cousine qui a toujours représenté, la gentillesse et l'altruisme personnifiés et qui, maintenant, c'est proposé d'accompagner Béatrice, pour être utile pendant quelques jours, sur la route et à Brasov.

Après leur départ, j'ai quitté l'hospitalité de ma sœur et je me suis installée dans la maison des parents, à Cotroceni, pour le mois d'étude. Ma présence a apporté à mes parents tellement de joie et de soulagement que je n'aurais osé la **bousiller** un instant, en prolongeant mon séjour dans l'environnement attirant et confortable offert par la famille Timus. À la maison, mes parents avaient préparé mon lit et mes conditions de travail à l'avance. Nous ne pouvions plus bénéficier de notre ancienne chambre de service car, sous la pression des trois familles de locataires agressifs, avec la milice et les représentants du Conseil populaire, ils l'avaient confisqué pour faire leur propre cuisine. Mes parents avaient caché ces moments difficiles qu'ils avaient traversés et ils essayaient de me convaincre de m'adapter aux nouvelles conditions et de les considérer comme acceptables. C'était inutile : nulle part au monde je ne pouvais trouver un endroit où me sentir entouré de la chaleur et de l'amour les plus grands et les plus sincères. Le fait que j'étais entassée, avec eux près de moi et avec mon ami le plus fidèle, mon fox-terrier Lucky, à mes pieds, assurait un confort de cœur incomparable, plus précieux que le confort physique.

Mon lit était disposé sur un canapé, amené de la salle de service et installé au bout du lit des parents. La

moitié de notre ancienne table de salon est devenue mon bureau ; à sa surface étaient disposés tous les ustensiles de travail que j'avais laissés avec l'exil; entre autres aussi ma lampe de bureau que je revoyais après presque trois ans. Le tout était placé avec soin, avec une affection méticuleuse par les mains les plus chères, tremblantes, ridées et tachées par la vieillesse.

Dans le calme de la maison des parents, écoutant le souffle des parents, avec Lucky accroupi en moi, pensant à mon petit garçon, à sa mère et au bébé qui allait venir, je me suis endormi avec de beaux rêves.

Le lendemain matin, à dix heures, j'étais à la bibliothèque de l'Académie roumaine, à Calea Victoriei. En moins d'une demi-heure j'ai appris les formalités que je devais accomplir pour accéder au fichier, j'ai commandé le matériel qui m'intéressait, j'en ai pris possession et je me suis installé à la table qui sera la mienne - à partir de maintenant pendant trente jours. J'ai sorti mes papiers et j'ai commencé à prendre des notes avec ma petite écriture. J'ai travaillé sans m'interrompre pendant dix heures, jusqu'à la fermeture de la bibliothèque, avec seulement deux petites pauses pour un café et un sandwich préparé par maman. Dès le premier jour, j'ai gagné la confiance des bibliothécaires qui ont fait exception qu'à l'heure de fermeture, je serais autorisé à partir avec un volume ou une collection de revues, avec l'obligation que, le lendemain à dix heures, je sois présent avec le matériel emprunté.

Ce programme, à deux ou trois exceptions que je mentionnerai, s'est répété quotidiennement pendant trente jours. À 21 heures, je rentrais à la maison. Pendant une heure, je dînais et discutais avec mes parents, puis je m'installais dans le "bureau" avec Lucky couché sur mes chaussures et je reprenais la lecture et les notes jusqu'à trois ou quatre heures du matin. Pendant ce temps, tous les

environ une heure et demie, je ressentais le besoin de faire une pause pour des cigarettes et quelques gorgées de café, une pause que Lucky anticipait, en se réveillant, se levant, mettant sa tête entre mes genoux et me fixant avec des yeux amicaux.

Après une journée et presque une nuit de travail, je me déclarais satisfait si je réalisais la norme des 12-15 fiches de prises de notes. Ensuite, je dormais pendant 4 à 5 heures, bien sûr avec Lucky moulée sur moi, afin que le lendemain je reprenne le même programme.

C'était le programme d'un mois, qui comprenait les dimanches. Samedi soir, j'empruntais plus de matériel de lecture que je traitais à la maison le dimanche. Le dimanche ne faisait pas exception à un jour ouvrable, sauf dans une faible mesure, dans le sens où je me permettais le luxe d'une heure ou deux de sommeil supplémentaire, d'une heure supplémentaire de discussion avec mes parents et d'une heure de marche avec Lucky dans le quartier.

Dans ce régime de travail intense, j'ai eu la satisfaction de ressentir presque physiquement comment les tiroirs vides d'information se remplissent, alors que la sphère des connaissances s'élargit et se densifie de plus en plus.

En atteignant cet objectif principal, je n'ai pas oublié d'autres objectifs que j'avais inscrits dans le plan, certains plus prosaïques, plus pratiques, comme le problème de l'obtention de tuyaux pour l'installation d'eau. Pour ce faire, un matin j'ai quitté la Bibliothèque et je suis allé au Département des Approvisionnements du Ministère de la Santé situé à l'entrepôt - base de vente sur la route d'Oltenita. Il y avait là-bas des fonctionnaires très aimables (Drăghici, Victor Constantinescu, Marinescu etc.) qui m'ont beaucoup aidé au cours des deux premières années depuis la création du sanatorium. Je les ai contactés et leur ai demandé leur soutien. Ils étaient sceptiques ; ils savaient

tous que les tuyaux sont un matériau déficient dans le pays. Cependant, ils m'ont mis en contact avec un de leurs collègues, Rova, que je n'avais pas rencontré. Il avait un ami au ministère de l'Industrie lourde qui avait des responsabilités dans le domaine des tuyaux. Plein de sollicitude, Rova a quitté son travail en cours et m'a accompagnée au ministère de Calea Victoriei. Là, il m'a présenté à cet ami, un homme pas trop présentable, une sorte de Quasimodo, qui, tout en écoutant les raisons de la demande, me fixait du regard. Je ne savais pas si j'avais gagné sa faveur mais c'était encourageant qu'il ne m'ait pas interrompu depuis le début. Quand j'ai fini ma plaidoirie, il nous a fait signe d'attendre et a quitté la pièce. J'ai attendu assez longtemps après quoi il est revenu et a demandé une liste de tous les détails concernant les dimensions et les quantités de tuyaux demandées. Il repartit, prenant cette fois Rova avec lui. Il y a eu une attente qui m'a paru très longue et m'a fait me sentir comme si j'étais assis sur des aiguilles. Finalement, il est apparu triomphant et m'a remis une adresse. J'ai eu l'approbation que je voulais. Il ne me restait plus, qu'en rentrant chez moi, de téléphoner à Brasov pour, mobiliser Slăvoaca et Untaru qu'ils viennent, avec notre camion, charger et transporter les tuyaux.

Un autre matin, j'ai pris le temps de passer quelques heures au ministère de la Santé pour vérifier les chances de notre retour à Bucarest (pensée qui ne m'avait pas quitté un instant). Pour cela, j'ai cherché le Dr Bula, le directeur de la tuberculose, qui connaissait le problème. Je lui ai rappelé que lorsque j'ai été contraint d'accepter le transfert à Brasov, le ministre adjoint Dunareanu m'avait promis qu'après avoir pu former un spécialiste capable de diriger une unité phtisio-pédiatrique et de prendre ma place, c'est-à-dire après un an après son évaluation, le ministère peut ordonner la cessation du transfert. Cela fait maintenant plus

de deux ans et non pas un, mais plusieurs phtisiopédiatres ont été formés. Le Dr Bula a répondu en souriant : "Avez-vous vraiment cru une telle promesse? Tout d'abord, les ministres adjoints de l'époque ne sont plus, ils ont changé et ensuite, vous vous y êtes rendu utile là-bas et je ne vois pas qui et quand pourraient prendre une telle mesure." J'ai compris qu'il n'y avait pas lieu d'insister. Nous restions toujours exilés, et donc je devais poursuivre mes plans de développement du Sanatorium.

En conséquence, j'ai sacrifié quelques heures de plus de mon mois d'études et rendu visite au CSS, à la Direction générale des assurances sociales. Les amis du sanatorium, Elena Teodorescu et Marieta Negreanu m'ont reçu très chaleureusement, ont reporté ou annulé les réunions ou programmes qu'elles avaient et m'ont accordé presque toute une matinée. Avec leur manière stimulante, elles m'ont fait exposer tous mes projets d'étape. Les enfants hospitalisés, séjournant en moyenne six mois dans le sanatorium, auraient besoin d'une école générale de huit ans qui pourrait être réalisée en construisant un petit pavillon, en face des deux pavillons d'hospitalisation existants, avec quatre salles de classe plus grandes dans lesquelles fonctionnerait, le matin, le cycle I et l'après-midi, le cycle II. Une deuxième construction similaire, située au-dessus, avec accès depuis la route de la Warthé, serait nécessaire pour l'emplacement des bureaux administratifs-comptables, qui occupent actuellement le rez-de-chaussée du deuxième pavillon et où nous pourrions agrandir les espaces pour le secteur de d'investigations paracliniques (laboratoire). Je ferais également une construction qui accueillerait une sorte de club des employés, une salle pour la cantine, utilisable pour diverses réunions, ainsi qu'une petite rénovation aux écuries, avec la création de deux logements pour le personnel du secteur. Je conclurais ensuite cette étape en protégeant les deux

enceintes avec des clôtures de poteaux en béton réunis avec du fil de fer barbelé et avec la création de trois loges de gardiens (deux pour l'enceinte principale et une pour la section V), ainsi que l'asphaltage de la grande plateforme créé du côté vers la vallée des pavillons d'hospitalisation et au pavage de la route intérieure jusqu'à la courbe de l'écurie.

Mes interlocutrices connaissaient la topographie et les problèmes du sanatorium, elles m'ont donc écouté attentivement et ont apprécié que mes prétentions n'étaient pas exagérées. Elena Teodorescu, qui était la personne habilitée à décider de l'attribution des crédits des assurances sociales, m'a dit: «Docteur, vous avez notre accord. Mettez-vous au travail dès que possible. Nous avons besoin dès que possible d'un projet technique de tous ces travaux. Vous avez dit que vous connaissez une architecte brasovéenne très compétente ». (En effet, on avait parlé de l'architecte Elena Voina). Embauche-la pour qu'elle se constitue un collectif; en cas d'urgence, nous les paierons avec des fonds non scripturaux (argent cash). J'ai besoin de ce projet pour obtenir l'approbation des forums de crédit, dont vous n'avez pas à vous soucier ; Je vous donne désormais l'assurance que vous les avez. "

Après les avoir remerciés chaleureusement, ému par une telle sollicitude, alors que je me préparais à quitter le bureau, Marieta Negreanu a ajouté: «Camarade docteur, vous ne savez que faire des demandes pour l'institution? N'avez-vous pas des problèmes, des désirs personnels que nous pouvons résoudre? » Que pouvais-je dire? La situation désespérée des parents ? Nous amener à Bucarest ? Il y avait des problèmes qui dépassaient leurs possibilités. Je haussai les épaules et me préparai de sortir. Elena Teodorescu m'a alors dit: «Vous recevrez un ticket vacances - vous avez aussi besoin d'un peu de repos - au camp international des champions de la production de Rex-

Mamaia pour vous et votre femme et pensez un peu aussi à vous et votre famille! ».

Oh, mon Dieu! Si cette société humaine avait des dirigeants aussi exemplaires que ces deux femmes, il vaudrait la peine de sacrifier son existence en la dédiant à la société.

Et ainsi, la fin du congé d'étude approchait. La dernière semaine, j'avais programmé bien avant, un matin où j'ai passé les deux examens d'aspiranture pour lesquels je n'avais pas besoin de préparation particulière : le français et la phtisiologie. Comme lors de l'examen d'admission à l'aspiranture, le professeur Nasta a transformé l'examen en conversation, avec une participation égale, sur les sujets d'actualité en phtisiologie. Sans vouloir paraître prétentieux, lors de mes réponses me venaient à l'esprit plein de citations et de données de dernière minute de la rivière d'informations que j'avais accumulées dans mes lectures de ce mois-ci, matérialisées dans plus de quatre cents feuilles de résumé. Le professeur, toujours très au point sur la littérature de spécialité, se montrait surpris: où avez-vous lu cela? Qui est l'auteur de cette citation? Quand Lovys, a-t-il écrit cela? Où Dufourt a-t-il publié l'ouvrage dont vous parlez? ... J'étais vraiment du "béton armé" après ce mois de lecture intensive, réalisé sur un fonds d'information honorable, maintenu au fil des années. Prêt à maintenir mon niveau grâce aux lectures spécialisées qui s'offrent à moi à la maison, au sanatorium et à la bibliothèque de l'USSM à Brasov, je pouvais à peine attendre le prochain mois de congé d'études de l'année prochaine....

Pour l'instant, l'heure de départ approchait. Suite à la visite au Ministère de la Santé, de la conversation avec le Dr Bula, qui a scellé notre exil à Brasov pour une durée indéterminée, j'ai décidé de prendre avec moi tout le

meublier de ma chambre de Bucarest. Malgré tout, il était placé dans le hall, dans de mauvaises conditions, au risque de dégradation et de dévaluation : déjà un certain nombre de livres de ma bibliothèque de plus de deux mille volumes avaient disparus. À Brasov, nous pourrions mieux meubler la grande chambre, qui était un peu vide et j'aurai l'environnement auquel j'étais habitué depuis des années. Je savais que la séparation des parents devenait encore plus difficile, particulièrement difficile. Je repartais, mais cette fois il paraissait que je partais pour toujours. Quand les gens embauchés pour porter les meubles dans le camion commandé sont venus, j'ai regardé les parents qui restaient pétrifiés avec une retenue digne mais j'ai lu dans leur regard le plus profond désespoir. J'ai senti que je ne pouvais pas m'abstenir ; j'ai pris Lucky dans mes bras et, avec un certain prétexte, je suis allé dans la cuisine où j'ai déclenché les effusions de douleur de l'âme. Puis, avec des embrassades accélérées de manière voulue, je me séparais de mes parents, montai dans la cabine du camion. Jusqu'au coin de la rue, j'ai entendu le cri de Lucky puis, tout le long de la route, m'a hanté le regard avec lequel mes parents me suivaient lors de la séparation.

À mon arrivée à Brasov, un havre de consolation m'attendait. Le petit Mihăiță, dans les bras de Béatrice, brillait de joie. Sa physionomie, en près d'un mois depuis quand je ne l'avais pas vu, s'était grandement enrichie par l'expression de l'affection ; J'ai été peiné qu'il ne l'exprimait aussi par des mots, bien qu'il ait fait des progrès oraux, et il articulait d'une manière de plus en plus complexe.

Avec l'aide de colocataires, j'ai téléchargé les meubles de Bucarest et les ai arrangés dans ma chambre, qui a immédiatement acquis un nouvel aspect, me devenant soudain familière.

Slăvoacă, l'administrateur, qui a été le plus actif dans la manipulation du mobilier, parmi les efforts lors de

l'installation de la bibliothèque, a commencé à m'informer qu'il c'était permis de démarrer le chantier d'adduction de l'eau. Il n'était pas difficile de me convaincre que dès que tous les meubles seraient en place, j'irais sur le terrain et inspecterais les travaux. À la lumière du crépuscule, j'ai vu les fouilles qui préfiguraient le bassin au sommet de la Warthé et les tranchés pour les tuyaux tout au long du parcours, du sommet à la proximité des pavillons d'hospitalisation, le tout à un stade précoce mais satisfaisant. Nos employés n'ont pas oublié leurs compétences et se sont présentés au bénévolat, avec les travailleurs de l'entreprise d'installation.

Le lendemain, je les ai rejoints, pour le temps très court dont je disposais. Je devais chercher l'architecte Elena Voina-Voinescu, pour démarrer l'action créditée par CSS. Je l'ai rencontrée chez elle à la maison et j'ai été ravi de la revoir presque inchangée après dix ans. Je connaissais Lenuța Voina dès les dernières classes du lycée, pendant les vacances d'été que je passais à Brasov. Nos liens d'amitié se sont approfondis au cours des premières années de faculté, lorsque, grâce à elle et à notre ami commun Gigi Bilciurescu, j'ai été cooptée dans le groupe d'étudiants en architecture, un groupe que j'ai commencé à préférer à celui des médecins car ils avaient une vie étudiante plus remplie et plus intéressante. De plus, pendant les vacances, Lenuța Voina et Gigi Bilciurescu faisaient partie des six partenaires du tourisme de montagne, avec lesquels nous avons parcouru de longs itinéraires, de cinq ou six jours dans les montagnes Făgărași et Bucegi. Puis la vie nous a éloignés mais Lenuța Voina m'a prouvé qu'elle a gardé des longueurs d'onde amicales pour se rencontrer pendant des années.

Lenuța Voina (devenue Voinescu par mariage) est une architecte de vocation. Elle s'est remarquée dès les

premières années de l'université, remportant plusieurs concours et concevant une maison très exigeante de son oncle, à Cotroceni. Je ne connais pas tout son palmarès qui n'est pas, bien sûr à la mesure de son talent, car elle avait de nombreuses barrières dues au dossier du personnel (elle vient d'une famille de grands industriels de Brasov), cependant, par la voie des concours, elle a réussi à créer le théâtre dramatique à Brasov et la troisième (et dernière) aile de la Faculté d'Architecture de Bucarest, celle de la rue Academiei. Avec de telles performances et aspirations, j'avais peur qu'elle refuse mon offre, qui était trop modeste pour sa carte de visite. Cependant, la soif de travail et peut-être même des considérations d'amitié l'ont fait accepter immédiatement. En quelques jours, elle est arrivée au Sanatorium avec deux de ses collaborateurs (un ingénieur d'installation et un géomètre) et a commencé le travail. Lors des consultations avec le "bénéficiaire", j'ai suggéré d'utiliser les panneaux de roseau que nous avons découverts dans une entreprise de matériaux préfabriquée de Campina, qui avait un renfort en bois et des "binals" inclus (portes, fenêtres). J'avais quelques panneaux de ce type dans l'un de nos magasins, que j'avais acheté il y a un an, avec l'intention de les utiliser pour les loges des gardiens. Elle les a vus et les a acceptés, les considérant comme solides, économiques et raccourcissant la durée des travaux. Le seul objectif qui allait être réalisé selon les canons des constructions classiques, avec des cadres en béton et en maçonnerie, était la cantine, à laquelle Lenuța Voina a cherché à lui donner l'apparence d'un petit chalet alpin attrayant. À cet effet, elle a soigneusement inspecté les endroits autour des pavillons et a choisi une colline derrière le deuxième pavillon, avec une belle ouverture sur le paysage de la vallée. Elle a imaginé un chalet moulé sur la topographie et me l'a esquissé et lui a donné une forme de rein calquée sur la colline, avec la convexité vers la

vallée; au premier niveau il y aurait une terrasse pour les soins extérieurs des enfants admis, et au second, la cantine elle-même: une chambre très spacieuse avec ses annexes, penderie, bureau, salle de bain. En dessinant et en réalisant l'esquisse de la façade, de l'aspect extérieur, je me suis rendu compte que c'est un objectif qui l'attire et qu'elle réalisera un projet digne d'elle.

Convaincu que la phase de conception de l'ensemble de constructions financé par CSS était entre les meilleures mains, je suis revenu sur l'activité médicale sur les sections et celle de creuseur de tranchées sur le chantier.

Début juillet, cependant, un incident s'est produit qui m'a surpris mais ne m'a pas inquiété. Selon une disposition récemment introduite, j'ai dû établir un compte rendu de l'activité du sanatorium au cours du premier semestre (jusqu'à présent, les rapports n'étaient effectués qu'une fois par an). Le jour fixé pour la plénière du rapport, sont venus de l'extérieur, le Dr Negrescu, le médecin en chef de la ville et Ela Rotaru des syndicats qui ont pris place à la présidence. A suivi ma présentation d'environ une demi-heure, qui comprenait en plus du rapport d'activité et une brève présentation du plan de perspective proche dans lequel j'ai présenté les nouveaux objectifs de développement et d'aménagement du sanatorium et j'ai fini par demander le soutien des employés.

Lors de l'exposition, j'ai remarqué qu'un de mes collègues, le Dr Marin Băjenaru, qui était assis dans l'une des premières rangées de la salle, est très agité, gesticule, fait de commentaires sans qu'on lui demande. Avant même le début de la réunion, j'avais entendu dire que toute la matinée, il était exceptionnellement actif pour mobiliser les employés, passer de section en section et les exhorter à être présents car ils assisteraient à un événement spécial. En fait, je n'ai pas pu mettre fin à mon exposé qu'il a levé la

main pour demander qu'on lui donne la parole et a commencé à crier: "Camarades, vous avez écouté l'exposé des inepties, des fantasmes irréalisables" ... Son intervention a déclenché des protestations de la masse des employés, qui le consterna un peu mais il continua : "Savez-vous, camarades, qui émet ces bols ? Savez-vous qui vous conduit ? Le docteur Calciu, fils de riche ou de propriétaire - qui s'est glissé dans ce poste en faisant de fausses autobiographies! » Une désapprobation totale venait de la salle. Băjenaru a essayé de continuer mais la salle l'apostrophe, le siffle. Il finit par s'asseoir à sa place, mais les employés se sont réchauffés et lui demandent de quitter la pièce. Il sort, accompagné de sifflements. Le Dr Negrescu parvient à peine à calmer les esprits et promet qu'il prendra des mesures urgentes pour résoudre le différend ; quand il évoque mon nom toute la salle éclate en applaudissements qui ne s'arrêtent plus.

La réunion se termine. Nous nous sommes séparés des invités sans trop de commentaires ; ils descendent à la ville, et nous montons chez nous. Il est curieux que cet incident n'ait affecté ni Béatrice ni moi. Nous sommes arrivés à la maison sans mentionner l'événement et nous nous sommes introduits pleins d'envie dans la vie de famille, animés par les gentillesse accaparantes de notre garçonnet.

Le lendemain matin, alors que je descendais avec Béatrice au travail, à droite du deuxième pavillon, le Dr Băjenaru est apparu, derrière quelques buissons, d'une voix légèrement étouffée, et a commencé à s'excuser: «Je ne sais pas ce qui m'a pris! Ce n'était pas moi ! J'ai été soudainement tenté de lui dire qu'il y avait des indications que c'était une sortie délibérée, mais je me suis abstenu. Je l'ai laissé continuer. «En tout cas, ce que j'ai fait ne peut pas être excusé. Je me suis auto exclu du groupe. À ce jour, je n'ai plus rien à faire dans le sanatorium. Je vais au

Conseil populaire pour obtenir mon transfert. " Je n'ai jamais compris pourquoi il fallait m'approcher. Aurait-il espéré que je pouvais le pardonner ? Lui donner une autre chance? L'intervention de Băjenaru était un monologue; ni Béatrice ni moi n'avons prononcé un mot. Nous entrâmes dans le pavillon et il descendit la vallée et disparut.

Les collègues, qui avaient regardé, par la fenêtre, la fin de la scène qui se déroulait près de mon bureau, auraient été curieux de le découvrir en détail la conversation. J'ai seulement dit qu'à partir de ce jour, la section V est revenue au profil initial, c'est-à-dire complètement pour les filles de plus de dix ans atteintes de tuberculose pulmonaire et que la sous-section extra-pulmonaire, qui n'était pas viable, est supprimée. Dans quelques heures, le Dr Negrescu m'a appelé pour me dire qu'il m'a envoyé l'adresse où il m'informe que le Dr Băjenaru est transféré à Bran.

Chantier à nouveau

L'été 1955 a été particulièrement beau et chaleureux. Comparé au centre torride de la ville, notre terre au-dessous de Warthé semble bénie. A quelques battements d'aile du bord de la colline qui nous sépare des murs brulants de l'ancienne forteresse, on se retrouve dans une vallée entre trois sommets, où règne un autre climat, beaucoup plus frais, parfumé par les sapins, la résine et le foin.

Du sommet qui porte le chemin entre Brasov et Poiana, certains touristes aiment regarder en bas, vers le fond de la vallée, jusqu'aux deux bâtiments qui leur suggèrent probablement des rêves suisses ou tyroliens. Ceux qui sont armés de jumelles sont capables de détecter des formes irréelles : un énorme champignon, un zoo avec des animaux de la jungle, une maison de pains d'épice, des jeux d'eau à partir d'une fontaine ... Ils peuvent encore surprendre parmi ces créations bizarres le mouvement animé de dizaines et de dizaines de petits dans un jeu animé mais bien tempérée par des superviseurs en uniformes blanc-bleu.

Parmi eux, nous, c'est-à-dire Béatrice, le petit Mihăiță (à cheval sur mes épaules) et moi, près du champignon, dans une récréation dominicale, nous pourrions conduire ceux qui nous regardent d'en haut avec des jumelles, vers les intérieurs qui prolongent l'image d'un conte de fées de l'extérieur, dans le dédale de pièces avec des peintures murales, des compositions florales, des meubles **lilliputiens** multicolores.

"C'est un paradis pour les enfants", écrivait il y a quelques semaines sur la première page de l'Album des invités Tsui Ju Sheng, un professeur de pédiatrie chinois qui a inauguré la série de visites au Sanatorium, visites qui ne s'arrêteront plus dorénavant.

Dans les moments d'optimisme, je serais parfois enclin à souscrire à l'opinion de ce professeur chinois, mais le paradis est l'incarnation de l'idéal, ou, moi qui ai pris la modélisation du sanatorium depuis sa création, je suis plus conscient que quiconque de la distance qui nous sépare de l'idéal et du nombre de choses que nous devons faire pour atteindre le toujours meilleure. Maintenant, par exemple, l'approvisionnement en eau, puis le complexe de bâtiments et d'installations financé par le CSS et puis, de plus en plus....

L'approvisionnement en eau fonctionne bien. Début juillet, le chef de chantier du Conseil Populaire m'a amené, pendant deux semaines, une équipe d'une quinzaine de Lipovans, pour creuser. Les lipovans ont la réputation des meilleurs creuseurs, c'est pourquoi ils sont très recherchés. Ils travaillent avec des bèches spéciales, très tranchantes, qu'ils affutent tous les jours plusieurs fois (comme les faux); ils évitent de creuser dans un sol dur - caillouteux, donc vous ne les voyez pas avec la pioche à la main. Pendant ces deux semaines où ils ont travaillé avec nous, j'ai eu le plaisir de les suivre dans leur travail et leurs habitudes. La journée commence à l'aube avec un très beau service religieux. Je me souviens qu'un jour, j'étais encore au travail le matin dans mon bureau. Aux premières lueurs de l'aube, j'entendis un pépiement isolé comme une petite cloche qui annonçait la dissipation de la nuit. En quelques instants, des dizaines d'autres pépiements se sont rajoutés pour que, en une minute, la forêt entière autour, résonnait par des milliers et des milliers, des dizaines de milliers de

trilles. Une harmonie divine faisait vibrer tout l'horizon. Sur ce fond sonore se fit entendre une voix de baryton qui semblait venir du ciel, prononçant les premiers versets de la Bible, à laquelle s'ajouta la réplique du chœur sur plusieurs voix formées par les autres Lipovans. Ainsi, avec le dialogue entre le prêtre improvisé et le chœur des croyants, tout le service religieux qui a duré environ une demi-heure s'est poursuivi. Puis, alors que les Lipovans commençaient à aiguiser leurs bûches, un cuisinier, lui aussi improvisé, a lancé les flammes d'un feu sous un chaudron pour préparer le repas du matin. Après avoir mangé, ils se sont mis en colonne pour aller en chantant sur le lieu de travail, où une fois arrivés, ils se sont placés en fil indien et ont commencé à creuser dans un rythme alerte, cadencé par des chansons lipovanes, très bien interprétées par tout le groupe.

J'ai quitté le pavillon dès les premiers signes de vie et me suis dirigé en haut vers le chantier pour assister à toute l'action. Ce n'était plus un chantier: c'était un grand spectacle musical-chorégraphique donné par le groupe lipovan dans le décor hyper-grandiose de la nature de la Warthé. Un des jours suivants, j'ai réveillé Béatrice (et même Mihăiță) pour entendre le chœur des oiseaux suivi du chœur Lipovan, enveloppé dans l'aura de l'aurore. Après deux semaines, lorsque les Lipovans sont partis, ils m'ont laissé de la nostalgie dans l'âme. Sur le terrain, cependant, la trace de leur passage était conséquente, presque tous les tranchées avaient été creusés, c'est-à-dire toute la portion de sol, "mou"; il nous restait très peu à creuser, mais seulement dans la zone caillouteuse ou rocheuse, c'est-à-dire un travail difficile, peu productif de pioche.

Si, au temps quand les Lipovans étaient sur le site, je pouvais faire un peu plus de travail scientifique, terminer et remettre au Professeur Grubea, ma part dans la

monographie sur les "troubles de la ventilation", après leur départ, j'ai quitté le stylo des mains et j'ai pris la pioche.

Entre le travail dans les sections, y compris les fonctions de directeur, et le travail du chantier, je n'avais que peu de temps pour la vie de famille, mais quand je rentrais chez moi, je traversais une étape d'un charme unique: nous avons été ravis et avons soutenu activement les efforts de notre petit garçon pour faire les premiers pas et ses efforts inlassables pour se déplacer verticalement. Je vivais ces moments insatiablement, d'autant plus que mon départ à la mer approchait, après quoi, peu de temps après, leur départ pour Arad, pour quelques mois.

Je devais convenir que les derniers mois de grossesse de Béatrice et de Mihăiță encore jeune ne convenaient pas à un traitement balnéaire, donc, n'ayant pas pu refuser le billet reçu du CSS, j'ai été obligée d'aller seule à Mamaia. Dans l'escalier du wagon, j'ai reçu deux gros rouleaux avec la documentation technique pour les nouveaux travaux d'investissement. L'architecte Lenuța Voina a tenu parole, respectant le terme; dans le train, j'ai pu admirer les projets reçus, qui ont dépassé mes attentes. En arrivant à Bucarest, entre deux trains, j'ai laissé la documentation au CSS puis je me suis dirigé vers Constanța. J'ai été logé honorablement à Mamaia, au Rex, mais cela ne ressemblait plus à autre fois. L'atmosphère de "camp de primés en production" dans lequel j'étais était néanmoins assez intéressante. Environ la moitié des "primés" étaient des étrangers, en particulier des Occidentaux, des dirigeants syndicaux et de nombreux journalistes; parmi les Roumains, un certain nombre d'universitaires, quelques ministres adjoints et toutes sortes de chefs travaillant dans des ministères ou d'entreprises; de vrais travailleurs, liés à la production, presque pas du tout. J'ai naturellement noué des relations de vacances, parmi lesquelles un ministre adjoint du ministère de la Santé qui,

découvrant que je jouais aux échecs, m'a tout le temps **tracassé**, envoyant ses enfants après moi, me cherchant partout et même dans les vagues, pour jouer encore un jeu.

Les quinze jours se sont écoulés et même si j'ai toujours adoré la mer, cette fois j'attendais juste de rentrer chez moi. M'ont accueilli avec amour Mihăiță et Beatrice, qui était devenue encore plus ronde entre-temps; Moi, bronzée et bien disposée, parmi les câlins, sans m'en rendre compte, je fredonnais les paroles en français de quelques chansonnettes de Trenet, que Béatrice n'avait pas entendues auparavant, c'est pourquoi, en levant un sourcil, elle a remarqué: " Il semblerait que ces vacances aient été gaies! ". Nous avons changé de sujet et nous avons commencé à s'occuper de choses sérieuses.

La première chose sérieuse que j'étais curieux de voir était le travail d'alimentation en eau, qui était presque prêt: les tuyaux ont été soudés et placés dans des tranchés et les maçons ont posé les dernières briques et ont fini de plâtrer l'intérieur et l'extérieur du bassin du sommet du Warthé.

La deuxième préoccupation qui a commencé à m'obséder était de trouver un constructeur pour les œuvres conçues par Lenuța Voina. À mon retour de la mer, je me suis arrêté une demi-journée à Bucarest et j'ai repris les projets du CSS avec toutes les approbations nécessaires. Tout ce dont nous avions besoin était d'un constructeur pour démarrer l'investissement.

J'ai commencé à faire le tour de toutes les entreprises de la ville que je connaissais - environ cinq - et à les convaincre d'accepter le contrat. Ils m'ont tous refusé ; tous étaient excédés. Quand je ne savais pas où aller, l'architecte Voina m'a proposé aussi d'essayer l'ICCF (L'entreprise de Construction des Chemins de Fer): "Il y a là-bas un directeur compétent et réceptif, l'ingénieur Caraba". Par le titre de l'entreprise, je ne pensais pas qu'il

pouvait s'intéresser à des travaux de génie civil mineurs comme le nôtre. Cependant, j'ai suivi la suggestion et me suis présenté à l'ingénieur Caraba. J'ai trouvé un gars dans la quarantaine, avec des traits plutôt durs, sobre et peu communicatif (à la parole courte), qui m'a laissé exposer mon plaidoyer alors qu'il parcourait la documentation que je lui avais étalée sur son bureau. Au début, il m'a refusé mais après avoir insisté, il a accepté de venir au Sanatorium et de décider sur place. C'était un point gagnant, qui m'a donné de l'espoir. Après deux jours, il est arrivé avec son adjoint, a fait une évaluation de la main-d'œuvre et des matériaux nécessaires et a apprécié que le travail prendrait environ six mois, que, par conséquent, nous passerons à l'année prochaine, que l'hiver doit nous trouver avec les travaux "couverts" pour assurer un front intérieur de travail, que les matériaux ne sont pas un problème, il les assurera et qu'il déplacera quelques maçons, menuisiers et d'autres catégories de métiers qui seront nécessaires, mais que il ne dispose pas d'assez de forces de travail non qualifiées ce qui le rend enclin à ne pas s'engager. Me voilà donc, encore une fois, comme dans tous les investissements jusqu'à présent, obligé de m'engager, avec l'ensemble du groupe d'employés, à devenir des travailleurs non qualifiés sur ce site, beaucoup plus large que les précédents. C'était un engagement téméraire mais je l'ai fait parce que je n'en avais pas le choix.

Nous étions au début septembre. Les travaux devaient être lancés aussi vite que possible car le mauvais temps, l'automne et l'hiver, frappait à la porte. L'ingénieur Caraba a envoyé plusieurs techniciens qui ont cartographié l'emplacement des trois principaux objectifs: l'école, le pavillon administratif et la cantine; ils ont fixé des piquets, délimitant les périmètres dans lesquels nous avons commencé à creuser tout de suite. Après les avoir rencontrés et leur avoir expliqué ce que nous devions faire

et leur avoir demandé de démontrer leur attachement au sanatorium, nos braves employés ont mis la main sur des bûches, des **sapes** et des pioches. Seuls quelques médecins et quelques noyaux, de la pharmacie, de l'administration, hésitaient encore; sinon, tous les autres, même ceux que j'avais prévenus qu'ils avaient des contre-indications médicales ou liées à l'âge, se pressaient pour apporter leur contribution. On travaillait en moyenne 7 à 8 heures dans la section et 4 à 5 heures sur le chantier, quotidiennement. Certaines sœurs ou infirmières ont également amené leurs maris ou amis pour les aider. Il y avait une agitation dans l'enceinte principale du sanatorium qui a rempli mon cœur de joie, d'autant plus que je savais par mon expérience jusqu'à présent, que ce n'est pas seulement une accélération du début mais une manifestation profonde de solidarité affective, de renforcement de l'esprit de "grande famille" du sanatorium" pour lequel nous militons. Bien sûr, je n'ai pas pu m'empêcher d'être parmi les premiers à venir sur le site et les derniers à partir.

A cette époque, j'étais très occupé avec des problèmes. Je venais du chantier, pansant mes blessures faites par la pioche et prenant le stéthoscope ou le stylo. J'ai également été pressé par l'approche de la date limite pour envoyer la communication scientifique pour la Conférence nationale de phtisiopédiatrie à Iasi.

À ce moment-là, Béatrice, la pauvre, arrivée au 7-8e mois de grossesse, faisait des efforts pour gérer sa section de quarantaine, pour prendre soin de Mihăiță, qui venait d'avoir un an et elle cherchait toujours prendre du temps pour venir sur le chantier et distribuer du thé ou des boissons rafraichissantes. Ce n'est que le dimanche que nous avons assez de temps pour être ensemble quelques heures, dans le calme de la famille. À cette époque, nous pouvions, en plus du jeu dans la maison, faire de courts trajets en trois, avec Mihăiță sur mon dos, sur le chemin de

Poiana ou de Poiana Stejerișului. Environ deux ou trois fois, laissant le petit garçon à la garde de "grand-mère", (la mère de l'administrateur de Slăvoaca), nous sommes allés encore plus loin. Je me souviens d'une grande insouciance que j'ai commise lorsque, avec Béatrice dans sa situation, nous avons atteint Poiana et de là, nous avons pris le téléphérique pour Postăvaru. À notre retour, sur les chaises suspendu et ouverts du téléphérique (pas la cabine), nous avons été frappés par un tourbillon avec de fortes pluies et des tonnerres et des éclairs. Protecteur, je ne savais pas comment mieux la couvrir de ma canadienne (parka) et de l'entourer avec mes bras. Béatrice, calme, confiante dans le destin, gardait ses mains sur son ventre, protégeant le trésor qu'elle portait et me regardait d'un air serein alors que la foudre tombait à quelques mètres de nous. Il y eu une dizaine de minutes d'enfer et de paradis qui, du côté de l'enfer, me semblaient une éternité.

Et c'est ainsi que le jour du 19 octobre arriva, lorsque nous tous les trois avons dit au revoir à nos voisins et sommes partis pour la gare. Béatrice, qui avait quelques jours avant la naissance, est monté avec Mihăiță dans le train pour Arad et moi je suis parti dans la direction opposée, à Iasi, à la Conférence.

Iași m'a accueilli, ensemble avec les quatre cents autres participants, avec une chaleureuse et généreuse hospitalité moldave. Toute l'officialité d'Iași, dirigée par le professeur enthousiaste Bumbăcescu, a fait tout son possible pour garantir des conditions tout à fait exceptionnelles pour la Conférence nationale de phtisiopédiatrie du 20 au 23 octobre 1955: un hébergement impeccable, des célébrations et des banquets tous les jours, l'organisation de loisirs avec des galas artistiques spéciaux (concert symphonique, "Coana Chirița" avec Miluță Gheorghiu) des programmes touristiques exquises. Les

séances de travail se sont déroulées dans la grande salle du Théâtre National qui, par son style et son ambiance, m'évoquait avec nostalgie notre théâtre de Bucarest, détruit par le bombardement de 1944.

L'ouverture de la conférence s'est faite dans un moment tendu des relations entre les phtisiologues et les pédiatres participants: se mettait en mise en place, l'organisation, la création du cadre législatif de lutte contre la tuberculose infantile, en statuant à qui appartenait la prise en charge de l'enfant tuberculeux: aux phtisiologues ou aux pédiatres. Sur ce sujet inaugural a commencé le débat entre l'académicien Marius Nasta, du côté des phtisiologues et Ionel Nicolau, du côté des pédiatres. Figurant dans le programme avec vingt minutes, le différend a duré plus de trois heures et a été un triomphe intellectuel. J'ai probablement surpris ces monstres sacrés (coryphées) de la culture médicale roumaines le meilleur jour de leur vie. J'ai assisté à un duel incandescent, étonnant d'esprit, d'érudition et d'humour, comparable aux seules luttes oratoires entre Istrate Micescu et Aurelian Benteoiu dans les fameux procès avec des jurys de l'entre-deux-guerres. J'ai écouté avec émotion une série sans fin de répliques rapides et déstabilisantes des deux côtés, une opportunité d'étaler des connaissances avec un horizon incroyablement large. Le signal a été donné par le professeur Ionel Nicolau, à partir de la parabole avec le jugement de Salomon ("Vous voulez couper l'enfant en deux!"). Nasta a immédiatement répondu par une autre histoire biblique. Ça s'est poursuivi avec des références spontanées inspirées et doctes de la Bible ou de la mythologie, avec de grandes incursions dans l'histoire, la philosophie et la littérature du monde antique, puis plongeant au Moyen Âge, pour s'étendre à l'histoire moderne et pour atteindre le contemporain, le tout parsemé de proverbes, blagues et des anecdotes même

boulevardières, parfois même avec de légères allusions coquines, qui dans ce contexte, n'avaient plus rien du dérisoire quotidien.

Cette première partie de la conférence, par son éclat, n'a pas été très bénéfique pour le développement ultérieur des travaux. Toutes les à peu près une centaine de communications (dont la mienne) me semblaient grises (ternes, anodines). Une seule exception a été faite par le jeune professeur Economu, un chirurgien pédiatrique de Iasi qui a présenté une pneumonectomie réalisée sur un enfant de deux ans, une performance exceptionnelle à l'époque à l'échelle mondiale, absolument unique pour notre pays. Il a été applaudi « à scène ouverte ». Dans la soirée, à l'entrée du spectacle du Théâtre National, j'ai contemplé les profils aristocratiques et d'effigie des conjoints Economu, qui se trouvaient dans l'une des loges de premier rang. Je ne pouvais pas soupçonner alors que dans deux ou trois mois le professeur Economu mourrait dans l'effondrement de Bacau de l'avion qui effectuait le vol Iasi-Bucarest (à laquelle occasion le docteur T. Weber, le bon ami de notre sanatorium, est également disparu).

Malgré tout l'intérêt que j'avais pour les travaux de la Conférence nationale, mes pensées étaient toujours à Arad. Chaque soir, avant les dîners de fête, j'appelais pour connaître la situation. Le soir du 22 octobre, Béatrice m'a dit que dans l'après-midi elle avait eu des douleurs et qu'elle pensait que le moment était venu. Puis, dans un effluve d'amour, je lui ai donné un premier ordre : « J'arrive à Arad le 24; jusque-là ne pas naître! ». En effet, le soir du 23 octobre, quittant le dernier banquet et abandonnant les programmes culturels et touristiques alléchants qui ont suivi les jours suivants, je suis monté dans un train de nuit et le jour, le 24 octobre, vers le soir, je sonnais à la porte de la maison de ma promise à Arad. J'ai entendu les petits pas que j'attendais et le petit garçon avec sa grand-mère sont

apparus dans l'embrasure de la porte. Rubicond, bronzé, aux cheveux bouclés, éclatant de sourire et de joie a entouré mon cou avec ses bras et ainsi nous sommes donc arrivés dans la pièce voisine, où Béatrice nous attendait sur une chaise. Je me suis agenouillé avec ma tête sur son ventre, tenant le bras de Mihăiță collé à nous, nous sommes restés des minutes d'affilée sans dire un mot. La Sainte Famille (Sagrada Familia)!

Puis, en nous asseyant dans des positions plus confortables, j'ai commencé à raconter à Béatrice la conférence de Iasi, puis je suis passé au deuxième «ordre»: «Je n'ai que deux ou trois jours pour rester. C'est pourquoi tu dois donner naissance le plus tôt possible! ». Quelques heures plus tard, peu après minuit, la douleur est apparue. Lorsque nous nous sommes assurés qu'il n'y avait pas de fausse alarme, à l'aube, nous sommes allés en trois, avec Papa, à la maternité. Le jour se levait, quand sur les couloirs de la maternité, nous avons rencontré le Dr Vuia, le directeur de l'établissement, qui est venu travailler plus tôt que d'habitude. Quand il nous a vus, il a changé de visage et a commencé à crier: "Inconscients! Ne vous ai-je pas dit l'année dernière que si vous voulez rester en vie, pendant trois ans, vous n'avez rien à faire ici ? Cela vous concerne ; en aucun cas je ne vous assiste ! ». Puis il a tourné les talons, est entré dans son bureau et, après quelques instants, équipé pour sortir, est parti en claquant la porte et sans regarder en arrière, il a quitté la maternité et est parti pendant quatre jours, sans que personne le sache où il était disparu. Immédiatement, certains des médecins, attirés par les bruits du couloir, ont emmené Béatrice et l'ont conduite avec précaution dans une réserve et l'ont installée dans son lit. Après environ une demi-heure quand ils soient venus l'emmener dans la salle d'accouchement, je me suis penché sur elle et, bien qu'en proie à des peurs

et d'émotions, j'ai réussi à lui murmurer à l'oreille, le troisième ordre: «Que ce soit une petite fille ».

A l'opposé de la naissance précédente, le travail a été court, sans problèmes particuliers et en quelques minutes, selon l'ordre, la fille est apparue. Une petit enfant costaud, quatre kilos, assez grande, avec un visage rougeâtre légèrement bosselé, les yeux ouverts, le nez tordu par la position intra-utérine. Le soir, son visage était devenu rose, illuminé par des yeux bleus, et son nez avait commencé à se redresser; si elle continue d'évoluer comme ça, elle deviendra bientôt une miss bébé. Je suis restée deux jours à Arad, le plus de temps en maternité, pour profiter de ces rares moments. Le 27 octobre, j'ai pris le train pour Brasov, avec le regret de ne pas pouvoir être présent le jour de la sortie, quand Mihăiță verra sa sœur pour la première fois.

A Brasov, après huit jours d'absence, le sanatorium m'attendait avec beaucoup de problèmes, mais surtout avec le chantier ouvert sur trois fronts: école, administration, cantine.

J'ai immédiatement intégré le chantier. Nos employés avaient fait des progrès sur les fronts de l'administration et de l'école, où les terrassements étaient à un stade avancé, le moment approchant pour la maçonnerie de commencer à couler les fondations ; ils avaient déjà fait le coffrage. La situation à la cantine était bien pire, il y avait beaucoup plus à creuser, ayant toute une pente d'une colline à déplacer et, de plus, au fur et à mesure des travaux, la terre devenait de plus en plus rocheuse.

Nous étions entrés en novembre. Le temps était encore clément avec nous. Nous semblions être "dans les temps" avec l'école et l'administration. Vers le milieu du mois, les fondations ont été coulées et à partir de là, les choses sont devenues plus simples : les charpentiers qui

allaient assembler les panneaux de roseaux et y placer les fermes de toiture passaient à l'action. À la cantine, cependant, nous avons à peine réussi à sécuriser les maçons, un coin où ils commenceraient à construire la fondation en pierre. L'ensemble du bâtiment devait être érigé sur une fondation en pierre apparente, sur laquelle des murs en briques et trois planchers en béton allaient être érigés. Si l'excavation était terminée, les maçons auraient pu, à la fin de l'année, terminer le bâtiment jusqu'au deuxième étage et ainsi les travaux seraient à l'abri des intempéries hivernales, comme le voulait l'ingénieur Caraba. En conséquence, nous avons concentré nos forces sur la cantine. Personnellement, je travaillais de toutes mes forces. J'arrivais épuisé le soir; Je dormais habillé, dans une maison déserte, et le matin je recommençais tout.

Vers la fin novembre, le temps s'est dégradé : froid, blizzard. Certains de nos employés sur le chantier ont attrapé des "rhumes". Certains, aussi enrhumés qu'ils étaient, avec de la fièvre, voulaient venir sur le chantier. Bien sûr, je ne pouvais pas accepter cela. La situation était devenue extrêmement difficile. C'est pourquoi j'ai décidé, en fin de compte, de tenter l'impossible et de rechercher le soutien des forums locaux. **J'ai pris mon courage à deux mains** et j'ai frappé à la porte du Conseil populaire régional. J'ai atteint le plus haut niveau, le président.

Après une assez longue attente dans l'antichambre, je suis entré dans le bureau du président. La chambre spacieuse avait conservé l'élégance du style classique, dont je me souvenais vaguement après deux décennies et demie, depuis l'époque où mon oncle y était préfet. Maintenant, derrière le bureau, se trouvait le féroce général (par points) Lixandru, qui avait été jusqu'à présent le directeur général des prisons du pays. L'actuel président m'a demandé de m'asseoir, mais il s'est levé, me faisant comprendre qu'il était souhaitable que la réunion soit courte.

J'ai commencé à l'informer avec les problèmes du sanatorium, avec la nécessité des constructions commencées, avec l'impasse dans laquelle les travaux sur le site sont arrivés. Je sentais qu'il n'était pas très patient, mais quand il a entendu que nous demandions son aide, il est devenu rouge, a perdu son sang-froid et a commencé à crier:

- « Qu'est-ce que tu crois ? Tu veux que nous venions travailler pour vous? Paresseux ! Le lieu put sous vous ! Vous êtes assis avec le cul sur du velours et vous voulez que nous venions ! Espèces de putois "

J'ai senti la maison tourner avec moi. Je ne savais plus ce que je faisais, ce que je pensais, ce que je disais. J'ai sauté de la chaise et j'ai instinctivement cherché un objet contondant sur le bureau. Heureusement, je ne l'ai pas trouvé. Puis j'ai arraché les bandages de mes mains et lui ai jeté les paumes devant lui et j'ai commencé à crier à mon tour.

- « Bon à rien ! voici comment nous sommes indolents! (Je lui ai montré les paumes pleines de cloques cassées, transformées dans leur intégralité en chair vif, saignantes, par endroit purulentes). C'est toi qui restes assis comme un bourdon et tu vis de notre sueur. Tu te trouves à quelques pas de l'endroit où se passent des moments d'héroïsme socialiste (sans le vouloir ce slogan du vocabulaire de l'époque m'a échappé) et tu n'en as aucune idée ! Honte à toi ! "

À la vue de mes paumes ensanglantées, son visage a changé, il a pâli, ses traits durs se sont adoucis, ses joues et ses mâchoires sont tombées, les coins de ses lèvres se sont pliés et il a commencé à bégayer.

- "Attends ... eh bien ... attends moi je ne savais pas. Je ne peux pas tout connaître. Nous avons des milliers

d'unités ... comment toutes les connaître ! » Puis, après une courte pause, il a déclaré :

- « Vas, sans crainte. A partir de demain, nous ouvrirons un chantier régional chez vous. »

Encore en colère, je me dirigeais vers la sortie. Avant de tirer la porte derrière moi, j'ai entendu : "Guéris tes paumes, arrête de travailler !"

Même après mon départ, je n'ai pas réalisé que j'avais été sur le point de perdre ma liberté. Le lendemain, à huit heures du matin, s'est présenté au sanatorium, une délégation de trois jeunes de la direction de l'UTM (Union de la Jeunesse Travailleuse) qui est venue examiner les besoins du chantier. Je les ai conduits à tous les sites, après quoi ils sont partis. A 12 heures est déjà arrivée la première "brigade" de volontaires, une vingtaine de jeunes, chacun avec une fouille, une pelle, une bêche, une pioche, un seau, une brouette ... Ne manquaient ni les bannières : "Chantier volontaire de l'UTM régionale – Brasov" qui étaient apposées sur chaque site du sanatorium.

Chaque jour, en deux quarts de cinq heures (couvrant la durée d'un "jour lumière"), les brigades se succédaient. C'étaient des jeunes d'une vingtaine d'années, vigoureux, de bonne humeur, prêts à travailler: certains étaient des étudiants mais la plupart d'entre eux, des élèves des écoles professionnelles ou des ouvriers de diverses usines. Leur performance était appréciable. Après deux ou trois jours, ils sont venus avec des outils adéquats ; avec des épines ou des pointes, avec des masses, ils ont commencé à casser de plus gros blocs de pierre. On pouvait voir avancement de leur travail de jour en jour. Nous, les "travailleurs sanitaires", n'avions presque plus de place pour exprimer notre élan, ainsi, en peu de temps, exemptés du travail physique, nous avons commencé à nous limiter à servir les brigadiers avec du thé chaud. Les sœurs et les infirmières étaient toujours auprès d'eux, avec des seaux

toujours frais de thé. Presque tous les jours, nous achetions (de nos propres ressources) un salami avec lequel, ceux de la cuisine préparaient des sandwiches.

Nous étions à la mi-décembre, sous un temps très mauvais, mais les travaux progressaient constamment. Les pavillons de l'école et de l'administration ont atteint le niveau escompté, c'est-à-dire la toiture, et la cantine était devenue un terrain de travail fiévreux pour les maçons, qui avaient avancé au-delà du premier planché et à travers les murs qu'ils élevaient, ils approchaient du deuxième. Vers la fin du mois de décembre, à ma satisfaction et à celle de l'ingénieur Caraba, qui s'est progressivement attaché à ce chantier, ce quota a été atteint.

À partir de là, un front de travail abrité a été créé, dans lequel, pendant la période hivernale plus détendue, quelques maçons et installateurs commenceront la pré-finition. Nous avons dit au revoir aux brigadiers et, par des lettres sincères, nous avons remercié le comité UTM pour leur contribution.

Plus calme du côté chantier, j'ai commencé à approfondir le travail de direction et celui des sections hospitalières. Le soir, je ressentais de plus en plus la solitude ; j'avais tout le temps d'être accaparé par la nostalgie des miens. Pendant près de deux mois de séparation, je suis resté en contact par téléphone, à deux ou trois jours d'intervalle, en discutant avec Béatrice et en écoutant les premiers mots de Mihăiță et même la bouche de la petite fille devenue "ADA" entre-temps.

Et le moment est venu où, vers Noël, je suis allé à Arad pour ramener ma famille à la maison. Le scénario de l'événement était presque identique à celui de décembre 1954, à la différence près que, dans le compartiment du wagon-lit, à côté des trois acteurs est apparu le quatrième. En arrivant à la gare de Brasov, après un voyage de nuit, le même administrateur fidèle Slăvoaca nous attendait; au

ped de la colline, le même Andras bacsi avec César et son traîneau; en passant devant les pavillons avec le personnel sortant pour voir et caresser notre petite fille récemment venue au monde et l'arrivé dans notre maison qui nous a accueillis aussi chaleureusement et amicalement, préparée de manières festive comme l'an dernier par les familles Saru , Slăvoacă et les autres colocataires, avec un beau sapin, procuré et également décoré par Rel Slăvoaca, avec des délices du porc et de la brioche et tout ce qui était nécessaire pour célébrer le retour, Noël et le Nouvel An. C'était un sentiment profondément réconfortant que je ressentais, maintenant quand de retour à la maison, j'avais toute la famille avec deux enfants comme je le souhaitais, un sentiment qui était de temps en temps assombri par la pensée qu'au même moment, mes parents ne pouvaient pas partager notre joie et qu'ils passaient des tristes fêtes.

Dans la maison, se roulant sur le sol, sur les tapis, ensemble avec les enfants pour éveiller leur rire, et dehors traînant leur luge sur les chemins de Warthe ou du parc du sanatorium, nos courtes vacances ont passé. Béatrice a eu plusieurs jours de congé postnatal, après quoi elle a dû reprendre son activité. Elle a essayé d'appliquer le même traitement spartiate de Mihăiță à Adiți et l'a installé dans une poussette sur la terrasse bien protégée, mais elle a rapidement dû abandonner parce que le système thermorégulateur de la fille ne fonctionnait pas comme celui de son frère: quelques heures à l'air, Adiți était devenue bleue de froid et a dû être ramené rapidement à la maison et "réanimée". Par rapport à l'année dernière, les données du problème avaient changé : les enfants ne pouvaient plus être laissés des heures sur la terrasse, sous la garde du chien Romi et des filles de la buanderie, d'autant plus que Mihăiță n'était plus le bébé docile d'un an auparavant : maintenant il marchait et nous ne pouvions

pas être rassurés de le laisser sans surveillance. Il fallait donc trouver quelqu'un pour s'occuper des enfants. Laçant des annonces, nous avons embauché une parente de la campagne d'une infirmière du sanatorium. Notre employée, une jeune hongroise, pas trop instruite et inexpérimentée ne nous a pas donné beaucoup de satisfaction mais c'était une solution temporaire. Béatrice a pu reprendre le travail dans sa section de quarantaine. Et moi j'ai repris mon travail en trombe.

Libéré en partie de la charge du chantier, qui progressait lentement mais sûrement, sous l'égide de l'ICCF et sous la supervision à distance de l'ingénieur Caraba, j'ai prévu que, dans les premiers mois de 1956, je préparerais mon examen de marxisme dans le cadre de l'aspiranture. Ce fut l'examen le plus difficile que j'ai dû passer de toute ma vie, beaucoup plus difficile que les dizaines d'examens de la faculté ou les sept concours après la faculté. Je suis tombé probablement sur la période la plus exigeante, de l'histoire domestique de l'aspiranture, une période d'un an, durant laquelle, dans le jury d'examen, en plus de l'académicien Atanase Joja et des professeurs Nicuță Tănase et Popescu-Neveanu, il y avait un maître de conférences soviétique de Leningrad qui, à travers des questions ciblées, vérifiait si on avait parcouru toute la bibliographie. Mis à part le fait que, dès le début, je n'avais pas d'appétit pour le sujet du marxisme lui-même, la bibliographie était extrêmement chargée : environ 7000 pages d'auteurs classiques, dont quelques centaines étaient à juste titre cryptiques (surtout de Marx).

Depuis le début janvier, j'ai commencé le travail et pendant cinq mois, j'ai travaillé comme un fou, 16 heures par jour, dont 3-4 heures pour le service et au moins 12 heures pour lire et comprendre le marxisme, un sujet initialement insipide mais qui, après avoir commencé à déchiffrer ses raisonnements, est devenu plus attrayant.

Vers la fin du mois de mai, je me suis considéré comme suffisamment préparé et, selon les règles, je me suis inscrit pour passer l'examen. L'examen avait lieu tous les jeudis, à Bucarest, à l'Université (Faculté de droit) avec une série de dix inscrits. De chaque série, seuls 3-4-5 candidats réussissaient d'habitude. Les émotions étaient grandes. Je me souviens que, dans ma série, s'était également présenté un maître de conférence de la faculté de philosophie de Bucarest. Pour être maintenu en poste ou promu, l'aspiranture pour lui, était obligatoire. Étant aussi plus âgé - passé la cinquantaine - le pauvre homme tremblait comme un roseau. Arrivé devant la commission, après le premier sujet tiré, il chancela et, sur le point de tomber, plusieurs collègues le soutinrent et le traînèrent sur un banc où il était allongé. Après une demi-heure, il avait récupéré; les mains tremblantes, il glissa secrètement des comprimés (probablement psychotropes) dans sa bouche, puis, suffoqué par l'émotion, exposa comme il pouvait ses sujets. Le président de la commission, l'académicien Joja, humain et compréhensif, essaya de le soutenir, mais le regard indéfectible du soviétique était dominant. Finalement, avec toute l'opposition de Joja, le maître de conférences de philosophie, a reçu le qualificatif "rejeté" et en trébuchant, il s'est effondré dans son banc; il échouait à l'examen pour la deuxième ou la troisième fois, il avait toujours le droit de comparaître, mais avec peu d'espoir.

Dans cette atmosphère est venu mon tour. J'ai passé avec brio les trois premières épreuves devant la commission et j'ai atteint le quatrième, la bibliographie, du professeur soviétique. Celui-ci, un gars aux traits anguleux, avec l'expression du visage extrêmement dure, un invalide de guerre, sans un bras, m'a tendu à travers le traducteur debout à côté de lui, le bol avec des sujets. J'ai extrait: "Quoi et où écrit Marx sur la forme et le contenu?". Je lui ai répondu rapidement et avec précision. De notre série de

ce jour-là, sur les dix, ont réussi quatre, moi étant le seule avec le qualificatif "très bien". Content du résultat, mais en colère en moi-même, pour l'inutilité de cet examen et pour les mois perdus, j'ai respiré soulagé et afin de ne pas perdre mon entraînement, je suis resté à Bucarest, cette fois pour un travail profondément utile pour moi : le mois des vacances d'études à la Bibliothèque de l'Académie, qui a été menée avec la même efficacité que l'année précédente.

Fin juin, je suis rentré à Brasov, libéré de la charge du marxisme et avec le désir de retrouver mes forces par des vacances actives, réparties entre la famille et les obligations minimales de service. Les trois principaux objectifs du chantier étaient quasiment achevés. On travaillait encore intensément au pavage (asphaltage) de la cour entre les pavillons et la cantine.

Peu de temps après, les grands-parents d'Arad sont venus en vacances pour chouchouter leurs petits-enfants.

Tout au long de l'été, un certain nombre de délégations sont venues visiter le sanatorium. Une fois inscrits dans un protocole central, ces visites se poursuivront de manière répétée, toutes les deux à trois semaines, des délégations étrangères médicales, sociales et publiques. Certains collègues jaloux de la ville ont inventé un dicton: "si vous venez à Brasov, vous devez visiter l'église noire, Poiana et le sanatorium de Warthé".

Après le départ de ma belle-famille, j'ai considéré que les vacances étaient terminées et j'ai repris le programme de travail et de vie habituel. Vers la mi-août, par une soirée calme, belle et à pleine lune, j'étais à la maison. Béatrice avait fini de donner le bain et coucher les enfants et lisait dans un fauteuil près de moi qui était en train d'écrire au bureau.

Soudain, à dix heures et demie, un grand bruit a été entendu, comme si une bombe explosait à proximité. Notre villa tremblait ; les ampoules ont tourné pendant un

moment, puis ont récupéré. Nous avons réalisé qu'il y avait un désastre dans la vallée en direction des pavillons d'accueil. Avec Béatrice nous nous sommes précipités dehors et en courant dans le noir sur un sentier raccourci, en deux ou trois minutes nous sommes arrivés en bas. Le deuxième pavillon était délabré : les fenêtres et les portes d'entrée étaient arrachées aux talons, faites de gravats, et le mur de l'étage supérieur du côté de la terrasse inter-pavillonnaire effondré sur la terrasse; de la trappe du sous-sol du pavillon sortaient d'énormes flammes. Les enfants étaient sortis effrayés et s'étaient réfugiés dans le parc et restaient accroupis sur l'herbe, à côté des sœurs et des infirmières qui étaient de garde. Des membres du personnel et des environs sont venus voir ce qui s'était passé et donner un coup de main.

Béatrice est allée parmi les enfants ; de peur que le feu ne se propage ou qu'une nouvelle explosion ne se produise, elle les déplaça un peu plus haut, au milieu du parc, près du Champignon et installa des couvertures prises du premier pavillon. J'ai demandé à une sœur d'appeler immédiatement les pompiers et l'officier de service du conseil populaire et de rester de garde au téléphone, puis je suis entré dans le pavillon qui avait explosé. J'ai marché sur le couloir, au bout duquel le feu s'était déclaré. Là travaillait héroïquement, le Dr Cristea, notre locataire indésirable, qui je ne sais pas comment est arrivé de la villa avant nous; à côté de lui, le comptable Saru, l'intendant Mimu Oană et d'autres. C'était une atmosphère infernale et suffocante; on travaillait avec des mouchoirs humides sur son visage. Dans la foule là-bas, je n'ai pas pu trouver ma place. J'ai couru en haut vers les deux étages avec la pensée de vérifier s'il restait un enfant, éventuellement blessé, non transportable. Le seul escalier d'accès du pavillon pouvait être pris par le feu. Sur le parcours, une infirmière m'a dit qu'il n'était pas nécessaire de monter car ils ont vérifié et

les sections avaient été évacuées. Je n'ai pas voulu le croire et j'ai atteint le deuxième étage et passant d'une chambre à l'autre, dans la dernière pièce, celle au-dessus de la terrasse, qui était laissée sans la paroi latérale, j'ai vu dans un lit, au clair de lune, un visage avec deux yeux brillants fixés dans le vide. Je me suis rapproché. C'était un enfant d'une dizaine d'années ; il vivait, il semblait en bonne santé, mais il ne me répondait pas aux questions. Je l'ai pris dans mes bras, je suis descendu les escaliers avec lui, je l'ai emmené au parc avec les autres et je l'ai donné à Béatrice. Après une demi-heure, il avait repris ses sens et est devenu communicatif.

Le feu brûlait avec la même intensité. Nea Cetali, le mécanicien, avec sa trousse à outils, des gants en caoutchouc, s'était glissé près du Dr Cristea et de Victor Saru et se forçait à fermer le robinet du gaz méthane. Après quelques minutes, les efforts ont réussi et immédiatement après, l'intensité du feu a considérablement diminué. Avec les dislocations de bois ardent que Cristea et Saru avaient faites, la situation commençait à être contrôlé.

Je suis retourné au parc avec les enfants. J'ai trouvé Béatrice les larmes aux yeux: elle était assise à côté d'un petit garçon retrouvé mort près du premier buisson à l'entrée du parc. C'était un enfant de douze ans, orphelin et **oligophrène**, que je gardais à l'hôpital davantage pour des raisons sociales. Le pauvre petit a été la seule victime de cette catastrophe. On pouvait supposer que sa mort était due justement à sa déficience psychique qui, par son acuité instinctive caractéristique, faisait de lui le seul à ressentir le danger d'exacerber le bruit du gazoduc et entrant dans un état d'anxiété il a tenté de se réfugier à l'extérieur. Ainsi il a été surpris par l'explosion alors qu'il sortait du pavillon. Tout son corps, apparemment intact, était percé d'un nuage de minuscules débris de vitres et de bois de la porte de sortie; ainsi transpercé, il a pu faire quelques pas, traverser

la route et s'était effondré sous le buisson à l'entrée du parc, près d'une roche de calcaire.

A ce moment, quinze minutes après l'explosion, la securitate est arrivée, sans être annoncée, tandis que les pompiers que nous avions annoncés arrivaient au bout d'une heure. Des securistes sont sortis d'une voiture: un en uniforme et trois en civil. Au cours de la première demi-heure, ils se sont tous repartis, à droite et à gauche, à travers les pavillons et autour d'eux, puis deux d'entre eux ont réquisitionné mon cabinet et ont commencé à appeler les employés et même les patients plus âgés, pour les interroger. J'ai été appelé. J'ai déclaré tout ce que je savais, puis ils m'ont dit de ne pas quitter la pièce : j'étais "détenu pour des recherches". Je savais quel était le risque : à cette époque, il était de coutume que le directeur d'une institution ou d'une entreprise où un tel événement se produisait, s'il n'était pas un potentat communiste, soit automatiquement tenu pour responsable et détenu. J'avais en tête un événement malheureux récent : le Dr Ivancenco, nommé presque en même temps que moi, directeur du sanatorium de TBC Bisericani a été emprisonné pendant six mois, en raison de la négligence des autres, le toit de l'institution pour laquelle il s'était battu à le mettre en service a brûlé. Je me tenais debout, maîtrisé par un calme non naturel, quand l'un de ceux de la securitate investiguant et recherchant à l'extérieur, est entré dans le cabinet et a posé sur le bureau, la salopette noire et grasse de l'asphalteur qui avait travaillé sur la chaudière de goudron. De la poche de la combinaison, il a retiré un morceau que l'asphalteur avait retiré de la goulotte d'installation de gaz au sous-sol du bâtiment, afin d'augmenter le débit de gaz et qu'il avait omis de mettre le soir en quittant le travail.

Suite à cette "découverte", le visage de l'officier de sécurité chargé de l'enquête s'est illuminé, il m'a libéré des restrictions qu'il m'avait imposées et m'a invité à rejoindre

la commission d'enquête. J'ai poliment refusé et je suis sorti parce que les pompiers étaient arrivés. Leur patron, un lieutenant qui était l'ami d'une de nos infirmières, par des ordres fermes, a mis les appareils en action et en moins d'un quart d'heure, l'incendie restant a été éteint.

À l'aube, tout s'était calmé. J'ai entassé les enfants du pavillon sinistré dans le premier pavillon; ils sont restés avec le personnel de service, et nous qui sommes intervenus, nous nous sommes retirés dans nos maisons, en passant par le bâtiment brûlé et gravement endommagé, qui avait l'air triste.

Le lendemain, j'ai eu l'occasion de voir un nouveau visage des «constructeurs socialistes». Comparé à la lenteur et à la rareté des forces et des moyens de travail que j'ai pu constater jusqu'à présent dans tous nos travaux de construction, soudain, un intérêt fébrile a surgi. Tous les adjoints de Caraba étaient au sanatorium de l'aube jusqu'à tard dans la nuit, dirigeant l'afflux de matériaux, apportant du matériel sophistiqué et toujours d'autres équipes de métiers de toutes catégories, donnant des conseils pour chaque travail séparément, faisant des plans sur place. Sans nous demander de projets, d'avis, d'approbations, de crédits, en prenant complètement l'initiative, en un temps record, l'ensemble du pavillon a été reconstruit, reconsolidé et remis en état du sol jusqu'au toit; de la doublure des piliers en béton et de la maçonnerie à la mosaïque, et la peinture, de sorte qu'en fin de compte, le bâtiment ressemblait à un entièrement nouveau.

La motivation était probablement due à la volonté d'effacer toute trace de la catastrophe et d'échapper à tout éventuel poursuite. En tout cas, on ne m'a pas demandé de l'argent pour cette restauration du pavillon endommagé. Grâce à cette mobilisation exemplaire, nous nous sommes retrouvés en deux semaines, incroyablement, avec tous les

travaux du chantier achevés et livrés : le pavillon en question, le pavillon de l'école, le pavillon administratif, la cantine coquette, les pièces annexes de l'écurie, les trois loges des portiers et les quelque trois cents mètres carrés de cour pavée. Le constructeur a laissé non seulement un travail fini, beau et de bonne qualité, mais aussi un nettoyage parfait ; ils avaient tout évacué, ils avaient lavé, ils avaient balayé : il ne restait plus aucune trace du chantier.

Après quatre ans de dur labeur et de persévérance, je ressentais un sentiment particulier. Était conclue la phase des principaux investissements constructifs, que depuis l'ouverture du chantier, j'avais toujours considéré condition nécessaire au développement concomitant et ultérieur de l'activité fondamentale, essentielle : l'exercice professionnel.

C'était une sensation tonique et pourtant ... Chaque jour, le matin, lorsque nous descendions en nous tenant par le petit doigt avec Béatrice, de la villa au sanatorium, je regardais avec satisfaction ces constructions à peine achevées qui s'affichaient dans un panorama complet. Mais quand j'atteignais le buisson à côté du pavillon II, près d'une grande pierre blanche en calcaire, où, la nuit sinistre, un être innocent était tombé, je jetais un coup d'œil à cette pierre comme une stèle funéraire, implantée par la nature, pour le petit sacrifié de notre bâtisse. Et ainsi, une vague de pensées sombre, obscurcissait pour un instant la journée.

Échange d'expérience en URSS

Et la vie continue ... Le sanatorium, dans sa nouvelle apparence, avec des bâtiments neufs ou rénovés, garantissant des conditions de fonctionnement optimisées, était plus attrayant que jamais en nous incitant de le servir par une augmentation de la qualité, de l'initiative et de la diligence, dans notre travail dans les sections, au lit du patient.

Peu de temps après l'achèvement des travaux, au début de l'automne 1956, à notre invitation, les bienfaiteurs du sanatorium, Elena Teodorescu et Marieta Negreanu de CSS, sont venus nous rendre visite, ravies de la concrétisation des projets que je leur avais présentés il y a un an. Elles m'ont proposé de faire un livret - un album de présentation de l'institution telle qu'elle se présente actuellement, que nous pouvons diffuser aux visiteurs. Elles m'ont assuré que CSS couvrira entièrement le coût de l'album. Je les ai remerciés et je me suis engagé, dans quelques mois, à mener à bien cette agréable tâche.

En même temps, en traversant le sanatorium, nos invités se sont arrêtés au-dessus de la plate-forme entre la porte d'entrée et les pavillons d'accueil et ont dit: «Que diriez-vous si nous élevions un pavillon moderne avec trois cents lits à cet endroit? ce qui portera la capacité de votre hôpital à 4-500 lits? Je suis resté "bouche bée". Bien sûr, je serais plus qu'heureux. A partir de ce moment, les quelques heures de discussion qui ont suivi n'ont eu d'autre sujet que de détailler cette perspective. Nous nous sommes séparés, avec la promesse qu'elles dès l'arrivée à Bucarest, prennent

contact avec la direction du CSS et du ministère de la Santé et des autres forums compétents, pour entamer l'action.

Bien que tout ce que nos bienfaiteurs CSS m'avaient promis jusqu'à présent ait été rempli, cette fois elles m'ont laissé sceptique. Ce serait trop beau pour être vrai. Il y a quelques mois, le Dr Bula, devenu entre-temps ministre-adjoint de la Santé, marchant dans les mêmes endroits, s'est laissé rêver et pensait élever sur les pentes de notre immense parc dix pavillons de type baraque, avec une centaine de lits chacun, c'est-à-dire un total de mille lits, comme il l'avait vu récemment en Pologne, lits dont le Ministère avait vraiment besoin pour la tuberculose infantile croissante dans notre pays. Bien sûr, cette vision ne s'est pas matérialisée. Mais Elena Teodorescu se basait sur de réelles possibilités matérielles, alors quelques espoirs sur un futur pavillon de trois cents lits ont aussi germé dans ma tête.

Ces espoirs ont commencé à se concrétiser en quelques semaines lorsque, dans le sanatorium, une grande équipe est arrivée de Bucarest, dirigé par deux grands architectes de l'époque, Nădejde et Enescu, de l'un des plus grands instituts de **design** du pays. L'équipe était encore jeune mais notre connaissance la plus ancienne, l'architecte Constantinescu et l'architecte Groswald, tous deux du ministère de la Santé, ainsi que d'autres techniciens, ingénieurs ou géomètres. Ils m'ont dit que cet objectif d'investissement a reçu toutes les approbations et qu'ils ont la tâche de réaliser le projet. Par gentillesse (et pas seulement), l'architecte Nădejde m'a informé que tout au long de la conception il souhaite avoir notre collaboration et qu'il tiendra compte de toutes les suggestions que nous lui ferons. Après cela, en inspectant le terrain, il a donné son accord sur le lieu choisi par les représentants du CSS et moi-même. L'équipe complexe a travaillé pendant

quelques jours, après quoi les architectes sont revenus plusieurs mois de suite, à quelques semaines d'intervalle.

En attendant, j'ai trouvé le temps de remplir les obligations pour l'aspiranture. J'avais un délai limité, jusqu'à la fin de 1956, pour réussir les deux examens restants: pédiatrie et russe. Pour la pédiatrie, j'avais obtenu le traité de Glanzmann, qui a été récemment publié, que j'ai soigneusement étudié et analysé, après quoi je me suis présenté à l'hôpital Fundeni, au professeur Ionel Nicolau, celui qui nous avait séduit avec son érudition et sa verve à la Conférence de Iasi. Cet académicien m'a accueilli avec sa gentillesse et sa politesse de noble (boyard) moldave: "C'est un honneur pour moi d'examiner une personnalité confirmée internationalement, après les travaux de qui je me documente moi-même pour préparer mes cours, etc.". Cela ne l'a pas empêché de me faire passer l'examen dans le respect réglementaire le plus strict, en me demandant de tirer le cas que je devais examiner dans le bol avec des dizaines de maladies, une plus compliquée que l'autre et en appelant son adjoint, le futur professeur, Goldis, comme secrétaire ad-hoc, pour me superviser tout le temps pendant les quarante minutes d'examen, de réflexion et de rédaction du projet d'exposé. Au final, tout s'est très bien passé.

C'était plus difficile avec le russe. Bien qu'immédiatement après le concours d'admission, c'est-à-dire que depuis deux ans j'avais commencé à étudier cette langue slave et je prenais aussi deux heures par semaine avec une très bonne prof venue vivre dans notre quartier, pourtant je ne faisais aucun progrès. J'avais appris l'alphabet cyrillique, je savais écrire et prononcer des syllabes, j'avais appris les conjugaisons et les déclinaisons, j'avais mémorisé un vocabulaire, mais je n'arrivais pas à comprendre ce que je lisais, c'est-à-dire à traduire, et j'étais totalement bloqué quand j'essayais d'entamer une conversation. J'ai commencé avoir un complexe voyant

tout le monde passer cet examen, sauf moi. Enfin, grâce à l'indiscrétion d'un collègue de souffrance, j'ai appris la clé du mystère: l'examen est donné à Bucarest avec deux professeurs de russe, deux vieilles sœurs, sous la supervision distraite et bienveillante du vénérable professeur C.C. Dimitriu. Ces professeurs vous garantissent le succès si vous prenez dix heures privées payées. J'avoue que j'ai immédiatement aimé recourir à ce type de fraude, pratiqué par tous les candidats handicapés pour le russe. De la même source, trouvant leur adresse, j'ai couru à Bucarest, payé leur tribut. Après la première heure de cours, les deux enseignants-professeurs m'ont donné un livret, ils m'ont indiqué une certaine page et ensemble j'ai lu et traduit un certain paragraphe d'une dizaine de lignes, après quoi "perroquet" j'ai appris à répondre quelques questions stéréotypées: quel est mon nom, quand je suis né, où j'habite, quel genre de spécialité ai-je? Le même schéma de cours s'est répété pendant dix jours consécutive et lors du quinzième je passais sans problèmes l'examen avec le qualificatif « bien » discordant par rapport aux quatre autres examens, mais plus précieux pour moi que tous les autres rassemblés.

Le marxisme et la langue russe avaient pesé sur mon esprit pendant deux ans. Désormais, sans soucis, je pouvais me consacrer au travail de thèse dont le sujet: "Interrelations ganglio-broncho-pleuro-pulmonaires dans la tuberculose primaire de l'enfant", que j'avais proposé au responsable scientifique Marius Nasta et qu'il avait accepté. En fait, depuis plusieurs années j'étais préoccupé par ce sujet et j'avais écrit une série de communications et d'articles qui faisaient maintenant près de deux cents pages du texte de la future thèse.

À la même fin de l'année 1956, lorsque les événements susmentionnés ont eu lieu, un petit dysfonctionnement s'est produit dans la vie de notre

famille: la fille que j'avais engagée pour prendre soin de nos enfants, a trouvé son emploi dans une usine, et nous a quittés. Avec deux enfants vifs, la situation est devenue difficile. Les employés qui vivaient avec nous dans le pavillon du personnel, en particulier l'infirmière dévouée Marioara Ilioasa, ont sacrifié leur temps libre et ont remplacé Béatrice lorsqu'elle était au service. Comme nous n'avions pas le choix, nous laissons souvent les enfants dans la maison voisine de la famille Slăvoaca, où "Mam-mare" (mère de l'administrateur de Slavoaca) s'est révélée être une grand-mère de circonstance, très attentionnée. En même temps, leur vraie grand-mère, d'Arad, était en train de chercher une solution. Un jour, en octobre, elle nous a téléphoné et, très heureuse, nous a informés qu'elle avait trouvé la solution: après trois jours, un «schwester» arrive à Brasov, prêt à s'engager chez nous. Cette personne, une allemande de Tălmaciu, près de Sibiu, avait fait son "noviciat" en Allemagne de l'Ouest, dans une fondation catholique (Ordre des diacres) et rentrait maintenant dans le pays, voulant travailler le plus près possible de son lieu d'origine. Je ne sais pas pourquoi elle était restée à Arad pendant quelques jours lorsque l'occasion a amené la mère de Béatrice à la contacter. Il ne me restait qu'à aller à la gare et à la rencontrer le jour fixé. Il ne m'a pas été difficile de la reconnaître lors de la descente du train, d'après l'uniforme "sacerdotale" très éloigné dans l'agitation laïque grise de l'époque : une robe en carreaux, longue jusqu'au sol, avec tablier et bonnet, blanc, apprêté, avec une grande croix sur la poitrine.

Un être grand et sec, presque sans âge (probablement encore une trentaine d'années), visage pâle, yeux froids, regardant par-dessus l'interlocuteur, à travers des lunettes avec une fine monture métallique.

Je l'ai ramenée à la maison et l'ai présentée à Béatrice et aux enfants auxquels, comme à moi, elle leurs

a fait la même impression choquante. Dès les premières heures, en essayant de créer une atmosphère plus chaleureuse, je lui ai dit que je suis sûr que, dans peu de temps, elle s'habituerait à notre vie de famille, qu'elle sera proche des enfants et qu'elle les aimera. Lors de cette session plénière de la famille, elle m'a répondu avec un air grave : «Je n'aime que Dieu, notre Seigneur Jésus-Christ et la Sainte Vierge; les enfants, soyez assurés que je m'occuperai avec toute l'attention nécessaire! ». Nous avons été attristés. Au bout de quelques heures, l'atmosphère gênante s'est adoucie puis, en quelques jours, un "modus vivendi" a été atteint, ce qui a, en tout cas, été bénéfique pour les enfants. Assez rapidement Schwester Sophie ou "Tante Sophie" adaptée certaines habitudes de notre famille et de notre foyer, mais en même temps, avec persuasion, a imposé ses propres points de vue, notamment en matière d'éducation des enfants, d'autant plus qu'elle avait sa propre expérience à travers des stages dans des unités pour enfants catholiques.

Après un certain temps, nous avons réalisé que tante Sophie avait une certaine préférence pour Adiți, bien qu'à Mihăiță l'influence qu'elle ait exercée se soit davantage fait sentir. Ainsi, chez Mihăiță, nous avons observé de légères inclinations vers le bigotisme. Bien que les deux enfants soient emmenés par leur nouvelle nounou deux ou trois fois par semaine à l'église catholique, seul Mihăiță était parvenu voir au sens figuré - des anges partout et de me faire la théorie (discours inapproprié pour un enfant de trois ou quatre ans) que la vraie vie n'est pas sur terre mais au ciel. En fait, des traits de caractère très différents se sont développés chez nos enfants. Je me souviens, à cet égard, d'une des nombreuses situations que nous avons vécues : un soir, nous sommes revenus d'une visite à la ville et avons trouvé les enfants avec tante

Sophie, devant la télé. Le film "Hamlet" venait de se terminer.

Mihăiță pleurait et soupirait toujours. Adiți nous a expliqué de quoi il s'agissait. «Mihăiță est un bête; il croit qu'il (le personnage) est mort, qu'on lui a donné du poson (poison) mais ce n'est pas vrai, ce n'est que dans le film, il vit "...

Petits, j'ai remarqué comment ils étaient différents: Adiți, plus disposée à discerner la réalité, plus retenue dans ses sentiments, évitant les câlins et difficile à persuader d'embrasser, elle a été plus repliée, par contre, ironique et caustique depuis le plus jeune âge, avec un sens de l'humour tout à fait inhabituel, pleine d'humour même dans les moments les plus moroses. Je me souviens, par exemple, qu'au début de vacances sur la côte, quand, nous étions entassés dans une tente où il pleuvait et où on nous avait improvisé un logement après que l'hôtel Albatros auprès duquel nous avions réservé, nous l'a refusé, Adiți nous a amusé avec des variations sur le thème "Albatros" (l'onomatopée « trosc » signifiant craquement).

Mihăiță depuis le début était câlin, chaleureux, doux, toujours souriant, nous sautant dans les bras, s'accrochant autour du cou avec ses bras, embrassant avec feu (comme le baisé avec lequel, peu de temps après la naissance, il m'a gagné pour toujours). La vie nous apportera tant de souvenirs heureux, mais aussi certains avec des connotations partiellement dramatiques.

À l'automne 1956, un jour vers midi, je me rendais chez nous plus tôt que d'habitude. Après avoir fait le tour de courbe à côté du garage, j'ai vu la terrasse de notre villa pleine des enfants des employés, parmi lesquels nos enfants, plongés dans leur jeu. Quelques pas encore, et tous les enfants ont remarqué mon arrivée et ont couru joyeusement vers moi ; tous sauf Mițibus. Je me suis approché à quelques mètres, mais Mițibus, le dos tourné,

occupé de remplir un seau de sable, ne me sentit pas. Puis je l'ai appelé mais il n'a pas répondu. Arrivé près de lui, je l'ai pris dans mes bras. Il s'est accroché avec effusion à mon cou. Je lui ai dit je ne sais pas quoi mais il m'a donné une réponse sans aucun lien. Terriblement intrigué, je l'ai emmené dans la salle de bain et je lui ai donné un jouet pour l'attirer dans un coin. Quand il était le dos tourné, j'ai laissé tomber un plateau en métal sur le sol en mosaïque. Au bruit très fort, Mihăiță n'a pas eu la moindre réaction. C'était clair : mon enfant était sourd. Je ne sais pas comment je ne me suis pas effondré. La surdité à deux ans signifie sourd-muet ! Cela signifie l'un des pires handicaps !

Désespéré, je suis allé avec lui en bas au sanatorium chez Béatrice, mon visage plongé dans ses cheveux bouclés, de sorte que mes pleurs ne pouvaient pas être vus; Je ne sais pas comment j'y suis arrivé. J'ai réussi à désespérer Béatrice aussi. Toutes nos connaissances pédiatriques n'ont pas pu expliquer le phénomène, entrevoir une solution. J'ai immédiatement appelé Arad pour parler à Papa, faisant appel à sa grande expérience, puis à Bucarest, à mon beau-frère, au professeur Timuș, également pédiatre de haut niveau. La conclusion à laquelle nous sommes tous parvenus était de recourir à une consultation dans l'une des cliniques ORL de Bucarest.

Pour parfaire cette consultation je suis parti, d'abord seul, avec le premier train. Je suis arrivé tard le soir. J'ai semé la panique chez mes parents aussi. Je ne sais pas si la nuit j'ai pu m'endormir et le matin je suis allé à la clinique ORL de l'hôpital Colțea. Dans la grande salle d'attente, il y avait plusieurs portes de cabinet avec des titres pompeux professeurs, professeurs émérites, mais sans trop de **patients** devant elles. Devant une seule porte, avec une plaque modeste, le Dr Marin, médecin traitant, une longue queue de patients comme à Maglavit (Lourdes).

C'est chez le Dr Marin que je voulais arriver. Je ne me souvenais pas de l'avoir rencontré, mais je n'ai entendu que des opinions superlatives à son sujet. Sa position hiérarchique, inférieure aux autres grands noms avec des titres, s'explique : il n'est sorti de prison que depuis un an, après une longue détention pour légionnarisme.

Je me suis assis à la queue et j'ai attendu quelques heures jusqu'à ce que mon tour arrive. Lorsque je suis arrivé devant le Dr Marin et que je me suis présenté, me regardant comme si nous étions de vieilles et proches connaissances, il m'a reproché de ne pas avoir utilisé la qualité de médecin pour arrêter de faire la queue. J'ai ensuite expliqué la raison de ma venue. La voix tremblait et je pouvais à peine articuler les mots. Le Dr Marin a essayé de me calmer et a exprimé sa consternation face à l'affaire et a confirmé qu'il était utile de le consulter. Je lui ai dit que je partais immédiatement et que j'amènerais le bébé le lendemain. Puis il m'a dit: "Non! Savez-vous ce que nous allons faire pour accélérer les choses? J'entre dans les opérations maintenant. A cinq heures de l'après-midi, je fais les contre-visites. A six heures, je deviens libre. **A six heures** vous venez me chercher et nous partons pour la gare pour prendre le premier train. Nous serons là au plus tard vers dix heures. Je vais l'examiner et avec un train de nuit, je retournerai au travail demain matin. "

Je voulais tomber aux genoux devant ce monument de l'humanité. Je suis rentré chez moi, en trébuchant, écrasé par la douleur de la surdité de mon trésor et l'incommensurabilité de la grandeur d'un homme et d'un médecin. Quand je suis entrée dans la maison, ma mère m'a accueilli et m'a annoncé la nouvelle : "Il y a un instant Béatrice a appelé pour dire que tout est en ordre ; Mihaita a l'oreillon !" Je me suis laissé glisser doucement sur un coin du lit : oui, l'oreillon dans sa phase initiale, avant même l'apparition de la tuméfaction de la parotide, peut

donner une surdité passagère. J'ai attendu cinq heures pour me dépêcher à l'hôpital de Colțea, pour informer le Dr Marin qu'il n'est plus nécessaire de se rendre à Brasov, mais qu'à l'avenir il sera toujours reçu comme l'invité le plus cher et le plus estimé.

Je me suis de nouveau séparé de mes parents, pas avant de leur avoir assuré que je satisferais leur souhait le plus cher et amènerais leurs petits-enfants le plus tôt possible en visite à Bucarest. Contraints par le "domicile obligatoire" politiquement mandaté, ils n'ont eu aucune autre occasion de voir leurs petits-enfants. Donc, après quelques semaines, nous avons pris trois jours de congé et sommes arrivés tous les quatre. De la joie sans fin de ces jours, je n'ai qu'une image : papa, couché sur son lit pour la sieste de l'après-midi, se comprenant des yeux avec Mihăiță, lui a permis de s'approcher, l'a pris dans ses bras, et l'enfant, avec son poids de petit bulldozer, a commencé à sautiller bruyamment sur la poitrine de son grand-père, ne réalisant pas qu'en dessous se trouvait un cœur souffrant qui battait à peine. Tous les autres autour de nous étaient muets et je n'ai pas été capable d'arrêter la joie de ce jeu dangereux jusqu'à ce que Béatrice exerce son autorité. Et pourtant, tout aussi discrètement, secrètement, la scène s'est répétée plusieurs fois avant notre départ, laissant au petit-fils et surtout au grand-père, la nostalgie des retrouvailles.

De retour à Brasov, revenant aux nombreux problèmes que nous avons, nous nous sommes également occupés de la composition de l'album du Sanatorium. J'ai pris contact avec la coopérative "Decorativa" de Bucarest, la plus en vogue à l'époque pour les photographies couleur. Les photographes spécialisés de Decorativa, qui sont venus sur les lieux, lors des pauses de leur travail dans les pavillons, ont remarqué nos enfants Ada et Mihăiță. Frappés par leur gentillesse, ils m'ont demandé la

permission de les photographier. Pendant plusieurs mois, Tata m'a informé que, passant par accident dans la rue Schitu Măgureanu, il a remarqué dans la fenêtre de la coopérative décorative du rez-de-chaussée du Palais "de la Jeunesse Roumaine" une immense photographie couleur de trois mètres sur quatre mètres, qui occupait tout l'arrière-plan de la vitrine et représentait Mizibus, souriant aux passants. Bien sûr, lors de mon premier voyage à Bucarest, je suis allé directement de la gare pour le voir, ce que j'ai répété chaque fois que je revenais à Bucarest, pendant environ deux ou trois ans, jusqu'à ce que la photo a commencé à s'estomper et a été retiré. J'ai regretté de ne pas avoir convenu qu'ils me la donnent, même si, bien sûr, je n'aurais pas où la mettre.

Parmi les nombreuses photos prises par la Coopérative, j'en ai sélectionné une trentaine pour l'album. J'ai écrit le texte de la présentation du Sanatorium et, avec mon cousin Nucu Istrate, le directeur du théâtre de Brăila, qui était hospitalisé dans le sanatorium voisin, Stejeriș (pour une tuberculose qui allait l'achever), j'ai fait la mise en page et le bref commentaire des photos, dans lequel Nucu s'est avéré plus inspiré que moi.

Alors que j'allais terminer l'album, le printemps 1957 a commencé, et avec cela, la série de visites étrangères a repris. La première et la plus importante d'entre elles - la visite des délégations des ministres de la santé des républiques démocratiques populaires - nous a été annoncée le 1er avril, juste une semaine auparavant. Le nouveau ministre adjoint, le Dr Bula, notre connaissance la plus ancienne, m'a informé de ne pas paniquer car il s'agit d'une action gouvernementale et qu'il a la tâche de traiter personnellement tous les détails. Nous devons seulement nous inquiéter du fait que le sanatorium sera aussi beau que

possible et qu'à cet effet, il nous transférera immédiatement des crédits supplémentaires que j'ai la liberté d'utiliser comme bon me semble.

Je m'étais habitué à utiliser certaines des visites étrangères pour que, à intervalles de deux ou trois mois, je mobilise à nouveau le personnel et dirige les efforts pour continuer à améliorer la fonctionnalité et - dans la mesure du possible - la dotation de l'institution. Cette fois, j'en ai profité pour demander au ministère un équipement amélioré pour le laboratoire d'exploration fonctionnelle, que j'ai reçu immédiatement, et en même temps investir les crédits reçus dans des articles dits «de luxe», difficiles à obtenir dans des conditions ordinaires: deux Téléviseurs et tapis. Pour les tapis, j'ai fait appel au vice-président la "camarade" du Conseil populaire régional Nilca, l'ancienne directrice de l'usine de Cisnădie, productrice de tapis de haute qualité. Dans quelques heures, le camarade Nilca, qui avait reçu un "signal" du ministère, m'a informé que le directeur de Cisnădie avait reçu l'ordre de me fournir tout ce que je voulais, même des stocks intangibles, d'exposition ou de protocole ; En même temps, pour que je sois dans les temps, il m'a conseillé d'utiliser Aviasan pour lequel il me donne une approbation spéciale.

J'ai suivi cette suggestion et vers midi j'étais dans l'avion sanitaire, avec un aviateur plutôt loufoque, un pilote très téméraire, de grande qualité, qui, sur des considérations de "dossier" a été marginalisé sur ce poste mineur. Sur le chemin de Cisnădie, le pilote a voulu me montrer certaines de ses compétences acrobatiques, ce qui ne m'a pas fait grand bien. En moins d'une heure, j'ai atterri sur un aéroport quelque peu improvisé, près des locaux de l'usine. J'ai choisi tout ce que je considérais comme plus beau et plus adapté aux destinations : un très grand tapis pour la cantine, trois tapis pour les salles à manger des

enfants et des dizaines de carpettes pour les chambres d'hôpital.

Pressés, les ouvriers de l'usine m'ont aidé à empiler les rouleaux de tapis dans la pseudo-cabine réservé à la civière sanitaire. Pendant ce temps, j'observais, à distance, au bout de la piste de décollage, près d'un poste de surveillance, notre pilote, engagé dans des discussions prolongées en gesticulant - apparemment furieux. Au bout d'un quart d'heure, il est venu, le visage rouge, toujours en colère, continuant de crier: "Écoute ! ne pas me laisser décoller; qu'ils ne me donnent pas l'avis; qu'il s'agit d'une interdiction météorologique catégorique. " Je lui ai demandé de quoi il s'agissait. « Eh bien! au-dessus des montagnes Perşani, à l'entrée du pays de Barsa, il y a une grosse tempête. Comme si je n'ai jamais vécu cela auparavant; ils auraient dû voir, ces bâtards de bureaucrates, les situations du front! Ils ne voulaient pas me laisser partir à moins que je ne signe sous ma propre responsabilité et j'ai signé. " Ennuyé, je lui ai dit: "Mais qu'en est-il de ma propre responsabilité?" Il m'a souri et m'a tapoté l'épaule. Nous embarquâmes. Avant de partir, le pilote a pris soin de vérifier personnellement si j'avais fixé les sangles qui s'attachaient à mon siège, ce qui n'était pas très rassurant.

Immédiatement après notre ascension, j'ai remarqué des nuages très sombres parsemés d'éclairs à l'horizon que nous étions sur le point de traverser. Lorsque, après une vingtaine de minutes de vol, nous nous sommes approchés du sommet de Perşani, une danse macabre a commencé. Immédiatement nous fûmes entourés d'épais nuages, noirs, des rafales de vent, une pluie compacte ; foudre à droite et à gauche. Les courants d'air étaient terribles. Notre avion était devenu un jouet, lancé dans tous les sens, émettant des craquements sinistres. Je m'attendais à tout moment à voir une aile se détacher, se démembrer.

Nôtre maintien dans l'air semblait être un miracle. En quelques secondes, nous tombions des hautes altitudes jusqu'à plusieurs mètres de terre, après quoi les commandes du pilote ou des rafales de vent providentielles nous jetaient à nouveau dans les cieux. Nous volions d'un côté, de l'autre, tête en bas ou tête en haut. J'étais sur le point de penser que la fin était venue pour moi, quand à un moment j'ai senti que les **caprices** du temps s'atténuaient en peu. Puis les reliefs au-dessous de nous ont commencé à apparaître. J'ai identifié Măgura Codlei donc ils nous restaient encore quelques minutes et nous étions sauvés. J'ai atterri à Brasov dans un crépuscule d'un calme invraisemblable. Le pilote détendu, comme si rien de spécial ne s'était passé, semblait rajeuni par l'exercice qu'il avait fait. Il m'a aidé à détacher les sangles et à descendre, me félicitant de mon audace. Je suis seul à savoir à quel point ces félicitations étaient justifiées.

Une ambulance m'attendait au bout de la piste, dans laquelle j'ai chargé les rouleaux et après une demi-heure j'étais à la maison, dans le sanatorium, sans vouloir me souvenir de ce que j'avais vécu. Le soir, j'ai ressenti le besoin de me coucher avec les enfants; Je les ai couchés à côté de nous, malgré les protestations de tante Sophie.

Le matin, avec de nouvelles forces, j'ai repris les préparatifs. J'ai également associé les peintres Köröshy et Bömches lesquels j'ai sollicité pour des ajouts à la fresque de fond de la terrasse sous la cantine et d'autres petits compléments décoratifs. J'ai répandu les nouveaux tapis et moquettes dans les espaces prévus. Dans les sections, autour des pavillons, dans le parc, tout a été mis en place dans les deux jours dont nous disposions. Le dernier jour, quelques fonctionnaires du ministère sont venus nous aider, apportant avec eux des caisses avec des boissons étrangères et d'autres spécialités, ainsi que certains

équipements nécessaires à la présentation du matériel scientifique de la conférence ministérielle.

Le jour de l'arrivée des délégations, le temps était particulièrement beau ; comme le ministre adjoint Bula le souhaitait, les travaux de la conférence pouvaient être effectués à l'extérieur, dans le parc. Selon le programme préétabli, nous avons commencé par une visite à travers les sections d'hospitalisation, à travers les secteurs d'investigation et administratifs-ménagers, sur un itinéraire qui était déjà devenu pour nous traditionnel, qui s'est traduit par des appréciations enthousiastes. Les huit ministres participants ont enregistré leurs impressions flatteuses dans le livre d'or, dans lequel, en particulier les Asiatiques, ils ont conclu que notre sanatorium est un modèle organisationnel qu'ils chercheront également à réaliser dans leur pays.

Ensuite, le Dr Bula a repris les hostilités menant le dernier des trois jours de la conférence. Dans notre parc, autour du champignon, aux tables et fauteuils en osier, éparpillés dans la nature, sous les parasols, avec un équipement audiovisuel adéquat, avec des traducteurs dans toutes les langues, le travail s'est poursuivi jusqu'au soir, avec une pause déjeuner dans notre élégante cantine que nous avons officiellement inaugurée à cette occasion.

Le lendemain, encore une fois, la même agitation. J'ai reçu la visite du ministre de la santé de l'URSS, la "camarade" Covrighina, ainsi que de son homologue Voinea Marinescu. En raison de l'accueil au plus haut niveau (Gheorghiu Dej), Covrighina ne pouvait pas venir hier, avec ses collègues, mais ne voulait pas rater toute l'étape de Brasov. La visite chez nous, dans un cadre plus étroit, a été plus agréable, Covrighina, contrairement à la posture habituelle - rigide des responsables soviétiques, a été chaleureuse, accessible et véritablement intéressée. Ses très belles impressions elle les a inscrites dans le livre d'or

en terminant par la formule: "Je m'incline devant votre travail plein de dévotion." Lorsque nous nous sommes quittés, il ne m'est même pas venu à l'esprit que dans très peu de temps, je répondrais à l'invitation chaleureuse et insistante de lui rendre visite à Moscou.

En effet, ce n'est que quelques semaines après que l'occasion se présente de nous inscrire à un échange d'expériences en URSS. En fait, la Société de Sciences Médicales régionale de Brasov a engagé un voyage régulier ONT de quinze jours sur la route usuelle Kiev-Leningrad-Moscou. Béatrice et moi avons été acceptées sur la liste des quarante participants, ainsi que la Dre Iuliana Moga, chef du département régional de la santé, les maris Ela et Dr A. Andrian, qui, à cette époque, étaient devenus nos amis les plus proches à Brasov et une série d'autres collègues, que je connaissais la plupart d'entre eux.

En train de préparer le départ, j'étais pressé d'imprimer l'album du Sanatorium dans les pages duquel j'ai pris soin d'insérer aussi une photo de la visite de Kovrighina. L'album, avec quelques objets d'artisanat, devait être le cadeau que je faisais au "camarade Ministre".

Bien sûr, ce n'est pas le cas d'insister ici sur la manière dont le voyage en URSS s'est déroulé, cela signifierait d'attacher de très nombreuses pages de journal de voyage. Je mentionne seulement que, étant notre première sortie en dehors des frontières, j'avais un appétit touristique et une réceptivité de la plus haute acuité. J'ai toujours été impressionné par le charme du Hresciatic et de la Pecerska Lavra près de Kiev (où, avec tout le recueillement, je ne pouvais manquer de remarquer les barbes qui se détachaient des visages des moines de circonstance, à la première grimace); on se souvient massivement de Leningrad, d'autant plus que je l'ai attrapé au milieu des nuits blanches (la deuxième quinzaine de juin): je marchais au milieu de la nuit, lisant sans difficulté

des guides et des tracts, à la lumière naturelle. En fait, surpris par le phénomène boréal et la grandeur de la ville qui, dans ces moments même célébrait ses 250 ans d'existence, je n'ai réussi à dormir que deux heures pendant les cinq jours de l'arrêt à Leningrad, étant toujours à la recherche des objectifs évoqués par la littérature et l'histoire russe que j'avais dévorée à l'adolescence. Après Leningrad, Moscou ne m'a plus donné l'impression qu'elle mérite, étant brouillée par la présence des réalités quotidiennes soviétiques.

Comme notre incursion touristique s'appelait «échange d'expérience», nous nous sommes efforcés d'obtenir par le biais du guide de groupe, la visite d'un objectif spécialisé: la section de phtisiopédiatrie du célèbre Institut de Leningrad. Malgré toute l'insistance auprès des forums locaux, ils ont répondu au guide (soviétique) «À Moscou!» Arrivé à la dernière étape, pendant six jours, à Moscou, j'ai repris l'insistance de la même manière. De plus, je me suis adressé au secrétaire culturel de notre ambassade, lui demandant de parfaire ma rencontre avec la camarade ministre Kovrighina. Bien que je lui aie dit que c'était une invitation directe et personnelle, le secrétaire m'a traité avec arrogance: "Nous verrons! Le cas échéant, nous vous informerons à l'hôtel où vous séjournez ».

Le temps passait, avec des objectifs touristiques, selon le programme, mais sans la notification qui m'intéressait. Deux jours avant de partir pour le pays, nous étions avec tout le groupe, visitant l'exposition unionale de l'économie soviétique. À un moment donné, j'ai entendu, dans les mégaphones, une annonce en russe dans laquelle il me semblait d'être nominalisé "le camarade Calciu". J'ai sursauté; lorsque l'annonce a été répétée, un de mes collègues qui connaissait le russe est venu me voir à la hâte et m'a dit: «Les gens de l'ambassade vous recherchent de toute urgence. Allez vite vers l'interphone. " J'ai couru à

perdre haleine. Quand je suis arrivé et j'ai pris le récepteur à mon oreille, j'ai entendu des cris dans notre "authentique" langue nationale : "Où te crois-tu camarade ? Le camarade ministre Kovrighina te cherche et tu as envie de promenades ! Veux-tu nuire au relations inter-état ! " Je me suis énervé et crié à mon tour : " Mais que pensez-vous que j'allais rester six jours à l'hôtel attendre ton téléphone? Tu aurais dû m'avertir de l'avancement des démarches." - " Laisse ça! Nous sommes en retard. Je t'ai envoyé une voiture pour t'emmener au Ministère de la Santé. "J'ai vite pris Béatrice et nous sommes montés dans la voiture qui était déjà arrivée. Le chauffeur parlait roumain. Nous lui avons demandé d'aller à l'hôtel où nous avons rapidement pris le colis avec le cadeau préparé d'avance et en quelques minutes nous sommes arrivés au ministère. Nous avons été guidés au cabinet ministériel où, au secrétariat, nous étions attendus par le directeur des relations extérieures. Lui, très poli, nous a conduits à son somptueux cabinet. Il nous a invités à prendre des cafés, des collations, des feuilletés et de la vodka et, parlant français, a déclenché une conversation agréable à travers laquelle, en substance, nous avons appris que le camarade ministre a dû partir. Elle nous a attendus jusqu'à il y a vingt minutes, mais une réunion importante est survenue dans les forums supérieures ; elle lui a demandé de nous faire savoir qu'elle était sincèrement et profondément désolée de ne plus pouvoir nous revoir ni dans les prochains jours car ces obligations dureront toute la semaine. (En effet, comme nous le découvririons plus tard, à cette époque, des réunions secrètes-marathon, historiques, avait eu lieu, au cours desquelles Beria a été débarqué et des remaniements spectaculaires de gouvernement et de système ont été opérés.

Covrighina **elle-même**, qui était le plus ancien ministre du Cabinet de l'Union, avec deux ou trois décennies en fonction, depuis l'époque de Staline, sera

ciblée elle aussi dans les prochains mois). Le directeur a continué à nous dire qu'il devait nous remettre deux paquets de cadeaux (consistants) de la part du ministre et de répondre à tous nos souhaits professionnels et non professionnels. J'ai répondu que nous n'avons qu'un seul souhait : visiter un service phtisio-pédiatrique. Le directeur nous a rapidement assuré que demain matin, à neuf heures, une voiture nous attendrait devant l'hôtel et nous emmènerait dans une telle institution.

Le lendemain, en regardant la fenêtre de notre chambre au vingt-septième étage de l'hôtel Ukraine, j'ai vu une masse de plusieurs centaines de personnes, rassemblée autour d'une voiture. Nous sommes descendus avec Béatrice et la réceptionniste nous a dit que c'était la voiture qui nous attendait. Nous nous sommes frayé un chemin dans la foule et sommes arrivés à une luxueuse limousine de couleur marron métallisé : c'était la nouvelle marque Volga qui venait d'être lancée à l'époque, étant complètement inconnue même des Moscovites. Le chauffeur, avec qui je pu me débrouiller avec un peu de langue allemande que nous connaissions des deux côtés, nous a dit qu'il nous conduirait au dispensaire central phtisio-pédiatrique de la ville de Moscou.

Dans une rue assez centrale, nous sommes arrivés près d'un vieil immeuble, de l'époque tsariste, uniquement avec un rez-de-chaussée, avec des chambres ragées en wagon, avec accès par la cour, par quelques marches menant à une marquise. Le stuc de la maison, avec son ornementation autrefois riche, maintenant pincé et détériorée, avait été récemment bouché, depuis quelques heures, avec du plâtre et de la chaux. Dans la longue cour, avec des pavés inégaux et cassés, à peine arrosés d'eau qui stagnait encore, un tapis rouge a jailli de la porte à l'auvent. A quelques pas au-delà de la marquise, près du mur, il y avait une carrosserie sur des poteaux d'où, à notre arrivée,

ont volé en gloussant quelques poules, dérangés de leurs nichoirs, à la stupéfaction du personnel qui nettoyaient encore. Sur les marches, alignées à droite et à gauche, se trouvaient une vingtaine de femmes, jeunes et jolies, en uniformes blancs, visiblement neuves, hyper-apprêtés et hyper-dimensionnées, à hauts bonnets, comme des cuisinières.

Le directeur de l'établissement, une personne de plus de 60 ans, qui s'est présenté dans une langue française assez courante: le professeur Dr Kudreavțeva. Par son nom, je la connaissais de la littérature médicale, ce que je lui avouai, en citant même certains des titres de ses œuvres. Cela a immédiatement contribué au réchauffement de l'atmosphère et à la poursuite de la discussion sur les escaliers du dispensaire. À un moment donné, Kudreavțova est arrivée à me poser des questions sur les salaires des médecins en Roumanie. Puis, tout à coup, une petite juive aux cheveux roux et aux taches de rousseur, jolie et intelligente, d'une trentaine d'années, **que**, dès le début, j'ai remarqué qu'elle flanquait Kudreavțeva et nous a dit que la discussion au dispensaire devait être menée en langue Russe et que c'est elle la traductrice officielle et qu'elle se met à notre disposition en français, anglais ou allemand. La pauvre Kudreavțeva a cherché à se conformer à la "politruc" mais, de temps en temps, elle a pu encore éluder la vigilance et nous adresser, à moi ou à Béatrice, quelques petites questions directes.

Après environ une demi-heure passée dans les escaliers et quelques heures dans le hall spacieux de l'entrée, les discussions se maintenaient dans une sphère qui ne nous était pas profitable: sur la météo, sur nos déplacements, sur notre sanatorium, sur la situation de la tuberculose en Roumanie. Dans ces conditions, j'ai commencé à demander des données sur leur activité, sur les méthodes de travail, sur l'expérience que nous pourrions

emprunter. À ces demandes, on m'a répondu par l'invitation dans la salle voisine, où nous avons pu voir l'un des buffets les plus riches: sur une grande table au centre de la salle, entourée de fauteuils, étaient affichées une multitude d'assiettes chargées de dizaines et de centaines des sandwiches, de la nourriture, des bols avec des œufs de poissons de toutes sortes, beaucoup de poissons, des plus appétissants. À côté de la table centrale, sur des tables à roulettes, diverses boissons ; dans ce domaine, les assortiments n'étaient plus aussi illimités: des jus rafraîchissants nombreux et variés mais, comme boisson alcoolisée, seulement de la vodka.

En restant en position, je revenais de temps en temps à des questions professionnelles: «mais que pensez-vous de la méningite? mais comment l'indice de propagation de l'infection tuberculeuse évolue-t-il? mais comment gardez-vous une trace des récidives? etc. ... "On me répondait à chaque question:" Mais ce lot fumé l'avez-vous goûté? Mais avez-vous essayé le caviar de la région x? Prenez un peu de vodka ou de kvas. Nous recommandons la pâte d'anchois ou un peu de thon etc., etc... .”

Le soir approchait et je ne recevais aucune information. Enfin, à mon retour obsessionnel que je veux voir le fichier, il y a eu un échange de regards et un des médecins, qui a reçu un signe, est disparu dans une pièce voisine et est revenu avec un tiroir où ils se trouvaient 20 fiches abimées et jaunies par le temps ...

C'était le dossier, le miroir de l'activité phtisio-pédiatrique (pour autant qu'il soit permis de le montrer) du dispensaire central de Moscou.

Ainsi se sont terminés les échanges d'expérience et après une journée, aussi notre premier voyage à l'étranger.

La Serre

Quelques jours après notre retour d'URSS, j'ai reçu une visite privée inattendue: le Dr Fedea Iacovlenco, chirurgien thoracique dans un sanatorium de lutte contre la tuberculose près de Pitești.

Je connaissais le Dr Iacovlenco depuis plus de dix ans, depuis 1946, lorsque, alors que j'étais récemment diplômé de la faculté, je suis venu faire mon internat au Sanatorium Moroeni, pour m'initier dans le domaine de la phtisiologie. À ce moment-là, il se trouvait là-bas, médecin phtisiologue spécialisé, déjà formé, et commençait à tourner vers la chirurgie thoracique. Avec une différence d'âge de dix ans, je ne peux pas dire que nous sommes devenus amis, mais une proximité s'est faite, j'observais chez lui une série de préoccupations qui supposent certaines qualités auxquelles j'ai toujours été sensible: il lisait beaucoup, ou pas mal, aussi bien de la médecine-phtisiologie **et** que de la littérature de bonne qualité, il était orienté dans l'histoire de l'art, la musique classique, il était dévoué au métier, il était passionné de tourisme de montagne et en général, de sports, il jouait au bridge.

À partir de cet été 1946 de Moroeni, mémorable par la sécheresse et la famine qui hantaient le pays, il m'était restée emblématique l'image idyllique de sa famille: père, mère et deux enfants petits, rangés en monôme, partant tous les après-midi à travers les forêts environnantes pour que, dans quelques heures, ils reviennent avec des paniers pleins de champignons que, le soir, à la cantine du sanatorium, nous étions invités à goûter.

La visite de plusieurs heures nous a permis de nous rappeler les souvenirs agréables, mais en même temps, à travers la tournure que l'interlocuteur a donnée à la conversation, j'ai également découvert la vraie raison pour laquelle il est venu chez nous. Il m'a avoué qu'il envisageait de déménager dans une plus grande ville, un centre universitaire, parce que les enfants approchent de l'âge d'étudiant, qu'ils préféreraient Brasov où vivent ses parents et, par conséquent, il me demande si je ne suis pas intéressé de créer un service de chirurgie thoracique pour enfants.

La pensée d'un profil complexe donné à notre institution me **maîtrisait** depuis le début. J'avais essayé, mais j'avais échoué, avec le service d'orthopédie. Maintenant, un service de chirurgie m'a souri, d'autant plus que la perspective de construire un nouveau pavillon par CCS est apparue, ce qui augmenterait considérablement notre capacité en lits. J'ai donc adhéré à l'idée et, en nous montant les uns les autres, nous avons décidé de ne plus attendre deux ou trois ans jusqu'à ce que le nouveau pavillon soit construit, mais de commencer immédiatement à organiser la section dans le deuxième pavillon, où nous avons les conditions créées par les précurseurs.

En effet, pendant la période du "sanatorium antifasciste", il y avait un bloc opératoire avec une salle d'opération et une salle de stérilisation, qui, dans la nouvelle structure, était destiné au secteur de la bronchologie. Nous n'avons eu qu'à déplacer la bronchologie dans des espaces plus petits, procurer une table de chirurgie et une lampe scialytique, que je savais incluses dans une liste d'objets disponibles à l'hôpital régional. Nous allouons à la section chirurgicale les quatre chambres du palier du bloc opératoire. L'instrumentation spécifique de la chirurgie thoracique sera apportée par le Dr Iacovlenco et le reste de

l'instrumentation et des consommables seront achetés par des moyens ordinaires, du commerce technico-médical. Iacovlenco viendra avec Tania, sa femme, une infirmière avec une pratique chirurgicale riche et nous compléterons l'organigramme avec quelques sœurs et infirmières.

Aussitôt dit aussitôt fait: en un mois et demi, tout ce plan a été transposé dans la pratique et la nouvelle section est entrée en service. Nous devons également demander un chirurgien auprès service de santé de la ville ou de la région; jusque-là, l'un de nos médecins phtisiopédiatres, le Dr Stein, a été coopté par le Dr Iacovlenco pour effectuer «de seconde main» lors des opérations.

Lorsque le service de chirurgie a commencé à fonctionner à l'automne 1957, vers la fin de septembre, Marieta Negreanu, notre amie du CCS, qui m'a dit qu'elle avait été envoyée par sa patronne, Elena Teodorescu, est venue pour quelques heures communiquer des nouvelles pas très agréables pour le Sanatorium. Une décision de dernière minute des organes supérieurs de parti et d'état fait que désormais le Conseil central des syndicats (CCS) se limite à subventionner ses propres actions et non celles appartenant au ministère de la Santé ou à d'autres ministères; à ce titre, la construction de notre futur pavillon de 300 lits ne peut plus être prise en charge par CCS. Elena Teodorescu a tenté de convaincre le ministère de la Santé de reprendre le travail mais celui-ci a déclaré qu'il n'avait pas de possibilités budgétaires et ne les voyait pas à l'avenir.

De plus, il y a eu quelques changements dans la structure de cadres du CCS. Elena Teodorescu est "apparemment" promue en tant que vice-présidente de la Fédération internationale des syndicats basée à Prague et

elle doit partir à son nouveau travail de toute urgence, c'est pourquoi elle n'a pas pu venir personnellement nous dire au revoir, mais espère que nous lui ferons, aussitôt que possible une visite en Tchécoslovaquie. Dans ces circonstances, Marieta Negreanu a également décidé de quitter CCS et de prendre sa retraite.

En effet, une nouvelle désagréable. Curieux, cependant, que je n'étais pas trop affecté par la pensée que nous ne franchirions plus vers les nouvelles conditions d'un grand sanatorium avec tous les problèmes de structure, d'infrastructure et de fonctionnalité résolus par les architectes et les constructeurs. Je n'étais pas habitué à de telles "cadeaux" dans la vie et c'est probablement pourquoi je n'avais pas réalisé et pas incorporé mentalement les avantages incommensurables du projet mort-né. J'avais l'impression que j'étais plus à l'aise de reprendre le travail de jusqu'à présent, avec ses difficultés et ses efforts. Mais il m'a semblé irréparable de perdre le soutien du CSS et des deux amis si dévoués.

En environ trois semaines, j'ai reçu quatre boîtes de l'Institut de Projets de Bucarest, avec le projet en dizaines de parchemins, que je n'étais plus curieux d'examiner, le remettant au comptable Saru pour trouver une place dans les archives.

Et donc, je suis retourné au travail de Sisyphe du quotidien. En plus de l'activité courante dans les sections, nous avons également mené la campagne de dix jours de tests-revaccinations auprès de la population scolaire de la ville. Comme le beau temps d'automne s'est prolongé, nous avons décidé d'aménager la plate-forme parallèle à la route d'entrée du sanatorium, qui avait été préparé pour la construction du nouveau pavillon. Avec un effort collectif modéré des employés, nous l'avons nettoyé et lissé et fait un muret du côté de la vallée. Du côté du pavillon I, sur

lequel se trouve le talon disgracieux de l'atelier mécanique, nous avons entamé son plâtrage suivi de la peinture au la chaux et à l'encadrement avec un cadre noir, créant ainsi un écran pour ce qui est devenu notre cinéma d'extérieur. Le temps nous a permis, fin octobre, de ravir les enfants avec quelques rouleaux de comédies cinématographiques projetées avec le matériel loué de la société de profil.

À peu près au même moment, sœur Ely Boland a demandé ma permission, que je lui ai donnée de tout cœur, d'organiser un théâtre de marionnettes avec les enfants du sanatorium. Des semaines ont suivi, pendant lesquelles nous avons regardé avec intérêt nos petits patients, dans leur salle de club, pétrir avec diligence, comme une pâte, des journaux trempés dont ils ont ensuite modelé des têtes et des corps de Pinocchio, Țândărică, des lapins et des loups. Tante Ely les a ensuite ajustés, articulés et peints. Il y a eu de longues répétitions auxquelles nous n'avions pas accès, pour qu'enfin, vers Noël, nous soyons invités à la première. Ce fut un triomphe même à travers le spectacle lui-même, mais surtout à travers l'enthousiasme suscité parmi les enfants. Le spectacle a dû être répétée plusieurs fois dans les semaines qui ont suivi, d'autant plus que la nouvelle se répandait dans la ville, nous avons également des spectateurs de l'extérieur (Dr Moga, médecin-chef de la région, Ela Rotaru et ses collègues des syndicats locaux et autres). Le théâtre de marionnettes du Sanatorium est resté un bien gagné pour des années d'affilée, sœur Boland préparant toujours d'autres pièces, pour la délicieuse occupation et la récréation des enfants hospitalisés.

Sœur Boland a également eu aussi une autre initiative qui s'est inscrit dans la tradition du sanatorium. Constatant que j'ai l'intention d'organiser une soirée dansante avec les employés de notre cantine, elle a suggéré que nous la fassions sous forme de bal masqué, lors du

carnaval, en février (1958). J'ai acquiescé l'idée et avec Ely Boland et quelques autres collaborateurs nous sommes passés à la préparation de l'événement. Nous avons décidé que le bal est réservé aux salariés et à leurs familles, car l'espace de la cantine ne nous permet pas de nous étendre à des invités extérieurs. Avec l'argent collecté par les billets d'entrée, de la nourriture et des boissons seront procurés. Le personnel de cuisine s'engage à préparer le menu. Ely a affiché sur la gazette murale les adresses des deux familles auprès desquelles des costumes pouvait être loué; ce sont de vieux saxons qui ont gardé de l'entre-deux-guerres, une riche collection de costumes et accessoires de toutes les époques. De là, nous avons obtenu, la plupart d'entre nous, les costumes, les barbes, les perruques, les nez courbés, les chapeaux, les haliebardes.

Je me suis d'abord habillé en portier pour pouvoir recevoir chacun sans être reconnu sous la barbe, la moustache, le manteau et le chapeau tirés sur les yeux. Après dix heures, je me suis changé en maharajah. Béatrice est devenue une délicieuse chinoise. Nos enfants, qui vivaient fiévreusement au moment des préparatifs, étaient trop jeunes, à deux et trois ans respectivement, pour pouvoir les emmener avec nous ; à partir de l'année prochaine, ils participeront également.

A partir de huit heures du soir, les portes du bal s'ouvrirent. Chaque nouveau venu, arrivé dans l'antichambre, a été recueilli par le "porteur" et contraint de boire une tasse de cognac, pour se chauffer, puis a été conduit à l'entrée de la grande salle de la cantine, qui était faite par un toboggan, un gros tonneau incliné, fixé dans la porte d'accès. Cette entrée inhabituelle était au cœur de la bonne humeur de toute l'assistance. Dès le début, le cognac et le toboggan ont créé les prémisses d'une ambiance chauffée. Ce qui a suivi était une fête inoubliable. Ely Boland, à l'âge de quarante ans, déguisée en singe, habillée

du haut aux semelles dans une matière chaussette moulée sur elle, sautait des chaises aux tables, "en faisant le singe" parfaitement. Le clou de la fête a été le Dr Iulică Georgescu et sa femme, qui sont apparus comme un couple gitan qui ont chanté, dansé, se sont engueulés comme il se doit. À un moment donné, ils ont éclaté dans une simulation de querelle "comme à la porte de la tente", et ils ont se sont frappé sur la tête avec leur bébé bourré de coton.

Les jours suivants, toute la ville a parlé (résonné) du bal masqué du sanatorium, heureusement sans notes péjoratives. D'ailleurs, cela n'aurait pas été le cas; J'étais prudent et toujours en phase. Le seul étranger qui est entré sans y être invité était le Dr Negrescu, le médecin-chef de la ville qui, par plaisanterie ou pas, c'est prévalu sur son droit d'inspecter à tout moment du jour et de la nuit, toutes les unités sanitaires. C'était un bon "propagandiste" pour notre cause, donc tout s'est bien terminé.

Avec le souvenir du carnaval que nous allons répéter dans les années à venir, nous sommes entrés au printemps 1958. Pour ce printemps, nous avons prévu deux actions spéciales : l'électrification et la serre.

Depuis longtemps nous sommes avertis par les techniciens de la direction départementale régionale, que l'installation électrique du sanatorium est hyper utilisée et risque de s'effondrer ; Par conséquent, dans le thème de conception du nouveau pavillon CCS, nous avons également prévu la restauration de l'ensemble du réseau. Cependant, en attendant, ce projet a été abandonné, et il nous appartenait de reprendre ce problème à notre compte. L'action est devenue assez simple, facile et rapide. La seule difficulté a été l'achat du câblage ; une grande quantité de câbles électriques (pour tout le quartier du Warthé, comme nous l'a imposé le Conseil populaire) ; Or, les câbles de gros diamètres étaient un matériau déficient dans le pays, dont l'approvisionnement semblait impossible. Comme

dans le cas des tuyaux de l'installation d'eau il y a trois ans, une route vers Bucarest était nécessaire et grâce aux amis pleins de sollicitude du Sanatorium, les responsables du Département des approvisionnements et des ventes du ministère de la Santé, l'impossible est devenu possible: nous sommes entrés en possession des câbles nécessaires. Immédiatement après, le Conseil populaire a complété notre financement et la Compagnie d'électricité a repris les travaux et les a achevés en moins de deux mois. Nous avons maintenant l'électricité pour nous et pour tout le quartier Warthé.

Quant à la serre, l'idée nous est venue cinq ans plus tôt. Depuis la première année de notre arrivée à Brasov, dans l'une des promenades avec Béatrice à la recherche de lieux pittoresques même à la périphérie de la ville, arrivés sur la route de sortie de la ville vers Dârste, nous avons été attirés par une église qui était à peine observable derrière de hauts talons. L'église nous a frappé par sa modestie inhabituelle pour le rite catholique auquel elle appartenait. A côté d'elle, se trouvait une serre qui nous a surpris par la simplicité des moyens par lesquels elle a été réalisée : une tranchée d'environ cinq mètres de long, avec le rivage d'un côté et de l'autre, aménagée pour des semis d'un mètre de large ; au-dessus de la tranchée et des semis, une tente en verre à double pente. Rien de plus simple et de moins cher à réaliser.

La pensée à cette serre m'a poursuivi et maintenant, au printemps 1958, il était temps qu'elle se matérialise. Inspectant les quelques zones du Sanatorium, qui avaient été négligées, inoccupées, je m'arrêtai sur l'espace derrière les écuries. Là, profitant du fait que l'endroit était caché aux premiers regards, les employés s'étaient habitués à jeter des déchets ou des rebuts de machines démontées, jetés pour être réformés. La vue était désolante et insalubre, mais

l'endroit méritait toute l'attention. Dans les deux enceintes du Sanatorium, étirées sur des collines et des vallées, il y avait peu de surfaces planes qui pourraient convenir à une action constructive. Cet endroit, représentant un tiers d'un terrain de football, était juste ce qu'il fallait pour créer un coin horticole. Nous nous sommes mis d'accord dans un regard avec Béatrice qui n'attendait que ça. Je savais que l'horticulture était sa deuxième vocation. Elle s'est contaminée par ce germe depuis son enfance à l'hôpital pour enfants d'Arad, qui était voisin du jardin de la ville. Elle sautait la clôture, et passait tout son temps libre aider les jardiniers et ainsi elle a commencé à soigner et chérir les fleurs.

Au cours des cinq années qui se sont écoulées depuis mon installation au Sanatorium, Béatrice, avec l'incalculable professeur Gr. Popescu, était responsable des arrangements floraux du parc. Chaque année, nous avons dû acheter avec l'argent de l'institution, des dizaines de milliers de semis que les deux, ainsi que les enfants hospitalisés, plantaient et soignaient. Maintenant, en faisant une serre, nous pourrions apporter les économies au sanatorium et nous pourrions effectuer la « thérapie occupationnelle » la plus appropriée pour les enfants.

En mobilisant les employés, nous sommes passés immédiatement au nettoyage, lissage et assainissement du terrain. Après avoir fait quelques mesures au sol, je suis allé au bureau et sous les yeux de Béatrice, j'ai esquissé sur du calque, la future configuration du lieu, où la serre était l'objectif le plus important, mais pas le seul. Tout le travail allait être fait avec nos propres ressources. Nous nous sommes inspirés de la serre près de la petite église à la périphérie de la ville, seulement que nous nous sommes permis de lui donner une taille un peu plus grande et de la compléter avec des annexes un peu plus exigeantes.

J'ai marqué les contours avec des piquets et nous avons commencé à creuser deux tranchées parallèles de six mètres de long, en gardant entre elles une surface de sol pour les semis de deux mètres de large et une autre d'un mètre dans les parties latérales des tranchées. De cette façon, une zone horticole de trente mètres carrés (y compris les tranchées) a été créée. Poursuivant cette zone, nous sommes allés plus loin avec l'excavation pour créer un espace de loisirs, comme une pièce de cinq mètres sur quatre, partiellement souterraine. Entre les espaces horticoles et récréatifs, la communication était totale, sans cloison. Les marges des tranchées, la base de la salle de loisirs et son mur en direction de la colline, nous l'avons consolidé avec du béton coulé dans des coffrages, dans lesquels nous étions devenus des spécialistes.

Un samedi après-midi, je suis parti avec quelques employés, en camion, vers Babarunca, où j'avais vu une autre fois, dans la vallée de Tarlung, une abondance de dalles de pierre larges et fines. Nous les avons trouvés et avons fait deux transports de dalles qui ont suffi pour paver l'intérieur de la serre et les ruelles environnantes.

Dès la phase d'excavation, notre mécanicien, Nea Cetali, avait reçu les dessins, aux dimensions précises, de la superstructure métallique et des encadrements de fenêtres qu'il réalisait jusque tard dans la nuit. Lui aussi également aidé par plusieurs volontaires, a prolongé les tuyaux à proximité de l'écurie pour l'eau et le gaz méthane.

En six semaines, la serre s'était constituée dans les moindres détails et répondait à nos attentes. Si, à ce stade, la partie horticole était un peu vide, la partie récréative était prête pour l'accueil des visites les plus exigeantes: le sol carrelé, le mur qui bornait la colline orné de formes géométriques entrecroisées et multicolores avec des peintures vinyles résistantes (une nouveauté pour

l'époque), le petit lac encastré à l'ombre du mur qui protégeait le semis, habillé de rochers calcaires, recouvert de mousses et de flore aquatique (roseaux exotiques, papyrus, algues), invitait de s'asseoir dans les fauteuils et chaises en osier, assis dans un désordre réfléchi.

Autour de la serre, il y avait d'autres nouveaux objectifs en cours: l'aménagement de "lits" pour les semis extérieurs, la circonscription de tout le périmètre avec une clôture légère en linteaux et du grillage. Pour l'esthétisation de la paroi arrière de l'écurie avec laquelle nous nous séparions des écuries, nous l'avons tapissée de nattes que j'ai fixées avec une palissade de bardeaux peints en vert. Avec un videur avec qui nous avons prolongé la pente du toit et avec un banc fixé tout au long de la palissade, nous avons créé un autre lieu de détente et d'abri en cas de pluie. Mais dans cet environnement extérieur, le coin le plus intéressant qui semblait valoir le détour était celui auprès du bunker creusé dans la colline du côté de la route de Poiana. Il y avait là une hauteur que j'utilisais souvent pour admirer un panorama que j'adorais : la vue glissait vers la vallée, puis passait au-dessus du centre du Schei, puis au-dessus des pierres de Salomon, qu'on pouvait soupçonner et en montant se fixait dans les magnifiques « Dents du Meunier » de Bucegi. Nous ne pouvions pas ne pas profiter des aménagements faits sur place, sans mettre en valeur ce coin. Avec quelques coups de pioche, nous avons lissé le pique de ce monticule en créant une terrasse d'environ quatre mètres, que nous avons entourée d'un parapet en bois simple mais solide. À la base du monticule se trouvait une petite profondeur de terre que nous avons transformée en un lac plus grand que celui de la serre. Sur la pente entre la petite terrasse et le lac nous créerions un "Steingarten" pour lequel j'avais une prédilection personnelle.

Au cours de cette période, début mai, alors que nous approchions de la fin des aménagements de la serre,

j'ai reçu un appel téléphonique de ma sœur qui, d'une voix tremblante, maîtrisant ses pleurs, m'a dit que l'état de santé de Papa s'était soudainement aggravé: dans la station en bus, sur le chemin de son domicile, Papa a perdu connaissance et s'est effondrée sur la chaise voisine. Le médecin de famille, Mitică Popescu, craigne que ce soit quelque chose de très grave, que cet accident va se répéter et que sa vie est en danger.

Dès que j'ai eu cette nouvelle dramatique, toutes mes pensées étaient dirigées vers la recherche d'une opportunité de voyager à Bucarest. Je ne pouvais faire juste un saut entre deux trains : cette fois, je devais être avec lui au moins quelques jours. En quelques jours, nous avons rassemblé et se sont rassemblé suffisamment de problèmes qui nécessitaient des démarches et des résolutions au ministère et à d'autres forums centraux, et donc il ne s'était pas écoulé une semaine qu'avec un train du matin je suis arrivé dans la capitale. Je me suis précipité vers la maison et dès que j'ai tourné le coin de la rue, Lucky a prédit mon arrivée et l'a annoncé avec des aboiements gémissants. J'ai traversé le vestibule, encombré, en plein désordre, par des objets étrangers, et traversé le hall, devenu trop étroit par l'accumulation de caisses, de coffres et même de quelques bassins. À travers l'obscurité à peine percée par une ampoule faible, trébuchant sur des choses, je me suis engagé sur le chemin qui permettait difficilement l'accès à la chambre des parents.

Je suis entré et j'ai vu papa, allongé sur le lit, le visage un peu plus tiré, plus pâle et plus cerné. Il n'avait pas voulu que je découvre sa nouvelle souffrance, mais maintenant, quand je l'ai su, il essayait de montrer qu'elle était de moindre importance et nous devions le traiter avec indifférence. Silvia, ma cousine tonique et altruiste, était également présente, prête à sacrifier son temps et à soutenir

ses proches. Sur les conseils de Mère et Silvia, nous nous sommes rassemblés tous les quatre dans le coin le plus éloigné de la pièce, plus loin de la porte et avons commencé à chuchoter, afin de ne pas « déranger » nos voisins. Ils m'ont parlé des choses de tous les jours, adoucissant autant que possible les événements désagréables et évitant complètement le sujet de la maladie de Papa. Je leur ai raconté des nouvelles de Brasov les bêtises de nos enfants. A ce moment, on a entendu des pas lourds dans le hall. Ma mère et Silvia, ayant vécu des choses, se sont tues et m'ont fait signe me taire.

Les pas se sont approchés, suivis de violents frappes et de la tentative d'ouvrir la porte que Mère avait entre-temps fermée à clé. Puis, la voix enragé du colocataire Barsa:

- "Ouvrez voleurs. Je vous ai apporté le loyer. Pour la lumière, ce mois-ci je ne vous donne rien ; vous m'avez assez chargé les calculs des derniers mois, espèces d'insatiables. Vous avez vécu toute une vie de la sueur des autres et maintenant vous voulez faire de même, mais cela ne fonctionne plus. Ouvrez la porte, je sais que vous êtes là; vous restez cachés de peur, lâches "... et il a commencé à frapper comme avant, avec les poings puis avec les pieds, à la porte.

Dès le premier instant, j'ai voulu me dépêcher mais maman et Silvia, avec la force du désespoir, m'ont pris dans les bras et m'ont retenu. Les frappes résonnaient de plus en plus fort et il se mit à pousser la porte de toutes ses forces, avec les épaules. Essoufflé d'effort, la source des insultes ne faiblissait pas : "bêtes exploitantes, capitalistes, squelettes, cadavres ambulants, votre place est au cimetière" ...

Lorsque la porte était sur le point de céder, et les hurlements continuait, j'ai pu me libérer des emprises de Laocoon et faire irruption dans hall. Effrayé et paniqué,

"l'adversaire" a pris la fuite, sautant par-dessus les obstacles et s'est barricadé dans sa chambre.

Mon état de colère était terrible. Je n'avais vécu qu'une seule fois une situation de non-maitrise de moi-même, d'incapacité à me contrôler, à prévoir les conséquences. J'ai commencé à mon tour à frapper avec mes poings et mes pieds dans la porte, puis je l'ai poussée de toutes mes forces avec les épaules; Je l'ai entendue craquer. Au moment où j'allais **percer**, la femme de Barsa a ouvert la porte et est apparue avec son bébé dans mes bras. Levant les yeux, j'ai vu une petite fille d'environ deux ans, en larmes, me regarder avec crainte. Le regard de l'enfant m'a déséquilibré ou, plus précisément, m'a équilibré (calmé); soudain, je suis devenu lucide, sans que la colère me quitte. Alors j'ai rugi:

"Bon à rien, vipère, sors de ta tanière et viens rendre des comptes!"

"Pardonnez-nous, monsieur le docteur, pardonnez-lui!" sa femme pleurait en larmes. Du fond de la pièce on entendait sa voix, étouffée par la peur: "Pardonnez-moi, je ne le referai plus!"

"Sache que si je découvre que tu oses encore les insulter, je prends le premier train et viens t'écraser comme un ver !" et je suis retourné dans la chambre des parents, ayant encore dans l'oreille les pleurs de l'enfant et de sa mère.

Cette scène déplorable que je n'aurais jamais voulu vivre, a été bénéfique pour mes parents. Les tensions se sont apaisées, non seulement de la part de Bârsă mais aussi des autres qui, bien sûr, ont appris ce qui s'était passé.

Je suis resté trois jours à Bucarest pour résoudre mes problèmes au ministère et je suis retourné à Brasov, laissant les parents avec leurs inquiétudes mais plus calmes.

À mon tour, revenant de l'enfer, des manques et de la décadence dans lesquelles mes parents étaient contraints de vivre, j'ai retrouvé la paix, prenant mes enfants dans mes bras, jouant et plaisantant avec eux, passant tout l'après-midi et le soir ensemble.

Le lendemain, je suis allé chercher les deux petits sacs à dos que j'avais commandés au seul maroquinier privé de la ville. Je les ai essayés à la maison et ils convenaient à merveille sur les petits dos des enfants. Après le déjeuner, ainsi équipés, nous sommes tous allés à Poiana Stejerișului, à un rythme cadencé, devant "Babette" (comme nous avons surnommé, secrètement entre nous, Béatrice pour sa réticence au tourisme de montagne).

Les mêmes jours, nous avons fait un "conseil de famille" parce que tante Sophie nous a demandé un congé de deux semaines pour aller dans sa famille à Tâlmăciu. Comme elle savait que ce serait difficile pour nous avec les enfants, elle a proposé de les prendre et de les soigner là-bas. J'ai laissé la décision à Béatrice, qui a accepté. Après deux semaines, ils sont revenus, avec Mihăiță un peu plus faible et plus pâle. Il avait eu une fièvre éruptive à Tâlmăciu, rougeole, selon tante Sophie. L'inconvénient est que lors de cette visite, sa famille a convaincu tante Sophie de s'installer à Tâlmăciu et de nous quitter, j'ai donc reçu un préavis de deux semaines. Face à la situation, nous avons évalué les perspectives : le mois prochain, juillet, nous allions tous partir à la mer; En août, les grands-parents d'Arad viendront chez nous, donc seulement à partir de septembre, le problème de l'embauche d'une nouvelle bonne devient urgent, raison pour laquelle, Béatrice a demandé déjà à nos employés femmes de rechercher parmi les connaissances une personne convenable.

Après deux semaines, nous avons dit au revoir à tante Sophie, trouvant étonnamment que de chaque côté la

séparation n'était pas une déchirure. Ensuite, nous avons fait nos valises pour partir à la mer. Ce fut une nouvelle expérience, non seulement parce que, pour la première fois, les enfants verront la mer, mais aussi parce que nous inaugurons un nouveau mode de vacances. Nous allions au camp, à Agigea, avec certains de nos employés. J'ai préparé ce camp au printemps. La suggestion nous a été donnée par nea Cetali, notre mécanicien, qui, comme on le sait, était venue par transfert du Sanatorium Agigea et qui y entretenait des liens étroits avec l'environnement de là-bas. Par lettre et par téléphone, nous avons établi une relation plus que collégiale avec le Dr Enea Olteanu, le directeur du Sanatorium TBC Agigea et nous nous sommes mis d'accord pour effectuer un échange de services avantageux pour nos deux collectifs de salariés: en été nous venons avec des tentes, nous nous installons sur la plage du Sanatorium et bénéficions de leurs services (douches, cantine, etc.) et eux, en automne, bénéficient d'un hébergement dans les espaces de nos employés et de tous les autres services. Cet échange de bons offices je l'ai engagé pour de nombreuses années qui ont suivi. Le camp de plage durera deux mois, juillet et août, les candidats devant être programmés en deux séries.

Dès les premiers jours de juillet, j'ai envoyé à Agigea le camion chargé de quelques employés et une tente militaire de vingt personnes, procuré par l'administrateur Slăvoaca. Ma famille est venue en train, avec le reste du groupe d'employés qui s'étaient inscrits à la première série. Nous sommes arrivés tôt le matin et la première chose que nous avons faite a été de courir jusqu'au rivage, d'enlever nos chaussures et de rester près de l'eau au bord de la mer. Avec Béatrice à mes côtés, je vivais de tous mes sens le moment mémorable de la rencontre pour la première fois des enfants avec la mer. Mitibus, après quelques pas, s'arrêta, regarda longuement l'infini de la mer qui lui

envoya sur ses pieds, vague après vague, tournant vers nous ses yeux étonnés, me demanda: "Papa, pourquoi marche-t-elle la mer?"

Et c'est ainsi que notre première vacance en famille sur le littoral a commencé. Les hôtes ont fait une exception pour nous et nous ont honorés d'une chambre dans un pavillon d'habitations, nous privant des plaisirs et des inconvénients de la vie en tente. Sauf les nuits, tout le temps nous l'avons passé avec nos chers camarades de travail, sur la plage ou autour de la tente.

Les vacances sont passées rapidement et très agréablement et, fin juillet, avec un repas de fête, nous avons dit au revoir au Dr Enea Olteanu et à ses camarades, qui nous ont obligés par une hospitalité si chaleureuse.

Lettre de Jeurissen

De retour à la maison après les vacances à la mer, nous avons repris notre activité. Les enfants sont tombés aux mains d'Omama et d'Otata d'Arad, qui venaient d'arriver. Nous, occupés aux tâches de la section, d'autant plus que nous devons couvrir aussi l'absence de plusieurs collègues en congé, nous avons encore le temps d'aménager la serre. J'avais établi le lien avec trois jardiniers exceptionnels de trois points différents de la région, Sibiu, Avrig et Cristian, qui, par leur talent, ont anobli leur lieu de travail.

À travers les voyages que j'ai dû faire en tant que phtisiopédiatre régional, j'avais découvert une oasis d'une beauté horticole inimaginable. Le préventorium Avrig aménagé dans l'ancienne résidence d'été du baron Bruckental, possédait un immense parc, entretenu à un haut niveau de raffinement paysager, par un ancien jardinier qui semblait hérité de l'époque des Habsbourg. L'asile pour enfants de Sibiu, également logé dans une ancienne résidence noble, était entouré d'un parc plus petit qu'Avrig, mais spécialisé dans la flore alpine, pour les coins de pierre. À la Maison agricole collective (GAC) de la commune de Cristian, un autre jardinier, Boltres, par sa passion horticole, en plus de ses tâches de routine, a fait des merveilles dans la serre du GAC et dans sa propre cour, sélectionnant et cultivant des espèces rares de fleurs, parmi ce que je n'avais jamais vu auparavant.

Ces trois lieux qui, par leur beauté, vous transposaient dans un autre monde, sont également devenus familiers à Béatrice. Avant même d'avoir la serre

du Sanatorium, chaque fois que nous avions l'occasion, nous rendions visite à Avrig, Sibiu ou surtout Cristian, qui était proche de nous, à dix kilomètres de Brasov. Depuis la création de la serre nos visites se sont épaissies et sont devenues intéressées: nous revenions chargés de plantes qui venaient combler les vides entre les semis. En peu de temps, la serre a acquis une apparence épanouie.

J'ai été particulièrement ravi de la manière miraculeuse dont poussait la plus belle plante que j'ai rencontrée: la fleur du Christ ou la passiflore, que j'ai reçue de Boltres. Ses tentacules s'étiraient les yeux sur les piliers verts de la serre. J'étais également heureux à l'idée de ce à quoi ressemblerait le paysage vivant autour de la serre au printemps, avec les coins de mousses de montagne et de fleurs de pierre que j'avais prises à Sibiu.

Alors que j'avais de telles préoccupations, à la mi-août, un matin, j'ai reçu un appel téléphonique d'un officier qui s'est recommandé et m'a convoqué à midi à 15 heures, à la Sécurité. C'était la première fois qu'une telle chose m'arrivait. Je n'ai plus eu envie de repas et je suis partie avec Béatrice, pensivement, vers la maison. Avec mes beaux-parents qui partageaient notre préoccupation, nous avons commencé à faire des hypothèses, des plus sombres. Avant de partir, la question s'est posée de savoir comment s'habiller. Mon beau-père, expérimenté, a dit sans y croire, mais en fait, très grave, qu'il ne serait pas mal de prendre aussi un pull (en pleine chaleur).

Je suis arrivé à la Sécurité, où, depuis la porte, ma convocation était connue. Un soldat m'a conduit dans le bâtiment central et m'a présenté une pièce où deux officiers, jeunes, intelligents et aimables, m'attendaient. Ils ont commencé à me faire une conversation protocolaire, puis à entrer dans le sujet: quels collègues légionnaires avais vous eut durant la faculté? J'ai réfléchi et avec un peu de retard j'ai dit: Ionescu Ion. Il avait été le chef de notre

année; c'était un phénomène; il avait de loin la moyenne la plus élevée à l'examen d'admission et a continué à avoir des performances inhabituelles (note 9 en anatomie, au professeur Rainer qui ne donnait jamais des notes supérieures à 7). Ce collègue était très beau, mais dur et non communicatif, hostile à l'exception de ses «camarades». Après quelques années, il est disparu sans laisser de trace, on ne savait rien de lui; il semble qu'il ait tenté de traverser le Danube vers les Serbes et, selon certains, il avait été abattu à cette occasion.

Les officiers, ont noté le nom avec un air indifféremment, comme s'ils le connaissaient et attendaient toujours que je produise la liste entière. Une autre pause a suivi et j'ai donné un autre nom: Ciocâlțeu Vintilă, le fils de notre ancien doyen, éminent étudiant et médecin, qui a été exilé dans un coin de la province et est décédé depuis environ deux ans de la sclérose en plaques. Après avoir noté ce deuxième nom aussi, une pause embarrassante s'ensuivit.

"D'accord, mais qu'en est-il des autres?"

"Je ne me souviens pas!"

"Comment pouvez-vous? L'école de médecine de l'époque était réputée pour être pleine de légionnaires. »

"Je ne sais pas parce que, étudiant, je suis tombé malade de la tuberculose et j'ai été admis au sanatorium pendant longtemps."

"C'était en 1942" (ils connaissaient toute ma biographie), or on vous interroge sur les premières années d'études, à partir de 1939, 1940, 1941 quand le mouvement légionnaire étaient en pleine gloire ! "

J'ai gardé le silence. Ils ont été édifiés, ont froncé les sourcils, puis, sérieusement, ils m'ont dit:

"Nous vous laissons réfléchir. Vous avez du papier devant et vous devez rédiger la liste la plus complète ", à

laquelle, bien sûr, ils ont ajouté" Vous aurez assez de temps pour vous souvenir! " et il se sont retiré.

Je me suis retrouvé seul, entre quatre murs, sans personne ni rien autour, sauf une table et deux ou trois chaises, sans fenêtre pour voir le monde, seulement une lumière au plafond. Une sensation désagréable de claustration, de plus en plus pressante au fil du temps. Bien sûr, je connaissais de nombreux noms, mais je n'avais jamais été délateur, et malgré tous les risques, je n'avais pas l'intention de le devenir maintenant. Alors je suis resté et j'ai attendu, commençant à essayer de m'habituer au fait que "j'étais perdu". Après un certain temps, alors que tous les espoirs se brisaient, la porte s'est ouverte et l'un des officiers (qui me regardait probablement à travers le viseur) a regardé la feuille de papier blanche et avec un air de mépris a dit "Vous êtes libre!" Je suis sorti, j'étais vraiment libre. La soir s'était installé depuis longtemps. Vidé psychiquement des forces, j'ai gravi la colline plus rapidement que d'habitude. L'épisode s'est terminé sans aucune conséquence visible, mais depuis lors, j'ai senti, à travers d'innombrables détails de la vie, que le peu de confiance que j'avais des autorités a été retiré.

Vers la même époque, j'ai été confronté à un nouveau défi: j'ai été appelé, avec le secrétaire de notre organisation de base, au secrétaire régional pour me proposer de rejoindre le parti. Il m'a dit que j'étais resté le seul directeur d'unité sanitaire, non membre du parti. Avec tous les arguments qui m'ont été présentés, je me suis échappé en invoquant mon origine "malsaine" du point de vue du parti. Il était évident que ma seule chance de me maintenir à flot était le travail sans relâche et ses résultats aussi visibles que possible.

Début septembre (1958) dans la famille eut lieu l'évènement d'embauche d'une nouvelle bonne chez les enfants. Un de nos assistants est venu nous recommander

une personne d'une cinquantaine d'années, une dame d'apparence plaisante, qui appartenait à l'ancienne élite saxonne locale, fille d'un directeur de banque, devenue veuve en je ne sais pas dans quelles circonstances (déportation?) et ayant à son tour, une jeune fille, fonctionnaire à Bucarest, toutes les deux étaient à court de ressources et forcées de recourir à des emplois inférieurs à leur niveau de préparation et d'exigence. Nous nous sommes jaugés les uns les autres et avons compris : pour une durée indéterminée, elle deviendrait tante Ada pour Mitzibus et Aditzi.

Avec le début de la nouvelle année scolaire, selon une planification et une préparation précoces, j'ai dû effectuer deux actions de terrain prophylactiques antituberculeuses. Probablement en raison de ma propre formation à l'école du professeur Nasta, j'ai considéré qu'un phtisiologue ou un phtisiopédiatre, outre son activité principale, thérapeutique, au lit du patient, devait apporter sa contribution aussi du côté prophylactique, à travers une activité de terrain.

Depuis l'année dernière, je participe avec notre équipe médicale à une campagne de dépistage à la tuberculine et de revaccination antituberculeuse (BCG) chez les enfants d'âge préscolaire de plusieurs districts de Brasov. J'ai été surpris par la grande efficacité de la détection biologique (tuberculine): à partir d'une certaine intensité des réactions tuberculiques, la proportion de ceux découverts (radiologiquement) atteints de tuberculose ou d'infection, était très élevée.

Fort de cette expérience active, nous avons décidé, à l'automne 1958, de donner un coup de main au dispensaire TBC de Fagaras, qui pouvait difficilement couvrir la zone rurale du quartier. En laissant les soins hospitaliers à la charge de Béatrice et la doctoresse

Margareta Petcu, nous "les garçons", les quatre médecins du sanatorium (I. Georgescu, I. Rogoz, G. Stein et moi-même) ont formé quatre équipes, composées de médecin, sœur et secrétaire pour la partie scripturale de la campagne. Les équipes, ainsi que le matériel biologique et les outils nécessaires, nous nous sommes embarqués dans notre vieux camion et nous sommes partis sur les routes de Fagaras. La campagne a duré une semaine. Le docteur Langa, chef du dispensaire de Fagaras, très reconnaissant de notre travail bénévole, a judicieusement établi les itinéraires, de sorte que le camion avec Ghiță Moroianu au volant, laissait le matin les équipes dans quatre communes successives, les reprenait dans l'ordre inverse et les amenait chez les hôtes choisis par le Dr. Langa parmi les prêtres, professeurs ou les ménages les plus hospitaliers. Les plus sollicitées dans cette campagne étaient les "filles" (infirmières, sœurs) avec en tête la nouvelle sœur en chef Viorica Lazar, qui le soir, au lieu de se reposer, étaient occupées jusque tard dans l'ébullition de seringues, aiguilles et pinces, faisant des milliers de tampons, etc. Cependant, nous avons tous eu des moments de répit et de plaisir pour profiter de l'ethnos pure et de la nature magnifique des plaines sous-montagneuses de Badea Cârțan.

Le sacrifice que nous avons fait a été bénéfique non seulement par le travail prophylactique lui-même, mais aussi par les résultats scientifiques que nous avons ensuite traités. La campagne de Făgăraș a été renouvelée au cours des deux années suivantes (1959, 1960), nos équipes étant reçues avec encore plus de sollicitude.

Après une brève pause, en octobre 1959, nous avons commencé une nouvelle campagne, cette fois à Brasov, beaucoup plus complexe et à long terme. Elle comprendra tous les 18 000 élèves de Brasov (7 - 18 ans) et consistera en un dépistage biologique (D), c'est-à-dire un

test à la tuberculine, une immunisation (I), une vaccination BCG et une chimio prophylaxie (C), c'est-à-dire une administration d'hydrazide en fonction du contrôle radiologique. Cette action DIC sera répétée semestriellement pendant les cinq premières années puis annuellement, tout au long de la scolarité. Par conséquent, afin de garder une trace de toutes les opérations, nous avons imprimé des dizaines de milliers de feuilles individuelles de matériau durable qui puissent résister aux manipulations et aux notations des douze années de formation.

En gardant, d'une manière générale, le modèle d'organisation de la campagne de Făgăraș, nous avons formé cinq équipes dirigées par Béatrice, moi-même et mes collègues I. Georgescu, I. Rogoz et D. Zaharia, à chaque équipe ayant en charge, en moyenne, 3500 élèves. Le camion nous emmenait le matin et nous ramenait à la maison le soir. Cette campagne a duré deux semaines. Les résultats, très fructueux, deviendront visibles avec l'accumulation de données au fil des ans.

Début 1959, en février, nous avons eu la joie de voir un grand mouvement sur la colline de Warthé, derrière notre villa d'habitations: la construction d'une route pour relier Brasov à la station de sports d'hivers de Poiana commençait. J'étais depuis longtemps au courant de ce projet que j'attendais avec impatience car il facilitait beaucoup nos accessibilités. Pendant plusieurs mois, j'ai eu des signes que le moment approchait ; des hélicoptères tournaient toujours dans notre région, au-dessus de la Warthe, prospectant de haut le tracé de la route future, qui serait très différent de l'ancien sentier.

Pour cet œuvre, chère mais très utile, nous devons être reconnaissants au serveur Șerbănică (Șerbănescu), devenu par des merveilles partisans, le directeur du

complexe Aro Palace. Le serveur Șerbănică est le véritable moteur de l'émancipation de Brasov de la sixième décennie. Ce gars analphabète qui grondait ses employés en leur donnant des coups de pied dans le cul, mais qui se battait comme un lion pour eux (les deux tiers des serveurs d'Aro avaient "l'Ordre du Travail" contre 1% des médecins), le même individu, usant également de l'influence auprès du Premier ministre Maurer et d'autres potentats de l'époque, utilisant tous les moyens (y compris l'auto-utilitaire imaginée par lui, avec des goutés bien chaudes, présente dans les lieux de chasse les plus difficiles des grosses pointures), a réalisé en peu de temps un vrai bond de Brasov et de ses environs. Il a doublé l'hôtel Aro et lui a donné un caractère international, il a dynamisé la construction de la nouvelle gare et la systématisation du quartier environnant, il a créé de nouveaux ensembles de loisirs (Le Cerf Carpatin, la Citadelle), il a mis en place le Festival du Cerf d'Or qui a donné un éclat culturel à la ville de son temps, à travers de participants de renommée mondiale. Ce fondateur, nulle part enregistré, a accompli plus pour Brasov que tous les maires, préfets et premiers secrétaires de parti qui ont succédé à la direction pendant la longue période que je connais. Par cette route, le serveur Șerbănică, avec préméditation, a jeté les bases de la relance de la station de sports d'hiver Poiana, dans laquelle, dans sa courte vie, il a réussi à inscrire quelques autres réalisations marquantes.

Dans la phase initiale des travaux de la chaussée, on nous a également demandé de leur donner un coup de main. Établissant de bonnes relations avec l'ingénieur Diaconescu, le chef de chantier, je lui ai donné la loge du concierge du côté de Warthé et d'autres petits espaces pour ranger les outils et des effets plus précieux, je lui ai assuré l'accès au téléphone et à une série d'autres petits mais indispensables services jusqu'à la phase, dans laquelle ils

sont venus organiser leur propre base, ce qui nous a apporté la gratitude de la direction du chantier.

En peu de temps, le travail est devenu très important grâce à la main-d'œuvre et aux machines mobilisées et les progrès sont devenus plus visibles. Dans mon peu de temps libre, généralement au crépuscule, la nouvelle route est devenue la promenade préférée, j'ai également entraîné les enfants. Moins désintéressés, deux de nos employés, le technicien radiologue Munteanu et l'administrateur Slăvoaca, qui avaient commencé à installer leurs propres **ménages** sur une crête de colline à côté du Sanatorium, surveillaient également l'avancement du chantier, en particulier en ce qui concerne les tas de déchets qui restaient sur le bord, et à mesure que la route progressait, leurs modestes bâtiments progressaient également.

Fin avril, j'ai interrompu mon travail et je suis parti avec vingt autres collègues de la ville pour un échange d'expérience de trente jours à Budapest. C'est ainsi que je répondais à une visite effectuée il y a un an par un groupe équivalent de médecins budapestois. Les éléments très intéressants du côté touristique (que Béatrice a partagé au cours des trois derniers jours, lorsqu'elle est venue avec un voyage réservé par l'ONT) ne sont pas **repris**. De cette longue visite à Budapest, je ne veux pas manquer deux moments qui me semblent importants. Au milieu du stage, nous avons été invités à la magnifique mairie au bord du Danube, par le vice-président de l'institution responsable des problèmes sociaux culturels, y compris les sanitaires (position homologue avec la dirigeante de notre groupe, le docteur Ana Teodorescu). La réunion devait être de nature protocolaire mais a pris une tournure pénible. Toute la présidence budapestoise s'est lancée contre nous, nous accusant d'avoir aboli la libre pratique, en fermant les cabinets médicaux privés et qu'ainsi nous avons violé les

droits fondamentaux, que nous avons terni Hippocrate, etc. Nous étions d'accord avec eux, sauf que nous n'avions aucune culpabilité, ce n'était pas nous qui faisons les lois dans le pays. Le docteur Teodorescu a fait quelques excuses marxistes de circonstance, puis nous sommes partis un peu en lambeaux (contrariés). Les jours suivants, j'ai été plus attentif à certains détails qui m'avaient échappé: presque toutes les maisons des rues les plus importantes avaient une ou plusieurs plaques de cabinets médicaux privés pour ne plus rappeler aussi les nombreuses plaques de cabinets d'avocats privés, des firmes d'artisans, etc. Et cela, en 1959, sans aucun lien avec les événements dramatiques de 1956, car la pratique privée n'a jamais été entravée dans le pays voisin.

Le deuxième moment, important pour moi, s'est produit à l'occasion de ma visite à la Clinique de Phtisiologie. J'ai été reçu par le chef de la clinique, le vénérable professeur Kovacs, considéré comme le "patriarche" de la médecine hongroise. J'ai été traité avec indifférence, même avec supériorité, jusqu'à ce qu'il me demande si je connaissais le professeur Nasta et ce qui se passait avec lui ces derniers temps. Quand il a appris que j'avais été son assistant, il a sursauté et a exclamé: "Le professeur Nasta! Vous ne savez même pas ce que vous avez. Il est la plus grande personnalité du monde de la phtisiologie et pas seulement de la phtisiologie. Sa présence aux congrès internationaux est une célébration de la science et de la culture! » A suivi une discussion plus chaleureuse, au cours de laquelle j'ai essayé d'éviter de répondre à la deuxième question bien sûr: ce qui est arrivé au professeur Nasta récemment, car j'aurais dû lui dire que le professeur est expulsé de toutes les fonctions, qu'il n'a plus le droit de signature, qu'il est banni étant considéré comme un ennemi de classe, déviant, qu'il a récemment été "démasqué" dans un procès public humiliant, avec un

groupe d'intellectuels "idéalistes", avec Milița Pătrașcu, avec Andricu, et ainsi de suite.

Avec les pensées troublées par ces réunions, j'ai quitté Budapest et suis retourné à Brasov pour organiser le premier congrès, la première Conférence nationale sans Nasta. Le 14-16 juillet (1959) devait avoir lieu à Poiana, une réunion scientifique sur les thèmes de la phtisiopédiatrie, avec la participation de plus de trois cents phtisiopédiatres, pédiatres et phtisiologues de tout le pays. Il fallait une large mobilisation de forces : tous nos médecins, une partie du personnel intermédiaire et administratif du sanatorium, plus des médecins du réseau TBC de la ville ainsi que certains de l'Institut de phtisiologie. Les fonds ont été fournis par le ministère de la Santé et l'USSM. Nous avons loué une partie de l'hôtel Sport à Poiana, mais nous avons dû réserver des logement dans notre sanatorium dans ce but, nous avons dégagé, autant que possible la 5ème section. En même temps, le sanatorium devait être très beau, car l'un des trois jours du Congrès auront lieu dans notre institution.

Le maximum d'agitation était lors du dernier jour avant la Conférence, quand, pendant 24 heures, j'ai dû faire des dizaines d'allers-retours vers la gare, jour et nuit, pour recevoir personnellement les délégations qui venaient en train de tous les coins. Au final, tout s'est bien passé, le contenu scientifique était intéressant, l'organisation a été jugée excellente et le Sanatorium a reçu les plus grands éloges.

Pour moi, comme pour d'autres, l'intégralité de la Conférence, du mot d'ouverture aux conclusions, sans Nasta au présidium, sans ses interventions décisives, sans sa verve hyper-érudite et incandescente, me semblait être sans fluide vital, dépourvue de grâce.

Le succès de la Conférence nationale a eu, dans une large mesure, comme effet la dotation du Sanatorium par le ministère de la Santé, avec un fourgon destiné à résoudre de manière optimale nos besoins de transport et d'approvisionnement. Avec son entrée en service, le sentimental en moi a eu un chagrin quand le vieux camion, qui avait rendu tant de services, est venu sur ses roues à l'écurie pour devenir un dépotoir.

Toujours en 1959, la reprise des concours de médecine doit être rappelée comme un événement important. Depuis 1947, date à laquelle j'ai remporté le dernier concours de secondariat, pendant douze ans, l'occupation des postes et promotions ont été faits par nominations, par décisions arbitraires, permettant l'arrivisme politique et l'ascension sur de postes non mérités de beaucoup de néophytes. A plusieurs reprises, lors des réunions du ministère ou de l'USSM, j'ai soulevé (comme d'autres) la question de la nécessité des concours. Invariablement, nous étions apostrophés que nous voulions re-introniser des pratiques des pays capitalistes ou quelque chose comme ça. Enfin, désormais, sous le ministériat de Voinea Marinescu, les concours ont été réintroduits, à commencer par un examen de certification sur le poste que chacun des milliers de médecins en activité devait passer. La nouveauté de cet examen, incluse également dans le règlement de tous les futurs concours, était l'introduction de la "note citoyenne". La première épreuve, celle des titres et travaux, se voit attaché la note citoyenne décernée par la "filière du service du personnel".

Nous avons, donc, tous été obligés de passer l'examen de certification. Notre collègue phthisiologue, le docteur Teodorescu, également militant, vice-président du Conseil du peuple, a reçu d'office, lors de la première épreuve (citoyenne) 20; Moi, en tant que directeur de

l'hôpital, la note 16, et Béatrice et les autres médecins du sanatorium, la note 15. Il s'en est suivi les trois autres épreuves (deux cliniques et une de laboratoire) qui ont un peu atténué les différences du départ, mais la note citoyenne avait un rôle substantiel dans le calcul de la moyenne finale et donc dans le classement. Dans tout le pays, l'examen a été marqué par l'iniquité de la note citoyenne qui, en signe de vigilance du parti, se perpétuera à toutes les futurs concours, au bénéfice des militants et de ceux avec des origines ou des activités "saines". Malgré ces conditions discriminatoires, toute notre équipe médicale c'est mis à bosser pour l'examen pendant deux mois et ils ont obtenus de bons classements.

Arrivé à l'automne 1959, il était temps d'inscrire les enfants à la maternelle. Mihăiță avait cinq ans et Adiți avait un an de moins. Ils ont été acceptés sans problème à la maternelle allemande du centre-ville, celui de la rue derrière l'hôtel Aro. J'aurais eu toutes les raisons d'être satisfait si Béatrice n'avait pas encore imposé son point de vue, spartiate : les enfants doivent se former pour leur comportement dans la vie, alors ils doivent aller seuls à la maternelle. Cela me semblait une ineptie, une immense imprudence de laisser deux enfants parcourir seuls un chemin isolé à travers la forêt, puis par la longue et abrupte rue Axente Sever, puis environ deux kilomètres sur une artère circulée et enfin, au coin d'Aro, de traverser une intersection avec un trafic effrayant. Je n'avais personne à qui parler à cet égard, donc avec l'auteur de l'initiative, Béatrice, j'ai accompagné les enfants le premier jour de maternelle.

Le lendemain, l'itinéraire a été répété, cette fois uniquement avec Béatrice comme accompagnatrice. Le troisième jour elle a laissé les enfants marcher seuls et Béatrice les a suivis, sans se faire remarquer, pour voir

comment ils se comportaient et s'ils obéissaient aux instructions. Comme tout c'était bien passé, dès le quatrième jour, les enfants ont été livrés à leurs sort et à la miséricorde de Dieu. J'ai eu du mal à m'habituer à cette situation : des enfants tout petits, sous le vent, sous la pluie, sous le blizzard, seuls, sur des routes dangereuses, tandis que tante Ada, leur nounou reste à la maison, au chaud, en tricotant, en lisant ou faisant pétrir la pâte pour un gâteau. Et cela, parce que c'est ainsi qu'a ordonné la "maîtresse de maison". C'est à peu près ce que je pensais ou reprochais, sans vouloir en faire un "casus belli", pour imposer mon point de vue. Les seuls qui m'ont compris étaient les fidèles amis des enfants, les chiens Romi et Zolli, qui les ont régulièrement accompagnés lors du départ mais seulement jusqu'à l'entrée dans la rue Axente Sever, jusqu'à la dénommée Vila Neagră. Après quelques jours, Romi et Zolli ont appris leur emploi du temps et se sont habitués à les attendre à Vila Neagră et les accompagner sur le chemin du retour à la maison. J'ai essayé d'apprendre aux chiens à descendre sur la rue Axente Sever, mais, je ne sais pas pourquoi, je n'ai pas réussi. Après un certain temps, je me suis habitué à l'idée, et la pensée des dangers de ces routes n'est revenue que rarement, de plus en plus rarement. Je ne sais pas combien cette expérience imposée par Béatrice, à servi aux enfants dans leur vie, mais il est sûr qu'elle a servi aux bonnes.

Tante Ada s'est intégrée à la vie de famille plus que tante Sophie. Je me souviens des préparations culinaires spéciales, des décorations qu'elle a faites dans la maison pendant les vacances de Noël de 1959 à 1960, des cadeaux qu'elle a faits aux enfants et même à nous et en général, sa contribution à une atmosphère chaleureuse, très agréable, en famille, pendant les moments festifs. Je ne pouvais que lui reprocher de manifester une certaine partialité : tante

Ada semblait aimer plus son "Bubuș" (Mișibus) que Addiți, c'est à dire le contraire des sentiments de tante Sophie.

Le passage en 1960 s'est fait avec un réveillon en famille, ensemble avec quelques-uns des voisins colocataires. Ensuite, je suis entré dans le rythme habituel de l'activité dans les sections et dans un intense programme de lectures bibliographiques et d'élaboration d'articles scientifiques. Mais j'avais aussi une épine irritante : le service de chirurgie. Le docteur Iacovlenco, en qui j'avais tant cru, m'a déçu, tout d'abord par la qualité de l'acte opératoire: une opération d'exérèse durait environ quatre heures, presque le double par rapport aux opérations similaires du professeur Cărpinișan; souvent, des techniques chirurgicales choisies, étaient plus faciles pour le chirurgien mais plus néfastes pour le patient (approche intra-péricardique des éléments hilaires) et ce qui était plus grave encore, les indications chirurgicales étaient fréquemment dépassées: le patient entré en salle d'opération avec l'indication d'une exérèse lobaire et repartait avec tout un poumon extirpé.

L'attitude même du Dr Iacovlenco envers notre collectif laissait à désirer. Quelques mois après son arrivée, sa présence aux réunions de garde a commencé à décliner et, quand il venait, il semblait de plus en plus distrait, moins intéressé. Avec le temps, il a cessé de nous honorer de la présence, même lors des réunions de mercredi où les indications chirurgicales étaient discutées. Il était évident que nos relations de travail se détérioraient. En même temps, il y avait une tendance croissante à l'autonomie de la section de chirurgie : la sœur en chef et la sœur intendante n'étaient pas autorisées à faire tourner le personnel, à planifier des congés ou des journées libres. Le service de chirurgie devenait un état dans l'état, une enclave, un corps étranger dans le corps du sanatorium.

Cette situation tendue s'est maintenue et a progressé. A trois ans après la création de la section, la goutte qui a fait déborder le vase s'est produite. Un jour de l'été 1960, Mme Tatoi, la secrétaire qui était également responsable des hospitalisations, annonça, contrariée, que le service de chirurgie lui avait demandé de faire les formalités d'hospitalisation pour un patient adulte. Un adulte dans un service pour enfants était une ineptie épidémiologique ! Je me suis immédiatement rendu chez le Dr Iacovlenco, qui s'est justifié en disant que c'était un cas d'urgence, envoyé par le service de chirurgie de l'hôpital régional et qu'il avait déjà subi une pré-anesthésie. Mis devant un fait accompli, je lui ai fait remarquer qu'à l'avenir, s'il y a des situations similaires, c'était à lui de descendre à l'hôpital de la ville et opérer là-bas ce qu'il veut.

Je pensais que le différend était clos, mais il ne s'est passé même pas une semaine et Iacovlenco hospitalise un nouveau cas, cette fois une jeune adulte. J'ai décidé que la semaine prochaine j'irais au Ministère, au Département de la Tuberculose et à l'Institut de Phtisiologie, pour mettre fin à cette situation qui ne pouvait plus durer; mais cela n'a plus été nécessaire. Vendredi, la patiente a subi une lobectomie; l'opération s'est bien passé et semblait avoir une évolution postopératoire favorable. Samedi matin, Iacovlenco a quitté le patient et est parti sur la montagne. Samedi après-midi, rumeurs au Sanatorium. La patiente fait une forte hémorragie intra-thoracique, et entre en collapse. Heureusement, le médecin de garde était le chirurgien secondaire (que j'avais obtenu et embauché depuis plusieurs mois) alors il est intervenu par tous les moyens, a ouvert le thorax, mais le saignement n'a pas pu être arrêté et la patiente est décédée.

Le lendemain, bien que dimanche, il y eut une grande agitation au Sanatorium. Beaucoup de voitures sont venues, sont parties. Toutes les autorités y sont passés. La raison de cet intérêt inhabituel : le défunt était la sœur d'un des secrétaires du comité régional du parti. Tout le monde était en colère, ils voulaient la tête de Iacovlenco. Ils m'ont également contacté. J'ai essayé, déontologiquement, de l'excuser ou du moins d'alléger sa culpabilité. J'ai réussi en partie. On suivit des jours où Iacovlenco était continuellement appelé à la ville pour enquête. Nous avons peur qu'il soit détenu et il semble qu'un mandat d'arrêt ait également été émis. La position favorable des forums sanitaires a permis de calmer les esprits et de réduire la peine par la levée du droit de libre pratique pour une durée limitée. Est également intervenu le ministre de la Santé qui a envoyé le directeur de la tuberculose, le Dr Claičiu. Celui-ci a réussi à minimiser la peine (qui, en soi, n'était plus une peine): transfert au service de chirurgie de l'hôpital pour adultes de Sibiu.

Le soir de son arrivée, le Dr Claičiu m'a invité à dîner, au restaurant Aro Palace, où il m'a décrit les démarches qu'il a fait, en évoquant aussi la possibilité qu'Iacovlenco continue de rester sur son poste dans notre sanatorium, s'il pouvait bénéficier de mon avis. J'ai donné au Dr Claičiu une réponse catégorique, négative. Je lui ai dit que si ce malheureux accident ne s'était pas produit, j'étais fermement déterminé à me rendre au ministère et à demander son transfert, en recourant finalement à la solution: lui ou moi. Il a continué avec insistance jusqu'à minuit mais je suis resté fermement sur ma position, de sorte que, dans quelques jours, le Dr Iacovlenco est parti pour Sibiu.

Après le départ d'Iacovlenco, la vie de notre sanatorium est revenue à la normale. J'ai abandonné le

service de chirurgie ; le bloc opératoire est redevenu bronchologique; le personnel de la section est retourné au circuit général, l'enclave a disparu. Les cas chirurgicaux, d'ailleurs peu nombreux, n'ont pas souffert, mais au contraire, car nous les avons résolus en les transférant aux services les plus performantes du pays. L'opportunité de notre service de chirurgie est devenue discutable déjà après la première année de fonctionnement, car la prémisses principale sur laquelle je me basais pour alimenter la chirurgie avec des cas n'était plus pertinente car les forums supérieurs avaient abandonné la construction du pavillon prévu.

A la fin de cet épisode troublé et sombre du service de chirurgie, se situe la manifestation de solidarité occasionnée par mon quarantième anniversaire, en novembre 1960. Personnellement, je voulais laisser passer cet anniversaire sans être observé car cela signifiait, en moi-même, un moment plutôt grave ; la fin de la jeunesse et la prémisses du début du déclin. Cependant, les collaborateurs, tout le collectif du sanatorium et même des collègues de la ville et de plus loin (de Sinaia, de Busteni), ont voulu amplifier l'événement, de la sorte que notre appartement est devenu exigü par rapport aux séries d'invités qui se sont succédés. Sont resté dans la mémoire des participants le regards et gestes de Mihăiță qui attendaient avec impatience près de la porte. Chacun venait avec une fleur ou un petit cadeau pour moi et un soin pour les enfants. À la première visite, Mihăiță a réagi avec éclat: "Chocolat!", Aux deuxième et troisième, la même chose. Aux prochains, sans enthousiasme il s'est exclamé "Chocolat", puis après dix invités, son visage s'assombrissant et de plus en plus grognon il a dit "Encore du Chocolat?!" L'assistance a été amusée de suivre la figure en constante évolution de Mitzibus mais aussi l'embarras de ceux qui offraient le petit paquet. Au final, la fête m'a

fait plaisir et m'a fait oublier le sens fatidique que j'avais donné à cet âge rond.

Tout au long du long intervalle dans lequel le service de chirurgie est parti à la dérive et a échoué, le Sanatorium dans son ensemble a fait des progrès évidents, reconnus et signalés par les nombreux visiteurs étrangers que nous recevions et par des inspections centrales et locales.

Le sanatorium est devenu un forum méthodologique régional, et le ministère nous a confié la tâche de former des médecins secondaires de spécialité pour d'autres hôpitaux, rôle qui, en règle générale, incombe uniquement aux cliniques universitaires. Dans la compétition pour l'attribution du "Drapeau des meilleures unités" pendant deux années consécutives (1960, 1961) jusqu'à l'annulation du trophée, le Sanatorium a été placé sur une méritoire deuxième place parmi toutes les institutions de santé du pays.

Maintenant, vers la fin de 1961, alors que nous approchions du moment du bilan des dix ans, je pouvais me déclarer satisfait non seulement des conditions "humanisées" et de la qualité de l'assistance médicale au lit du patient, mais aussi du niveau scientifique du travail collectif que j'avais réussi à imposer. Ce niveau s'est également matérialisé dans de nombreux travaux communiqués ou publiés, axés principalement sur les aspects cliniques bronchologiques ou épidémiologiques. Les thèmes bronchologiques nous ont été imposés par le matériel unique qui s'est accumulé du fait que notre sanatorium est devenu depuis 1956 la première institution (au monde) dans laquelle tous les enfants ont été systématiquement examinés bronchologiquement, depuis l'hospitalisation (ainsi que le premier hôpital dans lequel tous les phtisiologues sont devenus bronchologues).

Parmi les travaux de bronchologie, une a eu la chance d'avoir un écho plus particulier: "Étude sur les déterminations bronchiques dans la tuberculose primaire de l'enfant" écrit avec mon collectif habituel de collaborateurs (Beatrice, I.Georgescu, I.Rogoz, D.Zharia) . Pas un mois après la publication de cet article dans la revue Ftiziologia (n ° 5/1961), fin novembre 1961, j'ai été surpris de recevoir une lettre avec l'emblème de la Société nationale belge de lutte contre la tuberculose. En l'ouvrant, il m'a été donné à lire:

„ Mon cher confrère, C'est bien cordialement que je vous félicite pour le magnifique article que vous venez de publier dans la revue Ftiziologia sur les modifications bronchiques dans la tuberculose primaire de l'enfant. C'est le meilleur travail que j'ai eu l'occasion de lire sur ce sujet...En tant que rédacteur en chef de la revue „Acta tuberculozea et pneumologica Belgica” puis je vous prier de permettre la publication de votre travail en français dans notre journal. Je suis sûr qu'il intéresserait de nombreux phtisiologues et pédiatres belges qui, malheureusement, ne lisent pas votre belle langue” ... etc. signé le célèbre phtisiologue Jeurissen.

Je suis resté collé dans le fauteuil, la lettre ouverte sur le bureau devant moi. Pendant quelques minutes, inébranlable, j'ai profondément ressenti la satisfaction de ces appréciations qui ont couronné, pour moi, non seulement le travail en question mais tout le travail de milliers d'heures de jour et de nuit. Après avoir lu la lettre plusieurs fois, je suis allé en quarantaine et je l'ai montrée à Béatrice, puis j'ai appelé tous nos collègues du cabinet qui, étant en droit vue leur qualité de collaborateurs, se sont déchainés bruyamment. Je n'ai participé que formellement, ma joie restant nichée dans les mystères de l'âme.

Le même après-midi, j'ai commencé à traduire le travail en français et après deux jours, je suis allé à Bucarest pour consulter mon ami et collègue, le docteur Sandu Scurei, un ptisio-chirurgien de l'Institut, qui, entre-temps, était devenu le rédacteur en chef des Éditions Médicales et qui s'était rodé dans les relations scientifiques avec les étrangers. Il connaissait l'article, il lui était passé par les mains et le remarqua; il l'a feuilletée une fois de plus et a conclu que, en principe, il pouvait franchir la frontière. Je lui ai fait lire la lettre de réponse que j'avais faite en termes équivalents au style poli de Jeurissen. A cela, Scurei, rusé mais aussi avec une touche d'orientation pratique, haussa un sourcil et m'a dit en haussant le ton: "Où te crois-tu? Qu'est-ce que c'est ça : Cher docteur, cher et cher"... et avec un crayon rouge a complètement coupé les titres. Ensuite, à mesure qu'il lisait, il amputait le texte, en rayant en rouge. Après la première lecture, il restait les deux tiers de ma lettre; à la deuxième lecture, la moitié et la troisième, il ne restait même pas un tiers. La lettre était devenue une sorte d'adresse administrative : Dans votre lettre du x date, nous communiquons l'accord de republication !

J'ai pris le brouillon et je suis parti. À la maison, j'ai cherché et trouvé la formulation intermédiaire entre le texte initial et celle maltraitée par Scurei, que j'ai envoyée par la poste, avec le papier traduit par moi et stylisé un peu par un ami polyglotte, le Dr Tudor Spandonide.

Dans l'attente fiévreuse de la réponse de la Belgique, nous nous sommes concentrés sur la préparation du Noël et du Nouvel An 1962, d'autant plus que cette vacance s'annonçait sous de nouveaux augures, que nous attendions depuis longtemps.

Le plus beau Noël

La célébration de Noël 1961 allait être un événement très spécial pour nous, que nous planifions depuis l'automne. En septembre, mes parents ont été informés qu'après plus de douze ans, leur domicile obligatoire avait été levé. Pour papa, cette mesure est arrivée tard, dans la dernière heure. Comme je l'ai mentionné, il y a plus de trois ans, Papa avait fait une complication cardiaque très grave : le syndrome d'Adams-Stokes, qui consistait en des épisodes de perte de conscience, avec arrêt cardiaque et respiratoire ; une véritable mort clinique qui durait quelques instants, après quoi, par soi-même, on revenait à la vie. On dit, cyniquement, que les patients atteints de ce syndrome meurent cent fois et ressuscitent quatre-vingt-dix-neuf fois. La durée moyenne de survie est d'environ trois ans, à compter de la première crise. Mon père, avec sa force physique, avait passé le terme fatal quand cette libération du pénitencier diabolique sans barreaux du domicile obligatoire est venue.

Quelques jours après avoir appris la nouvelle, je me suis précipité à Bucarest pour fêter avec eux et les convaincre de profiter immédiatement et de m'accompagner à Brasov pour des premières vacances après tant d'années de d'enfermement.

Ma mère aurait été encline à cette idée, mais papa était catégoriquement contre ; Il m'a dit qu'il n'attendait que de venir chez nous, mais pas maintenant mais pour Noël, c'est-à-dire dans plus de trois mois; il voulait que ces vacances tant attendues coïncident avec les vacances

scolaires des enfants. J'ai réalisé que je ne devais plus insister et attendre que Noël arrive. Des semaines et des mois se sont écoulés en maintenant une connexion téléphonique et le soir du 21 décembre, je me suis présenté pour les récupérer.

Le lendemain, dans une pause des derniers préparatifs, j'ai tenu un petit "conseil secret", chez ma sœur, sans mon père, uniquement avec ma mère, ma sœur - Fețy, mon beau-frère (professeur Timuș) et avec le Docteur Mitică Popescu, médecin dévoué et ami de la famille, éminent cardiologue. Nous avons tous convenu que le risque de ce voyage et de ces vacances est extrêmement élevé, mais qu'il en vaut la peine, que nous sommes même obligés de l'assumer, car c'est le souhait indéfectible de Papa, qui pourrait aussi être le dernier.

Le jour du départ (23 décembre), très tôt le matin, j'ai eu la surprise d'entendre sonner à la porte, l'administrateur Slavoaca. Lui, marqué par les inquiétudes qu'il connaissait sur les problèmes de santé de mon père, ne voulait pas nous laisser seuls et venait spécialement de Brasov pour nous accompagner.

Sur le perron, il y avait ma sœur et mon beau-frère, ainsi que leur garçon, Mihăiță, mon cher neveu, qu'ils me confiaient pour l'emmener en vacances avec nous. Quelques minutes avant le départ du train, le Dr Mitică Popescu apparaît également de manière inattendue. Après quelques instants, il me tire de côté et avec une poignée de main très chaleureuse, il me tend une boîte avec deux ampoules - adrénaline et éphédrine, en me chuchotant de les injecter intracardiaque à Papa, s'il ne sort pas d'une éventuelle crise.

Dans cet état d'esprit, nous avons pris la route. Celui qui nous a donné l'optimisme était Papa, qui avait une envie d'écolier prêt à sécher les cours. Immédiatement suivi par Slăvoaca et Mihăiță Timuș. Je gardai un œil sur papa

tout le temps. Je suivais l'appétit avec lequel il absorbait les paysages hivernaux successifs, d'abord les plaines, puis les collines et enfin, depuis Posada, les montagnes. Il passait de la fenêtre du compartiment à celle du couloir; il me demandait des détails sur des endroits dont il ne se souvenait plus, il voulait savoir ce qui était construit, ce qui semblait nouveau à travers les zones traversées.

Nous sommes arrivés à la gare de Brasov d'où, en taxi, nous sommes arrivés au pied de notre colline. Là nous attendait le cocher Léméni, avec le grand traîneau et les deux chevaux. Le traîneau avait été préparé comme je ne le connaissais pas: derrière une "balançoire" confortable, un canapé en cuir, procuré de je ne sais pas d'où, où les parents prenaient place. Slăvoaca les a soigneusement couverts de quelques couvertures. Mihăiță Timuș a refusé de monter sur le traîneau ; il préférerait qu'avec moi et avec Slavoaca, nous marchions le long du traîneau. Nous entrions par la porte du sanatorium, traversions l'allée avec des sapins majestueux. Les parents ont finalement respiré l'air de la montagne.

Avant même d'atteindre les pavillons, le personnel du service, à l'audition des clochettes, a fait irruption par les portes ou a ouvert les fenêtres à l'étage et s'est mis à hurler; il y avait des messages de bienvenue et de bonnes fêtes, accompagnées d'applaudissements. De cette façon, nos employés rendaient hommage au martyr de mes parents, dont ils ne pouvaient ne pas être au courant. Avec toutes nos précautions de garder le secret, pendant tant d'années de coexistence, par des chemin collatéraux, les nouvelles se répandent. Je vivais avec émotion ce moment rare. Je suivais papa dans sa volonté de se contrôler et j'admirais sa distinction et la chaleur avec laquelle il réagissait à ces effluves collectifs.

Avec Béatrice, qui est sortie du pavillon, a embrassé les parents et nous a rejoints, nous avons continué

le voyage de plusieurs centaines de mètres jusqu'à la villa du personnel. Là, sur la terrasse avant, s'agitait le groupe d'enfants des employés; parmi eux, un blond et aux cheveux bouclés, de sept ans qui était dans ses premières vacances scolaires et une petite fille de six ans, toujours blonde, aux traits fins. Ce sont Mihăiță et Ada, nos enfants qui se sont précipités dans les bras de leurs grands-parents. L'image du visage heureux de mon père de ce moment, je ne l'oublierai jamais. S'ensuivirent les effusions des retrouvailles des trois cousins: Mihăiță -grand (Timuș), Mihăiță -petit et Ada, qui dans ces années d'enfance, s'aimaient beaucoup.

Ensuite, les parents sont entrés dans notre maison. Dans la grande chambre, en place d'honneur, à côté de la cheminée, (trônait) le plus beau sapin que j'ai jamais eu. Slăvoacă, en accord avec l'entreprise de sylviculture, l'avait choisi dans les collines de Bran à la veille de son départ pour Bucarest. À côté du sapin encore sans ornements, dans deux fauteuils, j'ai placé les parents pour respirer. Autour d'eux, outre les cinq membres de la famille, se sont immédiatement rassemblés environ 10 à 15 personnes, des voisins-colocataires. Avec des collations, des arachides et des schnaps, quelques heures agréables ont été passées, comme cela se répéterait dans la plupart des jours à venir.

Le lendemain, étant la veille de Noël, nous avons dû préparer l'arrivée du Père Noël. Pour cela, j'ai sorti les enfants du circuit et je les ai passés dans notre troisième chambre toute la journée, en les plaçant sous les soins de Papa, qui était ravi et a commencé à leur raconter, captant toute leur attention et éteignant leur tourmente. Non seulement Mihăiță et Ada, mais aussi les autres enfants de la villa du personnel étaient autour de Papa: Smărândița et Cornel du comptable Saru, Emilia et Radu du technicien-radiologue Munteanu, Mircea et Marcel de l'administrateur

Slavoaca, Magda du mécanicien Cetali, Ticuț du mécanicien Diceanu et d'autres, tous d'âges proches, entre six et dix ans. Pendant le congé de trois mois que Père nous avait demandé en septembre, il n'a fait que se préparer pour la rencontre avec ses petits-enfants, et il avait lu attentivement les histoires d'Ispirescu, Creangă, Eminescu, Perault, Andersen, les frères Grimm et d'autres, donc avec ses souvenirs de la guerre et d'autres improvisations épiques, Papa, comme un sorcier, a pris le contrôle complet sur toute la masse d'enfants.

Pendant ce temps, dans la grande chambre, nous avons le temps d'entamer nos activités conspiratives. Beatrice avec Mère et Martha - la nouvelle bonne des enfants, a préparé de nombreux plateaux avec des sandwichs et des desserts. Slavoaca ornait l'arbre dans sa manière économique mais raffinée, monochrome ou bicolore, que je lui altérais un peu, avec les boîtes de boules de Noël multicolores que nous avons achetées depuis longtemps. Sous l'arbre, un tas de boîtes et **petites boîtes**, de paquets et de colis avec des cadeaux que j'avais pris soin de stocker tout au long de l'année, lors des pèlerinages à Bucarest: toutes sortes de voitures et machines Schuko et autres jeux et jouets mécaniques et électriques, du magasin "Romarta Copiilor" de la rue Smârdan ou d'autres endroits.

Munteanu, Saru et moi avons eu une occupation plus délicate, consistant à installer des microphones et des mini-haut-parleurs cachés dans les branches de l'arbre de Noël et à établir les connexions avec le microphone et le haut-parleur installés dans la chambre à l'étage de Saru. Saru, avec sa voix de baryton, allait être le Père Noël qui, à cause des fardeaux, avait été coincé dans l'entrée de la cheminé et aurait des discussions avec ceux d'en bas, devant l'arbre. Un microphone et un haut-parleur devaient être installés dans la pièce à côté de l'arbre, où, non observé par l'assistance, j'allais chuchoter à Saru l'identité ou

d'autres indications concernant les interlocuteurs ci-dessous.

Toutes ces préparations se sont terminées jusqu'à sept heures du soir, quand tout le monde s'est réuni dans la grande chambre pour attendre le Père Noël. La pièce était remplie de monde; est également venue l'oncle Mitica avec tante Dutzi et leur fille Ufa, de dix ans. Autour de mon père il y avait maintenant quatre petits-enfants. Sont venus également les employés - colocataires ainsi que d'autres non attendus. Devant l'arbre, Papa, tenant petit-Mihăiță sur les genoux et étreignant les autres petits-enfants, était submergée par l'émotion du moment. Puis il y a eu des hoquets qui sont venus de la cheminé, après quoi la voix du Père Noël a été entendue: "Mais connaissez-vous des chants de Noël?" Papa a donné le ton, les voix cristallines des enfants se sont rajoutées et ensuite toute l'assistance. Moi, à coté de Papa, serré prêt de lui, comme il y a près de quarante ans, comme pendant les Noëls de mon enfance dans la maison du boulevard Pache, je chantais les mêmes chants. Des larmes coulaient derrière mes yeux. Je réalisais que c'était le dernier Noël que je passais avec lui ...

Puis la voix du Père Noël a appelé chacun et leur a demandé de dire un poème. Les enfants, même les plus âgés, qui, au début, avaient un sourire de méfiance, étaient troublé. Ils ont baragouiné les réponses, ils ont oublié les versets; on pouvait voir sur leurs visages qu'ils étaient transposés dans un monde féérique. J'avais des yeux pour les autres aussi et pour les adultes. Ils partageaient tous le caractère sacré de la solennité. On pouvait le voir sur leurs visages, par les discussions qu'ils étaient appelés à mener avec le Père Noël. Mes parents ne faisaient pas exception, au contraire. Probablement leur libération, ces plus de dix ans de privation et d'angoisse, et le sentiment de la temporalité de la vie, qu'ils avaient désormais toutes les raisons de mieux connaître que les autres, ont donné à leurs

âmes des réverbérations particulières. Ils ont également récité leurs poèmes avec du trac, et ils ont aussi pris avec joie leurs modestes cadeaux et rejoint et animé la société dont ils étaient naturellement le centre.

La célébration s'est poursuivie jusqu'à minuit, puis l'extinction a suivi. Seul, est resté en place, le sapin imposant, qui allait nous rappeler pendant de longues semaines que le rêve était réel.

Les jours de vacances ont commencé à couler comme dans un sablier. Le matin, les enfants des alentours, pas trop tôt, se sont habitués à se rassembler pour l'arrivée de "Otata", qui, avec ses petits-enfants, passait dans la troisième chambre et rassemblait tout le monde autour de lui pendant deux ou trois heures de contes. Ensuite Papa s'était fait le programme de faire des pas thérapeutiques, sur les sentier du haut qui lui permettait de nous voir de loin quand nous venions du sanatorium. Avec des yeux brillants de joie, il venait à notre rencontre sur le chemin et ensemble, nous entrions dans la villa pour déjeuner.

Après la sieste, le programme que je faisais pour les parents était plus varié. À part les discussions calmes chez nous, autour du sapin ou des soirées dans la maison modeste mais très hospitalière de l'administrateur de Slavoaca, où Mam'mare, la mère de Slavoaca, nous invitait à partager un grand "saladier" de beignets ou de "petites mensonges" ou d'autres desserts appétissants, nous avons pris soin de mettre, de temps à autre, en place une "sortie dans le décor", ou une promenade, avec des pas mesurés, non fatigants, sur la nouvelle route de Poiana, qui avait récemment commencé à être construite, ou autour de la villa, en s'arrêtant au restaurant Warthé ou même à la serre, ce qui signifiait une route plus exigeante, car au retour, il y avait une légère montée. A cette époque, la serre était pleine de cyclamens et cinéraires fleuris, de buissons

et lianes parsemés de branches luxuriantes de la pasiflora, ponctués par les merveilleuses fleurs du Christ; Comme expression inhabituelle, le cyripède et la cathlée avaient fleuri, deux des cinq types d'orchidées que nous avons réussi à acclimater. Contrairement à la neige et au froid de l'extérieur, l'air chaud nous enveloppait dans la serre, embaumé par le parfum émanant du coin de frésias plantés par Béatrice, qui commençait tout juste leur période de floraison. Nous nous sommes assis avec les parents sur la plate-forme derrière les parterres de fleurs, dans les chaises en osier placées au bord des marais avec du papyrus et de la figue de Barbarie et le filon d'eau chuchotant, rampant parmi les rochers calcaires recouverts de mousse et de semis alpins. Les parents étaient ravis de toute l'atmosphère et ont dû répéter la visite de la serre pendant deux après-midi supplémentaires.

Pour d'autres raids - des divertissements que je savais plairaient à Papa, nous avons dû nous tourner vers des moyens de transport. Pour un itinéraire plus court, d'environ un demi-kilomètre, j'ai recouru à Andras-Bacsi, qui, avec César accroché au petit traîneau, a transporté mes parents vers les pavillons de l'hôpital. Ici, je les ai guidés à travers les salons de la deuxième section, lumineux et conviviaux, parmi les peintures murales et les meubles adaptés à l'âge, avec des enfants heureux de visites et désireux du sourire chaleureux des grands-parents à la maison. Nous nous sommes ensuite arrêtés dans mon cabinet, pour un café et une causette, dans laquelle, au-delà des mots, j'ai remarqué les sentiments de satisfaction et même de fierté des parents pour nos réalisations.

L'autre jour, avec le grand traîneau avec lequel j'avais amené mes parents le jour de leur arrivée, nous avons fait un voyage plus long dans le quartier de Prund, puis dans les rues tortueuses mais particulièrement

pittoresques de Schei, jusqu'aux impressionnantes pierres rocheuses de Solomon.

Mais l'action la plus aventureuse a eu lieu l'un des jours entre Noël et le Nouvel An. Nous avons été invités à déjeuner chez l'oncle Mitica, à Săcele. Nous avons convenu avec tout le monde, y compris oncle Mitica et tante Duți que, par précaution pour la santé de Papa, nous viendrions sans lui et le laisserons pendant quelques heures, aux soins des familles voisines, - Slavoaca, Saru, Munteanu - très heureux de les faire programme. Papa semblait se résigné à cette idée. La mère est partie pour Săcele le matin, en bus, avec ses trois petits-enfants. Béatrice et moi devions arriver vers 14 heures, après la fin du service.

Béatrice avait eu une nuit blanche, tourmentée par une conjonctivite aiguë causée par l'imprudence d'une exposition prolongée à l'irradiation ultraviolette au cours des douze bronchoscopies qu'elle avait pratiqués la veille. Ce matin-là, elle est rentrée à la maison deux fois pour voir ce que faisait Papa et est revenue en disant: "Mihai, Papa veut vraiment venir avec nous; il veut revoir Săcele et faire une surprise aux invités. Il m'a dit qu'il était conscient du risque et m'a demandé d'essayer de te convaincre. " Je suis immédiatement monté à la villa, chez lui. J'avais préparé des arguments contraires, mais Papa, sans un mot, d'un coup d'œil m'a convaincu. J'ai couru à Andras - Bacsî pour mettre César au traîneau et avec Papa, bien couvert dans le traîneau par Béatrice, nous sommes arrivés à la première station de taxi. Papa aurait voulu, pour l'économie, aller en bus, une option que nous n'avons pas acceptée. Tout au long de la route en taxi, dans les rues de Brasov, puis sur la route de Dârste, Papa regardait le **compteur** et trébuchait à chaque clic qui annonçait l'augmentation du montant. Puis Béatrice, qui était sur le siège avant, qui avait remarqué les

réactions de Papa, sortit son écharpe et enveloppa avec elle l'appareil. Mon père a pu ainsi admirer tranquillement le voyage à travers Dârste, Baciù, Turcheş et Cernatu, qui lui évoquaient tant de souvenirs.

Nous sommes arrivés à la monumentale église de Cernatu et à côté, dans la maison de nos ancêtres où nous étions attendus. Nous sommes entrés dans la cour, avons longé le mur en cachette, afin que nous ne puissions pas être remarqués, puis seuls nous deux, Béatrice et moi-même, sommes entrés dans le salon. Nous avons été accueillis et installés à table. Quand nous étions sur le point de commencer les collations, la porte s'est ouverte et papa est apparu. Béatrice et moi, qui connaissions le scénario, n'étions que des yeux. Mon père riait. Les autres, stupéfaits par la surprise, exultèrent immédiatement de manifestations de joie. La plus choquée par la surprise mais aussi la plus retenue a été Mère, qui nous a jeté un regard de désapprobation. Instantanément une ambiance familiale gaie et très chaleureuse s'installe, les délices préparés par la hyper-talentueuse tante Dutzi, accompagnés par des boissons et les blagues inspirées d'oncle Mitica, en pleine forme ce jour-là. Mon père, en tant que véritable patriarche de la famille, a toujours été le centre d'attention affective. Nous nous sommes quittés tard le soir avec nostalgie. Nous a ramenés à Brasov, jusqu'au pied de notre colline, oncle Mitica avec sa voiture en deux transports. Avec le premier je suis venu avoir le temps d'annoncer Andras-Bacsi, et descendre avec le petit traîneau pour les parents.

Voilà comment s'est terminée notre audacieuse expédition à Săcele. Quelques jours plus tard, le réveillon du Nouvel An a suivi, que nous avons organisé à la maison, dans la famille, dans lequel s'est inclut oncle Mitica et les siens. C'était un réveillon riche, avec une atmosphère détendue et joyeuse.

Les jours passaient et la date du départ, fixé par les parents le 8 janvier, approchait. Nous avons commencé à insister fortement auprès d'eux pour les convaincre de retarder leur départ d'au moins une semaine. Après tout, leur argument demeurait que Mihăiță Timuș aurait dû être emmené à Bucarest alors que l'école recommençait. Alors j'ai téléphoné à Fețy et obtenu son accord, mes parents ont donc dû accepter le départ une semaine plus tard, soit le dimanche 14 janvier.

Cette décision a rempli notre cœur de joie. Même les parents semblaient vouloir cela. Nous avons organisé différents programmes pour le matin, l'après-midi et le soir. Dans la matinée, le "cénacle" des histoires d'Otata a rétréci l'assistance, les écoliers dont Mitibus n'ayant pu y assister. D'un autre côté, après son arrivée de l'école, Papa était très heureux de suivre les efforts d'élève débutant de Mitibus. Voyant combien il avait hâte de tirer les bâtonnets et les lettres sur le cahier, papa disait à Béatrice, la prenant à part: "Béatrice, prends soin de lui; il est mon âme, il portera mon nom plus loin! ».

Dans les jours qui suivirent le réveillon du Nouvel An, chaque soir, une fois la maisonnée endormie, je me réinstallais à ma table de travail pour continuer la lecture ou l'écriture des papiers. Mon père avait pris l'habitude d'entrer et de s'installer dans le fauteuil devant la table. Il contemplait silencieusement le "chantier scientifique", la planche large remplie de fiches, de boîtes contenant du matériel bibliographique, des dossiers, des traités ouverts à l'endroit où j'avais arrêté de lire, des feuilles de brouillons et de textes en cours de rédaction. Je sentais sa satisfaction, non dite, pour les préoccupations et le devenir de son fils. **Dites** n'étaient que quelques-uns de ses soucis par rapport à mes nuits blanches et mon tabagisme excessif. Puis, de

mot en mot, chaque soir, il y avait une communication entre nous, une symbiose d'âmes comme il ne m'avait jamais été donné de vivre. Si j'avais des moyens électroniques pour enregistrer les souvenirs, la synthèse de l'expérience d'une vie, la sagesse sereine, menant aux grands sens de l'existence, au survol des choses superflues ! Se glissaient des recommandations non sentencieuses pseudo-testamentaires, certaines explicites, telles que le soin que nous devons porter à Mère quand elle restera seule ou le soutien et les liens spirituels étroits qui doivent régner dans la famille.

Il n'a rien mentionné de sa maladie et de la fin imminente qu'il connaissait. Il m'a demandé une fois si, dans mes lectures scientifiques, je n'avais pas découvert de progrès par rapport à son syndrome. En effet, quelques mois auparavant, j'avais lu dans une revue étrangère la découverte d'un stimulateur cardiaque implantable, le pacemaker qui avait commencé à être appliqué aux USA et qui aurait été un remède parfait à la situation de Père. Son accessibilité en Europe en général et dans la Roumanie communiste en particulier ne pouvait être envisagée qu'après des années, donc je ne voulais pas le tromper inutilement ; Je lui ai dit qu'il y avait des solutions, mais pour l'instant, seulement au stade expérimental.

Au cours des trois semaines qui ont suivi, la maladie de Papa s'est bien comportée. Il n'avait eu que deux crises très discrètes, dont Béatrice avait également été témoin: quelques instants d'évanouissement, pas de respiration et pas de battements cardiaques, puis papa est revenu et a dit à Béatrice comme il disait habituellement à Mère: "J'ai échappé cette fois aussi !"

Sur cette fin optimiste quant à la santé de Papa, est venue l'idée bizarre de l'oncle Mitica d'organiser trois jours avant le départ pour Bucarest, une sortie en ville, un dîner d'adieu à Aro-Palace. Oncle Mitica avec sa voiture a assuré le transport des parents depuis le pied de la colline. La table, réservée dans les temps, était décorée en mode festif de compositions florales, avec des bougies dans des chandeliers en argent ; excellent service avec armée de « obers », serveurs et « picolos »; des plats raffinés et présentés de manière très appétissante; spécialités de vins choisies par Papa, un bon connaisseur, que j'avais convaincu d'abandonner le temps d'une soirée les contraintes économiques. Toute l'atmosphère du lieu était festive: éclairage "a giorno", musique "à la Sibiceanu", de danse, romance ou "café-concert" et surtout une "diseuse" (chanteuse), Silvia Poluxis, pimpante, décontractée (décolletée), entraînant, qui sentant (saisissant) professionnellement que notre table a un caractère particulier et que Papa est le centre d'attention, quittait souvent l'estrade et continuait ses aires (chansons) à notre table, en fixant du regard Papa avec prédilection. Papa, un beau senior, avec des réminiscences juvéniles dans l'allure et le regard, faisait face à la situation avec dignité. Nous avons tous passé une soirée mémorable. Nous sommes partis après minuit avec papa visiblement satisfait, accompagné des taquinerias d'oncle Mitica. Mon père était content d'avoir des histoires à raconter à ses amis de Bucarest et surtout à la famille Teodoru, sur les vacances passées à Brasov.

Et c'est ainsi que la dernière nuit est arrivée. Avec nos bagages faits, nous nous sommes couchés plus tôt, car le lendemain nous devons nous réveiller tôt.

Le matin du départ, j'ai entendu, dans le sommeil, la voix pleine de désespoir de maman: "Papa n'est pas bien. Pire que d'habitude! " J'ai sauté comme brûlé et criant «

Mon père! », En un bond je suis passé par-dessus les lits pliants des enfants; En un instant, j'atteignis la deuxième pièce. J'ai vu papa assis sur le canapé près de la salle de bain, le dos appuyé sur le dossier, comme s'il se reposait; ses yeux étaient fermés, il ne respirait plus, il n'avait plus de pouls; J'ai écouté son cœur: il ne battait pas. J'ai pensé aux manœuvres de réanimation cardiaque; elles étaient brutales. Je les ai essayés, mais je n'ai pas pu le brutaliser, de sorte que les coups et les pressions soudaines sur la poitrine se sont transformés plutôt en caresses. Alors que la crise se prolongeait, je me suis précipité vers le portemanteau où était accroché le manteau de cuir avec lequel j'étais venu de Bucarest et j'ai commencé à chercher dans mes poches les flacons que le Dr Popescu m'avait donnée. Dans la fièvre de la fouille je ne me suis pas rendu compte que je cherchais toujours dans la même poche, précisément celle où ils n'étaient pas. J'ai renoncé à les chercher; en fait, je supposais que dans l'état où je me trouvais, il serait très difficile de faire, pour la première fois, une injection intracardiaque à mon propre père. Alors j'ai renoncé et je l'ai serré dans mes bras en sanglots et je l'ai tenu ainsi pendant de longues minutes. Je sentais, d'un moment à l'autre, la chaleur s'écouler du corps de mon cher père. En tant que médecin, j'avais assisté à des dizaines, peut-être même plus d'une centaine de morts, mais celle-ci était ma première mort vécue.

Ma mère était à côté de moi; elle pleurait doucement; elle le caressait et le câlinait avec des mots et des diminutifs que je n'avais jamais entendus auparavant. Entre autres choses, elle l'a appelé "Răduțule", comme seule ma grand-mère je me souviens s'était adressé à lui il y a plus de trente ans. Les petits-enfants, accroupis à côté de Béatrice, regardaient, avec de grands yeux confus, une scène qui dépassait leur pouvoir de compréhension. À la

suggestion de Béatrice, Martha emmena les enfants dans la pièce voisine, les habilla et les sortit à la neige.

Entre-temps, les employés ont commencé à apparaître, d'abord les colocataires, puis ceux du bas, des pavillons, qui en quelques minutes avaient entendu la nouvelle. Une agitation que je ne réalisais pas s'était emparée de notre maison. Dans cette tourmente, un ou plusieurs, je ne sais pas qui, ont commencé à faire de l'ordre et tout le reste nécessaire dans une telle situation. Certaines personnes ont été évacuées dans le hall et les couloirs de la villa; a été libérée ma table de travail, qui est devenue le catafalque sur lequel ils ont placé Papa. Nous n'avons pas eu besoin de préparatifs rituels supplémentaires car Papa, en faisant sa toilette pour la route de Bucarest s'était préparée aussi pour la route vers l'éternité (Le début de la dernière crise l'a surprise dans la salle de bain, après avoir fini sa douche, s'être rasé et habillé ; il n'y avait plus besoin que de lui mettre une cravate et une veste).

Il y a eu encore beaucoup, beaucoup de problèmes à résoudre dans ces heures du matin. Je n'ai pu assister qu'à deux d'entre eux. L'oncle Mitica et les autres membres de la famille de Braşov - la famille Ionel Ciurea et le médecin Găvruş - Butu - qui étaient arrivés dès les deux premières heures de l'événement, étaient d'avis que l'enterrement se fasse dans le caveau de la famille maternelle, à deux pas de là, à Săcele; Ma mère et moi avons décidé d'opter pour la tombe de la famille paternelle, à Bucarest, vers laquelle s'orientait probablement aussi le souhait de mon père. J'ai aussi retrouvé ma clarté et mon calme pour prévenir ma sœur. J'ai à peine dit "Allo!" que Feţy me répondit avec une tristesse que je sentais déchirante, "Je sais!" J'ai réussi à dire que nous partirons pour Bucarest ce soir-là.

Tout le reste s'est passé sans que je sache comment. Bien que ce fût dimanche, toutes les formalités officielles,

les funérailles, les couronnes, l'embaumement, le service chrétien et tout ce qui était requis ont été accomplis jusqu'au soir, bien qu'ils aient impliqué de nombreux voyages et transports sur les montées abruptes de la Warthe. C'était une manifestation de solidarité de la part des employés du sanatorium, des autorités locales et de tous les amis et connaissances de la ville, dont je me suis rendu compte bien plus tard.

Tard dans la nuit, nous sommes partis pour Bucarest avec le fourgon du sanatorium: avec moi et ma mère à l'arrière, veillant auprès du cercueil et devant, l'empathique intendant Mimu Oană qui voulait accompagner le chauffeur Moroianu, pour nous aider. Béatrice et Mihăiță Timuș devaient venir le lendemain en train. L'oncle Mitica nous a suivis de près avec sa voiture dont nous nous sommes séparés sur la vallée de Timis, dans des échanges prolongés de klaxons.

Nous sommes entrés à Bucarest à l'aube. Nous sommes arrivés chez nous à Cotroceni où ma sœur et mon beau-frère nous attendaient, en pleurs et sans avoir dormi. Les locataires de l'appartement sont également apparus et ont aidé au transport du cercueil. Le plus actif et le plus humble d'entre eux était Barsa, l'atroce tortionnaire psychique, à qui j'attribuais la maladie cardiaque et la mort prématurée du Père. J'ai tendance à croire que c'était une attitude qui provenait plus de la peur de notre vengeance que des remords.

Avec toute la douleur profonde, ma sœur, avec la minutie et le talent qui la caractérise, avait préparé le hall (couloir) de la maison pour la dernière halte de deux jours du Père. Elle a repris tout le cérémonial qui a suivi et que je pouvais à peine le percevoir.

De retour à Brasov, dès le premier soir, je me suis assis à la table de travail qui, trois jours auparavant avait

été catafalque et quatre jours auparavant, une table de festins avec Papa. Le petit Mihăiță, - Mitibus - faisait sa prière au coucher: "Ange, mon ange, Prie Dieu, Pour mon âme" ... puis il continuait, comme chaque soir, à chuchoter une longue liste: "Pour Omama de Bucarest / Pour Otata de Bucarest / Pour Omama d'Arad / Pour Otata d'Arad / Pour... » Dehors, il neigeait avec de gros flocons. Puis il m'est revenu à l'esprit, et m'a obsédé quelques semaines, un refrain naïf, que j'avais également entendu des enfants: "Petit Sapin, Petit gentil Sapin / Il neige sur toi / Allez, viens dans ma maison / Où il fait chaud et bon ». J'ai posé mon front sur le coin de la table et j'ai pleuré doucement. Puis je me suis retrouvé et j'ai pu rassembler mes pensées me concentrer pour commencer à travailler. Avec le même état d'esprit, le même déroulement s'est répété nuit après nuit pendant plusieurs semaines et mois.

Quarante jours après la mort de papa, tard dans la soirée, au plus profond de mon travail, j'ai soudain entendu, à minuit, un sifflement fort et prolongé venant du dessus de ma chambre en dessous du chêneau. Le vent ne pouvait pas être blâmé car les volets ne tremblaient pas. Je suis sorti : une soirée claire, avec des aires de début du printemps, avec un calme absolu dans l'atmosphère ; pas de feuilles claquées dans les arbres. Et pourtant, le feuillage vieilli du lierre sous le chêneau bougeait. J'ai essayé de voir si un tas de moineaux qui s'étaient réveillés et avaient soulevé le feuillage, mais je n'ai remarqué aucune vie. Le bruit s'est calmé et je suis resté sans aucune explication. Dans la transe dans laquelle j'étais depuis la mort du Père, il m'est venu à l'esprit, sans vouloir y croire, l'opinion du peuple que l'âme habite sous le chêneau la maison d'où il a été libéré et, le quarantième jour, il quitte la maison et part monter au ciel ...

Après des années et des années, quand je me souviens de ces vacances d'hiver entre 1961 et 1962 et que

je les place parmi les souvenirs d'une vie, je me rends compte qu'elle comprenait le plus beau Noël d'Otata et le moment le plus douloureux de notre chronique de famille.

Quarantaine, section à feu continu

Le sentiment de départ pour toujours de mon père, entrelacé avec le martyre de ses quatorze dernières années de vie, était si écrasant, si profondément enfoui en moi, maintenant, au début de 1962, que j'ai réalisé qu'il me gouvernerait pendant des mois et des années. à partir d'ici. J'aurais pu tomber dans une dépression à long terme qui me ferait sortir du circuit professionnel et social, si je n'avais pas eu une caractéristique de **réaction** psychique, auto-révélee dès les premiers jours.

Les moments difficiles étaient quand j'étais seul, généralement le soir quand mes enfants allaient se coucher et j'étais assis à la table de travail. Son visage apparaissait dans mon esprit et mes souvenirs me saisissaient; Je laissai ma tête sur mes bras et, avec ou sans larmes, je laissai échapper des moments de silence, après quoi, régénéré, j'ouvrais les yeux sur un texte sur le bureau et soudain je me reconnectai à la réalité et commençai à travailler avec de plus en plus d'intérêt et rendement. Cette "crise" de plusieurs minutes concentrait ma douleur psychique d'une journée entière et me laissait la liberté d'agir avec la clarté de l'esprit et avec toute l'énergie. Cela explique le fait que, dans les mois qui ont suivi, mon activité s'est déroulée au niveau auquel j'avais habitué mes collaborateurs et avec qui je m'étais habitué. Avec toute la tristesse dans les profondeurs, j'ai pu vivre avec intensité, comme avant, tout ce qui aurait dû attirer mon intérêt.

C'est ainsi qu'au début du mois de mars (1962), je me suis réjoui de tout cœur lorsque j'ai reçu un colis de la Belgique qui comprenait un exemplaire du numéro 2/1962

du magazine *Acta Tuberculosea et Pneumologica Belgica*, dans le résumé duquel, en premier lieu, se trouvait notre article (paru moins de trois mois après l'envoi); à côté, l'éditeur Jeurissen m'a envoyé deux cents extraits (tirage huit fois plus gros que d'habitude), dans des conditions graphiques particulières.

Publié dans une revue occidentale bien connue, le papier est immédiatement entré dans le circuit universel. Après un autre mois, j'ai reçu une lettre portant le titre de l'Université de Dallas (USA). Ce fut la première d'une série de plus de quarante lettres du monde entier, des personnalités les plus connues, à travers lesquelles, dans un style flatteur, on me demandait des extraits. En conséquence, depuis lors, des années consécutives, il n'y a pas eu d'article avec une contingence phtisiopédiatrique-bronchologique, que je puisse lire dans la littérature étrangère et dans lequel je ne trouve pas mon travail dans la bibliographie et souvent cité et commenté dans le texte. J'ai réalisé à cette occasion combien d'audience nous aurions eu sur le plan mondial si au moins quelques dizaines de nos papier, autant ou peut-être plus importantes que celle-là, auraient atteint le monde. En élargissant la zone, je pensais à quel point a été préjudiciée la littérature de spécialité (et pas seulement) qui apparaissait derrière le rideau de fer et à quel point la contribution scientifique roumaine de l'époque était ignorée.

Et pourtant, même dans ces conditions, certains aspects de notre activité scientifique ont commencé à pénétrer à l'extérieur, en grande partie grâce aux visites étrangères que nous avons reçues. Avec des représentants des pays voisins, du "camp socialiste", je pouvais me permettre de risquer le maintien de relations plus étroites. Je commençais même à voir mise en place d'une "petite entente" dans la région. Un premier pont a été réalisé avec

le sanatorium de Treavna en Bulgarie; le directeur Vglenov et surtout le Dr Neicev nous ont fait des visites répétées; tous les deux connaissaient le roumain parce qu'ils avaient fait la faculté à Cluj pendant l'entre-deux-guerres. Neicev a adopté ma thèse et a fait sa thèse de doctorat avec une bonne partie du matériel bibliographique que j'avais résumé. En utilisant les voyages de l'ONT, nous aussi, Béatrice et moi, sommes allés à Treavna, où nous avons été accueillis le plus chaleureusement possible. Des relations similaires ont été conclues avec le professeur Götche et avec le professeur Micskovits de Budapest et avec le professeur Vojtek qui, depuis son sanatorium de Šumperk (Moravie), dirigeait la phtisiopédiatrie de la Tchécoslovaquie, puis avec le sanatorium des maladies pulmonaires d'enfants de Skoplje. - Yougoslavie, du Dr Šumkovski. Nous avons tous eu l'occasion de les visiter à travers des échanges d'expériences organisés en Hongrie et en Yougoslavie ou à des occasion que nous sommes créés à travers les voyages touristiques de l'ONT.

En revanche, les visites étrangères qui se succédaient, parfois même chaque semaine, ont favorisé nos contacts avec le reste du monde. Ce printemps (1962), entre autres, nous avons reçu la visite de deux délégués du siège de l'OMS à Genève, deux médecins, un suédois et un norvégien, sobres et en même temps communicatifs, très intéressés par notre activité. Après la visite des sections et secteurs du sanatorium et après les discussions dans mon bureau, je suis parti avec eux sur les ruelles du parc, vers la serre. Comme la distance avec les fonctionnaires du ministère de la Santé les accompagnant augmentait, ceux-là étant restés derrière avec Béatrice et nos autres collègues, les deux Scandinaves de l'OMS ont mis de côté le protocole et ont essayé de découvrir quelque chose sur ma vie dans les conditions du régime.

Sans dévoiler des aspects imprudentes, qui n'avaient pas leur place, je leur ai fait part de mon principale regret : l'impossibilité de circuler dans le monde, de répondre aux invitations que je reçois lors des différents congrès à travers le monde. Ils ont compris mon chagrin et, pour me consoler, ont décrit le "calvaire" de leur vie: le matin, quand ils vont travailler, dans leur bureau à Genève, ils ne savent pas où ils dormiront le soir, à Madrid ou au Caire, à Bombay ou Lima; avec ces voyages incessants, ils peuvent ne pas voir leur famille pendant des mois. Dans le sillage des quelques minutes de discussions «non officielles», j'ai senti la constitution d'une fraternité collégiale qui s'est matérialisée, dans les modestes possibilités de l'époque, à travers la revue-magazine de l'OMS, Santé du Monde, qui commençait à peine à paraître et que j'ai reçu depuis, grâce à eux, régulièrement pendant près de quatre décennies, pour cheminer avec la pensée à travers le monde.

Les visites des délégations étrangères, de rangs et de profils différents, se sont succédées, au cours desquelles les salariés se sont mobilisés encore plus, cherchant à se surpasser, donnant au sanatorium une apparence festive permanente. Informé de la perspective proche des visites représentatives (direction de l'UNICEF et Fédération internationale des femmes), j'ai considéré qu'il était temps de poursuivre une intention avec laquelle nous flirtions depuis un moment: fabriquer de nouveaux meubles, en métal-plastique, pour moderniser et rendre plus efficaces des salles à manger et de jeux sur les sections et quelques espaces communs. Pour cela, j'ai sacrifié quelques nuits et fait les plans à l'échelle, sur papier de calque, avec lesquels je me suis présenté au ministère de la Santé, où, dans la perspective des visites à l'étranger, j'ai obtenu les permis et les fonds nécessaires, après quoi je suis allé à Timisoara

pour choisir les assortiments raffinés de cuir synthétique pour l'exportation de Guban et je suis retourné à Bucarest, à Pipera, où, avec mes adjoints, l'intendant Untaru et le chauffeur Ghiță Moroianu, j'ai sélectionné et chargé dans le fourgon des plaques mélaminées, un assortiment qui venait d'être lancé dans le pays et que j'avais vu utilisé il y a deux ans à Budapest. A suivi la fabrication des meubles dans l'entreprise industrielle locale.

Même si nous ne nous sommes pas inscrits dans les temps, jusqu'à l'arrivée des délégations concernées, l'installation du nouveau mobilier a été un bien gagné, dont les enfants ont avant tout profité. À travers les intervalles, j'ai pris soin de **concevoir** entre les barres métalliques et les boîtes et les étagères des planches en mélamine, non seulement les peintures murales de l'équipe de Körösky ne semblaient pas tronquées, mais elles étaient mieux encadrées et mises en valeur. J'étais sensible à la réaction des premiers visiteurs, qui chuchotaient avec admiration en entrant dans les couloirs.

Après chaque visite, je me suis assuré de partager avec tous les collaborateurs les appréciations toujours flatteuses que nous adressaient les chefs de délégation. J'ai transcrit dans une section spéciale de la "Gazette Murale" du sanatorium, les impressions enregistrées dans le livre d'or. L'après-midi ou le soir de la visite, l'ambiance entre les employés détendue après le stress, était favorable à l'organisation ad hoc d'une fête commune, seule récompense que nous pouvions nous offrir pour l'admirable effort collectif.

Outre les visites de l'étranger, les échos de l'activité de notre sanatorium ont commencé à attirer des visiteurs du pays. En 1962, les plus marquants étaient le Dr Bungețianu et le Professeur Daniello de Cluj, tous deux attirés par l'action complexe de détection et d'immuno-

chimio prophylaxie (DIC), dont j'avais fait les premières références à une session scientifique de l'Institut de Phtisiologie. Le professeur Danielo, le maître incontesté de la phtisiologie de Transylvanie, m'avait récemment demandé par écrit des données sur l'action DIC et maintenant il venait personnellement pour prendre des précisions, voulant emprunter notre système de travail dans le sous-département de Turda, zone pilote de la lutte contre la tuberculose dans la région de Cluj, qu'il dirigeait. Il a annoncé une visite opérative courte, d'une heure, ayant de multiples programmations dans les deux jours destinées à Brasov. Entraîné dans les discussions, l'heure s'est transformée en une journée complète, délicieuse pour nous, dans laquelle, en plus de l'intérêt pour le problème lui-même, je ne sais pas combien a compté la liqueur d'une bouteille de la région de Turț, meilleure que le plus fin cognac.

Le Dr Bungețianu, également une personnalité éminente de la phtisiologie roumaine, qui dirigeait le département d'épidémiologie et de prophylaxie de l'Institut, dès son arrivée au sanatorium, s'est plongé dans la recherche du dossier d'action DIC. De la façon dont il enquêtait, on voyait qu'il était plutôt venu avec l'idée d'espionner. A cette époque, il y avait dans le pays un ou deux centres antituberculeux des plus reconnus, qui ont subitement présenté des recherches d'envergure dans le domaine de la prophylaxie sur le terrain, apparemment improbables. Après des heures de travail sur dossier, le Dr Bungețianu s'est rendu compte de l'authenticité et du sérieux de l'action à Brasov et a quitté pensivement, probablement à cause de l'impossibilité d'appliquer ce modèle à Bucarest, bien que la logistique là-bas était de loin supérieure.

Monopolisé par le travail avec les patients, par les tâches administratives, par les actions de terrain, par l'activité scientifique de recherche, d'élaboration et d'information, par l'activité d'orientation et de contrôle dans la région, à laquelle s'ajoute aussi l'accueil d'un nombre croissant de visites, je n'avais plus le temps de penser au "temps libre". Et pourtant, de temps en temps, je ressentais le besoin de me détendre, de me soustraire aux préoccupations obsessionnelles. Habituellement, au crépuscule, je prenais ma petite famille et mon chien et me promenais vers Poiana Stejeriș. Depuis la mort de mon père, le foxterrier Lucky, élevé jusque-là dans sa maison de Bucarest, est devenu brasovéen. Malheureusement, le bonheur de venir chez le maître bien-aimé est venu un peu tard pour lui: il avait vieilli, était devenu impuissant, et bougeait à peine. Et pourtant, la balade avec moi le stimulait. Je marchais avec lui pour voir jusqu'où les travaux de la nouvelle route vers Poiana avaient progressé et je devais parcourir deux ou trois kilomètres, après quoi, épuisant ses forces, je devais le prendre dans mes bras et rentrer à la maison. Les quelques mois qui lui sont restés à vivre, dans tous les moments de répit il était près de moi, sur le chemin de Poiana, dans la serre ou sur la terrasse.

Tant que je vivrai, je ne cesserai de m'évoquer les moments passés dans la serre, entouré de mes proches, dans ce paysage pittoresque, regardant Béatrice, parmi le lis de la passiflore, comment elle soigne ses petites plantes, suivant l'étonnement sur les visages des enfants lors de la découverte d'un phénomène de la nature, inédit pour eux; ou quand les enfants prédisposés à raconter, se confiaient à nous, Mițibus plus qu'Adiți, qui était moins communicative. Mițibus, devenu écolier, **pensif**, avait déjà des « souvenirs d'enfance » qu'il nuançait avec des remarques surprenantes pour son âge.

Ainsi, il m'a décrit une scène dont il avait été témoin quand il avait environ quatre ans (donc en 1958) et qu'il n'oublierait jamais. Dans un crépuscule printanier, Mihăiță, intrigué par le fait que ses parents n'aient pas passé toute la journée à la maison, a demandé à sa nouvelle nounou, "Tante" Martha, de l'emmener au service médical pour voir ce qui se passait. Martha le prit, lui et Adiți, et ils descendirent au premier pavillon. Ne me trouvant pas dans mon bureau, ils ont contourné le pavillon et sont venus à la quarantaine, à la "section de Maman". Là, dans la grande chambre, ils nous ont vus. Ils se sont mis sur les pointes et, comme les fenêtres étaient assez basses, ils ont pu voir ce qui se passait. Béatrice et moi étions au milieu de la salle, près d'un lit de bébé ; autour de nous "tante" Angelica, la sœur principale de la quarantaine et deux autres sœurs et deux infirmières. Béatrice tenait quelque chose devant le bébé dans le berceau (un masque à oxygène). Angelica se glissait pour lui faire une injection. Béatrice m'a alors tendu le bébé que j'ai prenais entre les paumes et je lui comprimais la poitrine énergiquement, rythmiquement. Les autres sœurs et infirmières faisaient des aller-retours sans cesse, apportant des draps, des compresses, des tubes, elles venaient avec des petites tasses, des cuillères, parfois une seringue, un flacon pour l'accrocher dans le stand à côté du lit. Personne n'avait le temps à regarder par la fenêtre et à observer leurs regards perçants.

La succession de Béatrice avec le masque sur le visage du bébé et la mienne avec la pression forte et rythmée de la poitrine s'est répétée plusieurs fois. (en effet, après quelques compressions thoraciques, le bébé ressuscitait, respirant plusieurs fois pour entrer à nouveau dans "l'apnée", nécessitant la reprise de la même manœuvre. Pendant plus d'une heure je l'ai gardé en vie mais la manœuvre de réanimation devenait de plus en plus longue et le retour de la respiration était d'une plus courte

durée. J'étais prêt à dépasser les limites absolues de l'épuisement pour maintenir les derniers scintillements de la vie, jusqu'à ce que je réalise que tout effort était inutile. Puis, regardant dans les yeux de Béatrice, d'un consentement tacite, nous avons décidé de le laisser à son triste destin. Mițibus et Adiți regardaient par la fenêtre avec pétris, réalisant qu'ils étaient témoins de quelque chose de très grave. Ils nous ont vus alors que nous laissons le bébé de nos bras dans le berceau, comment l'agitation dans le salon a cessé, comment une bougie s'est allumée et comment nous nous sommes retirés désespérés vers la porte.

Mițibus se souvient également que lorsque nous sommes sortis, ils ne se sont pas précipités pour nous sauter dessus ; nous étions trop tristes et trop préoccupés ; Béatrice était en larmes. Je l'ai prise par la main et nous sommes partis, tous les quatre, en haut vers la maison, avec Martha derrière nous, sans dire un mot. Nous nous sommes arrêtés peut-être un quart d'heure, réconfortant, à la serre. Il faisait noir; de la hauteur de la serre, les lueurs de la ville étaient visibles dans la vallée; au-dessus de nous, des milliers de petites bougies étaient allumées sur la voûte céleste. A leur retour à la maison, les enfants ont estimé qu'il n'était pas nécessaire **que nous leur demandions** de faire de «la vie de famille», c'est-à-dire de nous charrier et faire les enfantins ensemble, comme les autres soirs. Au lieu de cela, ils ont quitté leurs lits pour venir dormir avec nous.

Des événements, comme celui de l'après-midi dont Mihăiță se souvient, se sont malheureusement produits de nombreuses fois, presque tous survenus en raison de la méningite tuberculeuse. Parfois, ils se sont soldés par un succès, parfois comme maintenant, par un échec.

La méningite était le principal problème, l'affection de loin la plus grave des services de tuberculose pour

enfants. Depuis mon entrée en phtisiopédiatrie (1949), j'ai apprécié que la proportion des méningites guéries pouvait être considérée comme une norme objective du stade où les possibilités thérapeutiques de la tuberculose étaient arrivés et, par les différences de pourcentage, comme un indicateur de la qualité des soins d'un hôpital à l'autre. C'est pourquoi j'ai concentré mes préoccupations sur la méningite, et j'ai la satisfaction que depuis les premières années (1952) j'ai contribué à l'amélioration de son traitement, en supprimant les pires souffrances de l'enfant malade de méningite. Les circonstances et l'intuition ont fait de moi le premier qui, s'appuyant sur l'efficacité supérieure de l'hydrazide (entrée en usage en mai 1952 seulement), a supprimé l'administration intrarachidienne de la streptomycine, qui était très irritante, provoquant des douleurs insupportables et des réactions hémorragiques nocives dans le canal rachidien. Il a fallu des mois (voire deux ans dans certaines cliniques) pour que cette initiative soit généralisée dans le pays (et dans le monde) et pourtant nous ne pouvions pas être satisfaits. Le traitement spécifique avait démontré ses possibilités et ses limites : à partir d'une maladie mortelle dans tous les cas, la découverte de la streptomycine (1945) avait permis de sauver un tiers des cas; la combinaison de la miraculeuse hydrazide (depuis 1952) avait augmenté la proportion de guérisons à trois quarts des cas. Ils restaient environ 25% de risques mortels sur lesquels nous nous sommes concentrés. En plus des destructions spécifiques des lésions sur lesquelles la streptomycine et l'hydrazide agissaient, on mourait également en raison des manifestations "fonctionnelles" associées, des symptômes connus de la méningite : nausées, vomissements, inappétence, conduisant à la déshydratation, à la malnutrition, à une perte de poids excessive, des escarres, etc. qui eux-mêmes pouvaient provoquer le décès. Pour ces raisons, l'apparition sur l'échiquier thérapeutique de la

corticothérapie (cortisone, ACTH) a immédiatement suscité notre intérêt et à partir de 1956 nous l'avons introduite dans le traitement des nouveaux cas de méningite qui nous avons admis. J'ai ajouté à cela une application encore plus rigoureuse des règles mineures de la parfaite prise en charge de l'enfant malade. À cet égard, le personnel sélectionné, formé et supervisé par Béatrice dans son service de quarantaine est devenu irremplaçable : si dans le cahier de l'enfant malade en soins spéciaux, il était noté qu'à 2 h 55 de la nuit, l'enfant devrait recevoir une cuillère à café d'une liqueur (émulsion) ou qu'on lui re-humidifie une compresse, on pouvait être sûr que l'indication était respectée, sans aucune minute d'écart. J'avais vérifié cela plusieurs fois pendant mes nuits passées au sanatorium.

La corticothérapie et ces règles mineures de soins parfaits ou, en d'autres termes, le dévouement sans précédent du personnel, nous ont conduit à guérir presque entièrement (plus de 95%) des méningites (à l'exclusion, selon les usages, des décès du premier mois, imputables à un retard diagnostique sur le terrain).

Statistiquement parlant, avec toute la relativité des données biologiques, nous avons dû, par de tels résultats, nous classer au premier rang dans le pays et parmi les premiers au monde. Dans cette performance, le rôle principal était la quarantaine. Par rapport aux autres sections du sanatorium, plus grandes, plus élégantes, avec un personnel plus "habillé", la quarantaine était le secteur à feu continu, qui concentrait les cas graves, la section qui, par la façon dont je l'avais conçue, en plus de la fonction proprement dite de la mise en quarantaine, c'est-à-dire l'hospitalisation obligatoire de tous les nouveaux cas introduits au cours des trois premières semaines, avait également pour tâche de garder pendant plusieurs

semaines, voire plusieurs mois, tous les enfants dans un état grave, jusqu'à leur retrait de la situation potentiellement mortelle. De cette façon, la quarantaine est également devenue l'unité de soins intensifs, où le personnel n'avait pas un moment de répit.

J'avais été inspiré lorsque, dès le début, j'avais choisi Béatrice comme chef de section et lui avait donné carte blanche pour choisir son personnel ; et elle l'a choisi par intuition ou par vérification des infirmières, sœurs, aides-soignantes ou femmes de ménage qu'elle a vues au travail, sur les sections. Ainsi, travaillaient côte à côte Angelica Drăgan, chef de section, jusque hier, ouvrière agricole, avec "Mme" Fischer, aide-soignante, jusqu'à hier issue de l'élite de la société saxonne et qui ne rechignait pas de faire le travail le plus ingrat. Le travail était effectué en continu, ensemble, sans critère de présentabilité ou de formation attestée par des diplômes. Au milieu de cette agitation de la quarantaine, on sentait que trônait le critère suprême: la dévotion (à l'enfant) au petit souffrant.

J'étais heureux quand, certains matins, en descendant de la maison au travail avec Béatrice, je l'accompagnais dans son service où, avant le début du programme, avant le rapport de garde, elle avait l'habitude de faire une petite visite pour voir ses patients, pour s'assurer qu'ils ont bien commencé la journée. À cette occasion, invariablement, nous assistions à une scène émouvante. J'étais ému de voir comment, à chaque fois, Béatrice, déclenche des cris de joie quand elle entrait dans sa salle. Tout le monde, même les nourrissons, agitaient leurs mains, bougeaient des pieds et roucoulaient, mais surtout les plus grands, âgés de deux -trois-quatre ans, avec des physionomies plus expressives, avec des gestes plus parlants, attendait leur caresse sur la tête ou même leur

prise dans ses bras, comme une bénédiction est entrée dans l'habitude, dans la nécessité du jour.

Beaucoup d'enfants, en général environs un tiers, étaient plus bronzés ; à eux et à ceux qui souffraient le plus, Béatrice accordait plus d'attention et de chaleur. D'ailleurs, cette quasi-préférence ethnique est devenue bien connue. Combien de fois, dans les jours et les heures de visite, quand entrait par la porte du sanatorium, un groupe plus compact de femmes avec de longues jupes multicolores, avec une provenance évidente de Gârcin, le quartier marginal et bien connu de Săcele, le personnel dépêchait d'annoncer d'une voix plus forte : "Madame la doctoresse, sont venus vos proches !" J'ai eu l'occasion de découvrir que Béatrice faisait en fait de la discrimination inverse. De temps en temps, je recevais un appel téléphonique d'un collègue ou d'un pseudo-notable de la ville, pour pistonner un patient. S'il était en quarantaine, j'allais bien sûr m'adresser à Béatrice; à partir de ce moment, je pouvais être sûr que le gamin avait été retiré de la liste de ceux qui avaient la caresse du matin sur la tête.

La quarantaine, en plus de son rôle classique, épidémiologique et de soins intensifs (ajoutés par nous), en cas d'hospitalisation de longue durée, joue également un rôle de secteur d'adaptation, atténuant les conséquences de la rupture du milieu familial ou de suppléance d'un milieu familial déficient. Les orphelins, les enfants abandonnés ou ceux issus de familles ayant des "problèmes" ont besoin de plus d'affection. Béatrice, par son exemple personnel, a imprimé à l'ensemble de son collectif de travail, une prise de conscience dans ce sens, dont je me suis également infecté.

Parmi les cas de quarantaine les plus graves figurait Mishi, sur son nom complet Vereş Mihai. Il a été hospitalisé à l'âge d'un an et demi, apporté pour mourir

chez nous, dans un état d'athrepsie («peau et os») avec une forme grave de tuberculose (bronchopneumonie). L'Usine de santé de la quarantaine est entrée en action et pendant des semaines, elle s'est efforcée de le sortir du coma, puis d'une profonde somnolence et de le ramener progressivement à la vie. Il ouvrit ses yeux émerveillés et commença à manger un peu. Ont suivi des mois avant que, les tuberculo-statiques et la nutrition, d'abord par la sonde, puis par voie naturelle, ont commencé à lui donner l'apparence d'un enfant, à remplir un peu ses joues, ses petites mains, ses pieds. Il était sorti d'un état de risque vital et aurait dû être transféré à la section II, mais le personnel de la quarantaine s'était attaché à lui: c'est là-bas, qu'il a commencé (ou recommencé) à parler et à marcher; il était devenu un garçon de son âge, maintenant plus de deux ans.

Lors de mes visites en quarantaine, je l'avais **observé et observé** son évolution. Il avait une physionomie plus morose (triste), mais, avec toute la tristesse dans ses yeux, il me regardait avec insistance, avec intérêt. Il était, semble-t-il, seul au monde : le père inconnu, la mère malade de la tuberculose, sans sens maternel, menait sa vie davantage dans les sanatoriums. L'enfant, jusqu'à son hospitalisation, avait grandi avec un soin très relatif des voisins.

Il n'avait personne, pas de proches pour lui rendre visite. Depuis qu'il avait rouvert les yeux, il s'était retrouvé en quarantaine, une famille attentionnée qui, en plus de la nourriture et de la propreté, lui apportait également la chaleur dont il avait besoin. C'est ainsi qu'à une caresse accidentelle, sur sa tête, de ma part, je me suis retrouvé serré par les mains du garçonnet. Le geste se répétait à chaque nouvelle visite et au fil du temps un pont a été établi. Le personnel de la quarantaine, qui ne cessait de le réconforter, a observé cette sensibilité d'esprit de l'enfant.

Un soir, alors que j'étais de garde, lors de la contre-visite effectuée dans la quarantaine, voyant que le petit garçon se détachait difficilement de moi, je l'ai pris dans mes bras et suis monté à l'étage avec lui, où j'avais mon cabinet. J'ai remarqué que l'ambiance de cette pièce l'avait profondément marqué. Je l'ai installé sur une chaise surélevée avec des oreillers, dans un coin de mon bureau. J'ai mis devant lui quelques feuilles de papier et des crayons de couleur et je l'ai laissé griffonner pendant que je commençais à travailler. Mishi était clairement satisfait de son occupation. Après une heure, j'ai appelé la sœur de service pour l'emmenner au lit.

Une autre nuit, après une semaine, je ne sais pas comment, le garçon a découvert que j'étais au bureau, et aussi je ne sais pas comment il a échappé à la vigilance du personnel, s'est glissé (faufilé) et, en montant les marches, a atteint la porte de mon cabinet. J'ai senti des petites mains gratter au coin inférieur de la porte. Je suis allé à la porte, l'ai ouverte légèrement et je suis tombé sur le petit bout. Je l'ai pris dans mes bras, je l'ai assis dans le même coin du bureau, sur la même chaise où il avait été assis, et je lui ai remis des feuilles de papier et des crayons de couleur. Peu de temps après, la sœur est entrée, inquiète de la disparition de Mishi. Je lui ai dit de le laisser encore une heure, puis de venir le chercher. Depuis, c'est devenu une coutume : chaque fois que j'étais en service de garde ou que je venais le soir pour travailler, une sœur ou infirmière amenait Mishi pour une à deux heures de dessin dans mon bureau. Je ne peux pas dire combien de gratitude brillait dans les yeux de l'enfant.

Alors que Mishi avait plus de trois ans, nous avons été surpris de découvrir qu'il n'est pas seul au monde mais qu'il a aussi un frère, Ghiury Vereş, d'un an et demi plus jeune. Il nous a été amené pour admission, envoyé par le même dispensaire territorial du pays des Sequelis, d'où

Mishi venait. Initialement, les frères n'ont donné aucun signe de se connaître ou de se reconnaître, mais après quelques jours, ils se sont habitués ensemble et j'ai commencé à avoir deux invités lors de mes soirées de travail.

La vie de Mishi était devenue très agréable, contrairement aux réalités dramatiques qui l'attendaient en dehors du sanatorium. Et pourtant, la situation ne pouvait être prolongée. Il y a une limite à la durée d'hospitalisation. Dans les cas les plus complexes, les hospitalisations ont duré un an, un an et plusieurs mois. Son hospitalisation avait dépassé trois ans. Ses problèmes de santé avaient depuis longtemps été résolus et les problèmes sociaux - pérennes – n'étaient pas de notre ressort, ils ne rentraient pas dans le "profil" du sanatorium.

J'ai dû prendre une décision terrible pour les deux petits : les envoyer dans une "maison d'enfants d'âge préscolaire", c'est-à-dire dans un orphelinat. Je m'étais intéressé auprès des forums régionaux et tout le monde était d'avis que Sibiu serait l'institution la plus appropriée. J'ai rempli les formalités pour le transfert. Nous avons embarqué les deux frères dans le fourgon du sanatorium et nous sommes partis, Béatrice et moi, pour les accompagner. Nous avons trouvé le contraire de nos attentes : une atmosphère dickensienne, un bâtiment sombre, sordide, avec du personnel ingurgitant la nourriture des patients, nous recevant de manière hostile et en nous arrachant brutalement les enfants que nous apportions. C'était l'antipode de notre sanatorium. La douleur imprimée sur le visage de Mishi et ses yeux lors de la séparation, projetée sur l'image globale dans laquelle j'ai surpris l'asile de Sibiu, me sont restés imprégnés pendant des années et me donne la chair de poule même aujourd'hui.

Ce soir-là, quand nous sommes rentrés de Sibiu, trouvant l'ambiance chaleureuse et lumineuse de notre sanatorium et regardant le personnel qui couvrait avec douceur les enfants dans leurs berceaux, j'ai réalisé une fois de plus que je pouvais être satisfait: que l'humanisation que nous avions poursuivie comme objectif dès nos premières actions, était chez nous, une réalité, à la fois dans les murs et dans les âmes.

Problèmes avec "le service du personnel"

Un après-midi d'avril (1963), j'ai été avisé par téléphone de me présenter au comité régional du parti, où je serai reçu par le premier secrétaire lui-même. Je devais être accompagné du secrétaire de notre organisation de parti, Mimu Oană, un homme gentil, avec qui je pouvais parler ouvertement. De déductions en déductions, nous avons conclu, avec Oana, qu'il ne peut s'agir que d'une nouvelle pression pour que je m'inscrive au parti. J'avais également subi de telles tentatives à deux reprises, en 1958 et 1960, avec deux autres premiers secrétaires qui avaient succédé à la tête de la Région. Les deux réunions se sont tenues de manière identique. Lors de ma retenue concernant l'accès à "l'honorante" qualité de membre du parti, exprimé par l'invocation de "mon origine sociale", les interlocuteurs ont répondu énergiquement et rituellement, tous deux pareil, à deux ans d'intervalle:

- "Mais quoi, avez-vous été légionnaire?"

- "Non!"

"Avez-vous été un criminel de guerre?"

« Non! »

"Alors?"

"Mon père avait une propriété agricole qui lui a été expropriée." Comme une formule magique, cette "révélation" (qui, curieusement, était depuis longtemps enregistrée dans mes autobiographies) a immédiatement installé le silence. J'ai été laissé tranquille, frappé sur l'épaule et conseillé de continuer mon travail comme avant "car dans notre République populaire, on peut travailler et réussir sans être membre du parti".

Rappelant à Mimu Oană ces épisodes, en route vers le siège de la région du Parti, j'ai communiqué mon intention de me maintenir dans la même position; il n'a pas partagé mon idée et pensait que je dois accepter de rejoindre le parti. C'est ainsi que j'entrai dans l'immense bureau du premier secrétaire, Maxim Berghianu, personnalité éminente de l'époque. Lui, plus bienveillant que semble-t-il était sa nature, m'a dit qu'il avait été informé des réalisations de notre sanatorium et était surpris que pendant si longtemps je n'ai pas adhéré au parti. Puis j'ai considéré qu'il était temps d'invoquer l'argument décisif: l'origine sociale, à laquelle, le premier secrétaire a ri:

"Ha ha! Origine sociale ! Concept dépassé ! Dans quel monde vivez-vous camarade docteur? Vous ne lisez pas les journaux ? Le passé personnel n'a plus d'importance ! Vous n'avez pas vu l'article de Nichifor Crainic d'aujourd'hui? Vous n'avez pas vu la reconsidération de Radu Gyr hier ? Voulez-vous plus d'arguments? »...« Voilà »conclut-il, s'adressant davantage à Oana« passez à l'action. Qu'on me fasse parvenir, jusqu'à ce soir, la demande d'inscription ! »

C'est ainsi que la réunion s'est terminée et je suis donc devenu, volens-nolens, membre du parti.

Il avait raison Berghianu ; quelque chose avait changé dans ce pays récemment. Pas fondamental, mais il y avait un changement d'aiguillage. J'avais personnellement eu l'occasion d'assister à une réunion déconcertante au début de 1963, au siège de la région du Parti. Devant une salle comble, avec tous les dirigeants d'entreprises et d'institutions de la ville, un notable du Comité central, de Bucarest, nous a lu un texte pendant près de deux heures dans lequel étaient divulguées les exactions de l'URSS commises dans notre pays sur plusieurs plans;

sur le plan économique, des chiffres détaillés ont été donnés qui illustrent les vols commis par le biais des Sovromes, etc., etc. Pour une seule phrase de ce discours, tout citoyen du pays, il y a deux mois, aurait été emprisonné à perpétuité.

Après douze années cruelles (1948-1959), qui, d'après la rumeur publique, peuvent se résumer à trois chiffres effrayants: deux millions et demi de Roumains emprisonnés, dont cinq cent mille sont morts ou ont été tués dans les prisons et les camps du régime, auxquels correspondaient environ sept- huit millions d'oppressés (en moyenne trois membres de la famille pour un prisonnier), soit presque la moitié du pays, directement ou indirectement, sous le spectre des barreaux, tout ce camp national, depuis 1960 était dissipé, les prisons politiques ont été vidées. À travers les artères vieilles, la vie a commencé à vibrer, mince mais rafraîchissante: un programme télévisé moins politisé, un film occidental au cinéma, un journal français ou un paquet de Kent aux kiosques, une source de whisky ou de gin au magasin "Unique" de la capitale, il y avait des signes que nous entrions dans une ère de «dégel».

Ce léger tournant a eu lieu sous la même direction, Gheorghiu-Dej, qui a également parrainé le génocide pendant les douze premières années. Je n'avais pas assez d'éléments pour expliquer ce phénomène. La mort de Staline a certainement joué un rôle, suivie de quelques années par les réverbérations externes de certains dégels en URSS. Sur le plan interne, face au changement de Gheorghiu-Dej je pouvais encore voir la consolidation de son pouvoir personnel, après la liquidation successive des groupes rivaux (Ana Pauker-Vasile Luca, les conjoints de Chisinevski) et l'influence positive de certaines personnalités au niveau politique (Maurer) et dans la vie

privée (Ralea, Dina Cocea et autres dont on entendait parler). L'insuffisance des explications et l'apparente invraisemblance du changement de situation nous ont tous fait hésiter, nous devrions nous amuser avec mesure et nous poser des questions: combien de temps cela durera-t-il? quelle est la prochaine étape? D'autant plus qu'une série de processus idéologiques se sont à peine effacés (Noica, Dinu Pillat, le groupe Milița Pătrașcu-Andricu-Nasta) et que d'autres sont encore en cours d'instrumentation.

Dans ce climat, je suis devenu membre du parti. En essayant de minimiser la signification du fait lui-même, je me disais - une cotisation supplémentaire et rien de plus! Mais dans les réflexions de mon forum intérieur, de temps en temps, une ombre d'auto-imputation, de culpabilité est apparue. Heureusement, j'avais tellement de choses à faire, tellement de soucis, que je n'ai pas eu le temps de couper le fil en quatre.

Au premier semestre 1963, j'ai travaillé jour et nuit au traitement des données de bilan des dix premières campagnes semestrielles de l'action DIC (1958-1962). Le dossier de l'action DIC qui occupait désormais, avec ses tiroirs, tout un mur du secrétariat à côté de mon cabinet, était devenu miraculeux. Il contenait le miroir instantané de chaque école du point de vue de la tuberculose. Avec lui devant moi, je sentais que j'avais sous contrôle la tuberculose dans toute la ville (à travers l'historique familial de chaque écolier). En fait, le miracle s'est fait connaître dans toute la ville. Des pédiatres de Brasov, parfois aussi des parents d'élèves, chaque fois qu'ils avaient un problème pour clarifier une épidémie de tuberculose réelle ou potentielle, m'ont appelé. Ma secrétaire, Mme Tatoi, qui en me faisant la connexion téléphonique, restait sur le fil et écoutait les données d'identification qui nous étaient demandées par l'interlocuteur: l'école, la classe et le

nom de l'élève et instantanément, elle retirait le dossier du tiroir de l'école respective et le mettait devant moi, sur le bureau. La rapidité et la précision avec lesquelles je répondais était étonnante. Seul un ordinateur qui n'était pas utilisé à ce moment-là pouvait stocker et traiter autant de données par minute.

J'ai donc considéré que le moment était venu de passer à un traitement scientifique des données du fichier DIC. Près de 30 000 fiches individuelles ont été collectés avec plus de 200 000 enregistrements d'opérations et de résultats (tests tuberculiques, vaccinations et revaccinations BCG, contrôles radiologiques, etc.). J'ai commencé à faire les modèles de tableaux ("feuilles", c'est-à-dire des feuilles d'un mètre carré, avec des dizaines de cases pour les données qui devaient être extraites des fiches) que j'ai remis à Mme Tatoi pour les multiplier. Puis j'ai mobilisé au travail les collègues Georgescu, Rogoz et Zaharia qui, avec Béatrice et moi, devaient être le collectif d'auteurs. Chacun de nous a reçu de Tatoi des "portions" hebdomadaires de rouleaux de tableaux. Au fur et à mesure qu'ils étaient complétés me parvenaient, je commençais à les centraliser et à les traiter. Je travaillais dur. Je n'arrêtais pas 20 heures sur 24. J'entendais les employés me plaindre lorsqu'ils passaient devant le cabinet où la lumière ne s'éteignait plus.

Un jour, mon assistante, Florentina Dumitru, m'a barré la route. - "Qu'est-ce que c'est Flory ? Voulez-vous me dire quelque chose ? " Elle était timide, et n'osait pas. A mon insistance, elle m'a dit - "Vous travaillés trop dur !" - "J'y suis habitué; ne t'inquiète pas. " - "Cependant, nous pourrions également vous aider." - "De quelle manière?" Lui ai-je demandé. - "Donnez-moi, comme aux médecins, quelques tableaux à compléter. Ne vous inquiétez pas. J'ai vu de quoi il s'agit et je ne ferai pas d'erreurs ». J'ai été

surpris et me suis dit que je ne pouvais pas l'offenser alors j'ai demandé à Mme Tatoiu de lui donner une portion de rouleaux pour une semaine. C'était un samedi vers midi. Lundi matin, dès la première heure, Florentina, les rouleaux sous le bras, m'attendait à la porte - "Que se passe-t-il?"

"J'ai fini!" - "Ce n'est pas possible! Même si tu travaillais jour et nuit et cela n'aurait pas été possible! ». - "Veuillez vérifier!"

J'ai pris avec impatience les tableaux et le tas de fiches traitées et j'ai vérifié par sondage. Les données extraites et transcrites et les totaux partiels étaient impeccables. Je l'ai regardé longuement: pâle et cernée, il était évident qu'elle n'avait pas dormi depuis près de deux jours. Je l'embrassai avec reconnaissance: - "Mais sachez que je ne partirai pas avant que vous ne me donniez de nouvelles portions de travail!" - "Mais tu dois savoir que je ne te donne plus que si tu respectes la norme : une portion par semaine, que tu dois faire en une semaine, pas en un jour!"

Pendant que l'infirmière partait - un être à la quarantaine, avec famille et avec des problèmes - je pensais à quelques collègues médecins qui essayaient d'éviter toute charge de travail supplémentaire, bien qu'ils eussent pour cela "le droit d'auteur" tandis que Flory n'a aucun avantage. Je pensais aussi quelle source inépuisable ce merveilleux groupe de personnes autour de nous peut cacher, à quel point je peux m'appuyer sur eux. Avec Florentina Dumitru, j'ai continué à collaborer sur le plan scientifique mais, malheureusement, pas pour longtemps, car son mari, ayant trouvé un service plus adapté, ils ont déménagé dans une autre localité.

Avec des efforts soutenus, le bilan des cinq premières années de l'action DIC (dépistage et chimio prophylaxie) est achevé. Initialement prévu pour s'étendre

sur un seul papier, la richesse du matériel et les considérations qu'il a engendrées m'ont obligé de le rédiger sous la forme de cinq communications. Leur présentation à la section Phtisiologie de la Société des sciences médicales - Brasov, a été considérée par les personnes présentes comme un événement scientifique d'une importance exceptionnelle, digne d'un public national et même international. J'ai promis à ceux qui nous ont fait l'éloge (Dr Oprișescu, Stinghe, Andrian, etc.) que dans un proche avenir, j'entreprendrai tout ce qui dépendra de moi, pour faire connaître cette expérience aussi largement possible et j'ai tenu ma promesse, en publiant dans cinq numéros successifs de notre revue chaque fois un article et en présentant des communications à l'Institut et aux Conférences inter-régionales de Cluj, Sibiu et Târgu-Mureș. La direction de l'Institut (Prof. Anastasatu, Bula), à travers leur participation à des conférences et congrès internationaux, a fait diffuser au-delà des frontières quelques informations sur notre contribution au niveau épidémiologique prophylactique, mais sans avoir de loin, la résonance mondiale du travail de bronchologie qui avait été publié dans la revue belge de Jeurissen.

Après l'achèvement des travaux sur l'action DIC, des vacances bien méritées ont suivies, sur la côte, à Agigea.

Peu de temps après mon retour de vacances, en septembre (1964), j'ai été appelé à Bucarest, à l'Institut de phtisiologie. Le professeur Anastasatu m'a reçu et m'a dit que les pavillons II et III de l'Institut, pour les enfants et les adolescents, et toute l'enceinte qui les entoure, seront rénovés la semaine prochaine. Des sommes importantes ont été allouées à cet effet et l'ensemble de l'appareil administratif est prêt à agir, mais il m'attend car la direction de l'Institut a décidé que je serais le seul à donner la note

globale des changements et des dispositions qui seront prises et qui devront s'élever et atteindre l'image et la ressemblance du Sanatorium TBC Enfants - Brasov. Pour une période de plusieurs mois je devrai être plus présent à Bucarest et il reste à établir la durée et la formule que je préfère pour assurer les droits qui me sont dus (détachement, participation à un cours fictif ou quelque chose de ce genre).

Suite à ce préambule, le professeur Anastasatu m'a conduit sur l'emplacement du futur site, sur les pseudo-ruelles envahies par les buissons, les arbustes et les mauvaises herbes, dans les deux pavillons moches et délabrés. Dans le pavillon pour enfants, avec tout l'état désolant dans lequel il se trouvait, j'avais la nostalgie de revoir les couloirs et les salles dans lesquelles, il y a près de quinze ans, j'ai passé mes quatre premières belles et fructueuses années de formation phtisiopédiatrique. J'ai rencontré des collègues qui avaient eu la chance de rester à la clinique, sans être exilés comme moi, et de nouveaux personnages qui étaient arrivés à l'Institut par des voies contournés.

Dans tout ce voyage à travers des lieux que je connaissais très bien, mais que je n'imaginai pas pouvoir atteindre un tel stade de dégradation, j'ai eu le temps de réfléchir et de décider ce que je répondrais au professeur. J'aurais bien sûr aimé, avec Béatrice, retourner à l'Institut, mais pas provisoirement mais définitivement, en réparation de l'exil que j'avais subi. Cette posture d'un entrepreneur temporaire, même si cela signifiait la reconnaissance des réalisations spéciales et l'appréciation d'un raffinement inimitable d'ailleurs, ne me satisfaisait cependant pas. À cela, j'ai également senti un soupçon d'offense, un vote de blâme que mes collègues de la clinique auraient pu ressentir si j'avais accepté cette tâche. À ce titre, j'ai trouvé

un moyen poli de refuser et en même temps de ne pas nuire à mes relations avec le professeur et l'Institut.

Je suis retourné à Brasov, sans communiquer à personne ce qui s'est passé à Bucarest, à l'exception naturellement de la famille. Je suis retourné à l'activité courante. Après quelques jours, le comptable Saru est venu me voir, avec une adresse de la section du conseil populaire de la ville, par laquelle nous avons été informés que, sur le poste vacant de comptable III, nous sera transférée la nommée Popescu Gabriela. - "la Célèbre Popeasca, la saccageuse d'unités sanitaires, la processo-maniaque ?" Ai-je demandé à Saru. - "Oui, elle-même !" Ce n'est pas possible ! Et je suis parti immédiatement, en colère, au Conseil. J'ai cherché le chef de la section du personnel mais il s'est esquivé en me passant à son adjoint. L'adjoint, avec qui j'avais déjà traité et qui agit toujours avec bienveillance, a commencé à m'envoyer de demandes et de promesses. Il m'a dit qu'ils la connaissaient également, au service du personnel, ils savaient qu'elle n'était pas une collaboratrice confortable et loyale, mais qu'ils avaient un ordre qui venait du "haut" de la placer, que ce serait une nomination de courte durée, qu'ultérieurement ils s'efforceraient de lui trouver un poste plus adapté, et qu'en tout cas ils garderont un œil sur elle, ils la suivront et, au moindre écart qu'ils observeront ou nous observerons, ils prendront des mesures. Je dois admettre que l'adjoint a été convaincant et m'a pris dans un moment de faiblesse, alors j'ai finalement accepté.

Je l'acceptais en sachant que nous prenions la charge d'un être maléfique, né pour nuire autour d'elle. Par coïncidence, je connaissais son passé depuis longtemps. Depuis le lycée, souhaitant apporter un appui politique au développement de ses inclinations diaboliques natives, Popeasca a rejoint l'extrême droite. Immédiatement après

le 23 août 1944, elle se tourna vers l'antipode à l'extrême gauche, devenant membre du parti communiste. Exclu du parti après environ deux ans, elle a rejoint l'activité syndicale, terrorisant la ville de Braşov par un activisme syndical gauchiste (en collaboration avec le groupe Gluşkevici). Dans cette hypostase, je l'ai rencontrée, me rendant mes journées noires pendant mon secondariat de 1946-48. Et cette dure pratique est rapidement devenue obsolète, et elle a été contrainte de restreindre la portée de ses actions perverses à ses emplois où elle occupait temporairement des postes modestes. Juste avant, de nous être imposé par le service du personnel, elle avait effectué trois ou quatre stages de deux à trois ans, tous soldés par des dénonciations et des enquêtes diffamatoires, qui ont abouti au licenciement des dirigeants (exemple récent, le dispensaire de médecine sportive dirigé par le Dr Taus). Avec une telle carte de visite, je l'ai prise, cependant, en faisant l'imprudence de compter sur la parole du service du personnel. En deux jours, Madame Popescu s'est présentée au poste, résignée et apparemment assagie et je l'ai passé à la charge de ses supérieurs directs, Petrescu et Saru.

Après quelques mois, début 1964, j'ai de nouveau eu un problème désagréable avec "les services du personnel". Cette fois, de la part du président du Conseil populaire, qui est le chef suprême de la Région. Par une adresse rituelle et catégorique, nous sommes informés du transfert de notre administrateur Slăvoaca dans un préventorium de la vallée de Timis; la transformation de son poste d'administrateur au poste de directeur administratif adjoint et la nomination à ce poste du camarade Tăpşan qui, jusqu'à présent, était chef de la section du personnel du Conseil populaire de la région. Je n'ai pas compris pourquoi il était nécessaire de faire ce mouvement de cadres, pourquoi Tăpşan a dû être retiré de toute urgence d'une position d'une certaine importance

dans la nomenclature régionale et placé sur un poste insignifiant (ligne morte), chez nous.

Quant à moi, je perdais un homme très actif, rusé (routinier) et plein d'initiative, comme Slăvoaca et à la place je recevais un "personnage" sans expérience administrative, ayant depuis longtemps passé la vigueur de la jeunesse et en plus, selon la rumeur, un peu pauvre d'esprit. Sentant que je ne jouis pas de la sympathie du nouveau président régional, Bercus, qui veut affirmer à tout prix son autorité et tenant compte du fait que le travail administratif dans le sanatorium, auquel j'ai été très sérieusement impliqué, était mené et contrôlé dans les points clés par un personnel formé, compétent et fiable, je me suis rendu compte qu'il n'était pas nécessaire d'essayer une confrontation et que nous serons en mesure de remplir nos fonctions et de continuer à progresser, même sans une pièce majeure sur l'échiquier.

J'ai donc reçu Tăpșan avec résignation, ce qui pouvait aussi ressembler à de la bienveillance. En effet, Tăpșan, par son apparence, était opposé à la physionomie cachée et perfide du militant des services du personnel. Dès le début, il a voulu m'assurer de son dévouement et je l'ai entendu à plusieurs reprises, notamment en séance plénière, en utilisant l'appel "Faites camarades, un mur de béton autour de notre directeur!" ce qui, venant, d'un activiste du personnel, pouvait aussi suggérer autre chose ... Tăpșan n'était pas tellement motivé pour travailler que pour parler. Il aimait affabuler, en particulier sur des questions liées à son passé ferroviaire. Il m'a raconté une fois que, alors qu'il était mécanicien de locomotive au dépôt de Brasov (les mauvaises langues ont dit qu'il n'était qu'un simple bourrin), chaque fois que le train royal de Bucarest à Brasov arrivait, à Predeal il se voyait attribuer une locomotive supplémentaire et que la locomotive était

toujours conduite par lui. À l'occasion d'un tel voyage, descendant les pentes dangereuses de la vallée de Timis avec une vitesse supérieure aux normes recommandées, mais maîtrisant avec habileté la locomotive, qui a dérapé des roues, les obligeant à lancer des étincelles et chauffer au point de devenir rouges comme les rails, puis, à partir de Timișul de Jos vers le bas, libérant les freins et dépassant 120 à 140 kilomètres par heure, le train a fait son entrée triomphale dans la gare de Brasov. Et puis, après être descendu sur la plate-forme, le Roi s'est rendu à la locomotive et en lui tendant la main, Sa Majesté lui a dit: "Bravo camarade Tăpșan, je te félicite, tu es un as des locomotives!"

Des histoires de ce genre, débitées avec générosité par Tăpșan, circulaient à travers le sanatorium, suscitant des sourires. Un dimanche matin, alors que Béatrice et moi étions à la maison, j'ai entendu Mizibus, qui jouait dans la cour, sautant en courant par-dessus les escaliers et arrivant sur la terrasse en criant "Papa, arrive le crétin de monsieur Tăpșan!" Je suis resté scotché. La chance était que Tăpșan était encore loin, il avait à peine commencé à monter les escaliers du côté de la buanderie, donc il ne l'a pas entendu, mais c'était un enseignement pour nous que nous ne serions plus autorisés à parler devant les enfants de choses qui n'étaient pas appropriées.

Tăpșan est resté en service moins de deux ans. Arrivant à l'âge de la retraite, il se retira dans son Schei, nous laissant le souvenir d'un homme qui, dans tout cet intervalle, ne fit rien, absolument rien, ni bon ni mauvais, ce qui, en quelque sorte, pour l'époque dans laquelle nous vivions, n'était pas mal du tout.

Au printemps 1964, le ministère de la Santé nous a attribué un nouveau fourgon. De l'expérience que nous avons eue avec l'ancien fourgon, que nous allions remplacer, l'espace intérieur aurait dû être re-divisé.

L'arrière, pour le fret, était trop grand pour les besoins d'approvisionnement actuels et l'avant n'était pas tout à fait adapté au transport de passagers. C'est pourquoi j'ai pensé que, dès le début, nous apporterions à la nouvelle voiture, qui était du même type que l'ancienne, les modifications nécessaires, c'est-à-dire reculer d'un mètre la paroi de séparation entre la cabine du conducteur et l'espace de chargement, derrière le chauffeur, nous allons placer un canapé qui peut être utilisé comme chariot pour le transport d'une personne malade ou comme banquet pour trois personnes. À cette fin, en déléguant le chauffeur Moroianu pour apporter la voiture, je l'ai accompagné à Bucarest, avec l'intention de consulter les spécialistes de l'usine de production et éventuellement obtenir les pièces nécessaires aux transformations attendues.

Je suis arrivé à la compagnie de bus où, depuis le portail, j'ai été guidé vers l'ingénieur chef. J'ai donc eu la grande surprise de rencontrer l'ingénieur Sergiu Cunesco, un bon ami du temps des bals et des soirées étudiantes. Son bureau était installé dans un baraquement en métal, discret à l'extérieur, mais dont l'intérieur avait été aménagé dans le style raffiné de l'occupant : une grande table de travail au milieu de la pièce, comme une table de conseil, avec des tomes répartis sur le **comptoir**; tous les murs étaient recouverts d'énormes affiches représentant les derniers types de voitures de luxe américaines. L'atmosphère était très agréable et adaptée à Sergiu. Nous nous sommes embrassés de manière fraternelle, puis j'ai expliqué les raisons de ma visite. Il a accepté le changement que je voulais apporter, et de surcroît, m'a dit qu'il avait également une solution similaire en projet, pour entrer dans la production en série, mais que les bureaucraties et les approbations l'empêchaient d'avancer pour l'instant. Il m'a immédiatement donné un bon sur la base duquel, avec

Moroianu, j'ai chargé des entrepôts de l'usine, une porte-fenêtre, un canapé-lit, du mastic et tout le reste. Nous nous sommes chaleureusement séparés du très gentil Sergiu Cunescu, après quoi j'ai permis à Moroianu de partir pour Brasov avec le nouveau fourgon, moi ayant du travail pendant deux jours au ministère.

Ces jours cis, lorsque j'ai rencontré par hasard dans les couloirs du ministère un collègue, le directeur d'un l'hôpital de la province, j'ai appris que le ministère de l'Intérieur mettait à disposition un certain nombre de véhicules trouvés en surplus et que parmi eux, il y avait de très bonnes voitures.

Bien que je ne sois plus en crise de moyens de transport, je suis quand même allé au ministère de l'Intérieur. Là, j'ai trouvé le service qui a traité ce problème. J'ai gagné la sympathie des fonctionnaires quand je leur ai dit que je représentais une institution pour enfants tuberculeux et ils m'ont conduit au sous-sol, dans un garage avec des dizaines de voitures et ils m'ont donné la possibilité de choisir. J'ai trouvé une Skoda station - sept places, qui semblait en très bon état et avait peu de kilomètres à bord. J'ai décidé sur place; J'ai rempli quelques formulaires et collé sur le pare-brise une étiquette avec la mention "Sanatorium TBC Enfants Brasov", je suis parti, Moroianu devant venir dans deux jours pour le prendre.

Les jours suivants, trois voitures étaient alignées sur la plate-forme derrière les pavillons du sanatorium: l'ancien fourgon que nous allions céder ou abandonner, le nouveau fourgon qui est entré dans le travail de transformation que Moroianu ferait avec ses amis et la Skoda que je pensais que nous l'utiliserions dans des actions sur le terrain ou lors d'occasions spéciales. À cette occasion, on m'a révélé les sentiments hostiles du secrétaire

du Conseil populaire de la ville, Cosora, qui avait encore du mal à signer mes ordres de mission à Bucarest et qui, après avoir appris l'acquisition de la Skoda, avait pris des dispositions pour la transférer à l'hôpital de neurologie, qui ne disposait pas de moyens de transport. N'ayant pas d'arguments pour empêcher ce détournement, j'ai dû renoncer à la Skoda, à laquelle je ne m'étais pas encore attaché.

L'été approchait (1964) lorsque j'ai reçu la notification que j'ai été coopté comme collaborateur scientifique de l'Académie RPR pour la campagne de recherche complexe de Drăguș, entre le 6 et le 25 juillet. Ce fut une expérience intéressante. L'académie a tenté de raviver la tradition des brigades royales de Gusti, de l'entre-deux-guerres, Drăguș étant l'un des foyers préférés recherchés par le grand scientifique, pour son caractère constant, inchangé depuis des siècles, sans fluctuations de population et préservant des coutumes et du folklore. Trente chercheurs, sociologues, ethnologues, médecins et autres disciplines, la plupart originaires de Bucarest, ont été convoqués pour cette action. Chacun de nous a eu la liberté de poursuivre un aspect ou un autre de cette communauté rurale par rapport à sa spécialité et à ses préoccupations personnelles. J'ai essayé d'établir la propagation de l'infection tuberculeuse dans la population infantile, par le biais de tests tuberculiques et le Dr Daniello Jr. - de Bucarest, la diffusion de la tuberculose des adultes par le biais d'enquêtes épidémiologiques, afin qu'ensemble nous puissions donner un profil approximatif de l'endémie locale (approximativement, parce que nous n'avions pas de dispositif MRF pour un contrôle radiologique supplémentaire).

En plus de l'activité de la journée et des liens qui se sont naturellement établis avec des personnalités

intéressantes de différentes disciplines, presque chaque soir, on nous proposait un programme, toujours le même et toujours différent. Les anciens habitants de Drăguș, qui se souvenaient de la tradition des brigades de Gusti, organisaient des sit-in (cercles, réunions), toujours dans une autre maison et bien sûr avec d'autres hôtes et implicitement d'autres artistes, de sorte qu'au bout de près de trois semaines, nous étions devenus des "experts" du folklore local, des costumes traditionnels, dans les tapis, dans les pots, dans les splendides icônes en verre, travaillées depuis des siècles dans les environs.

Le dernier jour, Béatrice est venue me rejoindre avec les enfants, mais c'était trop tard pour les faire participer à un tel sit-in. Au lieu de cela, j'ai mobilisé Béatrice sur une montée sur les sentiers sinueux de Bâlea, stimulée par le rythme imposé par la marche improvisée de Mițibus et Adiți: "Babette va sur le Negoi, un-deux!"

Nous sommes revenus à Brasov, de bonne humeur, surtout en attendant nos vacances. Pour la deuxième fois de notre mariage, nous allions passer cette année nos vacances séparés : Béatrice ira seule à Arad (chez ses parents), et elle aura le courage de clamer qu'elle me donnait la liberté d'aller seul à la mer. Une liberté menottée avec deux petites menottes en or: Mițibus et Adiți.

Ainsi, avec les enfants à la main (nous n'avions pas de bagages car nous les avons fait passer à la série de nos employés partis deux jours auparavant, en échange d'expérience au sanatorium Agigea) nous sommes montés à bord du train pour Constanța. Il n'y avait qu'une seule famille dans le compartiment : une dame avec deux enfants de l'âge de nos enfants. C'était une famille d'Amérique. La dame parlait d'une certaine manière le roumain, avec un vocabulaire et une phonétique curieux. J'allais découvrir que sa famille venait de la région de Fagaras. Ses parents,

paysans de Porumbacu, avaient émigré en Amérique à la veille de la Première Guerre mondiale. Elle est née au début de l'entre-deux-guerres et était fière d'être née sur le sol américain car ce n'est qu'à ce moment-là qu'on pouvait avoir tous les droits américains, y compris celui de se voir élire président des États-Unis. Elle a grandi en parlant la langue de ses parents à la maison, sans être affectée mais avec des particularités dialectiques et une explicable pauvreté dans le vocabulaire. Mais nous pouvions nous comprendre.

Les enfants étaient sympathiques et jouaient ensemble et nous bavardions. Elle s'appelait Rosellen. Mais sans être belle, elle gagnait (selon A. France) à se croire, comme tous les Américains, belle. J'ai également découvert d'autres caractéristiques de la typologie américaine. Elle était sûre d'elle. Bien qu'ayant des études universitaires, elle avait un horizon culturel désolant, apprécié, au moins, selon un indice très édifiant pour moi: celui qui n'apprécie pas Paris est opaque. Rosellen avait traversé Paris plusieurs fois au cours des années, mais toujours en vitesse ; et maintenant, à son retour, elle ne s'arrêterait qu'un jour. Quand je lui ai dit qu'elle devait en profiter et rester au moins quelques jours, pointant des objectifs à ne pas manquer, elle a catégoriquement répliqué, me laissant sans réponse: «Paris est plus cher que nos villes; une robe coûte presque le double! " Dans le même sens, j'ai été frappé par la raison pour laquelle elle était pressée de raccourcir le passage à travers l'Europe: elle devait rentrer chez elle "pour faire circuler ses actions", c'est-à-dire jouer en bourse, afin de ne pas perdre je ne sais pas combien de dollars ou de cents ...

Comme je m'intéressais à la "typologie américaine", elle semblait donc intéressée par ma carrière. Selon son opinion ici, dans le pays, je ne pouvais pas m'épanouir. "L'Amérique est la terre de toutes les

possibilités" et elle donnait l'exemple de son mari qui, "transfuge" de Roumanie, en quinze ans était devenu un homme d'affaires prospère. Quant à moi, je n'aurais aucun problème, a-t-elle dit. Dans les régions montagneuses des USA je peux à tout moment trouver un poste de médecin chef, dans un sanatorium de ma spécialité, payé avec plus de vingt mille dollars par an, à partir du moment où je terminerais la validation des études ; d'ici là, j'aurais assuré mon existence et celle de ma famille, me faisant embaucher sur un poste de cadre sanitaire intermédiaire. Elle ne pensait même pas qu'elle ne réussirait pas à me convaincre et a proposé ses services, ainsi que ceux de son mari et de ses connaissances pour m'aider. Par conviction et prudence, je gardais une position réticente et je la laissais développer ses arguments. Et donc les heures ont passé et nous sommes arrivés à Constanta. Rosellen avec les enfants est allée à Mamaia et moi et les enfants sommes venus à Agigea.

L'échange d'expérience avec le Agigea TBC Sanatorium, que j'organisais depuis plusieurs années, battait son plein : aujourd'hui, en août, était installé dans la grande tente militaire, la deuxième série d'une vingtaine de nos collaborateurs. Bien que ma famille ait toujours réservé une chambre d'hôtes dans l'un des pavillons, les enfants ont préféré passer les vacances de cette année à la tente, dans la nature avec tout le monde et c'était plus agréable.

Nous avons également eu la chance d'avoir un beau temps, donc après trois semaines nous sommes retournés bronzés et reposés à Brasov. Béatrice est également revenue d'Arad un jour plus tard. Je lui ai parlé de toutes les vacances à la mer, y compris l'épisode Rosellen, que Beatrice a reçu avec aversion. C'était une vague de jalousie inhabituelle et autrement injustifiée, que la gaieté et la tendresse des enfants ont su détruire.

Rêve ou réalité

Une fois les vacances et l'été terminés, avec la famille réunie (Béatrice de retour d'Arad, nous les autres du littoral), nous avons repris nos activités, les petits à l'école, les grands au sanatorium.

Au cours de la première semaine de septembre (1964), j'ai été convoquée à la réunion de travail mensuelle, à la section sanitaire de la ville avec tous les chefs d'unité. Pendant que le médecin-chef nous présentait les circulaires reçues, son adjoint, le Dr Ciobanu, est entré dans la salle et c'est trouvé un siège à la table du conseil face à moi. J'ai tout de suite remarqué qu'il était impatient de me communiquer quelque chose; comme il ne pouvait pas le faire directement, il a pris un bout de papier et m'a écrit une note qu'il a envoyée de main en main, sous la table. Je l'ai ouvert et l'ai lu: "Vous partez à l'étranger. Vous devez être au ministère demain matin ».

C'était une excellente nouvelle. Départ à l'étranger ! Instantanément, j'ai déduit de la façon dont la nouvelle me parvenait, que cela ne pouvait signifier qu'un départ vers l'Ouest. Moi en Occident, c'est une impossibilité ! J'ai fait un signe au Dr Ciobanu pour vérifier si le billet n'était pas destiné au voisin de droite ou de gauche. Il m'a confirmé que j'étais le destinataire. J'étais stupéfait. Je n'ai pas de mots pour décrire l'état d'esprit dans lequel j'ai été soudainement jeté. La demi-heure, jusqu'à la fin de la réunion m'a semblé une éternité. Pendant ce temps, trois questions me tourmentaient : où, quand et combien ? À la fin de la session, j'ai couru vers le Dr Ciobanu pour trouver

les réponses. Il haussa les épaules, il ne savait rien de plus que ce qu'il m'avait écrit dans le billet, mais il était sûr que c'était un départ vers l'ouest.

Je suis parti rapidement en direction de Warthé. Je ne marchais pas mais c'était comme si je flottais, comme si je volais. Arrivé au sanatorium, j'ai évité de partager la nouvelle avec mon collectif médical. J'ai ramené Béatrice à la maison et tout l'après-midi et la nuit, je l'ai assaillie avec mes espoirs et incertitudes : il ne peut s'agir d'un départ vers l'est et non plus d'un simple congrès car ce sont des événements planifiés, signalés à temps ; il s'agit plutôt d'une bourse, mais où ? dans lequel des pays occidentaux ? En procédant par élimination, les probabilités plaidaient pour l'Italie et surtout pour la France. Mon Dieu, et si c'était Paris ! Mais ne rêvons pas pour ne pas avoir de déceptions !

Avec de tels tourments, la nuit est passée et à l'aube, je suis allé à la gare et j'ai pris le train pour Bucarest. Je ne suis plus passé à la maison. Je suis allé directement au Ministère de la Santé. À la Direction de la tuberculose, on ne savait rien à ce sujet et ils m'ont renvoyé au Service des relations extérieures. Ici, j'ai été reçu par le chef du service, le Dr Truia, un jeune homme qui ne semblait pas avoir trente ans, très beau et extrêmement poli et maniéré, un vrai diplomate dans ma vision. Je ne l'ai pas laissé terminer les quelques formules d'introduction et je me suis pressé de lui poser les trois questions qui me préoccupaient. "Où ?" - "à Paris ! Vous partez avec une bourse" Des larmes m'ont envahis et j'ai à peine pu dire : "Quand ?" - "Dans 5-6 mois, en mars". - "Pour combien de temps ?" Lui demandai-je. - "Il s'agit d'une bourse française du Centre International pour l'Enfance (C.I.E) et durera un mois." Cette réponse a dégonflé une partie de mon enthousiasme ; j'avais espéré

six mois ou au moins un trimestre. Mais je me suis repris aussitôt en pensant que c'était quand même un mois à Paris.

Paris était le rêve de mon adolescence ; à l'époque, il m'était inconcevable de ne pas faire, sinon des études complètes, au moins la spécialisation là-bas. En plus de la littérature française en référence à la vie parisienne, j'avais lu tout ce qui était tombé entre mes mains concernant Paris; Je le connaissais comme ma poche. La guerre puis le communisme qui s'était déversé sur nous avaient brisé mes plans ; et maintenant que j'avais perdu tout espoir, Paris devenait une réalité, même pour seulement un mois. Pour me redonner la plénitude du bonheur qui, pour le moment, avait été assombrie par la durée qui me semblait trop courte, il suffisait de penser que dans les temps sans espoir j'avais des moments où je rêvais que le destin me rendrait heureux s'il m'en donnait au moins cinq minutes pour choisir mon endroit le plus désiré dans le monde. Dans cet état onirique, j'aurais été catapulté place de la Concorde, près de l'Obélisque, avec l'église-temple de la Madeleine à l'arrière, avec l'Assemblée nationale, le palais d'Orsay et la coupole du dôme des Invalides devant, avec le Jeu de Paume, les Tuileries, le Carrousel et le Louvre à gauche et avec les Champs Élysées et l'Arc de Triomphe à droite. Maintenant, dans quatre cinq mois, j'aurai l'occasion de rester non pas cinq minutes mais des heures, des jours, non seulement sur la place de la Concorde mais à travers tous les coins de la Ville Lumière, la ville de mes rêves.

Le Dr Truia a compris mon émotion. Nous avons eu une discussion agréable, au cours de laquelle, sans perturber mon rêve, il m'a donné à remplir certains formulaires, probablement pour le passeport ou pour le personnel ou pour d'autres services spéciaux. Il m'a également informé que dans environ deux à trois mois, je

commencerais à recevoir des communications directes du CIE.

À midi, j'ai programmé, avec ma sœur, une rencontre avec des proches: ma mère, ma sœur et mon beau-frère, auxquels s'est joint également de façon inattendue le beau-frère de mon beau-frère, Alecu Grigoriu. Nous nous sommes tous réjouis de ce cadeau que le destin me faisait et avons unanimement convenu que, à part les personnes présentes et Béatrice, personne, même nos propres enfants, ne devraient rien savoir jusqu'au moment du départ. *Invidia medicorum pessima!* Nous avons également discuté des aspects pratiques du voyage. Alecu Grigoriu, personnalité éminente de l'entre-deux-guerres, ancien président de l'Union générale des industriels de Roumanie, récemment sorti de prison, qui avait bien voyagé à travers le monde le monde et surtout à Paris, nous a évoqué des endroits que je ne devais pas manquer, dont certains un peu mal famés et m'a proposé de me donner deux adresses très utiles pour le dépannage matériel et quelques timbres que je pourrais échanger facilement dans n'importe quelle philatélie parisienne.

C'était une réunion à la fois d'âme et d'intérêt pratique. Le soir, je suis arrivé à la maison, à Brasov et après avoir passé une heure ou deux avec les enfants et les avoir couchés, nous avons papoté partageant la joie de la perspective miraculeuse. De demain jusqu'à la date de départ prévue, il y a six mois (du 15 septembre au 15 mars) au cours desquels ma vie et la nôtre se dérouleront selon d'autres règles qu'avant, avec d'autres préoccupations et d'autres comportements. J'ai commencé à exercer mes fonctions dans le sanatorium uniquement dans les limites des obligations réglementaires. J'ai reporté une série d'objectifs prévus pour "après le retour". J'ai temporairement abandonné les travaux scientifiques en

cours. Au lieu de cela, j'ai commencé à m'occuper de moi : une perte de poids pour me débarrasser des quelques kilos en trop, des compléments de garde-robe, des cours de français sans professeur, y compris l'écoute répétée d'un ensemble de disques pour perfectionner la phonétique, la sélection d'extraits d'articles scientifiques personnels que j'allais emporter avec moi, etc. Dans la société, même dans nos réunions au sanatorium, je suis devenu plus prudent, plus retenu, pesant chaque mot, soupçonnant que je suis dans une période de poursuite très attentive, sous la loupe d'observateurs professionnels ou bénévoles.

Au milieu de cette période de « circonspection », début novembre, j'ai reçu le document le plus inopportun possible : une lettre des USA, de Rosellen. Sur huit pages denses, ma connaissance récente de cet été s'était documentée pour moi et m'a décrit comment devenir citoyen américain et comment assimiler les études médicales. Elle énumérait les États américains qui n'étaient pas recommandables car ils n'équivalent aucune année d'études, d'autres qui ne reconnaissent qu'un ou deux ans et deux autres États, qui étaient préférables car ils acceptent que trois des six années d'études en médecine, soient faites en dehors des États-Unis. Tous mes efforts d'avoir un comportement "politique" irréprochable au cours des deux derniers mois portaient en fumé; on savait que toutes les lettres de l'étranger, en particulier celles des États-Unis, étaient ouvertes, lues, éventuellement photographiées par la Securitate. Le sort de mon départ pour Paris semblait définitivement compromis. Béatrice partageait mon opinion pessimiste, mais avec une pointe de jalousie, elle se montrait peu compatissante. Dans mon imagination, tourmenté par les conséquences possibles de cet événement épistolaire, j'ai même soupçonné ma propre femme de pouvoir penser que j'étais sur le point de fuir en Amérique. Afin de retrouver sa confiance, sans qu'on me le demande,

j'ai même fait la vaisselle, pour la première et unique fois de ma vie!

Avec tous les doutes en moi, j'ai poursuivi mon programme de préparation au départ, mais avec moins d'élan. Dans cet état déprimé, le début de 1965 a redonné espoir et m'a revigoré. Dans les premiers jours de janvier, j'ai reçu la première lettre de la CIE, dans laquelle on me communique : "J'ai l'honneur de vous informer que votre gouvernement vous a proposé comme candidat à une bourse pour le cours de la CIE sur la tuberculose à Paris, entre le 15 mars. - 15 avril 1965. Je donne mon accord pour votre désignation. » Signé par Nathalie Masse, Directrice de la Section Éducation de la CIE.

Cette première lettre a été suivie de quatre autres, à une quinzaine de jours d'intervalle. Dans l'une, j'ai été invité à contacter madame le Dr Nemeş, qui travaille au Département de la protection de la mère et de l'enfant de la Direction sanitaire de la capitale, et qui, en tant qu'ancien boursier de la CIE, est en mesure de me donner des informations et des conseils supplémentaires, utiles pour mon futur stage. J'ai donc rencontré cette doctoresse qui, très virile et grave, fumant Pall Mall après Pall Mall, a commencé à m'énoncer des théories marxistes, à dénigrer le capitalisme, à m'évoquer comment Paris était sale, les graves problèmes sociaux, les "clochards", les fréquentes grèves du métro, etc. J'ai interrompu son discours excessif et totalement hors sujet et suis parti en colère pour la journée perdue avec ce déplacement inutile à Bucarest.

Dans la quatrième et dernière lettre, reçue une dizaine de jours avant le début du cours, le secrétariat de la CIE, avec son esprit pratique et rigoureux, m'a fait savoir que j'avais une chambre réservée à l'hôtel Balmoral, près de l'Arc de Triomphe et qu'une sacoche m'attendrait dans

la chambre, avec des données et des dépliants qui m'aideront à gérer l'étape immédiatement après mon arrivée. On m'a également prévenu que « la présence à l'ouverture du cours, le matin du lundi 15 mars, est obligatoire ; tout retard supérieur à 48 heures entraînera l'annulation de la bourse ».

Le départ tant attendu, fixé par le ministère pour le samedi 13 mars, commençait à prendre forme. Quatre jours auparavant, j'avais été convoqué au ministère des Affaires étrangères. J'ai été accueilli par un fonctionnaire, assez mal habillé, par ailleurs jovial, qui a commencé à me poser des questions sur la météo à Brasov, à me parler de la pittoresque vallée de la Prahova, etc., etc. Les minutes passèrent. Constatant mon impatience, il est passé au sujet. Il a attiré mon attention sur le fait qu'à Paris, maintenant, on porte des chemises blanches et donc je ne dois pas en manquer dans la valise, que la cravate est presque obligatoire, que le bakchich s'appelle "pour boire" et qu'il s'agit de 10% du coût de la consommation ou du service, ne pas faire l'erreur de demander des « sprits » ou de mettre de l'eau dans le vin et autres conseils du même genre. Ennuyé, je lui ai dit que je voulais savoir des choses plus concrètes ; par exemple, que dois-je faire si je rencontre accidentellement dans la rue un « transfuge » que j'ai connu avant ? Est-ce que je change de trottoir ou est-ce que je fais semblant de ne pas le voir ?

"Comment faire ça ! Vous vous arrêtez et parlez tranquillement, amicalement ; si vous voulez allez prendre une bière ensemble !

« J'ai plusieurs collègues qui se sont installés légalement à Paris et qui savent peut-être que je suis arrivé et veulent m'inviter chez eux à table ; puis-je accepter l'invitation ? »

« Bien sûr. Même s'ils sont partis de manière illégale, ne les refusez pas. Mais attention, apportez un bouquet de fleurs. Le plus approprié serait maintenant des frélias. Si vous en avez la possibilité vous pouvez en retour les inviter également dans un restaurant."

La discussion s'est poursuivie de telle manière, qu'à la fin je me demandais pourquoi on m'avait convoqué.

Et l'avant-dernier jour avant le vol pour Paris est arrivé. J'ai dit aux enfants où j'allais et que nous devons nous dire au revoir pour un mois. C'était aussi de la joie et des pleurs. Ils se sont collés à moi et je me suis détaché avec beaucoup de difficulté d'eux et de leur mère. Le soir, je suis arrivé à Bucarest ; le lendemain matin, le jour du départ, j'ai serré ma mère, ma sœur, mon neveu et mon beau-frère dans mes bras, puis j'ai pris ma valise et je suis allé au ministère, où je devais prendre mon passeport et mon billet d'avion. Au ministère, le Dr Truia, avait réservé une place pour le vol de Tarom dans l'après-midi.

Il était dix heures et le Dr Truia était agité. Une heure avant le courrier était venu avec le sac de passeports et le mien n'était pas parmi eux. J'ai paniqué. Il y avait encore une autre chance : parfois le service des passeports envoie encore une partie des documents vers midi, mais le ministère a des ennuis avec la Tarom : quelques heures avant le vol, la Tarom redistribue au public les billets réservés et sans réponse. Malgré les appels téléphoniques du Dr Truia, Tarom n'a pas pu faire d'exception et a vendu le dernier billet. Il était 12 heures et maintenant, quatre heures avant le départ, je n'avais ni passeport ni billet d'avion. La situation était désespérée : je risquais non seulement un retard de deux trois jours mais l'annulation de la bourse elle-même, comme précisé dans la dernière lettre de la CIE.

Dans le bureau des relations extérieures, le Dr Truia, moi-même et quelques collègues du Département de la tuberculose étions sur des charbons ardents les yeux rivés sur la porte et sursautant à chaque ouverture. Soudain, à 12h30, le courrier avec le sac apparaît. Avec de l'émotion, nous l'ouvrons et retirons les sept passeports : le dernier est le mien. Quelle joie ! Le docteur Truia contacte à nouveau la Tarom pour trouver une possibilité in extremis. On me dit qu'il n'y aurait qu'une seule place, de protocole, en première classe ; Le Dr Truia la réserve et monte les escaliers vers le bureau d'un des ministres adjoints qui doit donner une approbation exceptionnelle pour un billet plus cher que celui auquel j'avais droit. Il revient en sueur avec son approbation et les 80 francs, l'équivalent de deux indemnités journalières que l'État nous accorde dans de telles situations, pour avoir de l'argent de poche (et qui n'est libéré que lorsque tous les formulaires de départ sont remplis). De plus, le Dr Truia, qui est encore une des personnes à qui je voudrais élever un monument, me procure une voiture du ministère afin que je puisse avoir le temps de me rendre à l'aéroport. Et donc, au dernier moment, je monte l'escalier de l'avion. Assis dans le fauteuil confortable de la première classe, je regarde par le hublot et vois le terminal puis Bucarest, s'éloignant. Je me mords le doigt pour être sûr de ne pas avoir rêvé comme autant de fois auparavant.

Après deux heures, nous sommes avertis de mettre nos ceintures et, par le même hublot, je distingue en dessous de nous dans le crépuscule, enveloppés dans le brouillard, deux silhouettes bien connues : la tour Eiffel et le dôme du Sacré Cœur. Nous descendons et après quelques minutes je marche sur le sol parisien. Le rêve est devenu réalité !

L'autocar d'Air France nous emmène du Bourget, à travers les champs, puis à travers de périphéries quelconques, puis dans les rues, boulevards et places de plus en plus métropolitaines et nous laisse à l'arrêt - Terminus Orsay, où un chauffeur de taxi m'emmène à l'hôtel Balmoral, après m'avoir donné l'occasion d'étouffer d'émotion à la vue rapprochée de l'Arc de Triomphe.

À l'hôtel, dans la chambre qui m'a été réservée, je trouve la sacoche du CIE avec des dépliants détaillés et des explications sur les prochaines étapes que je dois faire ; aussi, une enveloppe de cent francs, très bienvenue. Même s'il fait noir et que je suis lessivé par le stress que j'ai vécu ces derniers jours, je ne peux m'empêcher de faire un petit tour des environs, jusqu'à la place de l'Étoile de l'Arc de Triomphe, qui n'est que de deux à trois cents mètres de l'hôtel puis de flâner un peu sur les Champs Élysées.

Le lendemain, que je considère, en effet, le premier jour de mon séjour parisien, est une journée libre, sans occupations, sans tâches. Comme c'est dimanche je vais profiter pour suivre un parcours que j'avais imprimé dans ma tête depuis des années. J'ai commencé par La Voie Triomphale (depuis l'Arc de Triomphe, le long des Champs Élysée, en faisant la magnifique halte Place de la Concorde, en continuant par les Tuileries et en arrivant au Louvre). Du Louvre, en passant la Seine sur le Pont Neuf je suis entré sur l'île de la Cité où j'ai aperçu en passant le Palais de Justice avec la sublime St. Chapelle et le célèbre hôpital Hôtel Dieu, après quoi je me suis prosterné devant l'écrasante cathédrale Notre-Dame. J'ai quitté la Cité en traversant le pont Saint Michel et après le Panthéon j'ai atteint l'objectif du premier jour: l'église Saint Etienne du Mont où je suis entré et me suis recueilli devant le tombeau de sainte Geneviève. Étant donné que j'avais plusieurs heures disponibles, avec le guide en main, j'ai identifié la Sorbonne, le lycée Louis le Grand et d'autres objectifs dans

le quartier latin, après quoi je me suis arrêté dans le jardin du Luxembourg. Puis à travers St. Germain des Prés, foyer du cénacle de Sartre, j'ai improvisé un itinéraire de retour à travers le Faubourg Saint Germain, en parcourant le boulevard sans fin du même nom et rejoignant la Seine, je l'ai traversée sur le pont de la Concorde, puis de la place de la Concorde sur la route déjà familière des Champs Élysées Place de l'Etoile, je suis arrivé à l'hôtel la nuit.

J'ai décrit en détail l'itinéraire touristique du premier jour car c'est un exemple de la façon dont je vais passer mon temps libre des jours suivants. Presque tous les jours, j'allais parcourir une vingtaine de kilomètres, en enchaînant tous les quartiers et secteurs de Paris qui incluent des cibles à deux ou trois étoiles (dans le guide).

Le lendemain, lundi 15 mars, était le premier jour de travail. Selon les indications du plan CIE, il m'a été facile de trouver le bus CIE qui nous attendait à 9 heures, à l'Arc de Triomphe (au coin de la place de l'Étoile et de l'avenue Carnot). En vingt minutes, nous avons été transportés au Château de Longchamp, siège de la CIE, situé au Bois de Boulogne. En cours de route, j'ai eu l'occasion de faire la connaissance de beaucoup de mes collègues avec qui j'assisterai aux cours.

Le Château de Longchamp est une résidence imposante, très adaptée à la destination actuelle. Loin de l'agitation de la métropole, dans un cadre naturel très pittoresque, au milieu du "poumon vert" de Paris, le "château" a une histoire d'abord triste. L'emplacement bénéfique mais inhabituel est dû à Cotty, le célèbre industriel et parfumeur, qui a construit le "château" pour y loger. Passionné de turfisme, il voulait habiter près du plus grand hippodrome de France, situé au Bois de Boulogne. Malheureusement, sa passion pour les chevaux, en particulier les paris, l'a mis en faillite et Cotty s'est suicidé.

Le château est passé à de nouveaux propriétaires. Par des filières que je ne connais pas, il est entré, après la seconde guerre mondiale, en possession du CIE, qui l'a bien adapté à la nouvelle destination. Maintenant, j'avais l'occasion de l'admirer de l'extérieur, depuis la grande terrasse où nous étions avec nos collègues. A 9h30, une cloche nous a invités, comme à l'école, à entrer dans la salle de classe. Une grande salle lumineuse avec des bureaux individuels et du matériel pédagogique très moderne qui m'était largement inconnu. Immédiatement après nous, la doctoresse Nathalie Masse, directrice de la Section Éducation CIE, est venue avec deux de ses adjoints: le Dr Congy et le Dr Goujou, avec lesquels nous les "stagiaires" établirons de très bonnes relations.

Mme Masse, avec un charme personnel particulier, une admirable animatrice, avec un don particulier de gagner le public, de le stimuler et de le maîtriser, nous a permis, en une heure, de nous connaître, en "criant le catalogue" et en mettant à chacun quelques questions sur le pays, le lieu de travail, la spécialité. Le cours a commencé avec une fréquence de 100%, avec 29 participants de 23 pays, de quatre continents, certains étant des phtisiopédiatres, d'autres des pédiatres, des phtisiologues ou des organisateurs de santé. A cette occasion, Mme Masse a également pu se rendre compte du niveau de français parlé par les élèves.

La première conférence, tenue par Etienne Berthét, portait sur l'organisation et les activités de la CIE.

Entre 13 heures et 14 h 30 a eu lieu la pause déjeuner. Nous avons été invités dans une salle de restaurant très luxueuse, également dans les locaux, où on nous a proposé un déjeuner raffiné et copieux.

Dans l'après-midi, entre 14 h 30 et 17 h 30, une deuxième conférence a été donnée par le professeur

Gerbeaux, l'un des quatre étudiants successeurs de Robert Debré, le grand pédiatre qui est également président de la CIE. Gerbeaux, le responsable de ce cours a donné un aperçu de la problématique actuelle de la pédiatrie, après quoi, pendant une heure, ensemble avec Mme Masse, il y a eu des discussions avec les nouveaux étudiants pour évaluer le niveau de préparation et l'expérience de chacun de nous.

A 17h30 le bus nous a ramenés place de l'Etoile et à 18h j'étais dans la chambre de Balmoral.

Les horaires de la première journée de travail ont été maintenus tout au long du stage. Au cours des cinq jours ouvrables de la semaine, le matin entre 9 h 30 et 1 h 30 avaient lieu une ou deux conférences, suivies de discussions, et l'après-midi entre 14 h 30 et 17 h 30, une conférence avec les discussions respectives.

Les conférences ont couvert les aspects d'actualité de presque tous les chapitres de notre discipline: formes cliniques, investigations, traitements, prophylaxie et beaucoup d'épidémiologie et d'organisation de la lutte contre la tuberculose.

Les conférenciers, la grande majorité d'entre eux français, mais aussi quelques-uns d'autres pays (Suisse, Danemark, Angleterre) m'étaient tous connus de la littérature mondiale spécialisée, étant de vraies sommités. Ce qui m'a surpris, c'est qu'ils semblaient avoir été sélectionnés non seulement sur le plan du professionnalisme mais aussi du talent oratoire de telle manière que les leçons qu'ils tenaient n'étaient pas seulement de la phtisiopédiatrie mais aussi de la rhétorique.

Quant aux discussions, leur poids, au moins dans le temps, était presque égal à celui des conférences. Selon les intentions exprimées par la CIE dans les lettres reçues

avant le début du stage, le cours se voulait être mutuel, c'est-à-dire qu'enseignants et stagiaires, devaient échanger entre eux l'expérience et les opinions à partir desquelles un consensus sur le sujet allait être atteint. Bien sûr, ce desiderata était un euphémisme étant donné l'écart de bagage théorique entre les partenaires.

En ce qui me concerne, par la force des choses, par l'expérience de notre sanatorium, extrêmement riche et complexe, par les actions de terrain que j'avais entreprises et par les efforts d'information scientifique, j'ai été le plus actif au chapitre discussions.

Au départ j'étais hésitant, j'avais un peu de trac , n'ayant pas l'expérience de parler en public, en français mais après avoir réalisé qu'en dehors de trois collègues (deux français et un libanais qui avaient fait l'école de médecine à Paris) je suis celui qui parle le plus couramment la langue des hôtes parmi tous les étudiants, j'ai désinhibé. Après la première participation aux discussions, il y a eu un autre moment de freinage. Ayant suffisamment de choses à dire sur presque tous les sujets, je me suis toujours inscrit aux discussions et j'apportais des statistiques personnelles qui ont surpris le professeur et les étudiants, me laissant l'impression que certains doutent de leur véracité. Par la suite je me suis imposé un mutisme qui a duré quelques jours. C'est le mérite de Mme Mass et du professeur Gerbeaux qui, en tant qu'enseignants-animateurs permanents aux cours, ont observé ma retenue et ont commencé à me montrer leur crédit et à me solliciter. Soit depuis le début, soit au moment d'un silence embarrassant, Mme Masse intervient : "qu'en pensez-vous monsieur docteur Calsiu? Quelle est l'expérience du Dr Calsiu à cet égard ? » Au cours de la dernière période, il arrivait aux deux modérateurs d'avertir au préalable l'intervenant l que, parmi les étudiants, il y a un médecin Calsiu, sur lequel on peut compter, de sorte que celui-ci,

après avoir terminé la conférence, ouvrait les discussions en disant : "Je voudrais connaître l'opinion ou l'expérience du Dr Calciu ..."

C'est ainsi que se passait tous les jours mon stage à Paris. Avec neuf heures de travail au Château de Longchamp en semaine, suivies d'environ six heures de ballade chaque soir et de plus de douze heures passées le week-end à explorer Paris, le temps passait, passait douloureusement vite ...

Aux expériences élevées dans l'environnement académique de Longchamp et aux impressions touristiques, toutes au superlatif, beaucoup à caractère culturel, accumulés à chaque nouveau pèlerinage à travers la Ville Lumière, se sont superposés quelques événements croustillants roumains.

Ainsi, dès les premiers jours de mon séjour parisien, trouvant accidentellement une fenêtre dans le programme CIE, j'ai jugé opportun de rendre visite à notre Ambassade, afin de signaler ma présence. Donc je me suis pointé devant la porte de son somptueux quartier général ; Un portier qui était trop élégant pour son travail m'a donné accès et je suis arrivé au bureau du secrétaire culturel. Il n'était pas encore arrivé, mais sa secrétaire dactylo était en poste. J'ai remarqué depuis l'entrée, dans les couloirs et à travers les pièces que j'ai traversé, le contraste entre la décoration et le raffinement des détails architecturaux de ce noble bâtiment, de ce palais qui avait été acheté, semble-t-il, à l'époque de Titulescu, et les récentes rénovations qui avaient été faites: peinture à la chaux sur les filigranes des stucs au plafond, socles avec peinture de couleurs criantes à la base des murs, une multitude de fils électriques apparaissant au plafond, carpettes et tapis tout neufs, en jute, mobilier neuf aussi, de facture bon marché, en plaques agglomérées "made in Romania". La secrétaire

était dans le ton des décorations : une petite ronde, entre deux âges, avide de conversation avec un nouveau venu. En quelques instants, elle ma farci la tête avec sa tragédie : bien qu'elle fût arrivée avec toute la famille depuis quatre ans, logée à l'ambassade, elle se lamentait toujours et gardait la nostalgie pour son quartier de la barrière Vergului. Ici à Paris, elle s'ennuyait à mort. Au cours de ces confessions, de temps en temps, elle répondait au téléphone, au nom de son patron, dans une langue française affreusement rudimentaire et grossière.

Heureusement, le conseiller culturel est apparu. Celui-ci, une autre figure, bouffi, non rasé, avec sa chemise et son manteau chiffonnés, sa cravate tortueuse et mal serrée autour du cou, a commencé à parler en baillant ou bailler en parlant. Après lui avoir dit qui j'étais, il m'a fait savoir qu'ils étaient informés par notre ministère des Affaires étrangères que je venais et que l'ambassadeur lui a communiqué qu'il voulait me rencontrer. En conséquence, j'ai été conduit au bureau de l'ambassadeur. Ici, une toute autre ambiance : un bureau luxueux, des fauteuils en cuir, une bibliothèque pleine de livres, tapis, tableaux, vases, lustres, tous de qualité. Au bureau, tiré à quatre épingles, l'ambassadeur, une figure intelligente, lumineuse et communicative. C'est le Dr Dimitriu dont je n'avais entendu que de bonnes choses. Brillant médecin interniste à Brăila, il a gardé son intérêt pour la médecine, dans la limite de temps que lui permettait sa nouvelle position, à laquelle il a accédé par des conjonctures inconnues au grand public. Le Dr Dimitriu, plus en tant que médecin qu'en tant qu'ambassadeur, a sacrifié près d'une heure avec moi, me posant des questions sur le stage de la CIE, sur mes conditions de vie. **Il était intéressé** si j'avais besoin de quelque chose, s'il pouvait m'aider, et il a fini par me donner un numéro de téléphone direct pour appeler si

j'en avais besoin et il m'a assuré que ça lui faisait plaisir de me revoir pour lui communiquer les impressions finales.

Réconfortée, je suis retournée au CIE et repris le programme normal. Environ trois jours après la visite à l'ambassade, alors que je déjeunais avec tous les étudiants au restaurant Longchamp, un de mes collègues français, le Dr Walrand, m'a appelé par-dessus les tables : "Votre chef est foutu !". "Quel chef ?" Ai-je demandé. « Gheorghiu-Dej » m'a dit-il mal prononcé. Je me suis immédiatement rendu à sa table, puis il a sorti un journal de sa mallette où, sur une page, dans un coin sombre, apparaissait une note selon laquelle le secrétaire général du PCR était gravement malade. J'ai été surpris car, lors de mon départ, je le savais en bonne santé et présent dans la vie publique. La nouvelle m'inquiétait sérieusement, non pas parce que j'avais oublié ou pardonné le génocide de sa première décennie de gouvernement, mais parce que c'était lui qui avait introduit le "dégel" des cinq dernières années et parce que notre avenir devenait incertain. Le lendemain, les journaux ont donné un peu plus d'espace et annoncé que la situation empirait, et le troisième jour, en première page, avec un encadré noir, le décès a été communiqué.

Sincèrement désolé, vers le soir, après avoir terminé mes cours, je suis retourné à l'ambassade. Un bureau de condoléances a été improvisé dans le hall d'entrée. Une table recouverte d'un tissu noir, avec un registre des signatures ; sur le mur derrière la table, un grand tableau avec la photographie de Gheorghiu Dej, avec un ruban tricolore et une écharpe noire. Entre la table et l'image se trouvait Dimitriu, vêtu de noir, avec une allure grave. Devant moi, une file d'environ huit personnes, toutes françaises. Mon tour est venu et j'ai signé, puis l'ambassadeur m'a serré la main, m'a remercié et m'a demandé de venir après demain matin au meeting de deuil.

Je lui ai dit que je devais le refuser, car je ne pouvais pas manquer mes obligations de boursier CIE. Il m'a demandé à quelle heure je devais être au CIE et j'ai précisé 9 heures - "Vous n'aurez aucun problème. Le **meeting** est à 8 heures et ne dure pas plus d'une demi-heure, après quoi je vous mets à disposition ma voiture pour vous emmener au Bois de Boulogne ! »

Dans ces conditions, j'ai pu accomplir mon devoir. Le meeting s'est déroulé dans la salle des fêtes du Palais de l'Ambassade : une splendide salle de théâtre, décorée comme un bijou, dans un style classique. Sa capacité, pas très grande, était pleine à craquer, seulement avec des Roumains. Sur les 250 participants, seuls trois avaient l'apparence d'intellectuels : l'ambassadeur, Valentin Lipatti, représentant au siège de l'UNESCO à Paris et, en toute modestie, moi. Dans le reste, un groupe peint d'une quarantaine de personnes, représentant probablement le personnel de l'ambassade et un énorme troupeau uniforme, d'environ deux cents individus aux « yeux bleus » habillés à l'identique, avec le même type de chemise et de cravate et tous avec des costumes gris qui collaient à eux, comme sur des cintres. J'ai été consterné de voir la masse d'espions affecté par tête de visiteur roumain à Paris !

Le rassemblement c'est résumé à un panégyrique d'un quart d'heure tenu par l'ambassadeur, après quoi nous sommes partis. La splendide limousine Chevrolet de l'ambassadeur m'attendait, le drapeau du pays flottant sur l'aile. Je suis arrivé à l'heure au CIE. Des collègues qui n'étaient pas encore entrés en classe qui fumaient et discutaient sur la terrasse, m'ont vu descendre de la voiture comme un seigneur, avec le chauffeur en livrée ouvrant la portière avec une révérence et ils ont tous applaudi. Ambiance gaie et étudiante.

La masse des employés de la « securitate » que j'ai vu à la réunion de l'ambassade m'a incité à être plus prudent dans mes pèlerinages ultérieurs à travers les quartiers parisiens. Plusieurs fois, j'étais sûr que j'étais suivi même dans la foule des Champs Élysées. Dans le quartier du Marais, avec ses rues étroites et sa petite promenade, son bourg médiéval, je les ai pris sur le fait. Il y en avait deux, également vêtus, avec des trenchs blancs et des chapeaux sur la tête. L'un me suivait par derrière et avec l'autre, venant de l'avant, on s'est retrouvé nez à nez. Il revint et prit de l'avance, le retrouvant au bout de la rue : il avait atteint la place de Vosges et s'était assis sur un banc, me suivant à travers un journal perforé qui couvrait son visage. Manœuvres enfantines ...

Alors que la vigilance de la « securitate » devenait de plus en plus évidente, j'ai décidé de renoncer à chercher l'ami d'Alecu Grigoriu dont le soutien matériel m'aurait bien aidé et, surtout, j'ai supprimé de la liste la visite de mon oncle (cousin de ma mère), Bazil Munteanu. Il avait quitté le pays depuis 1922 et était devenu professeur à la Sorbonne, étant une notoriété de la littérature comparée. D'après certaines de ses prises de position, je savais qu'il était indésirable pour le régime de Bucarest, alors, même si j'aurais beaucoup aimé le rencontrer, j'ai abandonné. La seule imprudence que j'ai faite par rapport à la filature de la securitate a été la vente des timbres que j'avais du même Alecu Grigoriu. Après la rencontre à l'Ambassade, conscient des dangers, sur l'un de mes itinéraires sur les boulevards parisiens, j'ai accidentellement rencontré une firme qui indiquait un club philatélique. Je suis entré sans réfléchir et ayant les timbres en permanence avec moi, je les ai soumis pour évaluation. Après quelques minutes, je partais avec 500 francs dans mon portefeuille. Pour moi,

touriste aux ressources limitées, c'était un montant considérable.

Le soir, en arrivant à l'hôtel, j'ai compté. J'avais 250 francs avec lesquels j'étais parti de Bucarest (80 francs, indemnités journalières donné par le ministre par l'intermédiaire du Dr Truia, plus 170 francs obtenus de la BNR pour des études à l'étranger) auxquels s'ajoutaient les 100 francs reçus à l'arrivée de la CIE. Avec ces 500 francs de philatélie, j'atteignais 850 francs. En comptant sur quelques économies que j'avais faites et que j'allais faire jusqu'à la fin du stage sur l'allocation alimentaire CIE, j'ai pu apprécier que j'aurais finalement environ mille francs.

En effet, la bourse CIE couvrait les nécessités de base de la subsistance, c'est-à-dire qu'elle assurait l'hôtel qui comprenait également le petit déjeuner, le déjeuner dans son propre restaurant et pour le dîner il y avait une indemnité journalière de 12 francs. La plupart des collègues ont consommé cette allocation entièrement et l'ont même dépassée, pour un steak et de la bière dans un bistrot. Dans les premiers jours, j'ai adopté leur habitude mais je me suis vite rendu compte que les discussions trop longues au bistrot, me consumaient une partie des six heures destinées pour connaître Paris. J'ai donc abandonné le bistrot et j'ai adopté un système pour me nourrir en marche, dans la rue. J'ai ainsi découvert que je pouvais manger suffisamment avec quatre francs : cent grammes de saucisses achetées au monoprix, quelques petits pains, une banane et une soupe chaude dans un verre en plastique, prises des machines dans les bouches du métro, ont résolu mon problème de dîner et il me restait huit francs. Parmi ceux-ci, environ quatre francs - avec des variations quotidiennes, je les ai utilisés pour le paiement des transports, des musées et des spectacles.

Afin de m'encadrer dans ces petits montants, j'ai utilisé, chaque fois que possible, les facilités offertes par la municipalité ou d'autres forums, aux touristes démunis ou aux étudiants avec lesquels, bien sûr, nous les boursiers du CIE pouvions être assimilés : pour le transport j'ai pris les cartes d'abonnement ; pour les spectacles, j'ai utilisé des billets à 25%, 50% et même 75% de réduction, basés sur des dépliants qui se trouvaient dans l'accueil du CIE. J'ai ainsi pu voir cinq spectacles, représentatifs de la vie artistique parisienne, de *Cyrano de Bergerac* à la revue, de la Comédie Française aux Folies Bergères. En ce qui concerne les musées et les objectifs mémoriaux, je ne me suis autorisé aucune remise. Dans le temps disponible, j'ai visité, peu importe le prix, tous les musées dont j'avais connaissance ou qui figuraient avec plusieurs étoiles dans le guide. Mais même dans ce domaine, il y avait une facilité exceptionnelle dont j'ai profité : vendredi après-midi, jusqu'à 22 heures, l'entrée au musée du Louvre était gratuite et j'ai donc "sacrifié" les trois vendredis que j'avais.

Ainsi, avec cette vie raisonnée mais pas contrainte, avec les économies que j'ai faites, mais surtout avec la contribution incontestée des 500 francs de la philatélie, vers la fin du stage parisien, à l'approche du départ pour le voyage d'étude en Haute Savoie, assuré par le CIE, j'ai réalisé que je pouvais essayer de satisfaire un autre souhait, cette fois purement touristique : une visite de trois jours sur la Côte d'Azur. La Haute Savoie se rapprochait suffisamment de Cannes, réduisant ainsi le coût de la route. Je me suis renseigné et suis arrivé à la conclusion qu'avec environ 300 francs, je peux faire cette escapade. Je suis passé à l'action. Je suis allé à l'ambassade et j'ai obtenu une prolongation de visa de cinq jours. J'ai demandé à la très aimable mademoiselle Noël, la secrétaire de la CIE, de

reporter mon départ sur le billet d'avion et de me trouver un hôtel moins cher que Balmoral, pour les deux jours supplémentaires que j'allais passer après mon retour du Sud. Toutes ces conditions étant remplies, j'étais prêt à partir en voyage d'étude en Haute Savoie.

Ainsi, après trois semaines de stage à Paris, le lundi 5 avril, nous sommes montés à bord du bus CIE. Nous sommes tous les 29 étudiants, accompagnés par le professeur Gerbeaux, madame le docteur Masse et ses adjoints, la doctoresse Congy et le docteur Goujou et mademoiselle Noël, secrétaire du CIE. Nous partons de la même place de l'Étoile et traversons le trafic infernal du week-end parisien, à « la vitesse des cavaliers de Philippe Auguste du XIII^e siècle », soit 12 kilomètres à l'heure. Il nous a fallu une heure et demie pour arriver à une route moins encombrée dans la banlieue.

Nous devons parcourir en bus une route de plus de six cents kilomètres et qui nous mènera à travers quatre des plus belles régions de France : Ile de France, Champagne, Bourgogne et Savoie. Nous entrons sur l'autoroute sud. C'est la première autoroute avec des stations de péage que je vois. Vers le soir nous nous retrouvons à Dijon, ancienne capitale du duché de Bourgogne, actuellement le département administratif de la Côte d'Or. La Bourgogne imprègne notre mémoire par la grande concentration de monuments historiques et architecturaux, par de nombreuses églises romanes et par les collines sans fin de la Côte d'Or, pleine de vignes, généreuse source des vins de Bourgogne, dont nous allons nous délecter aussi dans cette soirée à Dijon et demain à midi à Beaune où nous aurons également des spécialités culinaires dans lesquelles la Bourgogne excelle.

L'arrêt de Beaune a été intentionnellement choisi, pour visiter le plus ancien hôpital provincial d'Europe occidentale (depuis 1443), avec des salons au plafond vouté comme dans les cathédrales, conservés intacts et toujours en activité aujourd'hui. En passant par plusieurs de ces salons, chacun avec des dizaines de lits et quelques annexes domestiques (une pharmacie avec une vitrine avec tous les types de flacons et de cornues d'il y a cinq cents ans, une cuisine avec une panoplie de louches, casseroles et d'autres ustensiles multi centenaires), nous atteignons un corridor de pierre, sombre, puis, tout à coup, déverrouillant une lourde porte en métal, nous entrons dans un nouveau bâtiment, à l'architecture ultra-moderne, très lumineux, avec des chambres à un lit, luxueusement meublées, avec tout confort hygiénique sanitaire; partout climatisation, linoléum souple, portes en plastique transparent s'ouvrant automatiquement par cellule photoélectrique, etc. Une situation similaire, alliant l'ancien au nouveau, exprimant les armoiries de l'esprit conservateur français que nous avons rencontrées dans presque tous les hôpitaux parisiens visités (Saint-Louis, Hôtel Dieu, Laennec, Clinique des enfants malades, etc.).

En quittant Beaune, nous descendons plus au sud, en passant par plusieurs autres localités bourguignonnes, dont Tournus avec la célèbre cathédrale St. Philibert, construite au Xe siècle dans le plus pur style roman. Peu avant Lyon, en quittant l'autoroute sud (qui continuera son chemin vers Marseille), nous prenons la route qui part en direction sud-est. Le terrain change beaucoup d'apparence, il devient de plus en plus accidenté ; nous entrons dans la partie sud des montagnes du Jura. Après tant de concentration de monuments historiques, c'est au tour de la nature de révéler sa beauté monumentale. La route tourne

brusquement, une gorge et nous rencontrons le Rhône. Nous traversons un haut viaduc au bout duquel nous pénétrons dans un très long tunnel qui traverse la montagne du Chat. De surprise en surprise, à la sortie du tunnel s'ouvre une immense vallée boisée, au fond de laquelle brillent les vagues du lac du Bourget (le lac le plus grand et le plus profond de France - 145 mètres). C'est le lac que Lamartine a immortalisé dans sa poésie la plus célèbre. Le panorama est invraisemblablement pictural. La route tourne autour du lac, descendant en permanence jusqu'à arriver près du niveau de l'eau ; Les premières villas de la célèbre station thermale d'Aix les Bains y apparaissent également. Nous traversons la ville, pleine d'élégance et de raffinement et continuons sur le chemin goudronné suivant de vallées profondes, étroites et sinueuses. Le long de plusieurs dizaines de kilomètres, il y a plusieurs petits villages avec de petits bâtiments sombres, avec un à deux niveaux penchés dans la vallée et entassés au bord de la route, parmi lesquels l'autocar ne glisse que grâce à la maîtrise du conducteur.

Et ainsi, la nuit, nous atteignons la capitale du département de la Haute Savoie, Annecy. L'impression est forte, inoubliable. Qu'est-ce qui contribue à faire cette impression ? Tout d'abord le cadre naturel : le décor majestueux des Alpes et du lac d'Annecy, véritable joyau des Alpes savoyardes. Puis la ville elle-même, une grande révélation pour moi qui, auparavant, ne savais pas la placer sur la carte. Des sources de profondeur, puissantes coulent dans l'eau du lac voisin, alimentant une série de ruisseaux qui se répandent comme des canaux vénitiens dans les rues de la ville. Le long des canaux, de petites maisons d'hôtes calmes à côté d'élégantes villas ; sur des terrains plus vastes, un vieux quartier, presque millénaire, dominé par

les basiliques, le palais épiscopal et le château des princes de Genève et des ducs de Savoie, les parcs, hôtels et boutiques de luxe, les casinos et tout ce qui fait l'apparence plaisante d'un site féérique de villégiature.

Après une nuit à Annecy, le matin, en autocar, nous parcourons quatorze kilomètres sur le lac et pénétrons plus profondément dans les vallées des Alpes, en passant par une série de stations de sports d'hiver bien connues : Ugine, Megève, St. Gervais, Sallanches et enfin, nous atteignons la commune de Passy (720 mètres d'altitude), au-dessus de laquelle, à 1000 mètres d'altitude, se trouve le sanatorium du Plateau d'Assy. Nous habiterons dans un hôtel à Passy mais le travail du stage se déroulera au Plateau d'Assy.

La station sanatoriale du Plateau d'Assy bénéficie d'une situation privilégiée, ce qui a bien sûr contribué à son succès et à son développement. Située sur un plateau en étages plat, elle a à l'arrière, au nord, une impressionnante montagne rocheuse, Fiz, et une orientation sud face au Mont Blanc. Le panorama est écrasant. Sur la surface du lac voisin, le lac Vert, par tous les jours clairs, se reflète comme dans un miroir, le sommet du Mont Blanc.

La station comprend vingt-deux sanatoriums d'une capacité de deux mille lits. La multitude de sanatoriums, bien que tous privés, a nécessité la création et le développement de fonctions communes et centralisées, telles que la psycho-physiothérapie, la kinésithérapie, l'éducation pédagogique, la réorientation professionnelle, les explorations fonctionnelles, la bactériologie, les transfusions et même la chirurgie thoracique (service dirigé par le célèbre médecin Joly), tous disposés dans des espaces spéciaux, spécialement construits. Pour l'assistance spirituelle, une église a été érigée, qui est devenue célèbre dans toute l'Europe occidentale grâce à la

modernité du style architectural imprimé par les artistes non conformistes Chagall et Braque. Un après-midi, après avoir visité l'église, le professeur Gerbeaux m'a demandé si j'avais remarqué les particularités du crucifix à l'intérieur, exécuté par Braque. À ma grande consternation, Gerbeaux m'a ramené à l'église, où, dans une niche entourée de vitraux, se trouvait le crucifix. J'avais vu une croix simple et noueuse faite en bronze sur laquelle attachés dans des clous, un Christ, de taille normale, presque décharné, avec peu de chair froissé dessus, comme s'il s'agissait d'une œuvre inachevée. Gerbeaux m'a fait regarder les parties du mur entre les vitraux, la projection des ombres que les rayons du soleil faisaient au crépuscule et en vérité, selon l'angle différent que je regardais, Jésus se réincarnait et se réanimait réellement ou au contraire il se décharnait jusqu'à à la volatilisation. Il y avait des effets extraordinaires que Braque avait recherchés à travers son propre travail de sculpture et son emplacement.

Sur les vingt-deux sanatoriums, l'un est pour les enfants : "Roc de Fiz", d'une capacité de 220 lits, donc très proche de notre sanatorium. Le stage s'est concentré sur ce sanatorium. J'étais désolé de ne pas avoir connu celui qui a créé et dirigé pendant des décennies le Roc de Fiz, le Dr Lowys, que je connaissais par la littérature, étant l'auteur de l'un des premiers traités de phtisiopédiatrie au monde, mais il avait pris sa retraite pendant depuis plusieurs mois. À sa place est venu le Dr Couve qui s'est efforcé de nous être agréable. (Le sort du Roc de Fiz allait être effrayant: en une seule année, au printemps 1966, au milieu de la nuit, une avalanche a détaché un gros bloc de pierre de la montagne Fiz derrière le bâtiment, qui s'est effondré et a brisé le sanatorium tuant tout le monde : enfants hospitalisés et tout le personnel en service!).

Les séances de travail ont duré trois jours ; elles ont commencé dans l'après-midi du lundi 5 avril et se sont terminées le jeudi 8 avril à midi. Certains médecins de la station étaient également présents. Pendant la pause d'une séance, j'ai eu la surprise d'être tapé sur l'épaule par le Dr Rodna. Il avait été le phtisiologue en chef de Bucarest il y a quelques années. Maintenant, il travaillait ici, dans la station alpine, au sanatorium Guebriant, pour adultes. Personne civilisée, que j'avais apprécié professionnellement, il m'a invité un soir, à table, chez lui, dans un studio du sanatorium où il travaillait. Je ne pouvais pas le refuser même si j'allais rater un festin avec mes collègues pour lequel se préparaient des plats traditionnels savoyards laborieux et intéressants. La femme du Dr Rodna, aussi fine et gentille que lui, m'a offert un dîner de choix au cours duquel j'ai découvert leur odyssée. Avec leur fille unique installée à Paris, ils ont émigré en France. La loi française discriminatoire n'autorisant la nomination d'un médecin que s'il avait étudié en France et avait la nationalité française, il était, à l'âge de 50 ans, rien de plus qu'un simple interne. Bien qu'il soit juif et ait également fait l'université à Paris, il lui restait quatre mois pour atteindre cinq ans de séjour en France, pour être naturalisé citoyen et pour voir reconnu son diplôme, après quoi il sera nommé médecin spécialiste (Avis aux amateurs: un bon exemple pour les médecins tentés d'émigrer!)

Avec le Dr Rodna et mon camarade de classe Walrand, nous avons fait une courte excursion d'une journée (vingt kilomètres) à Chamonix, en prenant le téléphérique à 3842 mètres d'altitude, à l'Aiguille du Midi, juste en dessous du sommet du Mont Blanc.

Les cours eux-mêmes au Plateau d'Assy n'étaient pas trop intéressants. L'expérience du sanatorium Roc des

Fiz qui était mise en avant ne dépassait nullement celle de notre sanatorium. Plus importante était une "table ronde" sur "les raisons de l'échec de la lutte antituberculeuse dans certains pays", animée par le professeur Freour de Bordeaux.

Le moment professionnel « clé » de tout notre stage en France, a été la session de synthèse du cours, du dernier jour (8 avril). Il était dirigé par le professeur Robert Debré lui-même, figure emblématique de la pédiatrie mondiale, fondateur et président du CIE. Il est venu le matin même, accompagné du directeur général Et. Berthet, par avion, atterrissant à Genève et de là 80 kilomètres en limousine.

Le professeur Gerbeaux a préparé cet événement à l'avance en nous demandant de poser par écrit quelques questions qui alimenteraient les réponses de Debré. En les lisant, Gerbeaux s'est accordé le droit de censurer les plus naïves ou les plus sophistiquées. Dans la dernière catégorie, je l'ai subi aussi, avec deux des cinq questions que j'avais écrites. La rencontre a été impeccable. Sans difficulté, comme le voulait Gerbeaux, l'élève préféré du maître. Debré presque nonagénaire nous a impressionnés par sa clarté d'esprit, par son reste de doctisme.

Immédiatement après cette réunion, le petit déjeuner de clôture officiel du cours a suivi. A la fin du repas, le besoin de toasts s'est fait sentir. Tous mes collègues et même les fonctionnaires m'ont regardé, m'exhortant en mode tacite. J'ai hésité ; Je n'étais pas à l'aise dans cet environnement ; Debré m'a trop imposé. Finalement, j'ai levé mon verre et j'ai dit quelques mots sobres. J'ai eu la chance que Giovanna Cavigliano, la collègue italienne, ait pris le dessus et ait tenu un « speech » terriblement vif et inspiré, tout à fait inattendu de sa part, qui ne s'était presque pas manifestée pendant le cours. Elle a été applaudie et embrassée sur les deux joues par Debré (sur une joue, j'ai été embrassée aussi).

Le déjeuner officiel s'est terminé à 16 heures et avec lui le cours CIE. J'ai dit au revoir à mes collègues et fonctionnaires qui sont montés dans le bus pour rentrer à Paris. La séparation a été émouvante par rapport à Mme Masse, Gerbeaux, Mlle Noel, Goujou et Mme Congy, qui avaient été si prévenants avec moi, mais surtout par rapport à sept de mes collègues pour qui, dès les premiers jours, j'ai ressenti des affinités particulières et avec qui, pendant un mois de coexistence spirituelle, j'ai établi une amitié chaleureuse: l'Italienne Giovanna Cavigliano, les Français Dieu et Walrand, la Bulgare Ca Țivneva, le Yougoslave Sumkovski, la Polonaise Jadwiga Drabik et la Hongroise Eva Demeny. Il s'agit d'une amitié de longue durée, qui se manifesterà au fil des années, par voie épistolaire, par des échanges d'attentions et même par des visites mutuelles.

Après leur départ, je suis resté quelques heures. J'avais réservé mon billet pour la Côte d'Azur pour un train de nuit. J'ai donc eu le temps de regarder le Mont-Blanc du lac Vert et de réfléchir à la proposition que Giovanna Cavigliano m'avait faite à plusieurs reprises. Voyant que Paris occupe tout mon horizon touristique-affectif, Giovanna a exprimé sa surprise que Rome ne jouisse d'aucune partie d'intérêt dans mon cœur et en plus de l'invitation qu'elle m'a fait de la visiter avec ma famille dans un avenir proche, elle m'a offert une possibilité immédiate : abandonner les trois jours de la Côte d'Azur et les remplacer par quelques jours de Rome. Il Elle en a eu l'occasion avec une voiture qui la prendrait de Monte-Carlo et la conduirait à Rome. Je lui ai dit que ce n'était pas possible car je n'avais pas de visa pour l'Italie. Elle m'a dit que je n'avais pas besoin de visa, qu'elle passe souvent par les douanes de Menton Vintimille et **qu'il n'y** a jamais eu de contrôle par les douanes françaises ou italiennes, ni pour elle ni pour ses éventuels compagnons, tout au plus, de

temps en temps, pour le conducteur. Elle n'a pas réussi à me convaincre, ce qui fait que je suis resté debout jusqu'à minuit à Annecy pour attendre le train pour Cannes.

On suivait à peu près le chemin de Napoléon de son retour d'Elbe, mais en sens inverse : Annecy, Chambéry, Grenoble, Avignon, Marseille, Toulon, Cannes. En voyageant la nuit, je gagnais des heures de visite et j'économisais une nuit d'hébergement à l'hôtel, mais je ratais l'occasion de voir, au moins depuis le train, des endroits qui m'ont dit quelque chose. Le matin du jeudi 8 avril, j'étais à Cannes, où j'ai également passé la nuit ; le lendemain, sans passer par Nice, je suis allé à Monte-Carlo pour revenir le troisième jour visiter Nice.

Je m'oblige à ne pas faire de références touristiques par rapport au voyage sur la Côte d'Azur, comme je ne l'ai pas fait pour Paris. Il y a trop de souvenirs et d'impressions et j'aurais besoin de centaines de pages pour les couvrir (surtout à Paris), ce sont des endroits sur lesquels ont été publiés des albums et des livres conçus par des auteurs plus inspirés que moi. Je quitte donc la Côte d'Azur dans la soirée du dimanche 11 avril, lorsque, depuis la gare de Nice, je prends le train de nuit pour Paris. (Je prends un caillou dans ma bouche car) c'est la première fois que je voyage avec un wagon-couchette. Ainsi, je parcours environ neuf cents kilomètres sur la route Nice - Marseille - Lyon - Paris. Dans la matinée du lundi 11 avril, je descends à Paris et trouve à la réception de l'hôtel Balmoral, l'adresse du nouvel hôtel que, à ma demande, Mlle Noël m'a réservée. La distance entre eux n'est pas grande, plusieurs centaines de mètres, les conditions de confort sont presque égales et le coût presque la moitié. Elle a fait du bon travail Mlle Noël. Je transfère mes bagages à la nouvelle résidence, effectuant trois transports

car il y avait beaucoup de papeterie, beaucoup de documentation scientifique, fournie par la CIE.

J'ai réalisé que j'aurais deux jours à ma disposition : le premier, pour les affaires ingrates et le second, entièrement dédié à une revue générale de Paris, depuis l'esplanade devant le Sacré Cœur ou depuis le haut de l'Arc de Triomphe ou l'une des trois plates-formes de la Tour Eiffel, suivies d'une visite du cœur, en commençant par Saint Etienne du Mont, puis avec l'arrêt de cinq minutes place de la Concorde puis dix autres lieux que j'ai le plus appréciés. Mais les plans ne se réalisent pas toujours

Je devais faire du shopping. Sur les mille francs économisés, j'avais dépensé environ trois cents pour la visite sur la côte d'Azur et environ 150 pour visiter Versailles, Chamonix et pour payer la cotisation à l'UICT (Union Internationale Contre la Tuberculose) association scientifique dont j'étais devenu membre. Il me restait environ 550 francs pour faire du shopping. J'ai dû prendre quelques petites choses pour moi que j'avais repéré dans les vitrines et faire de modestes cadeaux pour les six membres les plus proches de la famille : ma mère, mes enfants, Béatrice, ma sœur et mon neveu. Environ 80 francs sont revenus pour chacun de nous.

Étant donné le montant modeste que j'avais, choisir des cadeaux était beaucoup plus difficile que je ne l'imaginais. Je devais prendre les choses qui auraient le plus d'effet et au prix le plus avantageux. Habitué pendant des années au commerce socialiste à prix unique et fixe, j'étais maintenant désorienté par les variations de prix pour le même produit, dans le commerce «privé». Ainsi, j'ai été obligé de courir un jour et demi dans les magasins les plus intéressants, dans des dépôts et des entrepôts pour trouver les cadeaux. A la fin, je n'étais satisfait que par les cadeaux pour les trois enfants : des coupe-vents en plastique sur

éponge, un matériel en vogue, lancé à l'époque, des ceintures western avec des pistolets et une poupée ; qui ont eu l'effet escompté.

Le reste du temps, je l'ai perdu avec mes bagages. Hormis la valise que je portais avec moi dans l'avion, la papeterie volumineuse et lourde, qui dépassait les limites Taron, devait être envoyée par la poste. Il fallait acheter l'emballage nécessaire, faire trois ballots, les transporter un à un au bureau de poste, qui n'était pas très proche.

Arrivé le jour du départ, libéré des soucis de shopping et d'emballage, m'a rattrapé un chagrin déchirant pour Paris, avec lequel je suis entré dans l'aéroport et avec lequel j'ai embarqué. Je me suis finalement assis et j'ai regardé par la fenêtre. Lorsque les derniers monuments de la ville rêvée depuis longtemps ont disparu dans le crépuscule, j'ai dit "Au revoir" avec un battement de cœur : y aurait-il encore un au revoir?

Andras Bacsı est mort

Au printemps suivant mon retour de Paris, mes souvenirs, mes pensées et même mes activités ont continué de graviter vers les bords de Seine. Dans la société, au sanatorium et même dans la famille, tout était centré sur les réalités françaises que je venais de vivre.

Dans la famille, les enfants qui m'avaient manqué pendant cinq semaines, m'assaillaient de manière extrêmement plaisante tous les moments libres. Ils me demandaient de parler français. Fiers des progrès qu'ils ont accomplis depuis près de deux ans depuis le début des cours avec Mme Macriş, ils parlaient assez couramment, dans une langue française très authentique, avec l'accent emprunté de leur mentor, une jeune femme vivant à l'adolescence en France.

Avec Mitzibus, j'avais également un sujet d'intérêt commun, car entre-temps, il était devenu un enthousiaste napoléonien. En mon absence, il avait parcouru la bibliothèque et découvert la monographie de Tarlé laquelle, à dix ans, il a lu à bout de souffle et l'a retenu presque mot pour mot. Maintenant, j'avais hâte de lui décrire les lieux que j'avais parcourus sur les traces de Napoléon, de suivre les détails géographiques de la Corse, de localiser les îles d'Elbe et de Sainte-Hélène, ou la route du retour au début des cent jours; sur la carte de Paris, nous identifions les Invalides ou la Malmaison, le palais de Joséphine, où se placent les pages anthologiques de Tarlé concernant le moment de la séparation définitive de l'empereur de la vieille garde. Je rencontrais Mihăiță sur la même vague émotionnelle, quand il me racontait comment

la vieille garde, devenue une énorme cohorte de grands mutilés, disait au revoir en larmes et acclamait en délire celui qui les avait conduits à des victoires incomparables dans l'histoire mais aussi aux décimations et mutilations.

C'étaient de très belles semaines occasionnées par le retour d'endroits éloignés, comme seul dans l'esprit apaisé de la famille on peut les ressentir.

Dans le même temps, j'ai repris mon activité, en donnant priorité à mes devoirs en tant que bénéficiaire de cet échange d'expérience. Dans l'équipe médicale du Sanatorium, avec les notes du cours devant moi, j'ai fait quelques semaines de suite, une série d'expositions sommaires des leçons auxquelles j'ai assisté. En parallèle, j'ai rédigé, envoyé ou soutenu le rapport de stage au ministère de la Santé, des communications à l'USSM Brasov, Sibiu et Târgu Mureş et une riche conférence devant le Lectorium de l'Institut de Phtisiologie.

Lorsque j'ai rempli ces devoirs, cela ne signifie pas que j'ai mis fin au chapitre "Paris". Il continuera de me gouverner mais d'une manière de plus en plus estompée, laissant de plus en plus de place aux obligations et préoccupations courantes que j'avais occulté en vue et pendant le départ. Je me réadaptais aux réalités. L'une d'elle a été l'arrivée au poste d'administrateur, vacant par le départ à la retraite de Tăpşan, d'Emil Năstase, une de mes connaissances depuis 1943, lorsqu'ensemble, en tant qu'étudiants, nous avons été admis au sanatorium de Valea Râşnoavei, pour tuberculose. Je n'avais pas beaucoup confiance en ses possibilités administratives ; il ne s'était pas réalisé et n'avait pas accompli grand-chose depuis les vingt ans que je le connaissais, mais j'imaginai que quelque chose de plus que Tăpşan il saurait faire.

Vers la fin de ce printemps post-Paris, nous avons tous remarqué une particularité qui s'est produite dans la

nature locale qui nous a surpris. Une profusion d'escargots s'était abattue sur Warthé : il fallait faire attention à chaque pas à ne pas marcher sur une coquille d'escargot. Le professeur Popescu, adjoint de Béatrice en floriculture et inégalable et proche ami et professeur de nos petits patients, m'a demandé si je n'accepterais pas qu'avec les enfants, il organise une collecte d'escargots à des fins lucratifs. Je n'avais rien contre, puis il est allé contacter le centre de collecte. Formé et armé de quelques gabarits en carton pour trier les escargots, il a procuré des paniers, des petits paniers et des filets avec lesquels il a équipé chaque enfant et avec lui en tête, avec Béatrice et Mitzibus et Adiți à ses côtés, avec quelques sœurs et infirmières qui étaient au travail, une armée d'une centaine de petits s'est disséminé dans toute la cambrousse. Les regarder du bas du pavillon c'était un délice. L'esprit joueur combiné avec le sérieux du travail, les voix joyeuses perçues à distance comme un bourdonnement diffus, les taches de couleur de leurs uniformes non-uniformes, superposées au vert fleuri de la prairie, formaient un ensemble attrayant et inoubliable.

Fondamentalement, ce jeu organisé a fait se rassembler une bonne quantité de paniers d'escargots pour l'exportation vers la France. Transportés par le professeur Popescu avec le chariot d'Andras Bacsı, les paniers ont fait que l'initiateur de l'action revienne du centre de collecte avec plus de mille lei, ce qui à l'époque était une somme d'une certaine importance. Je l'ai confié au professeur Popescu pour acheter des produits non alimentaires (livres, crayons de couleur, jouets) avec lesquels complétés de produits alimentaires (chocolat, bonbons, fruits), que nous pouvions assurer à partir de l'allocation alimentaire des enfants, pour faire les paquets cadeaux pour la journée des enfants dans quelques jours (1er juin). C'était encore une initiative que nos petits patients ont appréciée.

Et donc nous sommes entrés dans l'été. Début juin (1965), un dimanche, je suis allé pour quelques heures à Sinaia pour rendre visite (je ne sais pas pourquoi tout seul) à la famille Timus - ma sœur, mon beau-frère et mon neveu. Ils étaient logés, par le biais de relations pédiatriques avec des patients, dans l'une des villas du complexe Peleş. Peleş était devenu une maison créative pour les écrivains, à laquelle certains journalistes plus connus avaient également accès. Dès les premiers jours, les Timus avait établi de bonnes relations avec un couple de journalistes, Pia et Sasha, elle plus jeune que nous - 32 ans, lui, de l'âge de Béatrice - 39 ans, que j'ai eu l'occasion de rencontrer alors. Dès le premier instant, ils m'ont été sympathiques et nous avons trouvé beaucoup de choses à nous dire. Les impressions se sont avérées réciproques et après quelques jours, étant les propriétaires d'une nouvelle voiture, une Fiat 850, ils sont venus à Brasov, avec la famille Timus, pour retourner ma visite.

Béatrice, qui, par nature, n'est pas trop expansive dans les sentiments, cette fois n'a eu aucune retenue par rapport au couple Sasha-Pia mais au contraire, c'est pourquoi ont suivi à intervalles rapprochés, des visites réciproques Brasov-Sinaia et Sinaia-Brasov. Ainsi, une amitié étroite a été nouée qui selon moi, durerait.

Alors que cette nouvelle amitié, bénéfique pour nos vies personnelles, se formait pour le sanatorium se façonnait la satisfaction d'une nouvelle réalisation.

Un dimanche matin, le Dr Ozun, le médecin du parti, se promenait avec un ami sur la route de Poiana. Quand il est arrivé à Warthé, il a pensé qu'il irait bien montrer à son ami le sanatorium. En passant devant notre maison, il nous a frappé à la fenêtre. Bien sûr, j'ai proposé de les accompagner. Le Dr Ozun a fait les présentations :

son ami était le conseiller Cristea, directeur général de l'usine chimique Rasnov, ancien conseiller au ministère de la Chimie. La visite du sanatorium a été prolongée. J'ai également fait un arrêt à la serre. Le conseiller était ravi de ce qu'il avait vu. Sur le chemin du retour, je suis arrivé près du pavillon d'habitation, car en parlant de mes intentions, j'ai montré à mes camarades la pente sous le pavillon ou on voyait une piscine dégradée et les alentours, qui ressemblait à une décharge.

En les invitant sur la terrasse pour un café, j'ai dit aux invités que la piscine et le périmètre environnant sont la dernière partie des deux grandes enceintes du sanatorium que nous n'avons pas encore aménagé et que cette année ou l'année prochaine je me propose d'agir par rapport à cet objectif. Le conseiller a grand "ouvert" ses oreilles, nous a emmenés avec le Dr Ozun à la piscine et m'a demandé comment je verrais le travail accompli. Je lui ai décrit, après quoi le conseiller a commencé à faire quelques mesures avec le pas, puis il a dit résolument : « Ce travail c'est moi qui le fais, et vite, les jours suivants. Vous mettez les gens dès demain pour arracher les arbres qui poussent dans les fissures de la piscine, pour applanir et nettoyer un peu l'endroit et je viens jeudi prochain avec des gens et du matériel pour exécuter le travail ». Quand je lui ai demandé combien cela nous coûterait, il a répondu : "Absolument rien. Ne traitez-vous pas les enfants de nos employés lorsqu'ils tombent malades ? ».

Le lendemain, j'ai décrété la mobilisation pour le volontariat et avec moi en tête nous avons fait ce qu'on nous avait demandé. Jeudi, un camion est arrivé avec six travailleurs en salopette, avec des tuyaux, des sacs de ciment et de sable, des pots de peinture, des soudeuses et d'autres machines et outils, et ils se sont mis sérieusement et de manière très ordonnée au travail.

Après deux jours, les parois de la piscine ont été réparées et enduites, le tuyau de vidange jusqu'à la bouche d'incendie du parc reconstruit, et la grille en tuyaux métalliques fabriqués et montés sur les bords en béton du bassin. Après une semaine, les ouvriers sont revenus, cette fois uniquement des peintres, qui ont donné la couleur de l'intérieur de la piscine bleu et bleu foncé à la grille.

Nous avons continué notre travail pendant encore deux semaines, embellissant les environs, fabriquant et installant des bancs de bouleau et construisant un escalier de rochers calcaires du pavillon d'habitation à la piscine et de là au parc.

En un mois, le lieu de la honte, que nous cherchions à cacher aux regards indiscrets, est devenu notre fierté. Le premier dimanche plus chaud, nous avons également ouvert la piscine, avec nos employés désireux de nager.

Le premier visiteur extérieur qui a eu l'occasion de venir admirer ce nouvel objectif était celui qui, il y a trente ans, avait construit la piscine : le Dr Butt, l'ancien propriétaire du sanatorium.

C'était un beau dimanche d'octobre. Nous étions à table et nous avons comme invités Pia et Sasha. À un moment donné, Marioara Illoasa, une de nos infirmières, entre dans la colocation et nous annonce que nous sommes recherchés par un Dr Butt. Je demande à Marioara de lui parler un peu, de lui montrer la piscine, pour que nous ayons le temps de faire un peu d'ordre, pour pouvoir le recevoir. Lorsque Sasha a découvert de qui il s'agissait, il m'a dit catégoriquement : « en aucun cas vous ne l'emmenez au sanatorium. Les dispositions légales interdisent l'accès aux étrangers sans autorisation spéciale. Il vient photographier puis revendiquer sa propriété auprès des forums internationaux. "J'ai répondu à la hâte que je ne pouvais pas lui fermer la porte au nez ; qu'il avait le droit

d'avoir la nostalgie, de parcourir des centaines de kilomètres pour revoir les lieux de la jeunesse, qu'il ne faut pas lui attribuer des pensées impures. Sasha me caractérise, à juste titre, que j'ai une confiance incorrigible dans les gens et que, finalement, une preuve contraire pourrait me coûter très chère.

Je suis donc allé le rencontrer. Le Dr Butt était probablement une personne de plus de 60 ans, un saxon jovial encore vigoureux, dont je savais quelques choses. Au début de la guerre (1940), il mit ce sanatorium sur la Warthe à la disposition du groupe ethnique allemand. Cette égide ethnique tutélaire a fait qu'après la perte de la guerre par les nazis, les biens soient passés sous la juridiction du CASBI et ainsi, sur une filière soviétique, il est devenu le domaine de la Fédération internationale des combattants antifascistes (FIAPP), devenant pratiquement le sanatorium du Comité central du PCR. Le PCR en 1952 a abandonné l'institution au Ministère de la Santé qui le destinait à la tuberculose infantile et il est donc venu à nous être destiné.

Le Dr Butt a refusé d'entrer dans la maison, afin de ne pas nous déranger ; il s'est contenté d'ouvrir la porte de la grande pièce pour se souvenir de son ancienne maison, puis m'a demandé si je lui permettais de revoir le parc et de jeter un coup d'œil aux pavillons d'accueil et éventuellement de prendre des photos pour les montrer à la famille. J'ai accepté et proposé de l'accompagner. La première chose qu'il a faite a été de s'arrêter au vieux pin à côté du pavillon de la maison qu'il a examinée et m'a montré avec émotion, deux incrustations, qui permettaient à peine de déchiffrer deux lettres J et K, les initiales de ses garçons qui les avaient faits il y a 30 ans. En traversant le parc, il m'a dit qu'il s'était installé en Autriche, à Linz, où il avait conservé son emploi de propriétaire de sanatorium

mais avait changé de profil, de la tuberculose à la névrose. Il était ravi de la visite que j'ai autorisée et, par politesse ou sincérité, il a apprécié au superlatif les arrangements que nous avons apportés à ses fondations. En terminant, il m'a invité à lui rendre visite (avec la famille) à Linz, où il sera honoré de nous avoir comme invités.

Quand je suis rentré chez moi, Sasha et Pia étaient inquiets. Ils continuaient de croire que j'avais fait une imprudence et que j'aurais dû laisser Sasha l'embrouiller et le faire partir sans atteindre son but. Heureusement, la visite du Dr Butt n'a eu aucune conséquence désagréable, mais seulement quelques vœux du Nouvel An reçus de Linz quelques années plus tard.

A la fin de l'année (1965), en novembre, est venu au pays, Etienne Berthet le directeur général de la CIE, que j'avais assez bien connu à Paris. Dans le programme qui lui a été organisé par les responsables (ministère de la Santé et Institut pour la protection de la mère et de l'enfant-IOMC), Berthet souhaitait également inclure une rencontre avec d'anciens boursiers de la CIE. A cet effet, il a été organisé le dernier jour de son séjour à Bucarest, un dîner au restaurant Bucur. Je ne sais pas par quel défaut de communication j'ai été informé de cette réunion le jour prévu, à midi. Je me suis précipité chez moi, j'ai changé de tenue et j'ai pris le premier train. Je suis arrivé au restaurant Bucur avec beaucoup de retard. La fête avait atteint le dessert. Je me suis assis au bout de la table où j'ai trouvé une place libre. Il y avait une grande table avec une trentaine de boursiers (pas seulement des médecins). Vis-à-vis de moi, à une grande distance, en tête de table se trouvait Et. Berthet et le professeur Ruscescu.

Lorsque Berthet m'a vu, il m'a fait de larges signes des deux mains, montrant une sympathie et une joie claires à travers son visage et ses gestes. Après quelques minutes, il fit le tour de la table et s'assit à côté de moi, disloquant le

voisin. Il est resté un quart d'heure, m'entraînant dans une discussion très amicale et me disant, entre autre, qu'il avait **conclu** avec notre ministère de la Santé, un voyage d'étude en Roumanie, à l'issue d'un cours qui débutera au printemps prochain à Paris et que, dans le même voyage d'étude, j'aurai également un rôle qui me sera notifié en temps utile. Nous nous séparâmes chaleureusement, puis il retourna à sa place. Il y a eu une discussion animée entre lui et Rusescu pendant environ une demi-heure, qui m'a donné l'impression qu'il faisait référence à moi parce qu'ils me regardaient et pointaient souvent. Je ne sais pas de quoi ils ont discuté, mais une chose est sûre : depuis lors, chaque fois que le professeur Rusescu a eu l'occasion de me parler ou de m'écrire, il n'a cessé de s'adresser avec le titre "professeur docteur", signe que Berthét fait une bonne publicité. Je dois encore attendre le printemps 1966 pour voir quelle tâche la CIE me confiera au cours prévu. Et le printemps est arrivé. Début avril, j'ai reçu une lettre de la CIE signée par Berthét et Mme Masse, par laquelle j'étais informé qu'en mai 1966 il se déroule à Paris, un cours de pédiatrie sociale qui sera suivi d'un voyage d'étude de quatre jours en Roumanie, dont un jour à Brasov et que j'ai été nommé pour y donner une conférence d'une heure sur "Lutte contre la tuberculose infantile".

Au bout de quelques jours, j'ai été appelée à la Direction générale de la protection de la mère et de l'enfant, du ministère, où j'ai reçu des informations supplémentaires. Sur les quatre jours en Roumanie, trois auront lieu dans les cliniques pédiatriques de Bucarest et la journée réservée à Brasov sera consacrée à notre sanatorium, en passant le service de névrose pour enfants de Timișul de Sus et la crèche de Hărman seront vus. Au sanatorium, les étudiants passeront cinq heures : deux heures réservées à ma présentation et aux discussions, deux heures pour visiter le sanatorium et une heure de déjeuner à préparer et à servir

dans notre cantine, le ministère assumant le coût de l'action.

A partir de ce moment, pendant un mois et demi dont je disposais, j'écrivis ma conférence (en français) et la remis au Ministère pour approbation et multiplication lithographique et je m'occupai principalement de la préparation de l'unité, pour honorer la visite. À cet égard, je n'ai eu aucune émotion, le personnel du sanatorium ayant l'expérience de visites de premier ordre, comme celle-ci.

Le matin du jour fixé, le 27 mai, deux bus sont apparus à la station Warthe sur la nouvelle route de Poiana, récemment inaugurée. Un convoi d'une soixantaine de personnes est descendu dans les ruelles du sanatorium vers les pavillons d'accueil, remplissant mon bureau, le secrétariat et la salle de radiologie à côté. Nous nous sommes embrassés très chaleureusement avec le directeur général Et. Berthé, avec le Dr Masse et Congy, avec Mlle Noel, avec le Dr Goujou, c'est-à-dire avec le personnel de la CIE il y a un an, seul le professeur Gerbeaux **manquait à l'appel**, mais à sa place était venu un autre des quatre étudiants successifs de Debré, le Professeur Mand (très intéressé par notre action DIC). L'équipe de direction de la CIE était accompagnée de fonctionnaires du ministère en tête le directeur général, le Dr Missir et de son adjoint, le Dr Ursuleanu, ainsi que des chefs des services de santé de la région et de la ville de Brasov. Les participants étaient 40 et provenaient de 26 pays.

Je suis entré dans la salle de la cantine, équipée de matériel didactique fourni par le ministère, et ici la première partie du programme s'est tenue, suivant les leçons typiques de Longchamp : dans la première heure ma conférence, qui, contrairement à l'usage, a été applaudie longuement, et dans la deuxième heures, discussions sur le sujet, modérées par Mme Masse.

Les pavillons d'hospitalisation ont suivi. La gentillesse des petits patients, la présentabilité des infirmières, des sœurs et des infirmières dans leurs beaux uniformes bleus et verts et toute l'ambiance des intérieurs brillants de propreté et de charme des arrangements humanisants, ont vraiment suscité l'admiration et l'enthousiasme (Mme Mass m'a chuchoté que c'était le plus beau hôpital qu'elle a visité, bien plus beau que les prestigieuses cliniques pédiatriques de Bucarest qu'il avait vues la veille, car - murmura-t-elle - voici un énorme investissement d'âme).

Après cela, je les ai conduits à voir l'extérieur. Nous avons escaladé les ruelles du parc, passé par le zoo, près du champignon et arrêté à la serre où un arrêt avec des collations et des rafraîchissements a été fourni. Nous avons également profité d'une très belle journée, non seulement sans nuages mais aussi avec une atmosphère très claire, **dévoilant** jusqu'à l'horizon vallonné tout le caractère pittoresque du lieu. À un moment donné, Et. Berthét et Mme Masse ont exprimé leur désir de voir où nous vivons et de connaître nos enfants. Ils ont été rejoints par l'ensemble des responsables français et roumains et même quelques étudiants plus audacieux. Avec Béatrice, je les ai ramenés à la maison. Mihăiță et Adiți, qui venaient de rentrer de l'école, étaient ravis de les rencontrer et ont engagé des discussions.

La visite à domicile, seulement semi-prévue, a nécessité quelques petites préparations supplémentaires, c'est pourquoi je me suis retiré quelques minutes dans la cuisine avec Béatrice. De la cuisine, nous avons commencé à entendre des rires, une bonne disposition qui ne contenait pas. En traversant le couloir entre la cuisine et la grande pièce où nous voulions rentrer, les rires en cascade résonnaient dans toute la maison. Intrigué, j'étais curieux

de voir qui est le grand animateur. Quand je suis entré dans la grande salle, j'ai été surpris de voir tous les adultes rassemblés dans le cercle, ayant au milieu le petit garçon Mihăiță, avec son regard charmant (*mutrita nostima*), qui disait des blagues avec des oltenes, traduit ad hoc en français "Pourquoi font les olteens la cheminé au milieu de la pièce ? – Pour avoir le chauffage central ! " Encore un hoquet et encore des blagues. De son côté, la fine et délicate Adiți avait réuni dans la pièce voisine les dames Masse, Congy, Noël et Missir, à qui elle racontait je ne sais pas quoi, mais on s'aperçut qu'elle les avait captivées. Les enfants étaient à la hauteur de nos attentes, ils nous avaient remplacés en tant que hôtes avec brio.

Il s'en est suivi un déjeuner très réussi à la cantine puis la pause qui a fait qu'il ne pouvait pas être plus chaud, chargé d'éloges et de gratitude. Dans environ deux semaines, j'ai reçu du Ministère, sous la signature de Mme Missir et du Dr Ursuleanu, une lettre adressée officiellement au Conseil populaire régional, dont je cite : « Nous soulignons la belle impression laissée par le sanatorium de tuberculose pulmonaire pour enfants de Brasov, des excellents soins qui sont donnés aux enfants, l'activité scientifique qui s'y déroule et l'aspect humanisé de cette unité. Merci à l'ensemble du groupe qui a collaboré au succès de cette action, contribuant ainsi à accroître le prestige du pays à l'étranger ». Une lettre à valeur de Certificat d'Excellence, que nous avons dupliquée et remise à chacun des employés du sanatorium, incapable de les remercier mieux que cela.

Peu de temps après cet événement, j'ai eu un autre motif de satisfaction, cette fois d'ordre familial, que je ne savais pas comment gérer. A la fin de l'année scolaire, des activités de vacances ont été organisées : parmi elles un **camp-cantonement d'échecs** pour les élèves. Adiți est venue me dire qu'elle avait été désignée pour y participer.

Je savais qu'elle jouait aux échecs, elle le faisait avec son grand-père d'Arad ; à quelques reprises, elle a joué avec moi et elle m'a battu. Mais d'un amusement bon pour l'environnement familial à un cantonnement, loin de la famille et qui sait dans quel environnement, j'ai considéré qu'il y avait un long chemin. Raison pour laquelle, je lui ai donné une réponse catégoriquement négative. Après quelques jours, j'ai reçu la visite du professeur Sheitan, que je connaissais parce qu'il était sacelean et qui était le président du club régional des jeux d'échec. Découvrant mon refus, il est venu personnellement insister, m'apportant des arguments qui révélaient une autre facette de la personnalité de ma fille que je ne connaissais pas. En cinquième année, à l'âge de dix ans, Ada avait remporté la première place à tous les championnats scolaires de la région ; le premier prix en classe, à l'école, dans toutes les écoles de Brasov et, même dans un championnat régional. Seitan a cherché à me convaincre que Ada est un grand talent, que c'est un crime de ne pas essayer de le développer, que grâce à des cantonnements spéciaux et à une formation, elle a assuré un avenir brillant au niveau national et qui sait, pourquoi pas à l'international. Têtu d'esprit, comme je le suis parfois, je ne me suis pas laissé convaincre. Sheitan est partie et Ada est restée pour des vacances en famille et jouer aux échecs avec son grand-père ...

Avec toutes les barrières que je lui ai posées, sans les cantonnements et sans instructeurs, étant étudiante, Ada a pu décrocher le diplôme de la première catégorie et la première des deux notes pour le titre de candidate de maître. Après des années, avec le recul, je pense que je peux me faire de reproches.

* * *

Au printemps 1966, un matin, j'étais au travail et j'écrivais au bureau quand j'ai entendu un bruit provenant des écuries. C'était la voix de Ferenz, le deuxième cocher au sanatorium, qui venait de découvrir le fait et annonçait la mort d'Andras Bacsi. J'ai couru sur le raccourci et en quelques minutes j'étais chez lui, une des deux pièces près de l'écurie. Andras Bacsi était mort dans son sommeil il y a deux ou trois heures. La nouvelle s'est répandue et certains locataires de la proche villa du personnel ont commencé à venir ainsi que certains des employés de l'équipe de nuit. Affecté par la perte de l'employé le plus âgé, qui a été 14 ans avec nous, je me suis impliqué dans les méandres de l'événement ; J'ai pris des dispositions pour que le médecin du district soit prévenu et, avec certains de ceux qui s'étaient rassemblés, j'ai mis en place ce qui devait être fait pour l'enterrement. Le connaissant seul au monde, nous avons initié une collecte auprès des collègues de travail, afin de couvrir toutes les dépenses d'un honorable enterrement qui aurait sûrement dépassé l'aide règlementaire fournie par les fonds du syndicat. Dans quelques heures, le chef comptable Saru m'a informé qu'il avait parcouru le rudiment de documents d'Andras Bacchi et qu'il avait trouvé un parent avec un numéro de téléphone à Bucarest. J'ai laissé à Saru le soin de rétablir ce faible lien familial.

Dans ces un ou deux jours où il était encore parmi nous, mes pensées essayaient de décrire Andras Bacchi, le cocher, qui était peut-être la figure la plus pittoresque du sanatorium. Jusqu'à ses 50 ans, quand il a été employé en 1952, son passé était enveloppé de brouillard. Ce qu'il avait fait jusque-là, d'où il venait, s'il avait de la parenté, personne n'en savait rien.

Ce que je savais, c'est que, dans ses moments de bonheur alcoolique, il disait «En husar voltom!». Il est

possible qu'au cours de la Première Guerre mondiale, il ait atteint l'âge de l'armée et ait été enrôlé dans la cavalerie austro-hongroise. Ce qui est certain, c'est que depuis lors, il n'a pas mené une vie très exemplaire et que l'alcool était depuis longtemps son ami. Mais son meilleur ami a été pendant toute sa vie, le cheval. Depuis son embauche, Andras Bacchi a insisté auprès de nous de lui procurer un cheval (et un chariot). Quelques semaines après lui avoir obtenu son cheval, il adopta César frénétiquement. Comme je l'ai montré ailleurs, il a préparé son berceau dans l'étable, couché avec lui, dormant plus dans les ruelles que dans la chambre que je lui avais octroyée. Il parlait à César, il le disputait, il lui demandait des conseils. Son amitié a été immédiatement partagée. César, à son tour, gardait son maître.

J'ai été témoin d'une scène difficile à oublier. Un soir d'hiver froid, je revenais de la ville avec Béatrice et, près du restaurant Warthé, j'ai vu le chariot du sanatorium tiré au bord de la route. A côté, dans le fossé, dans la neige, un forme humaine - Andras bacsi, complètement ivre - sur lequel le museau de César soufflait des vapeurs chaudes pour éviter le gel. Bien sûr, nous nous sommes forcés de le monter dans le chariot, après quoi César l'a emmené et s'est dirigé lentement vers l'écurie, frappant à la fenêtre de Ferenz pour remettre son précieux colis.

Le plus souvent, César agissait de manière préventive. Si, le soir, au retour quotidien de la section V, Andras bacsi retardait trop l'arrêt qu'il faisait habituellement au restaurant Warthé, César, en tirant le chariot le long du chemin sous les fenêtres du restaurant, il s'arrêterait devant la fenêtre derrière laquelle il savait que se trouvait la cible et frappait avec son museau dans la fenêtre jusqu'à ce qu'il le fit sortir.

Autant qu'il aimait l'alcool, il faut reconnaître que personne n'a vu Andras en état d'ébriété pendant les heures de travail. Il était d'une rare ponctualité. Dix minutes avant six heures du matin, il se trouvaient près de la fenêtre de mon bureau (si j'étais là, après une nuit de travail blanche, il s'arrêtait pour nettoyer les trois grands cendriers sur mon bureau que j'avais réussi à remplir de mégots de cigarettes. certains fumés qu'à un tiers ou demi. Andras bacsi, dans les moments de répit, sortait le reste du tabac pour sa pipe artisanale en bois de cerisier). A six heures, il embarquait de la cuisine les aliments du petit déjeuner, qu'il déposait, à sept heures moins quart, à la 5e section. A douze heures moins quart la même route pour le déjeuner et le soir, à dix-huit heures et quart, le transport de nourriture pour le dîner. Ce qu'il faisait après dix-neuf heures quand il avait fini ses obligations de travail, était son affaire. Qu'il s'arrête une heure ou deux au restaurant Warthé ou en prenne un autre pour la maison, cela le regardait. Il s'enivrait tranquillement sans blesser ni déranger personne, sans déranger la paix ou le service.

De par sa nature, il était un homme bon et avec de l'humour. Il aimait les blagues, il aimait les enfants. Il parlait souvent avec Mitzibus. Pour me faire plaisir, il me racontait parfois une **gourance** de sa part : "Écoutez, M'sieur le directeur qui a dit Mihăiță: Andras bacsi, pourquoi n'achetez-vous pas un pot pour César?". Combien de fois n'a-t-il pas arrêté sur le chemin le Dr Georgescu, l'éternel président du syndicat, demandant : "M'sieur docteur me donne l'aide funéraire" - "Pourquoi?" demanda le docteur. - "Le boire. Personne n'est mort non enterré ! ».

Je le savais, comme je l'ai mentionné, seul au monde, mais il cultivait l'amitié de Ferenz – l'autre cocher, son voisin. En dehors de cela, on peut parler de ses "femmes". La première il semble l'avoir connue pendant la

guerre "royale" et qu'elle avait été vivandière. Lorsqu'il a été embauché en 1952, il l'a amenée avec lui ; elle était très dégradée, alcoolique au dernier degré ; elle est morte la pauvre après quelques mois d'un cancer abdominal. Après quelques années, il a établi un lien étrange avec une jeune femme qui ne semblait pas avoir plus de 16-17 ans. Elle venait régulièrement à chaque quinzaine quand il recevait le salaire, lavait ses vêtements et nettoyait la pièce, dormait chez lui (ou avec lui) pendant la nuit, et le lendemain, laissait une corde de linge à sécher et retournait à (ou pour) la quinzaine suivante. Cette liaison a été interrompue à un moment donné. C'est le moment où Andras Bacchi, pour la première et la dernière fois, a demandé son congé de repos et est parti sans qu'on sache où. Après quatre jours, il est venu nous rendre visite (peut-être même pour voir César) mais son apparence et sa tenue ont complètement changé. A ne pas être reconnu: rasé, les cheveux coupés, parfumé, avec la moustache gardée mais ciselée par le barbier; vêtu d'un costume traditionnel hongrois, avec des brandebourgs, de bon tissu épais, avec des bottes brillantes. Tous les employés du pavillon lui ont sauté dessus, l'ont interrogé sur son nouveau sort. Il a évité de répondre et est parti pour continuer son congé. Après encore trois ou quatre jours, il est revenu, cette fois avec les mêmes vêtements sales et pas rasé comme avant et est allé directement à l'écurie, reprenant son travail.

Le secret j'allais le découvrir assez tôt. Un jour, une **femme-dame** est venue me voir au bureau, entre deux âges (mais plus proche du second), très bien habillée, maniérée, parlant avec un accent hongrois et elle m'a dit qu'elle avait habillé Andras bacsi et qu'elle veut faire de lui un homme, qu'elle est veuve depuis un certain temps et a l'intention de se marier, mais qu'il est parti sans qu'elle sache pourquoi. Finalement, elle m'a demandé d'intervenir et de le faire revenir auprès d'elle. Après le départ de la femme, j'ai

appelé Andras Bacsi et je l'ai conseillé comme elle le voulait.

Mais il m'a répondu catégoriquement: "Je ne peux pas M'sieur directeur! Elle a les jambes froides ! » Je suis resté bouche-bée et j'ai réalisé que toute insistance était inutile. Peu de temps après cet incident, Andras Bacchi a repris contact avec la fille de 16-17 ans (celle-là avait probablement les jambes chaudes ...).

Avec ces souvenirs, nous arrivons au jour avant les funérailles. Lorsque notre comité d'initiative avait arrangé tous les détails des solennités du lendemain, le comptable Saru est venu m'informer qu'il avait reçu un appel téléphonique d'un parent d'Andras Bacsi de Bucarest, lui demandant de reporter les funérailles d'une journée car il y a plusieurs proches qui veulent venir; en même temps, il lui demande de le mettre en relation téléphonique avec un restaurant voisin pour organiser une commémoration en leur nom. Saru lui a donné le téléphone du restaurant Warthe.

Le jour des funérailles, 30 à 40 personnes, toutes d'apparence et tenue d'intellectuels, certains avec postes de responsabilité dans des ministères ou institutions centrales, qui se comportaient comme des parents proches, endeuillés, sont arrivées de Bucarest (et peut-être aussi d'autres villes). Après les funérailles, faites comme pour un homme aisé, nous avons été invités avec tous les employés à la table du restaurant Warthe, qui a pu accueillir plus d'une centaine de participants.

Il reste un mystère pourquoi Andras Bacchi vivait comme un seul au monde, quand il avait tant de proches. Très probablement, la cause n'était pas l'ingratitude des proches mais le profond non-conformisme d'Andras Bacchi.

* * *

Peu de temps après le triste événement de la mort d'Andras Bacsı, fin juin, nous avons aussi eu un motif de joie collective: près d'un quart des salariés du sanatorium, après les efforts déployés pendant quatre ans, ont obtenu leur diplôme en cours du soir, du lycée et ils ont également réussi l'examen du baccalauréat. Ce fut un grand effort auquel, dès le début, nous avons également participé.

Il y a quatre ans, nous avons reçu une circulaire nous informant de la modification de certaines échelles d'études pour l'occupation de différents postes. Ceux qui ne respectaient pas ces barèmes devaient être pénalisés par des réductions de salaire, ou rétrogradés ou plafonnés lors de l'avancement. Des délais ont été fixés pour ces dispositions et certaines facilités ont été créées pour le rattrapage grâce à l'enseignement du soir, qui est devenu plus accessible.

Dans ce contexte, j'ai demandé qu'on établisse une liste de ceux qui ne remplissaient pas les nouvelles conditions d'études et j'ai convoqué les personnes concernées : il y avait un nombre étonnamment élevé de personnel administratif et de ménage et presque toutes les sœurs. Seuls quelques-uns étaient disposés à s'engager dans cette entreprise. J'ai dû trouver toutes sortes d'arguments pour essayer de convaincre les réfractaires. Après cette réunion ad hoc, a suivi le rôle de Béatrice qui, avec la sollicitude de sa nature si proche des gens, les a convaincus dans les jours et les semaines qui ont suivis, de sorte qu'à l'automne 1962, au début de l'année scolaire, tous étaient inscrits au lycée.

Quatre années difficiles ont suivi, en plus du service, nos élèves employés étaient occupés avec des cours l'après-midi et les nuits avec l'étude. Presque tout le monde a traversé des moments où il était prêt à abandonner. C'était naturel car ce travail scolaire ne

correspondait plus à l'âge adulte , la plupart d'entre eux ayant passés les 40 ans, avec des enfants, avec des problèmes familiaux. Mais Béatrice était toujours sur ses gardes. Elle les a encouragés, elle les a soutenus, elle a fait des cercles de préparation avec eux sur certains sujets, elle est allée à l'école, elle a discuté avec certains professeurs, que nous connaissions des campagnes de vaccination. Aujourd'hui, après l'obtention des diplômes, je pouvais être sûr que quelques pour cent du succès appartenaient à Béatrice et peut-être à moi. Nous nous sommes donc associés de tout notre cœur, aux déchainement (d'exultation) de joie qui a suivi le moment d'affichage des résultats du baccalauréat.

De la cour du lycée, tous nos diplômés, ainsi que les membres de la famille et les amis qui les avaient accompagnés, se sont dirigés directement vers les sentiers serpentés de Warthé. En chemin, ils ont fait des provisions de boissons et de nourriture. Arrivés devant notre maison, ils nous ont emmenés sur leurs bras et nous ont dirigés vers la cantine accueillante du sanatorium. Un festin improvisé a suivi, plein d'alcool. Alors que les heures se prolongeaient dans la nuit, l'atmosphère se réchauffait.

À un moment donné, le technicien radiologue Emil Munteanu, l'homme de base de l'organisation du parti, doté du don de la parole, a ressenti le besoin de se manifester; il a apaisé l'agitation de la salle et a commencé à saluer le travail scolaire fourni par les employés, leur capacité et leurs mérites et a souligné les perspectives favorables qui s'ouvrent à eux à travers les nouveaux diplômés. Puis il s'est retourné et focalisant sont regard sur nous : "Cependant, dans ces moments de satisfaction, il ne faut pas oublier les mérites de la direction du sanatorium. Pour votre bien, le directeur vous a personnellement obligé d'aller à l'école ; au cours de ces quatre années, il a été constamment soucieux de vous proposer des conditions,

des aménagements des programmes en fonction des heures de classe, de vous accorder des journées libres lorsque vous étiez en détresse ou de passer à côté des moments de détente au travail, en faisant semblant de ne pas remarquer les manuels que vous parcourez. De plus, comme vous savez le directeur avec Mme Calciu, sont allés aux réunions d'école en tant que vrais parents, pour voir comment les élèves s'en sortaient avec l'enseignement et vous pistonner (mettre un bon mot) si nécessaire. "

Munteanu a continué, parfois pathétisant, parfois politisant: «À propos de madame Dr Calciu quoi dire ; combien de temps libre elle consacre à la communauté. Y a-t-il un besoin, une impasse, un moment difficile, dans lequel chacun de nous ne fait appel à elle ? Elle est notre ange gardien. La direction du sanatorium incarnée en eux deux, a polarisé tout notre souffle autour de l'institution. Par leur exemple personnel, ils nous ont tous fait fusionner avec le sanatorium, pour le considérer comme notre deuxième maison, notre deuxième famille. Personnellement, je suis passé par deux ou trois services et j'en connais bien d'autres, mais je n'en connais pas d'autre où les salariés seraient heureux de rentrer de congé, parfois un jour ou deux avants, pour l'envie de rencontrer leurs collègues, leur seconde famille. Ici, dans ce sanatorium j'ai compris le vrai sens du bénévolat : vous travaillez pour vous-même, pour votre résidence secondaire. Les joies , les soucis et les peines nous les vivons ensemble. Le succès d'une visite étrangère importante se termine toujours par une fête commune. Depuis le début, les fêtes de Noël, du Nouvel An, de Pâques, de la Fête des enfants, même certains anniversaires personnels ont été établis comme une coutume et le mérite de cet esprit appartient au directeur. Le bal masqué que nous répétons chaque année est devenu une source de jalousie pour tous les sanitaires de la ville. Même les vacances, nous les passons ensemble.

L'échange d'expérience avec le sanatorium Agigea, également initié par M'sieur le directeur, nous apporte, à nous et à nos familles, une cure à la mer, quasiment gratuite, depuis quelques années. Il n'y a pas de situation personnelle sérieuse dans laquelle appeler et ne pas recevoir d'aide. Il y a quelques semaines, Nea Cetali - le mécanicien, qui fait sa maison à côté du sanatorium, est venue se plaindre au directeur, que la pluie tombée intempestivement détruit toute son travail, que les piles de briques semi-brûlées fondent sous ses yeux. Le directeur a immédiatement réagi, laissant tous ses travaux de côté et emportant avec lui tout le personnel qui est sorti et a même fait appel à quelques parents en visite, a couru à l'endroit et a organisé un fil indien et de main en main, une brique après l'autre a été sauvée, placée sous le hangar. C'est pourquoi le monde a été étonné de voir à quel point nous sommes unis! »

Ces appréciations et louanges se sont poursuivies. Ceux liés à Béatrice étaient encore plus pathétiques, provoquant des larmes dans les yeux des participants.

Lorsque Munteanu a terminé son discours, l'assistance réchauffée par les liqueurs consommées, a éclaté en applaudissements tumultueux et s'est précipité pour embrasser nos joues et nos mains, nous serrer dans les bras et seulement avec difficulté nous nous sommes échappés sans être pris sur les bras et jetés, comme dans les événements sportifs.

Quand je suis rentré chez moi, j'ai eu le plaisir, après le coucher de Béatrice, de méditer tranquillement sur les sentiments **implacables** de solidarité et d'attachement qui nous étaient manifestés. J'avais l'impression que Béatrice avait un rôle affectif majeur. Elle est le lien spirituel entre moi et la masse des employés. Devant moi, les collègues de travail n'ouvrent pas leur âme tandis que tout le monde, surtout les femmes, qui forment la majorité,

se précipitent pour lui confier n'importe quels soucis. Sans le vouloir, elle est ainsi plus informée que moi sur les petits événements, bons ou mauvais, qui se passent dans la vie quotidienne du sanatorium. Il m'est arrivé plusieurs fois de me renseigner sur les diverses fautes commises il y a des mois et d'exprimer ma révolte que je ne les ai pas sanctionnés en leur temps, et de voir que Béatrice sourit de façon compréhensive : "Pourquoi souris-tu? Tu le savais et tu ne m'as rien dit? » Maintenant, lorsque l'événement a expiré et ne pouvait plus être sanctionné, elle hoche la tête affirmativement. «Ça veut dire que tu es complice; tu travailles contre le sanatorium, contre moi! " J'exulte en colère, plus en plaisantant que sérieusement. Je me rends compte que son action tempérante et plus tolérante est justifiée. Elle sait que je suis trop intransigent. Cette hyper-exigence est aussi une qualité et une faille qui ne m'a pas une seule fois produit de remords.

Je me souviens de ces années de travail au sanatorium quelques instants qui perturbent de temps en temps mes pensées. Dès les premiers mois depuis la fondation du sanatorium (en 1953), j'ai appris qu'une sœur avait reçu une ou deux paires de chaussettes d'un parent d'un enfant hospitalisé venu en visite d'Allemagne. En colère, j'ai convoqué tout le personnel et commencé un dur réquisitoire. La pauvre sœur a fondu en larmes, mais cela ne m'a pas fait fléchir; j'ai continué à mener le supplice inquisitorial jusqu'à la fin dans le but d'un autodafé pour toute l'assistance. Il est vrai qu'après cela, on n'a pas beaucoup entendu parler d'actes de corruption" dans le sanatorium.

Les années ont passé et un dimanche matin, Béatrice s'est levée plus tôt pour faire une tournée à la quarantaine, pour voir ses patients, comme d'habitude, même si elle n'était pas de service. Je suis resté pour me

faire plaisir avec les enfants. Après une heure, on est surpris que Béatrice, venant surexcitée, rougissante et pleine de révolte, me dit: "Mihai, je ne sais pas quoi faire avec cette mémère" et montre la terrasse. "C'est la grand-mère du dernier cas de méningite qui m'est confinée depuis une dizaine de jours. Elle me suit depuis la quarantaine, avec un panier de nourriture et je ne peux pas m'en débarrasser! » Immédiatement, en colère, je suis sorti sur la terrasse. J'ai également remarqué que la vieille femme avait laissé un panier de friandises sur la balustrade : deux belles petites oies, un gros pain de Transylvanie aux pommes de terre, une tranche de lard énorme, une bouteille avec probablement un alcool fort et je ne sais pas quoi d'autre. La mémère s'était retirée et s'apprêtait à partir. J'ai crié: "Femme, prends ton panier tout de suite, sinon je te le jette sur la tête!" - "Je ne le prends pas M'sieur docteur, c'est pour l'enfant, pour que vous le guérissiez" - "On te le guéri aussi sans cadeau. Prends-le quand je te le dis! " Comme si elle ne m'avait pas entendu; la vieille femme est allée dans l'escalier à côté de la buanderie en route pour le retour. Puis, avec les deux mains, j'ai soulevé le panier et l'ai jeté derrière elle. Toutes les bonnes choses ont été renversés sur la terre, à la grande joie des chiens qui se sont précipités pour s'empiffrer. Pendant ce temps, depuis les escaliers, on entendait les grognements énervés de la femme: «Je ne le laisserai pas dans cet hôpital un instant. Ils ne sont pas capables de prendre soin de lui s'ils n'acceptent même pas le cadeau! ».

Après une demi-heure, toujours en colère, j'ai entendu le téléphone. Sœur Angélique, de la quarantaine, effrayée, nous faisait savoir que, en profitant d'un moment d'inattention, la grand-mère a pris son petit-fils et est partie avec lui. Je lui ai dit de courir immédiatement au pied de la colline pour les chercher et nous sommes descendus au sanatorium. Tout cela en vain: on ne les a plus trouvés.

Le lendemain, j'ai appelé le dispensaire territorial TBC, quelque part dans la région de Hunedoara, demandant aux collègues là-bas de faire tout leur possible pour récupérer le cas et de l'hospitaliser d'urgence, si pas chez nous à Brasov, n'importe où dans un autre service spécialisé, l'arrêt du traitement étant fatal pour l'enfant. Je n'ai reçu aucune nouvelle ultérieure et même aujourd'hui je ne sais pas si je n'ai pas sur la conscience la vie de cet enfant.

Un autre événement qui me reste en mémoire, s'est produit en 1964. À l'occasion du transfert de Tăpșan du service du personnel de la région chez nous, dont j'ai écrit ailleurs, notre administrateur Slăvoaca a été déplacé et nommé dans un préventorium de la vallée de Timis. Mes tentatives pour contrer ce mouvement qui nous défavorisait ont échoué. De cette façon, nous nous sommes séparés de Slăvoacă, qui avait été un collaborateur fiable dans le travail de construction de l'institution. Lors de la poignée de main «comme récompense», je lui ai fait savoir qu'il devait évacuer dans les deux semaines les deux pièces qu'il occupait dans le pavillon du personnel, étant un logement de service et qu'on lui avait assuré un espace approprié dans le préventorium où il devait partir.

Après deux semaines, Slăvoacă n'a pas quitté la maison, affirmant qu'il avait des enfants à l'école à Brasov et pour d'autres raisons personnelles. Je lui ai envoyé un nouveau préavis de trois jours, après quoi j'ai ordonné à l'administration de retirer ses affaires. Le jour fixé, le matin quand je suis allé au travail, il pleuvait sans cesse. En passant devant leur maison, j'ai vu les meubles sortis dans la cour. En descendant au sanatorium, au coin de l'écurie, j'ai vu la mère de Slăvoaca, "Mam-Mare" comme nos enfants l'appelaient, tenant ses deux petits-enfants par leurs mains et les abritant sous le rebord du chéneau qui

dégoulinait sur eux. Une vague de remords m'envahit, que je supprimai immédiatement et en faisant semblant de ne pas remarquer je suis parti plus loin. Lorsque je suis arrivé au travail, profondément troublé, j'ai essayé de me plonger dans l'activité courante, mais je me souvenais sans cesse de l'une ou l'autre des actions dans lesquelles Slavoaca avait apporté son appui, ainsi que des moments des innombrables heures passées dans leur maison, la plus hospitalière de toutes que j'ai connu. Sans vouloir me revenait une scène à laquelle j'avais assisté par hasard à plusieurs reprises : nos enfants, dans leur enfance, échappaient tous les matins aux rigueurs de leurs bonne et se précipitaient à coté chez "oncle Rel" (Slavoaca) s'installaient à la table, où les attendait les bavoires prêts pour eux et Mitzibus, plus audacieux que les Adiți, commençait à marteler la tasse avec la cuillère et à crier impérativement "Mam-Mare, le lait!"

Étais-je aujourd'hui, maintenant, capable d'une telle ingratitude ? Oui, je l'étais ! C'est dire, j'aurais pu l'être si dans l'après-midi du même jour Slăvoaca n'était pas venu avec un document du conseil populaire régional dans lequel on nous indiqua de maintenir dans le logement en question le nommé Slavoaca ... J'étais toujours au bureau. Sans regarder dans les yeux de Slăvoaca, j'ai pris le document et j'ai appelé deux hommes pour ramener les meubles à la maison. Le soir, alors que je rentrais chez moi avec Béatrice, comme d'habitude, comme si de rien n'était, la femme de Slavoaca nous a accueilli sur la route, nous invitant à quelques «beignets chauds». Béatrice a accepté l'invitation, mais moi j'ai trouvé un prétexte pour retarder mon retour. Après quelques jours, les relations ont été rétablies sans aucune réticence. Ni Slăvoacă, ni aucun autre membre de sa famille ne m'a jamais reproché mon attitude, mais pour moi, même aujourd'hui, à la distance des années, je suis toujours obsédé par l'image de Mam-Mare, avec

deux petits-enfants à la main sous les averses de pluie sous le chéneau.

Une dernière horreur qui illustre mon intransigeance (sans parler de la **principlalité**, terme qui me répugne par son usage excessif à l'époque dont je parle) ne s'est produite que deux mois environ après l'épisode Slavoaca. Descendant de mon cabinet pour la quarantaine, je me suis retrouvé présent au moment de l'arrivée du chariot avec les fournitures habituelles de la ville. Le magasinier et quelques personnes dans la cuisine ont commencé à décharger les marchandises ; entre eux aussi l'intendant Untaru. Quand le travail était enfin terminé, j'ai remarqué qu'Untaru mettait une boîte de conserves sous le manteau. "Qu'est-ce que tu as caché?" Je l'appelle brutalement. Untaru, devenant encore plus pâle qu'il n'était d'habitude, dévoile une boîte de petit-pois. " A partir de ce moment, tu n'as plus rien à chercher parmi nous. Viens demain matin prendre ton transfert de l'Administration! " Untaru, à la figure terreuse, sans dire un mot, tourne les talons et se dirige vers la sortie du sanatorium, sans regarder en arrière. Le lendemain, le comptable Saru m'a dit qu'Untaru était passé à l'administration et a pris son compte.

Je ne pouvais plus faire marche arrière. Je perdais non seulement un employé utile pour l'institution mais aussi celui qui était son serviteur le plus dévoué, dans les moments difficiles. Je me souviens des débuts du sanatorium, de l'action idyllique mais téméraire du "bal des Petits Artisan", qui n'aurait pas été possible sans Untaru; Je me souviens des innombrables voyages à Bucarest et dans le pays, quand je suis venu avec des camions chargés de fournitures et de matériaux précieux et qui sont restés dans la garde d'Untaru du chargement jusqu'au déchargement dans les entrepôts du sanatorium. Je ne peux pas oublier l'image anthologique que maintenant, quand il nous

quittait, je l'aurais transformé en statue de dévotion; nous venions de Bucarest, avec Untaru, avec un camion tractant une remorque chargée de tonnes de conserves, très recherchée en ces temps de pénurie. Le temps s'est fortement détérioré; le givre et la neige sont soudainement apparus. La remorque a dû être détachée pour que le camion puisse remonter seul la pente. Je suis monté à côté du camion, laissant la remorque à la garde d'Untaru, avec l'intention d'envoyer le portier pour le remplacer. Arrivé en haut, préoccupé de décharger le camion, j'ai oublié Untaru puis, dans mon bureau, avec des cafés et des cigarettes, bien que fatigué, j'ai commencé à travailler, pour faire une nuit blanche.

Quand l'aube commençait à peine, les premiers employés qui sont venus dans la tournée du matin m'ont dit qu'Untaru est au pied de la colline, glacé. Envahi de remords, j'ai immédiatement commandé qu'on prépare des thés chauds et, avec le gardien de service et une couverture supplémentaire, je me suis précipité dans la vallée. J'ai trouvé Untaru au sommet de la pyramide en conserves sur la remorque, enveloppé dans une mousseline, violet, transformé en glaçon, incapable de claquer les dents.

J'ai pu virer cet homme, pour une boîte de conserves de quelques lei, après tant d'années de dévouement. Il est le seul employé que je n'ai jamais viré ; il y en a quelques-uns qui sont partis, mais de leur propre initiative, ne s'adaptant pas aux conditions de travail et de vie établies dans notre communauté. L'affaire Untaru et celles que j'ai énumérées me font détester le mot **principialité**. Si je pouvais naître à nouveau, je n'agisrais probablement plus de la sorte.

Après le bref raid à travers des souvenirs destinés à me tourmenter, revenons au fil de la chronique du sanatorium.

Début septembre (1966), la Direction régionale de la santé a organisé une réunion avec tous les directeurs des formations sanitaires. Ces réunions se tenaient généralement au siège à Brasov. Cette fois, nous avons été convoqués dans une cabane touristique plus proche du **rayon** de Sibiu, à Sadu. C'était un endroit très pittoresque que je n'avais jamais visité. Le chalet était à l'orée de la forêt; sous elle coulait la rivière du même nom. Les invités venaient de toute la région, de Sibiu, Brasov, Mediaș, Făgăraș, Sighișoara avec des bus fournis par les conseils populaires. L'ordre du jour était assez inconsistant, édulcorant les principaux problèmes de santé régionale ou nationale, et selon le programme plus léger, il semblait s'agir de vacances de trois jours plutôt que d'une séance de travail. Nous nous sommes adaptés aux conditions et nous nous sommes amusés pendant de longues et fréquentes pauses, pour retrouver des collègues bien connus d'autres villes et pour en rencontrer de nouveaux. Toute cette réunion a été dirigée par le Dr Ozun, le médecin de la région du Parti. Ce que j'ai trouvé curieux, c'est que, dès le premier jour, le Dr Ozun nous a placé au présidium le Dr Migia, le directeur de l'hôpital des maladies contagieuses de Brasov, et moi-même et que tout au long de la réunion, il a recherché notre compagnie et il occupait la plupart du temps pendant les pauses, nous faisant la conversation. La masse des participants a observé ce traitement préférentiel et après le premier jour où nous avons fraternisé dans **la société commune**, les collègues ont commencé à nous donner une sorte de déférence, à ne pas oser nous approcher. Pour la première fois, je vivais une telle hypostase, ce qui, je l'avoue, ne me plaisait pas.

Le troisième jour, après lequel suivait le départ, dans l'une des pauses, le Dr Ozun m'a pris avec le Dr Migia de côté et nous a dit de ne pas retourner dans la salle de réunion, de faire une courte promenade avec lui. Nous

avons donc quitté lentement sur un chemin menant dans les bois et sur la route il nous a informés que les deux postes de direction médicale de la région de Brasov, à savoir la direction sanitaire et la présidence USSM, seront bientôt libérés et que les forums légitimes (il faisait référence à la région de parti) se sont orientés vers moi et le Dr Migia. Ce fut une nouvelle choquante comme je n'avais pas vécu depuis l'annonce du Dr Ciobanu avec le départ en l'Occident. Le Dr Ozun s'est adressé à moi directement : vous docteur Calciu vous prendrez la direction et le Dr Migia la présidence. Je me suis rappelé instantanément tous les rôles que j'ai entendus que les directeurs du département de la santé de la région de Brasov doivent jouer. Les problèmes d'organisation et de gestion de la santé sont secondaires ; pour rester en position, ils doivent faire beaucoup de compromis. Si la belle-mère ou tout autre parent d'un premier secrétaire de parti est opérée, jour et nuit, le directeur du service sanitaire est niché dans un fauteuil dans un coin du salon réservé, pour superviser l'assistance chirurgicale et l'évolution; si l'un des parents « haut placés » a besoin de médicaments difficiles à trouver, le directeur doit se débrouiller pour les procurer (des pierres sèches), se rendre au ministère ou aux représentants de groupes étrangers pour « mendier »; tout le monde connaissait un cas dans lequel le directeur devait s'engager à favoriser par des voies illicites l'entrée à la faculté de médecine pour le fils du président du conseil populaire régional et d'autres activités de ce type.

Il était évident que je ne serais pas en mesure de faire face et j'ai donc imploré le Dr Ozun de ne pas me donner la direction sanitaire régionale. Ozun m'a regardé avec surprise et parce que la décision était bien imprimée sur mon visage, il a accepté que je devienne président de l'USSM et sans trop d'insistances, il a fait accepter au Dr

Migia la direction. Réconciliés avec la situation, nous avons repris le chemin du retour vers la cabane, occasion à laquelle le Dr Ozun a attiré notre attention pour ne pas diffuser ceux dont il a été question ; ce sont actuellement des propositions et ne seront finalisées que cinq à six semaines plus tard.

Nous revînmes ainsi de Sadu à Brasov, emportant avec nous les bâtons de maréchal bien cachés dans nos sacs.

En plus d'un mois, le Dr Migia a été nommé dans son nouveau poste. L'USSM a annoncé le 30 novembre comme date des élections pour le nouveau candidat. Je n'avais aucune nouvelle du Dr Ozun ou d'ailleurs et espérais échapper. Quatre jours avant les élections, j'ai été appelé chez le camarade Chivulescu, secrétaire aux problèmes socio-culturels de la région du Parti, qui, après quelques questions auxquelles je devais répondre, m'a dit qu'il donnerait son accord pour ma nouvelle dignité.

À la veille de cette date fatidique, le Dr Olteanu, secrétaire général du conseil d'administration de l'USSM à Bucarest, m'a convoqué au siège de l'USSM Brasov et m'a expliqué en détail comment les élections devaient se dérouler. Il avait choisi et formé la personne qui me proposera pour le vote "spontané". Il m'a également donné des directives sur ce que mon discours devrait inclure, dans lesquelles je devrais souligner les lacunes de l'ancien comité et les accuser avec véhémence. Je lui ai dit que je n'étais pas d'accord avec ce point et il a répondu que j'aurais des conséquences désagréables si je ne respectais pas la ligne tracée.

Béatrice était bien sûr au courant. La veille des élections, notre cousin Dr. Radu Găvuș et son ami Dr. Dimulescu sont venus par hasard nous rendre visite. Au cours des discussions, la question a été posée à plusieurs reprises : qui sera élu demain à l'USSM ? Béatrice et moi

avons les bouches cousues ; et nous, comme eux, ne savions pas qui était le futur élu.

La séance du lendemain s'est déroulée jusqu'à un point, comme prévu. Avec Ozun et Migia et quelques autres médecins à la présidence, avec le Dr Olteanu en premier lieu dans la salle pour suivre les progrès, l'ancien comité a présenté son rapport, les censeurs également ; ont été libéré du mandat et de la direction. Nous sommes passés aux élections. J'étais le seul proposé et bien sûr j'ai été élu à l'unanimité. J'ai pris la parole, remercié puis, au lieu de désavouer, j'ai fait l'éloge du travail de l'ancien comité. Depuis le banc avant, Olteanu **tremblait** désespérément, il me faisait signe avec véhémence que toute la salle pouvait voir ; Au lieu de revenir et de parler de mal, j'ai fait une brève présentation des intentions de travail du futur comité.

Après la fin de la séance, entre quatre yeux, le Dr Olteanu a versé son mécontentement par rapport à mon insubordination. Il m'a informé qu'il rendra également compte à la Région du Parti et au Conseil d'administration de l'USSM, à Bucarest et qu'il fera tout son possible pour que je sois révoqué sous peu. En réalité, rien ne m'est arrivé. Je n'ai jamais compris pourquoi je devais critiquer un comité qui avait bénéficié de deux ou trois mandats successifs et qui avait soumis une activité "volontaire" non rémunérée, pendant 8 ou 12 ans au profit du corps médical, médico-sanitaire ! Avec cette dignité honorante (et honorifique) gagnée, j'ai perdu l'un de mes meilleurs amis : l'ancien président Dr. Andrian, qui, après trois mandats, a cru qu'il avait assuré sa présidence à vie et que je l'avais interrompue, étant convaincu que j'avais comploté contre lui.

Enquête. Concours

Nous sommes entrés en 1967 en pensant que c'était une année anniversaire au cours de laquelle le sanatorium allait fêter une décennie et demie d'existence.

Avec toutes les difficultés que la vie nous avait imposées, il me semblait que les 15 ans se sont écoulés rapidement. Effectivement c'était comme si c'était hier le 15 novembre 1952, lorsque, juste mariés, d'un jour, Béatrice et moi, exilés de Bucarest, sommes descendus à Brasov et avons pris le long chemin de la Warthe. J'ai repris l'institution à partir des murs nus et je l'ai transformé en un sanatorium modèle d'aujourd'hui, dans ce paradis des enfants comme ne cessaient d'affirmer des officiels et des visiteurs partout. Il a fallu beaucoup d'initiative et de travail. Aux début, par l'acharnement provoqué par l'exil, puis par l'amour grandissant pour le sanatorium qui naissait et grandissait sous nos yeux et de l'affection mutuelle pour le groupe d'employés qui s'est constitué par l'auto sélection autour de nous, c'est le travail qui nous a unis, qui nous a animés et nous a conduits aux résultats dont nous avons le droit d'être satisfaits. Pour Béatrice et moi, ce sanatorium était aussi un lien d'une autre nature, indestructible. Ici, dans le sanatorium, notre mariage c'est renforcé, ici nos enfants sont apparus et ont grandi.

Combien le sanatorium signifiait pour nous. C'était loin d'être un simple lieu de travail; c'était un morceau de notre vie. C'est pourquoi j'ai ressenti le besoin de le célébrer à son 15-ème anniversaire, en mettant en avant tout ce qu'il avait de mieux. J'ai décidé qu'à l'automne nous organiserions une conférence interrégionale, à caractère

quasi national, dans laquelle sera mise en évidence l'organisation humanisée de l'environnement et l'organisation scientifique du travail. Désormais, alors que j'avais plus de sept mois jusqu'à l'événement, nous réfléchissions sur les sujets scientifiques que nous aborderons. Au cours des 15 années j'avais rassemblé une collection de cas médicaux très large et très bien étudiée à partir de laquelle je pourrai composer le support matériel de quelques papiers qui auront le succès assuré. Au matériel clinique, j'ajouterai des travaux sur l'action sur le terrain DIC, qui célèbre maintenant 10 ans de déploiement longitudinal ininterrompu, l'action la plus longue et la plus complexe de la littérature mondiale à ma connaissance.

Donc, dans mon esprit, se préfiguraient les filons que j'exploiterais durant le temps qui me restait après la réalisation des tâches courantes. En fait, ce n'est pas tout le temps, car je devrai faire de la place pour les nouvelles tâches que j'ai en tant que président de l'USSM de la région. Or, à cet égard, j'avais de grandes idées; Je voulais faire un saut dans l'activité de l'institution respective. Tout d'abord, je prévoyais de profiter d'une situation favorable et de construire un grand siège moderne selon le modèle du siège de l'USSM à Sibiu, de la maison du médecin à Craiova et du centre de documentation médicale à Bucarest. À côté de l'aile de trois pièces de l'ancien bâtiment de Piata Sfatului, où se trouve notre siège actuel de l'USSM, il y avait au même étage, deux autres ailes totalisant environ six à sept pièces, qui appartenaient à la bibliothèque de l'université polytechnique. Vu que l'université polytechnique avait récemment reçu un immense bâtiment (un lycée reprofilé), avec de l'insistance et une certaine contrainte, elle aurait pu nous céder tout le palier. Nous aurions alors eu suffisamment d'espace pour passer à l'organisation, le tapissage et l'ameublement et créer la "Maison du

Médecin" de Brasov. Parallèlement à ce projet, je réfléchissais à une charte du membre de l'USSM, avec les obligations que, selon moi, le personnel médico-sanitaire devait avoir, afin de le soustraire à la routine, une cause pour laquelle je pensais militer.

Désormais, mon agenda de travail pour 1967 était plein. Comme toujours il me restait peu de temps pour la famille et c'est précisément pourquoi je le recherchais insatiablement car c'était l'oxygène, la régénération de mon existence trop asservie à la société.

Un tel moment de vie de famille m'est apparu un dimanche de la seconde quinzaine de mars. Dans la matinée, Mihăiță a fait une tournée avec les garçons des colocataires de la villa du personnel et est revenue enchantée de ce qu'il a vu. À son invitation, dans l'après-midi nous sommes allés nous promener aussi, tous les quatre de la famille. L'air enivrant du début du printemps nous entraîna sur les contreforts de Stejeriș, où, comme Mihăiță nous l'a décrit, des tapis de perces neiges et de jacinthes remplissaient toutes les parcelles de terre où la neige avait fondu. Nous nous sommes également attardés sur les endroits rocheux de la clairière d'où la vue magnifique sur le pays Barsa s'est ouverte et le soir nous sommes retournés à la maison. Nous avons fait un autre arrêt à la serre pour revoir les parterres de frézia de Béatrice, qui étaient en pleine floraison. Nous sommes arrivés à la villa tard quand il commençait de faire noir. Béatrice et moi avons ressenti une légère fatigue dans les muscles mais une détente très agréable et reconfortante jusqu'à la dernière fibre, donnée par cette première tresse de printemps.

A peine entrés dans la maison, j'ai entendu le téléphone. C'est mon beau-frère de Bucarest, qui, plutôt précipitamment, est entré directement dans le sujet, nous transmettant qu'il a été appelé par le professeur Carpinișan

(le célèbre chirurgien thoracique) pour lui dire qu'il avait des nouvelles désagréables pour moi. Une connaissance de Carpașan, une sorte de parent éloigné, par alliance, du nom de Gaby Popescu (anciennement Coriolan) est mon employée et qu'elle lui a communiqué que le Dr Calciu est piégé avec beaucoup d'illégalités, qu'il n'a pas d'échappatoire et que la prison l'attend; comme elle sait qu'il (le professeur Carpașan) est en bonnes relations avec moi, il veut l'avertir de ne pas tenter d'intervenir et de ne pas mettre son influence en jeu, car il risque sa propre situation. Carpașan a ajouté qu'il connaît la mauvaise réputation de sa parente et pense qu'il est bon pour moi de savoir que quelque chose se prépare.

Mon beau-frère était inquiet quand il m'a dit tout cela. J'ai essayé de le rassurer en lui disant que Popeasca était bien une employée chez nous et qu'elle est une spécialiste en intrigues et dénigrement, mais qu'en ce qui me concerne, je suis en béton armé, absolument invulnérable donc si un scandale se déclenche, ce ne sera qu'un feu de paille qui s'éteindra immédiatement et sans conséquences. C'était aussi ma ferme conviction et avec laquelle, après avoir raccroché le téléphone, je me suis couché et j'ai dormi et **dormi** paisiblement.

Deux semaines se sont écoulées durant lesquelles je n'ai même pas pensé à ce problème. Au bout de deux semaines, dans la matinée du 6 avril, Mme Tatoi ma secrétaire est entrée dans mon bureau et m'a dit que le CFI (contrôle financier interne) était arrivé et qu'ils attendaient dans l'antichambre. Il y avait trois personnes que j'ai invitées: la camarade Săndulescu, inspecteur du CFI, la camarade Măruță des services du personnel et le docteur Mănoiu de la section sanitaire de la ville. Je connaissais tout le monde. "Sanduleasca" avait été à plusieurs reprises en contrôle chez nous, au fil des ans; La camarade Măruță, j'avais consulté son enfant plusieurs mois auparavant;

Quant au Dr Mănoiu, il avait été mon étudiant alors que j'étais assistant universitaire et je me souvenais de lui car son groupe d'étudiants, dont il était responsable, m'avait invité à la fin de l'année académique pour un voyage dans les montagnes de Bucegi.

Sanduleasca, une grosse femme désagréable, connu comme la pire de tout le corps des inspecteurs du CFI, avec qui nous avons eu des litiges lors des contrôles précédents, tous gagnés par nous, le sanatorium, irradiait maintenant de joie que nous allons entrer dans une nouvelle série d'affrontements; son sourire perfide laissait entendre qu'elle était certaine de la victoire cette fois. La camarade Măruță montrait des signes d'embarras; après avoir été notre pseudo-patient et être devenu maintenant inspecteur. Le docteur Mănoiu, qui, en raison des relations de la période universitaire, je croyais être en droit de le saluer avec affabilité, m'a à peine tendu la main; morose et sérieux, il prenait un air supérieur. J'étais édifié dès le début de leur humeur. En complément, par la fenêtre, à travers le rideau, nous pouvions également voir notre employée Gaby Popescu, qui, visiblement prévenue à l'avance de l'arrivée des inspecteurs, était déjà à son poste.

Sanduleasca me montrant la délégation signée par le secrétaire administratif du conseil populaire de la ville, Cosora, m'a demandé de leur fournir une pièce avec de bonnes serrures car ils y garderont les documents dont ils doivent être sûrs. Elle m'a également dit qu'ils iraient immédiatement travailler et commenceraient à sceller tous les magasins, entrepôts et autres objectifs qu'ils avaient envisagés. Pour cela, j'ai appelé Mme Diceanu - la sœur intendante et Via Lazăr - l'assistante chef, leur disant de rester à la disposition de la commission, pendant toute la durée du contrôle. Ils sont à peine sortis que Popeasca a

également rejoint la commission, qui l'a cooptée comme un véritable "membre externe de la commission de contrôle".

Dans les minutes qui ont suivi, j'ai appris que des scellés étaient placés partout: à l'entrepôt d'aliments, dans l'entrepôt de matériel, à la pharmacie, sur les armoires de la cuisine, sur les portes des boîtes à linge des sections, etc. Après quelques heures, les cuisiniers se sont plaints de ne pas pouvoir cuisiner parce qu'ils manquaient d'ingrédients. J'ai eu du mal à obtenir la suppression des scellés pendant quelques instants.

En raison de l'intervention intempestive de la commission hyper suspicieuse, il y a eu plusieurs incohérences de ce type, pour lesquelles j'ai dû intervenir, après quoi la commission a acquis la pleine indépendance d'action à laquelle je n'avais plus accès.

Le premier objectif contrôlé était la pharmacie. De par la nature de l'organisation interne de ce secteur, le contrôle a duré très peu et a donné un très bon résultat, décevant pour la commission. Le docteur Mănoiu a tenté de découvrir des abus, des irrégularités, il a tenté de confronter les fiches d'observation clinique, en espérant de trouver des prescriptions excessives ou d'autres manquements. Il a dû renoncer car il ne maîtrisait pas la médication spécifique.

Le contrôle sur les sections concernant la lingerie semblait avoir un caractère ciblé. Quelqu'un (Popeasca bien sûr) avait rapporté que des disparitions avaient eu lieu. Les premières estimations ont créé une satisfaction visible pour la commission. Entre l'inventaire écrit, concernant les draps, de la lingerie achetée habituellement à la base d'approvisionnement du ministère de la Santé et celle des sections, il y avait un surplus sur les sections; or selon l'avis des organes de contrôle, le moins signifie le vol et le surplus, un stock créé en vue d'un vol ultérieur. La joie de

la commission a été de courte durée car Mme Diceanu et Via ont montré qu'en règle générale, dû à l'absence dans la base d'approvisionnement de linge pour les lits des enfants, nous achetons des draps et des oreillers pour adultes, qui sont coupés en deux et donc leur nombre double. Le comptable Saru a pris soin de demander un rapport de transformation pour chaque opération. Ainsi, la commission ne pouvait plus tenir compte du nombre d'oreillers et de draps, mais devait les mesurer en long et en large, pièce par pièce. Le personnel des sections m'a dit qu'ils s'étaient beaucoup amusés voir le Dr Mănoiu en mesurant la toile pièce par pièce, du matin au soir. Le contrôle a été poussé dans tous les coins. Même les endroits dans la cour, près de l'écurie, où certains des objets jetés avaient été enterrés, ont dû être creusés afin de vérifier si les minutes de décharge correspondent à ce qui se trouve dans les trous.

Mais le plus acharné contrôle était le contrôle des aliments. Il était indubitable que, ici aussi, le motif de l'insistance était aussi une dénonciation, selon laquelle le directeur et l'agent comptable avec leurs familles se servaient dans les réserves de nourriture destinées aux malades. Ce fait a été révélé dès le premier jour où Mănoiu, entrant dans l'entrepôt, a demandé au responsable de l'entrepôt Joska Kenyeres: - "Qu'est-ce que le directeur vous demande quand il vient ici?" - "De bien ranger, de garder l'endroit propre!" - «Ce n'est pas ce que je te demande idiot! Quel type de nourriture il te demande? - Il n'a jamais rien demandé; il n'y a pas un homme plus honnête que le camarade directeur! » C'est ainsi que le contrôle s'est déroulé.

Pendant ce temps, Popeasca semblait devenir folle. Elle était dans une tourmente constante. Elle courait entre les pavillons; elle faisait des cafés et apportait des bonbons pour la commission, elle portait des fiches et d'autres

documents comptables sans demander à Saru; elle n'avait plus de patron; elle donnait des ordres au personnel à gauche et à droite. Avec Saru, elle s'est même permis des sorties scandaleuses.

Voyant comment les choses évoluent, j'ai décidé d'aller au conseil populaire municipal, voir le secrétaire Cosora. Constatant que je le cherchais, il a refusé de me recevoir et m'a communiqué par l'intermédiaire de son adjoint, de m'adresser à la Section sanitaire. Ensuite, j'ai essayé de m'adresser le même jour et les jours suivants aux autres forums locaux, mais ils semblaient tous s'être mis d'accord. Soit ils ne m'ont pas reçu, soit ils ne m'ont pas écouté. Seuls les représentants des autorités de santé, de la ville et de la région, étaient gentils, peut-être plus réservés que d'habitude, mais ils haussèrent les épaules à tout ce que je disais. Cette attitude des autorités m'a un peu déstabilisé et j'ai commencé à sentir que je ne maîtrisais plus la situation.

Le contrôle sur le terrain a pris fin, a suivi la phase de recherche des documents de gestion, simultanément avec l'appel du personnel pour diverses interrogations et déclarations. De plus en plus de contrôle financier interne se transformait en une enquête.

J'ai également été appelé et interrogé sur la base juridique de l'organisation de l'arbre de Noël et des paquets pour les cadeaux de la Journée internationale des enfants. Surpris que de telles actions puissent être discutées, j'ai expliqué qu'étant une institution de malades chroniques, avec une longue hospitalisation, en moyenne pendant six mois, le sanatorium a le devoir de se substituer à la famille et d'assurer les bonnes habitudes de la maison. Je ne les ai pas convaincus et ils considéraient cela comme un abus imputable. Un autre problème sur lequel ils insistaient était les compléments alimentaires qui étaient donnés aux cas graves et sous-alimentés, sur recommandation écrite du

médecin de service et avec mon approbation. J'ai déclaré que c'est une pratique courante dans tous les hôpitaux et absolument indiquée dans notre service où la plupart des enfants de la province ne peuvent pas bénéficier des paquets de nourriture apportés de la maison par les visiteurs. À la suite de l'interrogatoire de nombreux employés (médecins, personnel intermédiaire, infirmières, personnel de cuisine), la commission était convaincue que les suppléments sont un moyen de voler les meilleurs aliments aux malades.

En examinant les documents de la gestion des aliments, la commission "découvrit" sur les fiches des aliments, des différences de quantité et de prix d'un même produit. Par exemple, un jour, 200 grammes par enfant, 300 grammes de pommes l'autre jour. En vain, Saru, Mme Diceanu, la diététicienne Bespaletz, ont tenté de clarifier, arguant que dans le système médical la nutrition est basée non pas sur la ration mais sur l'allocation et que des variations sont autorisées, en fonction d'un certain nombre de facteurs objectifs (approvisionnement, stock dans l'entrepôt, différences saisonnières dans le coût de la nourriture, etc.). La Commission est d'avis que lors de l'écriture d'une plus grande quantité d'un aliment, elle est effectuée dans le but de le soustraire.

Partout, ils supposaient qu'il y avait des vols. En plus des vols qualifiés de nourriture et de draps, ils ont également cherché à démontrer l'intérêt personnel que nous avons poursuivi lorsque nous avons fait la serre et la piscine ou lorsque nous avons organisé l'échange d'expérience avec le sanatorium Agigea. Ils ont même mis un doute sur l'aide que j'ai apportée à Cetali pour sauver les briques de sa maison.

Ce ne sont là que quelques-unes de nos nombreuses «illégalités». Il était évident que tous ou presque tous nous concernait directement ou indirectement moi et Saru, c'est-à-dire les deux ennemis déclarés de la Popescu. Ils sont allés aussi loin qu'ils ont également fait référence à ma vie personnelle. Ils ont appelé Béatrice un jour devant la commission et le Dr Manoiu lui a demandé directement: "Saviez-vous, docteur, que votre mari vous trompe avec l'assistante chef ?" Mais avec Béatrice cela n'a pas marché. Elle sursauta comme à une brûlure, rougit au visage et répliqua avec la dureté qu'ils méritaient: "Je ne peux pas vous permettre d'entrer dans ma vie privée. Comment osez-vous! Vous dépassez toute mesure. Si j'entends encore un mot sur cette question, sachez que je vous poursuis en justice! » et elle est sorti en claquant la porte, laissant la commission stupéfaite.

Dans les questions posées aux salariés concernant Béatrice, il a été tenté d'obtenir des déclarations en ce sens qu'elle se comporte de manière autoritaire et abusive en tant que "madame directeur" (exactement le contraire de sa nature), et aussi que même matériellement elle ne serait même pas totalement désintéressée, la preuve avec la serre où s'érige comme propriétaire. Vous plantez des dizaines et des dizaines de milliers de fleurs; à part celles utilisés dans le sanatorium, les autres arrivent où?

Cette question a été posée à Béatrice, qui a répondu simplement: "Toutes sont au sanatorium. Je n'ai même pas à Brasov de tombe pour y mettre deux pensées et personne ne m'a vu vendre des fleurs au marché ! »

La façon dont l'interrogatoire des dizaines d'employés s'est déroulé a été tout à fait inquisitorial. Après avoir quitté la salle de "torture" de l'enquête, les employés sont venus me voir au bureau, mais surtout à Béatrice, à la

quarantaine, en pleurs ou défigurés, ne sortant pas du choc, nous racontant comment ils tentaient de tirer des déclarations par intimidation et menaces. : "Vous allez perdre votre travail" (l'assistante Baba, l'assistante en chef Lazar) "vous êtes de mèche avec une bande de voleurs; vous serez remis à la milice économique pour complicité. » Le magasinier Ioshka Kenyeres, parce qu'il ne voulait pas déconspirer le chemin par lequel il apportait de la nourriture au directeur, a été menacé d'être rayé de la liste d'inscription pour la distribution d'un logement en ville. Le grand inquisiteur était le Dr Mănoiu.

A part la véhémence des menaces et la brutalité de Mănoiu, le ton doux et perfide de Sanduleasca a aussi été utilisé, en leur disant que "l'eau passe les pierres restent", ce qui signifie que le directeur sera expulsé et les membres de la commission resteront avec leur pleine influence au sein du Conseil populaire (Angelica Drăgan). Aux employés de niveau culturel inférieur, la commission a dicté des déclarations écrites, en réinterprétant ou en détachant du contexte ce qu'ils avaient déclarés verbalement.

La famille de Bucarest, comme celle d'Arad, était au courant, en gros, de ce qui nous arrivait et elle était impliquée à distance dans mon drame, dans notre drame, avec la douleur de ne pouvoir intervenir en aucune façon. Et pourtant, une lueur de lumière, une lueur d'espoir est venue. Parmi les patients de mon beau-frère est apparu le fils d'un colonel de Securitate. Le cas a dû être maintenue sous observation et traitée pendant plusieurs semaines et une relation a donc été établie entre mon beau-frère et le colonel. Le colonel, au nom de Marinescu, était un homme d'apparence et de comportement civilisés, un peu au-dessus de la catégorie à laquelle il appartenait, avait des études

juridiques et, un fait notable, il jouait au bridge. Pour de tels raisons Timus pensait pouvoir l'approcher dans un problème personnel et familial et, lors d'une consultation avec l'enfant, il lui a exposé la situation. Le colonel Marinescu lui a reproché de ne pas s'être adressé à lui dès le début et lui a assuré que, de son poste au Ministère de l'intérieur, il trouverait localement une solution efficace.

Dans quelques jours, le colonel est venu à Timus pour l'informer qu'il s'est entretenu avec le chef de la milice de Brasov, le major Stăncioaie, qui est mis au courant et m'attend l'un des jours suivants entre 15 et 16 heures. J'ai laissé passer deux jours et je me suis présenté à la direction de la milice de la ville. Sur le chemin, je chérissais idée que, finalement, j'avais aussi un pion dans une position favorable sur l'échiquier adverse. En arrivant sur place, j'étais quelque peu troublé de devoir faire une antichambre d'environ trois quarts d'heure, sans personne devant moi.

L'entrée du bureau du major Stăncioaie me semblait dès le début de mauvais augure. Une odeur de bottes stagnante, une semi-obscurité obscurcie par des rideaux inutilement tirés; Au coin de la pièce était un personnage plutôt dégoûtant: un gros homme, non rasé, en uniforme avec le col et le cordon défait, avec un visage d'animal, assis somnolent derrière un bureau où seuls l'oignon et l'ail manquaient au comptoir. J'ai essayé de me remettre du choc de la première impression et j'ai commencé à lui parler de la situation au sanatorium. Il m'a interrompu presque dès les premiers mots, me disant plein d'ennui qu'il était au courant du problème et qu'il était édifié: j'ai fait des abus clairs. Je lui ai demandé de m'écouter, de lui montrer que personnellement et l'équipe que je dirige sommes d'une honnêteté irréprochable.

- « Oui? Mais comment justifier la nourriture prise de la bouche des enfants? »

- "Quels aliments?"

- "Les repas que vous prenez avec toute la famille !"

- "Je les ai payés jusqu'au dernier sou. Avec ma femme et mes deux enfants, je mange officiellement à la cantine et je suis inscrit pour chaque portion. "

- "Mais le soir? Les gamelles? Inscrit pour un et les gamelles remplies pour vous tous! "

- "Le soir, nous cuisinons à la maison et nous nous sommes inscrits pour une portion car de cette façon nous récupérerons une demi-miche de pain au cas où aucun d'entre nous ne serait pas descendu pendant la journée en ville pour acheter notre pain. Nous donnons le reste de la nourriture aux animaux. »

- "Je vous connais. Vous payez une portion et mangez sept. Et le cuisinier vous choisit la meilleure viande et pour les malades des restes !

Je sentais que je n'avais pas d'air. Comment peut-on penser si minablement à moi, à ma famille. Comment peut-on riposter dans une telle situation?

Je suis parti humiliée, la tête baissée, le dos courbé, anéanti, pouvant à peine marcher. J'ai pris la route de la Livada Postei (Clairière de la Poste) , qui m'a paru interminable. La route du Golgotha ! J'étais fini. Le dernier espoir est parti. Il était clair que dans la société officielle qui a décidé de mon sort, quoi que je fasse, je suis condamné. La prison, peut-être même à vie, peut survenir, même si toute la vérité et la justice était de mon côté. La société actuelle dans laquelle nous vivons n'est-elle pas la même société communiste qui a emprisonné des millions de personnes et même tué certaines d'entre elles, toutes innocentes? Et je viens, maintenant, un docteur quelconque, plaider que la justice est avec moi, que j'ai des réalisations qui témoignent que j'ai fait quelque chose pour

la société et la preuve que je ne l'ai pas spolié !! Ridicule d'avoir de l'espoir, ridicule de se battre.

Je pouvais à peine grimper ce Golgotha à moi sur la Livada Postei. Pas tellement parce que mes jambes n'étaient plus là; J'étais fatigué à l'intérieur, j'étais fatigué des sentiments et les pensées commençaient à me quitter, qu'elles soient mauvaises ou bonnes. Des branches d'arbres sur les sentiers de la Livada partaient pour soulager mon front. Je pouvais tendre la main, accrocher la ceinture et en finir ... Ça m'était égal ... Mais la pensée chrétienne était toujours là. Je devais porter ma croix, peu importe à quel point c'était dur et à quel point ce serait difficile, pour les enfants. Dieu et les enfants m'ont ramené à la maison et m'ont aidé à continuer d'exister.

Dans le post-scriptum de cet horrible (crunt) moment de la vie, j'ai découvert (plus tard) l'explication du comportement choquant de cet individu sous-humain vêtu de l'uniforme d'un chef de milice, qui, de manière inexplicable, avait été choisi et recommandé par un commandant à lui, apparemment de qualité. Le chef respectif de la milice de la ville était en proie au désespoir personnel; À cette époque, il avait été découvert et faisait l'objet d'une enquête pour de grandes escroqueries, mêlées à la location de tous les espaces commerciaux du centre-ville, une arnaque qui aurait signifié une longue prison, mais qui pour lui s'est soldé, après quelques semaines, seulement avec le retrait de la milice.

En tout cas, l'après-midi de la rencontre avec l'abject major Stăncioaie, avec les troubles qui ont suivi sur la route du Golgotha, a signifié la rupture du dernier espoir, du dernier recours pour défendre ma cause. Il y avait un changement mental franc en moi. Je suis devenu

absolument hors de propos de tout ce qui concernait l'enquête.

Béatrice, qui a gardé son sang-froid, a remarqué ma détresse et après quelques jours elle a réagi:

- "Mihai, je ne comprends pas ce qui se passe avec toi. Je ne te reconnais plus. Toi qui as réussi à renverser les montagnes, qui t'est battu et obtenu tout ce qui te traversait la tête pour le sanatorium, ne fais plus rien pour toi et ta famille! »

J'ai réfléchi quelques minutes puis j'ai éclaté:

- «Ma chérie, crois-moi, je ne peux pas, il m'est impossible d'aller dire: tu sais que je ne suis pas un voleur, je ne sais pas voler, je n'ai jamais volé. Je ne peux pas aller sur la Place du Centre pour clamer mon innocence. Être accusé de vol alors que, depuis des années, je dépense une grande partie de mon salaire pour soigner des visiteurs étrangers, pour servir mon pays; nous qui en 15 ans n'avons pas pu réaliser, en tant que richesse personnelle, plus qu'un réfrigérateur moyen et qui avons assez de dettes. Je ne peux pas accepter de me justifier parce que j'étais en retard de quelques minutes un matin alors qu'une nuit avant j'étais au bureau jusqu'à 3 ou 4 heures du matin pour travailler pour l'institution. Je suis jugé par les minutes où tout le monde sait que je suis de service plus de 12 heures par jour. Je ne peux pas expliquer pourquoi je ne fais pas la visite quotidienne inutile au lit du patient, par section, quand il est de notoriété publique l'organisation scientifique du travail que j'ai présenté et qui me permet de gérer l'hôpital avec une exigence maximale à travers les collectifs de présentation de nouveaux cas, cas sortants et cas problématiques. Le Ministère de la Santé s'incline, l'Institut de Phtisiologie s'incline, les Cliniques s'inclinent, les visiteurs brillants de l'étranger s'inclinent, devant la qualité de l'assistance, devant les performances cliniques et

ce sont ces amateurs sans qualification qui me donnent des indications sur comment faire! Je ne peux même plus me révolter. Il y a quelques mois, Mme Masse a dit que notre sanatorium est le plus beau et le mieux organisé de toutes les unités qu'elle ait vues au pays; puis le ministère nous a envoyé ce certificat d'excellence. Il y a quelques semaines, la brigade la plus exigeante de l'Institut a laissé aux forums locaux le rapport d'inspection dans lequel on nous présente comme la perfection incarnée, en étant donné en exemple pour les autres unités visitées dans la région. Dans ces conditions, aucun des notables de la Région ou de la Ville, présidents ou anciens secrétaires, qui ont reçu le rapport de l'Institut, ne peut être trouvé pour prendre et secouer cette bande de nuls illettrés de la commission qui se permettent de nous traiter comme quelques ragots et nous donner des leçons sur la façon de gérer non seulement l'administration mais aussi l'activité de spécialité? Non chérie, c'est trop, l'abjection est trop grande. Ce qui me dérange le plus, ce n'est pas le fait que cette bande de limités membres de la commission soit au service des calomniateurs de profession, Popeasca, mais le manque de réaction des forums locaux-régionaux. Je soupçonne même leur complicité; sinon je ne peux pas expliquer pourquoi personne ne voulait me recevoir depuis l'arrivée de la commission. Avec ceux du centre, de la capitale, je n'ai pas d'espoir car ils ne s'impliquent dans les forums locaux-régionaux que dans des cas exceptionnels, auxquels ils sont directement intéressés. Telle est la situation ma chère; nous n'avons aucune issue, nous sommes condamnés. Voyons comment, quand et combien. C'est pourquoi je ne réagis en aucune façon, c'est la raison de mon apathie. Je suis résigné. "

Cette petite tirade fut un réveil momentané, puis je retombai dans l'apathie.

Entendant mon état de non réactivité, une très bonne et chère amie de l'époque de mon stage de secondariat à Brasov, c'est-à-dire à partir de 1946, Bombița Bunaciu, m'a demandé d'aller chez elle, car elle avait vécu une expérience dramatique il y a trois ou quatre ans qui pourrait me remobiliser. Je suis allé, je me suis plutôt trainé chez elle pour découvrir sa triste histoire, qui s'était produite en 1962-1964, une période que j'ai eu la naïveté de considérer "le communisme rose". Bombița était à la tête du service financier de la Fabrique de Caoutchouc de Brasov. À ce titre, elle a découvert qu'une caissière sous sa subordination avait détourné un certain montant. Elle a procédé légalement, a immédiatement pris les mesures appropriées et l'a dénoncé. Au cours de l'enquête qui a suivi, malgré la réalité hyper-démonstrable, du fait que Bombița avait une origine "exécration" (une vraie dame de Brasov, la dernière descendante directe de la famille Muresanu) et la voleuse une origine sociale "saine", le tribunal c'est réorienté: la culpabilité des voleurs a été atténuée autant que possible et Bombița est devenu complice. La peine était de quatre ans de prison ferme pour notre amie, qui immédiatement, avant même que le verdict ne soit rendu, a été menottée, jetée en prison, rasée à la tête et vêtue de vêtements rayés. La chance a été que sa famille a découvert une connaissance, le juriste Geamanu, qui était le seul homme de qualité restant dans la structure centrale du ministère de la Justice et qu'il a lutté pour rétablir la vérité et la libérer après plusieurs mois de prison. En me racontant ce drame, elle a voulu me réveiller à la réalité, me faire commencer à me battre, rechercher des connaissances influentes, car peu importe à quel point j'avais raison, dans le communisme c'est le dernier argument qui compte.

L'effet de la leçon de Bombita était nul. C'était juste cela dans mon esprit et j'ai dit à Béatrice: la sentence est

prononcée, je suis condamnée sans appel et alors à quoi bon se battre.

J'étais sérieusement endommagé au niveau psycho-intellectuel. Cela a été observé dans d'autres circonstances. Environ deux mois avant l'enquête, j'avais commencé à préparer une conférence qui devait inaugurer une série d'expositions sur l'histoire de la médecine à l'USSM. J'avais sélectionné dans mon fichier bibliographique les fiches indiqués, j'avais complété d'autres fiches avec le matériel nécessaire, je les avais mis dans l'ordre requis par le plan que j'avais fait et je n'avais qu'à faire une phrase de liaison entre les fiches. Eh bien, depuis le début de l'enquête, depuis le début de mon apathie, je n'ai pas pu concevoir aucune ligne de texte. La situation devenait critique. Des affiches étaient déjà apparues dans la ville annonçant la conférence. La chance était que Saşa et Pia étaient venus et qu'ils ont repris le matériel, ils l'ont travaillé et, bien que j'eusse gardé mon esprit critique et que j'avais toujours des objections sur la forme finale qu'ils avaient donnée, je l'ai prise et exposée à la date fixée.

J'ai eu les mêmes difficultés à l'occasion de deux conseils interrégionaux, l'un à Sibiu, l'autre à Sighisoara. En tant que président de l'USSM, je devais aller avec le Dr Migia, le directeur de la direction régionale de la santé et avec le Dr Ozun, qui avions tous les trois une obligation protocolaire de prendre la parole à l'ouverture des réunions respectives. Je suis le seul à savoir combien il m'était difficile de faire une demi-page de platitudes afin qu'on n'observe pas mon état de "légume".

Le 29 avril, après plus de trois semaines, l'enquête sur le sanatorium s'est terminée. La Commission a quitté l'institution pour traiter les résultats et tirer des conclusions au siège du Conseil populaire.

Entre-temps, à la mi-avril, en plein contrôle, le ministère de la Santé a réuni à son siège tous les dirigeants

des unités antituberculeuses du pays, dont moi-même. Bien que le temps fût très impropre pour moi de voyager à Bucarest, étant un temps très court, un seul jour, j'ai quand même décidé d'y aller. Avec la pensée de ce qui se passait à Brasov, ma participation était plus que formelle mais à cette occasion, j'ai reçu des nouvelles importantes pour moi. Dans une pause, le Dr Basacopol, le phtisiologue en chef de la capitale, s'est approché pour m'informer qu'il avait ouvert de manière expresse au concours un poste de médecin primaire phtisiopédiatre qu'il croit et espère m'intéresser. Le Dr Basacopol était au courant de mon exil injuste de Bucarest à Brasov, du fait que le ministre de l'époque m'avait promis qu'il me ramènerait à Bucarest après un an au plus et que se sont écoulés près de 15 ans depuis, et il savait bien sûr qu'à Brasov, il y avait maintenant des "problèmes exceptionnels ». Cette annonce spéciale de Basacopol n'était donc pas aléatoire.

Depuis mon départ de Bucarest, en 1952, c'était la première fois qu'on ouvrait au concours un poste de médecin primaire dans ma spécialité, mais malheureusement, je ne pouvais pas me présenter. Dans l'état mental dans lequel je me trouvais, je n'étais pas prêt pour l'effort et la mobilisation intellectuelle nécessaire à la préparation du concours, aussi bonne que soit la base de connaissances personnelles. Je suis donc retourné à Brasov et j'ai transmis la nouvelle à Béatrice comme un fait divers qui ne m'intéresse pas.

Le week-end suivant, sont venus nous rendre visite avec leurs Fiat, Saşa et Pia. Par hyper-sollicitude amicale, ils avaient pris l'habitude, depuis l'installation des troubles suite à l'enquête, d'être le plus souvent possible avec nous; ils sentaient qu'ils nous étaient utiles, qu'ils contribuaient à éluder nos pensées noires. Dans les discussions avec eux a été évoqué par hasard et en passant, le concours annoncé.

Sans montrer aucun intérêt pour l'affaire, Saşa a réceptionné la nouvelle.

Après une semaine, à leur retour, Saşa a accidentellement déclenché des discussions sur le concours, pour me demander quelles sont les raisons pour lesquelles je ne veux pas penser à participer. Je lui ai parlé de l'impasse psycho-intellectuelle et du mandat de quatre ans de la présidence USSM qui, une fois assumé, m'oblige.

Après une autre semaine, toujours "absolument accidentel" et pour "sa culture générale" il a voulu savoir quelle est la technique de compétition, en détail. Je lui ai dit qu'il y avait quatre épreuves, à environs trois à quatre jours d'intervalle. La première est simple: une présentation de 20 minutes, **relatant** l'activité, les titres et les papiers du candidat. La seconde est un essai clinique: exposition d'un cas de tuberculose (tiré au sort). Troisièmement, également un essai clinique mais sur un cas de pneumologie (non tuberculeuse); Enfin, la quatrième épreuve, plus compliqué: les travaux pratiques, consistant en l'exposition d'un laboratoire ou d'une technique exploratoire, en tirant un sujet parmi une vingtaine de sujets.

Au cours de ces semaines, le CFI s'était arrêté sur le terrain, il y avait encore quelques convocations occasionnelles pour l'enquête qui n'assumaient plus notre présence. Les prémisses concernant les conclusions de cette action odieuse contre nous étaient très pessimistes. Ces deux circonstances m'ont permis de chercher refuge en réparation lors d'une croisière de huit jours sur le Danube (Giurgiu-Belgrade-Budapest-Bratislava) et d'accepter la réservation que j'avais faite précédemment à l'ONT pour moi-même, Beatrice et Via Lazăr (notre assistante en chef).

Le jour du voyage, le matin, je suis arrivé à Bucarest. Saşa et Pia nous ont emmenés à la gare et ont tenu notre compagnie jusqu'à 15 heures, lorsque nous

sommes montés dans le bus ONT pour Giurgiu. Au cours de cette matinée, cette fois pas par hasard et pas en passant mais avec insistance, dans la mesure du possible, Saşa a commencé à m'apporter des arguments pour participer au concours. Mon réfractarisme était absolu. Je lui ai également donné l'argument principal: jusqu'au début de la compétition, il ne reste qu'un peu plus de deux semaines, dont huit jours de voyage. Saşa a essayé de laisser entendre qu'il était peut-être temps de renoncer à la croisière, mais voyant que je n'allais pas le faire, il s'est immédiatement rétracté et s'est retiré dans une position sentimentale: comme preuve que nous tenons un peu à eux, de promettre solennellement (avec des témoins) que je me présenterai lors du premier test, qui ne nécessite qu'un maximum d'une journée d'effort et qui aurait la valeur d'une épreuve-test du niveau où mon activité scientifique-professionnelle jusqu'à présent allait être appréciée et notée.

Contraint par l'insistance de Saşa et la demande que je lisais dans les yeux de Pia et parce que cela ne signifiait aucun risque d'échec ou d'effort, je lui ai promis de me présenter à la première épreuve et rien de plus.

Avec cette promesse, j'ai fait une croisière qui, en raison des excellentes conditions offertes par les deux navires avec lesquels nous avons voyagé (Oltenita et Carpati, avec transbordement à Novi Sad), des endroits traversés et visités et très probablement à la détente ressentie après le stress intense que je subissais depuis quelques semaines, a été l'un des plus beaux voyages que nous ayons fait (plus tard masqué par le fait qu'à bord, une première manifestation, une parésie faciale discrète, est apparue sur le visage de Via Lazar, notre chère et dévouée amie, une parésie qui prouvera le prélude à une maladie très redoutable qui la tourmentera toute une vie).

Au retour, nous ont accueilli Saşa et Pia. Sans nous souhaiter la bienvenue, Saşa, qui, bien entendu, s'était renseigné entre-temps, m'a indiqué l'heure et le lieu où se déroulera la première épreuve du concours.

La promesse étant faite et n'ayant aucun moyen d'y échapper, je suis allé à Brasov où j'avais quelques curriculum vitae et des documents à partir desquels j'ai préparé mon mémoire de titres, activités et travaux et que, de retour à Bucarest j'ai exposé en vingt minutes devant une Commission (Prof. I. Lupaşcu, Dr. S. Băicoianu, Dr. G. Bungeţianu et Dr. Basacopol). Le résultat a été donné le lendemain. J'étais en première place, suivi de près par Hreniuc et Coca Dumitriu; les sept autres concurrents ont été placés à une grande distance. Il y avait dix concurrents pour dix places, mais une seule place à Bucarest. Pour ce lieu unique, donc, trois concurrents étaient dans la course, mais en réalité seulement deux, puisque j'avais promis à Saşa de me présenter seulement à la première épreuve.

Saşa, selon un plan bien établi avec Pia dès le premier jour qu'ils étaient informés du concours, a lancé une nouvelle série d'arguments pour me présenter aux deux épreuves suivantes: «Après tout, est-ce si compliqué pour toi, les preuves cliniques? Examiner, poser le diagnostic, indiquer le traitement et faire la présentation du cas? Tu ne fais pas ça depuis 20 ans? Existe-t-il un cas extrait au hasard pour lequel tu n'as pas plus d'expérience que tout le monde? " - "D'accord, d'accord, mais je dois faire des exercices pour respecter le temps indiqué." - "Tu regardes la montre de temps en temps!"

On ne peut pas combattre les arguments de Saşa, d'autant plus qu'il a un peu raison. Je capitule et j'accepte de me présenter aux épreuves cliniques. Avec cela, je prends également l'initiative (que bien sûr Saşa et Pia avaient escompté): si je me présente déjà à trois épreuves,

pourquoi ne pas tenter la quatrième aussi ? Celle-ci étant plus difficile, je devrai m'y préparer tout au long des dix jours dont que je dispose. Je commence à devenir encore plus impliqué après la première épreuve clinique suite à laquelle l'écart par rapport aux autres candidats s'est élargi. Après l'autre essai clinique, l'écart est devenu confortable. La grande épreuve test, la quatrième, me donne de grandes émotions que dans les conditions d'une préparation normale je n'aurais pas eu. Je ne sais même pas comment je l'ai soutenu; Je ne me souviens presque pas après une heure de ce que j'ai dit, comment cela s'est produit. Après cette épreuve, le résultat est donné après une courte délibération. Je m'assois sur un banc dans le couloir, la tête posée dans mes mains, plongé dans mes pensées, quand je sens me taper l'épaule: "Félicitations, vous avez réussi!" C'est le Dr Basacopol qui chuchote la nouvelle.

C'est le concours de Saşa, ce n'est pas mon mérite. J'étais juste l'instrument. Succès dans la compétition, le transfert à Bucarest modifie les données du problème. Autrement m'apparaît maintenant le conflit qui existe à Brasov. J'essaie de juger, j'ai maintenant un support, un point d'appui.

La nouvelle du succès au concours a été reçue différemment à Brasov. Les employés du sanatorium sont bien sûr heureux, mais aussi d'une certaine manière tristes; il leur est difficile de concevoir qu'à partir de l'automne (qui est le dernier terme de présentation au nouveau poste), nous serons séparés pour toujours. D'un autre côté, la "coalition maléfique" (la commission d'enquête et ses partisans du Conseil populaire) est furieuse que je puisse leur échapper, maintenant qu'ils étaient convaincus de la victoire; leur seule façon de contrer ce serait de pouvoir m'emprisonner (comme Bombiţa Bunaciu) ou me faire avoir un casier. En fait, lors de ce concours, ils avaient saisi cette possibilité.

À la mi-mai, le Conseil populaire a organisé une session plénière avec tous les dirigeants des unités sanitaires de la ville, qui avaient un seul point à l'ordre du jour: la condamnation des taches noires sur les robes blanches de la santé locale. Les faits honteux pour lesquels six médecins ont été emprisonnés pendant la période (interruptions illégales de grossesse ou pots-de-vin) ont été révélés et il a été annoncé que dans le sanatorium de lutte contre la tuberculose pour enfants, de grandes irrégularités financières et des déficiences de gestion ont été découvertes qui, outre les imputations et sanctions administratives, feront l'objet d'un procès civil et d'un procès pénal. Notre sanatorium n'avait pas été convoqué pour assister à la réunion, donc en notre absence, nous avons été publiquement blâmés avant la fin de l'enquête, il y a eu des conclusions et des décisions paraphées par le forum en droit (le conseil populaire).

Ces décisions sont apparues le 16 juin, soit un mois et demi après la fin du contrôle (29 avril). Grâce à eux, j'ai pris conscience que je suis démis de mes fonctions de directeur (toujours médecin primaire), que je suis puni d'une réprimande écrite avec avertissement et qu'on m'impute la somme de 5084 lei, la part d'un soi-disant préjudice de 11128 lei apportés à l'institution par une consommation injustifiée de nourriture.

Plus grave était la rupture du contrat de travail "comme incompetent" de l'agent comptable Victor Saru, l'homme le plus juste et le plus travailleur que j'ai jamais connu, d'une compétence incontestable qui avait été reconnue par les contrôles les plus récents et les plus exigeants (y compris BNR) fait sur le même exercice. Ce fut la pire récompense pour une activité exemplaire de 30 ans dans le secteur de la santé, dont 15 ans seulement avec nous.

Cet homme très spécial a été victime de cette abjection **sous humaine** de Popeasca. Au cours des semaines suivantes, Saru s'est effondré non seulement psychiquement mais aussi physiquement. Il a dû s'allonger un moment. En son absence, lorsque le 27 juin, la présentation des sanctions a été effectuée en plénière avec les employés, Sanduleasca, la présentatrice du rapport, contrarié par les questions des participants, a osé mentir que Saru avait reconnu avoir volé de la nourriture. À cette infamie inimaginable, la salle a réagi avec une telle violence que Sanduleasca aurait été lynchée si elle n'avait pas été près de la porte et n'avait pas fui horrifiée, suivie par les deux ou trois acolytes du Conseil avec lesquels elle avait présidé la réunion.

Après environ deux mois, Saru s'est rétabli et bien que les collègues comptables d'autres unités sanitaires de la ville lui aient proposé des postes au niveau de sa qualification, il s'est ostensiblement fait employer comme ouvrier non qualifié sur un chantier de construction. Le secrétaire du Conseil, Cosora, qui était connu pour être l'un des principaux complices de cette odieuse décision, a sollicité Saru à plusieurs reprises, a fait appel à sa femme, lui proposant divers postes. Saru a dignement refusé de lui parler et de recevoir toute offre. Le travail sur le site a été noté; en six mois, son salaire a doublé; devant ensuite compléter certaines données personnelles, il a été qualifié et a déménagé dans des bureaux et en peu de temps est parvenu à diriger la comptabilité dans les constructions atteignant des revenus bien meilleurs que dans le secteur de la santé. Malheureusement, après environ deux ans, les traumatismes mentaux auxquels il a été soumis ont eu leur mot à dire et une maladie grave a mis fin à ses jours.

Le procès

Début juin (1967), lorsque la "décapitation" de la direction (du directeur et de l'agent comptable) est devenue prévisible, l'Institut de Phtisiologie a tenté à nouveau, in extremis, de sauver le navire en déroute. Une brigade de contrôle formée des personnalités les plus marquantes de la phtisiologie, dirigée par le directeur Bula, à laquelle s'ajoutaient également les responsables administratifs et de gestion de l'Institut. Cette brigade a répété le contrôle de l'automne de l'année précédente et a inspecté de nouveau toutes les unités antituberculeuses de la région de Brasov. Enfin, un rapport a été rédigé avec des notations superlatives pour notre Sanatorium et des scores moyens pour les autres unités. Cette fois apparaît également l'analyse des aspects administratifs et même de gestion. Le rapport est envoyé en copie à tous les forums politiques ou sanitaires de la région ou de la ville de Brasov, laissant en déduire les risques auxquels sont exposés ceux qui faussent les réalités. Le rapport, du moins à la surface des choses, n'a pas influencé l'évolution défavorable de la situation.

Le conseil populaire de la ville, engagé dans l'action tendancieuse contre le Sanatorium, qu'elle avait rendue publique lors de la retentissante séance de blâme, avec tous les principaux forums, ne pouvait plus faire marche arrière; il devait mener ses décisions jusqu'au bout et les mettre en œuvre. L'annulation du contrat de travail de l'agent comptable Saru était un fait accompli; il fallait procéder maintenant au remplacement du directeur.

Après l'incident au bord du lynchage de Sanduleasca, le Conseil, réalisant l'état d'esprit qui régnait dans le sanatorium, n'a plus eu le courage d'envoyer pour mon remplacement le grand inquisiteur, le Dr Mănoiu, comme cela aurait été naturel. Ainsi, cette tâche a été confiée au docteur Drăghici, le médecin-chef de la ville. Obligé, il est venu le 1er juillet et a convoqué l'équipe médicale, puis, s'adressant à nous avec une gêne évidente, nous a dit qu'il avait des instructions pour nommer le nouveau directeur et qu'il s'agit du Dr Rogoz. Le Dr Rogoz s'est levé et a déclaré qu'il ne prendrait pas ses fonctions. Déçu, Draghici, jetant un regard circulaire, s'est arrêté sur le Dr Zaharie, mais celui-ci a refusé aussi. C'est pourquoi le Sanatorium est resté sans directeur jusqu'à mon départ définitif à Bucarest, en septembre. Au cours de ces deux mois et demi, la direction, en fait uniquement le "droit de signature", a dû être assurée "de l'extérieur", par délégation, par le Dr Ciobanu, directeur de l'hôpital TBC pour adultes de la ville.

Afin de changer l'atmosphère «viciée» par les anciens dirigeants, le Conseil a envoyé un nouvel administrateur et deux intendants. Le nouvel administrateur, fier et important comme il convient aux personnes de petite taille, étant aussi rubicond, avait un nom comique, très adapté à son apparence: «Petitcul» (Poponeț). Mis au courant rapidement, les employés ne cessèrent de l'appeler: camarade administrateur Petitcul! Camarade Petitcul! Avec tous les efforts de l'administrateur pour les convaincre qu'il vaut mieux dire simplement: camarade administrateur, les nôtres ont préféré leur formule, Petitcul à droite et Petitcul à gauche, en criant dans les allées ou dans les couloirs, ce qui produisait quelques sourires dans l'atmosphère sombre. qui régnait dans le sanatorium ces dernières semaines.

A partir du moment où j'ai été démis des fonctions de directeur, je me suis débarrassé de beaucoup d'activités et de préoccupations qui jusque-là étaient entrés dans mes reflexes. Bien qu'il n'y eût pas de directeur à ma place, j'ai estimé que je devais m'occuper uniquement des questions médicales relatives à ma qualité de médecin agrégé. Toutes les responsabilités, à l'exception des responsabilités médicales, incombaient à l'administrateur Petitcul et à ses deux intendants. (La comptabilité était gérée par délégation par Floricica, l'ancienne adjointe dévouée de Saru)

Mon programme devenait simple. À huit heures, je venais travailler avec Béatrice et à 13 heures, je repartais à la maison, ce que je n'avais jamais fait auparavant. Le reste du temps, les urgences médicales étaient assurées par le médecin de garde et les événements non médicaux, quels qu'ils soient et à chaque fois qu'ils se produisaient, je m'obligeais à ne pas intervenir. Bien sûr, j'avais mal au cœur; Ce sanatorium m'était cher; c'était quand même ma création, mon enfant et je ne pouvais pas m'empêcher d'en souffrir, mais dans les circonstances, ça devait être mon attitude. En me résumant aux strictes obligations de service, j'avais maintenant assez de temps pour la famille, pour les enfants.

Cependant, certains problèmes devaient encore être résolus. Ainsi, dès la réception des décisions, celle concernant les imputations monétaires pouvant être contrée par voie syndicale, j'ai agi à cet égard et, avec Saru, j'ai saisi la commission du contentieux du comité syndical du sanatorium. La commission du contentieux, à laquelle assistait également un représentant du syndicat de la ville, nous a donné gain de cause et a annulé l'imputation, en envoyant la copie de la décision au conseil populaire.

En outre, pendant quelques après-midis, je me suis concentré sur la rédaction de nouveaux mémoires-rapports

aux forums locaux et centraux, demandant la révision des décisions du Conseil populaire.

Le conseil populaire, réagissant à la décision de la Commission du contentieux, a ouvert une action en justice contre nous à laquelle, selon l'indiscrétion de la Popeasca, il allait donner de l'ampleur et obtenir notre condamnation pénale. En fait, ce procès avait été préparé au printemps, lors de l'enquête et annoncé par le Conseil populaire lors de la séance publique de mai. Par conséquent, le 20 août, nous avons reçu une assignation à comparaître devant la cour le 11 septembre. Pendant ce temps, j'ai dû chercher un avocat et, par l'intermédiaire d'amis et de connaissances, je l'ai trouvé en la personne de M. Boamfa. Il m'avait été recommandé pour sa compétence et il semblait un homme sérieux, bien que, lorsque j'ai essayé d'exposer la situation, il ne m'a pas suivi très attentivement et s'est limité au dossier avec les documents et notes que je lui ai laissé pour se documenter, malgré des honoraires assez conséquents.

Le jour du procès est arrivé, alors que je n'avais que quatre jours avant la date à laquelle je devais me présenter à mon nouveau poste à Bucarest. Nous avons quitté la maison avec Saru et nous nous sommes présentés au Tribunal. Dans l'agitation qui nous entourait, j'ai trouvé des places libres et je me suis assis avec Saru à mes côtés; nous étions tous les deux silencieux, comme nous l'avions aussi été en route, nous attendions l'arrivée des juges. Autour de nous, s'agitait le lombric Nastase (notre ancien administrateur, qui était impliqué dans le procès, bien qu'il se soit révélé être un instrument de la coalition odieuse), essayant de nous annoncer (placer un lézard sur) ce que le Conseil populaire est sur le point de concocter pour nous enfoncer.

Rentre la "cour": trois personnes vêtues de robes en tissu noire, brillant, usées aux ourlets et repriseses par

endroit. Des figures antipathiques et renfrognées. Dès les premiers mots, je me suis senti réintroduit dans l'atmosphère hostile de l'enquête de ce printemps.

Ont pris la parole, le procureur et le représentant (l'avocat?) du Conseil, qui nous ont couvert de boue, avec les mêmes arguments et le même ton que celui de notre ancien inquisiteur Mănoiu. Quand l'avocat Boamfa a commencé, j'espérais que quelque chose allait changer. Cependant, il a marmonné certaines platitudes de manière peu convaincante; à chaque objection que lui faisait la cour, il se dépêchait de s'excuser de manière servile: «Je me trompe, votre honneur! Vous avez raison! C'est exactement comme vous dites ! " Il était clair qu'il savait dans quelle direction le procès allait et qu'il ne faisait que sauver son statut d'avocat plaidant, si difficile à obtenir et à maintenir à cette époque.

Dans cette situation, je me suis senti en droit de demander la parole mais j'ai été incessamment interrompu par les juges, invectivé, apostrophé, de telle manière que j'ai renoncé à continuer d'insister.

Enfin, le même «tribunal» si dur avec moi, a invité avec déférence le représentant du Conseil, qui avait fait signe indiquant qu'il avait encore quelque chose à dire. Se rendant compte, du déroulement de la séance, qu'il n'a aucune chance d'obtenir la sentence prévue, il a demandé la suspension de l'affaire, estimant que les fautes du présent litige feront l'objet d'un procès pénal ouvert par le Conseil populaire de la ville, qui se réserve le droit d'apporter des preuves écrasantes dans un futur proche. Il restait donc une nouvelle date au choix du Conseil, qui sait quand ...

J'ai quitté la Cour avec un goût amer, avec la confirmation que je ne devais pas mettre mon espoir dans la justice socialiste.

Au cours des trois derniers jours avant mon départ, j'ai dû résoudre un autre problème important: trouver un remplaçant à la présidence de l'USSM et mettre un terme à mon mandat. En fait, j'avais parlé au Dr Ozun quelques semaines auparavant et nous nous étions mis d'accord sur le Dr Sheitan, le neurologue, l'un des trois vice-présidents en exercice. Maintenant, seul un appel téléphonique était nécessaire de la part du Dr Ozun qui a mobilisé le Dr Şeitan et a fixé pour le lendemain la rencontre avec le camarade Chivulescu, le secrétaire des questions sociales et culturelles de l'organisation régionale du Parti. Nous nous sommes présentés tous les trois et avons brièvement expliqué au camarade Chivulescu les raisons du départ (qu'il connaissait) et avons félicité le successeur. Le secrétaire a eu la gentillesse de me demander si la décision de mon départ ne pouvait pas être abandonnée car le temps jouerait en ma faveur. J'ai répondu non, catégoriquement et nous nous sommes dits au revoir officiellement.

Et ainsi est venu le jour du 14 septembre, le jour du départ pour Bucarest, de la séparation de ceux qui m'étaient si chers, ma femme et mes enfants, ainsi que de près d'une centaine de collaborateurs avec lesquels j'avais fraternisé dans le travail, les réalisations et satisfactions mais aussi dans les inquiétudes et l'amertume. Je verrai les miens chaque semaine pendant quelques heures, jusqu'à ce que je puisse les rassembler près de moi, à Bucarest. Je rencontrerai de plus en plus rarement mes collaborateurs dévoués.

Mais je me séparais définitivement du Sanatorium; Je laissais derrière moi le sanatorium, avec ses quinze ans et les miens, le sanatorium qui avait été ma vie.

* * *

Avec le transfert à Bucarest, le 15 septembre 1967, la "chronique du sanatorium" prend fin. Je me suis efforcé de l'écrire objectivement, bien que je me sois rendu compte que parfois à des moments avec une signification subjective, je leur ai donné une extension injustifiée pour un lecteur extérieur. Les quelques lignes qui suivent représentent soit la conclusion des événements énumérés dans la "Chronique" ou certaines ressentis provoquées par la séparation du sanatorium, et peuvent être considérées comme un court épilogue.

À mon nouvel emploi, l'Hôpital pour enfants TBC de la capitale, j'ai été chaleureusement accueilli. Tous les employés me connaissaient ou avaient entendu parler de moi et espéraient que j'arrive avec de grandes idées innovantes. J'allais les décevoir: j'avais des idiosyncrasies pour tout ce qui dépendait du côté administratif-managérial.

Dès les premiers jours, découvrant que je me suis présenté au poste, le vénérable professeur Ilea, directeur du service sanitaire de la capitale, qui nous avait rendu visite à Brasov et avait été impressionné par une série de rationalisations organisationnelles que j'avais faites, m'a appelé pour me dire qu'il a créé pour moi un poste d'inspecteur à mi-temps à la Direction pour "les problèmes des hôpitaux". Avec toute déférence, je l'ai refusé sans hésitation. Plus tard, à plusieurs reprises, j'ai été presque obligé de prendre la direction de l'hôpital où je travaillais mais "l'idiosyncrasie" m'a aidé à me maintenir dans une position réfractaire.

Ce que je n'ai pas refusé mais plutôt accepté avec plaisir, ce sont les tâches professionnelles, liées à ma spécialité: chef de section dans mon hôpital, la fonction supplémentaire de phtisio-pédiatre en chef de la capitale, membre de divers comités et commissions, membre de tous les commissions de concours pour l'avancement au grade

des médecins, et tout ce que vous voulez, tout sauf des corvées administratives et managériales. Ce que j'ai essayé et qui a échoué sur la ligne professionnelle était d'effectuer une action DIC selon notre modèle de Brasov, mais le monde médical de Bucarest n'a pas montré de volonté.

L'adaptation après 15 ans à la vie de Bucarest a été, au cours des deux ou trois premières années, très difficile. Avec tout l'amour que ma mère, ma sœur et mon neveu m'ont montré, tous les autres parents et de nombreux amis, parmi lesquels Pia et Saşa n'ont pas fléchi cette fois non plus, tous sentant que je traverse des moments difficiles, l'amour pour les miens, que j'avais laissées à Brasov me hantait de pair avec la nostalgie des 15 ans de Warthe.

Chaque samedi, je me rendais à Brasov, où à 16 heures, sur le quai de la gare, m'attendaient heureux jusqu'aux larmes les deux enfants accrochés à leur mère. Nous nous éloignons de la gare, lentement, joyeux, comme si nous n'avions jamais été. Nous avions l'habitude de passer une heure avec nos bons amis Lucia et Dudu Dimulescu qui habitaient dans le quartier de la gare et puis à la maison chez nous, chez nous à la maison. Quel après-midi, quelle soirée, quelle nuit nous attendait! Le lendemain, dimanche, les choses semblaient se calmer. J'apprenais également les réalités du sanatorium, les luttes et les efforts de Béatrice, puis, au fil des heures, le bonheur sombrait avec le rapprochement du départ. La séparation inévitable arrivait toujours à trois heures de la nuit, pour attraper le train avec lequel j'arriverais à l'heure le matin à l'hôpital. Et cela chaque semaine ...

Mon transfert à Bucarest a déclenché des gestes et événements inattendus et désagréables qui m'ont affecté.

Le premier d'entre eux est survenu les premiers jours qui ont suivi mon départ du sanatorium. L'administrateur Petitcul, acquérant la liberté de prouver son pouvoir décisionnel, a ordonné à ses deux intendants d'amener César à l'abattoir, pour le sacrifier. La nouvelle m'attristait car je m'étais promis à la mort d'Andrash batchi que son très vieux cheval, César, serait épargné, car il avait gagné, grâce à ses 14 années de travail au sanatorium, le droit d'être soigné et de mourir de vieillesse dans le pré où il avait servi.

Après presque trois semaines, une après-midi, j'ai reçu un appel téléphonique terrible: un cri de hoquet dans lequel j'ai à peine reconnu la voix de Michel: "Ils m'ont tué Argoss!". Beatrice prit le téléphone parce que Michel ne pouvait plus articuler aucun mot. En effet, Argoss était son meilleur ami. Il l'avait recueilli petit, il y a environ quatre ans, ils avaient grandi et joué ensemble. Tous les jours ils se bagarraient serrés l'un dans l'autre en se balançant sur la pente du côté de la piscine, Argoss prenant soin de le protéger avec son corps des aspérités de la pente. Argoss emmenait régulièrement les enfants à la Villa Neagra quand ils allaient à l'école et les attendait à leur retour. Argoss, un chien-loup costaud avec qui j'avais le courage de laisser Michel vadrouiller seul dans les bois, car il était le plus sûr protecteur. Argoss a été empoisonné par un inconnu qui, bien sûr, a manifesté ainsi son hostilité envers moi, envers nous.

La souffrance de Michel et l'acte même m'ont submergé (terrassé). J'ai essayé de le soutenir avec de bonnes paroles, par des appels téléphoniques quotidiens jusqu'au samedi quand je venais toujours les voir. J'ai téléphoné dès le premier instant à ma sœur, qui pensait que nous pourrions l'emmener à Bucarest pendant une semaine pour le divertir. Nous sommes partis donc avec Fetzy dans leur voiture, qu'ils venaient d'acheter depuis quelques

mois. J'ai trouvé Michel profondément affligée mais plus calme. Il nous a dit qu'il avait joué avec Argoss une demi-heure auparavant et qu'une absence pour manger d'un moment a suffi pour le retrouver rampant avec les derniers pouvoirs sur les marches de la terrasse et se laissant mourir sur ses genoux . Quelques heures plus tard, il l'a peint à l'aquarelle. La peinture très réussie qui nous le suggérait tel qu'il était se trouvait à la tête du lit de Michel; nous la conserverons ensuite dans le coffre des précieuses reliques. La semaine suivante, à Bucarest, ma sœur l'a gardée et lui a acheté toutes sortes de jouets et d'attention, puis il est retourné à Brasov. La première chose qu'il a faite c'était une croix avec une plaque de métal sur laquelle il a modelé en bas-relief l'image de son chien bien-aimé et l'a mise sur sa tombe.

En plus de ces événements brutaux, mon transfert à Bucarest a conduit à des situations pénibles installées insidieusement et que Béatrice a particulièrement ressenties. La considérant sans "protection", l'équipe médicale a brusqué sa sensibilité. Une première attitude qui l'a contrarié a été celle de madame Dr Werner. Lors de la première réunion du rapport de garde après mon départ, Béatrice est entrée dans le bureau de direction et s'est dirigée vers sa chaise en peluche rouge, où elle avait l'habitude de s'asseoir depuis près de 15 ans. Elle a été surprise de constater que sa place était déjà occupée par la doctoresse Werner. Je ne sais pas quel genre de regard Béatrice lui lança, mais la doctoresse se leva instantanément, rouge et embarrassée. Et ainsi Béatrice a regagné son fauteuil pour les prochaines années qu'elle devait encore passer au sanatorium.

D'autres petites vexations de la part de l'un ou l'autre des collègues dans les semaines qui ont suivi mon départ ont incité Béatrice à profiter d'un moment où toute l'équipe médicale était réunie et leur a dit à contrecœur: "Sachez que je ne suis pas aussi bien élevée comme Mihai et que moi je sais beaucoup plus que Mihai sur les agissements de chacun d'entre vous, alors soyez prudents et ne me provoquez pas. Je vais vous montrer que je sais me battre et que je vous démasquerai! " Le collectif s'est figé et depuis, les collègues sont devenus extrêmement prévenants.

Au cours de la même période, un autre problème a bouleversé Béatrice. Quelques mois après la prise de la direction par le Dr Zaharie, de nouvelles classes de salaire ont été accordés au personnel médical. Le docteur Zaharie est passé de la 2e classe à la 5e classe et les autres médecins, dont Béatrice, sont restés en 2e classe. Se considérant flouée, Beatrice s'est rendue au service de santé de la ville et a fait valoir qu'elle avait l'ancienneté la plus grande de l'unité, que le Dr Zaharie pouvait recevoir une classe supplémentaire par rapport à elle et aux autres collègues pour sa fonction de directeur et que donc si le directeur reçoit la 5e classe, les autres médecins de la vieille garde doivent naturellement avoir la 4e classe. Le service de santé lui a rendu justice et Béatrice et ses collègues plus âgés (Georgescu et Rogoz) ont reçu la classe qui leurs était due.

À un autre niveau, la personnalité de Béatrice a été mise en évidence par un aspect, jusque-là probablement éclipsé par mon activité: l'initiative scientifique. Au cours de la première année seulement, bien qu'elle eût plus de soucis que jamais, elle a réalisé cinq papiers très intéressants, deux sur les néoplasmes endothoraciques chez l'enfant et trois sur les anomalies bronchiques congénitales.

Elle les a conçus, les a rédigés, les a communiqués lors des réunions de l'USSM et les a publiés en un temps record (sans oublier de nous mettre, moi et les autres collègues, en tant que co-auteurs).

Mais le trait de caractère le plus prégnant de Béatrice, que les circonstances ont révélé, était la combativité et la persévérance dans la lutte pour la justice et la vérité dignes de comparaisons mythologiques. Révolté outre mesure, jusqu'à sa dernière fibre et non réconciliée à aucun instant avec les injustices qu'elle a subies, elle s'est déchainée après mon départ, dans un torrent de mémoires et de démarches inimaginable. Chaque fois que je venais à Brasov le week-end, elle me racontait ce qu'elle avait entrepris, où une porte locale s'était ouverte, quels refus elle avait rencontrés, quelles étaient ses intentions. Parfois, elle m'obligeait à rédiger un mémoire ensemble (même si nos styles ne correspondaient pas, car j'avais des précautions politiques, alors qu'elle frappait avec "le bâton dans la lune"). Aucun forum n'a échappé aux bombardements par ses démarches écrites des autorités locales aux autorités centrales, le Comité central du parti, le Conseil des ministres, la Presse (Scânteia), le CSICOLAS (Comité d'État pour l'orientation et le contrôle des organes locaux de l'administration d'État). Dans toutes ces démarches, le leit-motif suivi avec acharnement par Béatrice, sa conviction, était: "Si je devais encore consacrer dix ans de ma vie, je n'abandonnerai pas avant d'avoir obtenu l'annulation des décisions haineuses et la réhabilitation morale pour nous et nos collaborateurs, qui nous ont secondé avec dévotion ». (Elle faisait référence en particulier à notre admirable agent comptable Saru)

Dans le cadre des démarches locales, la performance de Béatrice, que je n'avais pas réussi, a été d'atteindre le premier secrétaire du comité régional du

parti, Pană. Celui-ci avait été récemment nommé à ce poste, étant voué à une carrière politique de haut niveau. Au début, quand je voulais l'approcher, il était engagé dans une lutte cachée pour la suprématie régionale avec le président du Conseil populaire, Bercus, et n'était pas disposé à s'impliquer dans des problèmes mineurs, tels que nôtre sanatorium, alors j'ai été redirigé au service de santé. Après quelques mois où le combat a été clairement tranché en faveur de Pana, il est devenu plus accessible et, grâce à la persévérance, sans me dire quoi que ce soit, Béatrice a réussi à obtenir une audience, un jour mémorable du 10 octobre 1967. Le week-end suivant, Béatrice m'a raconté comment les choses se sont déroulés.

Le jour et à l'heure fixée, Béatrice est entrée dans la salle d'audience. Une très grande salle, avec une très longue table de conseil au milieu. À la tête de la table, une seule personne, le premier secrétaire Pană. Au loin, un officier prenait des notes ou une sténographie. Le premier secrétaire l'a invitée à lui dire pourquoi elle est venue. Béatrice, au lieu de répondre, mit devant lui une pile d'une vingtaine de papiers.

- "Qu'est-ce que c'est?" demanda le premier secrétaire.

- "Des déclarations du personnel, qui vous permettront de vous édifier sur les problèmes du sanatorium."

Pana s'est levé brusquement, il changea de visage et se mit soudain en colère:

- "Quelles déclarations? Ne saviez-vous pas que vous n'êtes pas autorisée à demander des déclarations aux employés? "

- "Je ne savais pas!"

- "Vous le saviez!"

- "Je ne savais pas!"

- "Vous le saviez!"

- "Veuillez me croire sur parole que je ne savais pas. Et sachez camarade premier secrétaire, que même si je le savais, je les aurais quand même pris. Ces déclarations sont le seul moyen de vous montrer comment ils ont procédé, de vous montrer les contraintes, les transformations, les falsifications à travers lesquelles les données obtenues par la commission ont été basés, pour inventer la monstrueuse mise en scène qui a conduit à l'écartement de mon mari et de l'agent comptable Saru et qui conduira à la ruine du sanatorium. Sachez camarades premier secrétaire que les déclarations que j'ai reçues ont été faites spontanément. Elles sont saupoudrées de larmes. Les gens ont des remords, se croient coupables qu'en raison de ce qu'ils ont écrit ou signé de manière forcé, on est arrivé à la grande injustice commise. Ils écrivent dans ces déclarations comment ils ont été intimidés, menacés, comment l'inspectrice Săndulescu et surtout le Dr Mănoiu, un véritable tortionnaire, leur ont crié dessus; comment on leur a posé des questions perfides, comment leurs réponses ont été forcées, comment ils avaient déclaré une chose et ont été obligé de signer autre chose. Enfin, vous allez comprendre en les lisant! »

Pana a commencé à lire. Après les deux ou trois premiers, il est devenu de plus en plus intéressé. De temps en temps, il se demandait: "Comment? Est-ce vraiment arrivé? Est-ce vrai? " À la fin de la lecture qui a duré plus d'une demi-heure, il a complètement changé d'apparence, il était devenu plein de sollicitude.

Encouragé, Béatrice a ajouté: "La Commission a tiré ses conclusions en falsifiant les réalités sur le terrain, sans fondement objectif pour étayer ses accusations. Ils ont tenté de convaincre la milice économique, son chef, le major Vârjan. Je suis allé en audience chez lui et il me l'a

dit lui-même. Si vous ne me croyez pas, veuillez lui demander personnellement. "

Pană a immédiatement demandé à être connecté avec Vârjan.

"Camarade Vârjan, connaissez-vous la situation du Sanatorium?"

"Je la connais, camarade premier secrétaire. Je la connais très bien. "

Parce que Vârjan parlait assez fort, Pană a légèrement retiré le téléphone de son oreille pour que Béatrice puisse entendre la discussion.

- «La situation est très claire. Les gens sont propres - cristal aussi bien dans les faits et dans les écritures. Je les ai vérifiés, je les ai investigués. J'ai gardé mon personnel pendant deux mois, la nuit, des heures d'affilée, cachés dans les arbres, par-dessus la vallée où, selon les autres, c'était formé un sentier lors du transport de nourriture de la cuisine ou de l'entrepôt jusqu'à la maison du directeur. Rien, camarade premier secrétaire, absolument rien. La grosse du CFI (Sandulescu) est venu me voir trois fois, d'abord pour m'imposer, puis pour me demander et enfin pour me supplier, de trouver quelque chose car dans cette action le prestige du Conseil populaire de la ville est en jeu car ils ont lancé un procès, temporairement suspendu, s'engageant à apporter des preuves écrasantes de notre part. Je lui ai dit de ne pas insister car tout n'est que leur invention. "

Pana a fermé le téléphone. Il est resté quelques instants pour se remettre et avec une voix à la fois solennelle mais aussi profondément humaine (inhabituelle pour le ton du parti) il a dit à Béatrice:

- "Camarade docteur, rentrez tranquillement chez vous, rassurez vos enfants, rassurez vos employés. Appelez votre mari; s'il veut revenir, il est le bienvenu et nous

sommes heureux. Le problème sera résolu. Tous ceux qui ont subi des injustices recevront justice. Ce sera plus difficile pour ceux qui ont manigancé ... "

Béatrice est partie de suite et ne m'a pas appelé immédiatement. Elle a attendu deux jours, jusqu'à la fin de la semaine, quand en venant de Bucarest, comme d'habitude, pour les revoir, elle puisse m'annoncer la grande nouvelle.

En prenant note de l'attitude du major Vârjan, une vague de chaleur a enveloppé mon cœur. Cet homme, que je n'ai jamais rencontré et ne connaîtrai jamais, est mon sauveur de prison. Le moindre document spéculatif tendancieux ou déposition faite au gré de la commission aurait signifié casier et de lourdes années de privation de liberté, avec toutes les conséquences sur ma vie et celle de ma famille. Que nous serait-il arrivé si, au lieu d'un homme de conscience et de courage comme le major Vârjan, il y avait un psychopathe comme Popeasca ou un opportuniste ou un lâche comme le Dr Mănoiu ou le major Stăncioaie et tant d'autres comme eux. A quoi tient notre destin ...

L'optimisme qui a suivi après l'audience de Pana s'est calmé au cours des prochains mois, les mesures promises par le coryphée politique de la région tardaient de se manifester. Avec les derniers pouvoirs, le président Bercus de la région et le secrétaire Cosora de la ville tentaient de défendre une cause qui était manifestement injuste mais pas encore perdue.

À la suite de nos rapports au CC et au CSICOLAS, vers la fin d'octobre (1967), deux inspecteurs sont venus, qui ont analysé nos arguments et nos documents, ils ont parlé aux employés, ils ont fait d'autres recherches et établi un rapport sur lequel le vice-ministre Mareș, en novembre, s'est adressé par écrit au conseil populaire régional, lui demandant de reconsidérer la situation au Sanatorium, car

"les sanctions ne sont pas conformes aux imputations ni aux mérites professionnels et organisationnels". Preuve que Pană n'était pas encore fermement impliqué, le conseil populaire de décembre (1967) répond au ministre qu'il a ré-analysé la situation et maintient sa position: nos contestations ne sont pas fondées.

Béatrice, en janvier 1968, avec acerbité a repris la série de mémoires à CSICOLAS, C.C.(Comité Central du Parti), et au Conseil des ministres. Ce n'est qu'à partir de ce moment que la balance commence à pencher en notre faveur. Suite à ces rapports, un inspecteur de haut rang des forums suprêmes respectifs arrive très rapidement (en février); il reste quelques jours au Sanatorium et se connecte aux forums locaux. Des discussions laconiques avec Béatrice, il s'avère que l'inspecteur est parvenu à des conclusions nettes en notre faveur. Dans le même temps (également en février), comme en témoigne le dossier du Tribunal, la milice économique (le major Vârjan) réaffirme notre innocence et rejette pour la troisième fois l'action du Conseil populaire et contraint ceux du Conseil à un nouveau contrôle. Le 26 avril, le conseil populaire est contraint de reconnaître pour la première fois par un message adressé au Tribunal, que le prétendu procès pénal n'était qu'une plainte pénale à l'appui de laquelle il n'a trouvé aucune preuve et que la milice économique a rejeté; par conséquent, l'innocence est confirmée par écrit.

Cette victoire tardive n'était que dans les documents officiels; nous ne la connaissions pas. Pour cette raison, le 29 avril 1968, Béatrice établit un tableau chronologique, avec toutes les étapes des démarches effectués depuis plus d'un an, et restés non résolues ou tendancieusement résolues, un tableau qu'elle envoie à tous les forums locaux

et centraux intéressés, y compris le camarade Pană, auquel elle fait le reproche qui s'imposait.

Et il faudra encore sept mois avant que notre innocence ne soit finalement proclamée. Le 25 décembre 1968 (à Noël!), Nous sommes convoqués au tribunal de la ville de Brasov, tribunal de triste mémoire pour Saru et moi-même. Dans la même pièce, avec la même agitation insalubre, je rencontre une attitude complètement différente de la part de la «cour». Les juges sont joviaux; même les robes me semblaient moins usées et froissées! Leurs paroles, quand elles nous sont adressées, ne sont que du miel. (Aurait-ils reçu une impulsion de la part de Pană, de la direction du parti?) Je suis l'objet d'une déférence qui me donne la nausée. Les mêmes individus qui, il y a un an, nous avaient offensés, se moquaient de nous, nous aiguisaient, ne cessaient leurs appréciations flatteuses. Le représentant du conseil municipal reconnaît le « bluff » avec l'affaire pénale et reconnaît notre innocence. Le tribunal m'invite par protocole à faire mon choix pour le verdict d'innocence ou de cause périmé. J'aurais préféré ne demander qu'une chose: "un leu pour les dommages civils" mais je ne savais pas si cette formule d'entre-deux-guerres était toujours valable dans la législation actuelle.

En effet, le verdict d'innocence n'était pas suffisant; J'avais droit à la réparation morale, à la réhabilitation, à la reconnaissance du travail, du don, des réalisations, des mérites. La coalition haineuse nous a calomnié pendant un an, le Conseil populaire (en partie) nous a étiquetés comme des voleurs passibles d'emprisonnement en séance plénière publique. Pour cela Saru a payé de sa vie et moi avec Béatrice, avec toute la famille personnelle et celle formée par la masse des collaborateurs, avons subi une blessure morale qui nous laissera les séquelles pour toujours.

Pour cette réhabilitation complète, Béatrice, avec sa ténacité inébranlable, continuera de se battre. Dans une dernière étape, deux ans après le début du conflit (le 25 mars 1969), CSICOLAS nous informe que toutes les décisions du Conseil populaire qui nous ont touchés ont été annulées.

Après deux ans de plus, au printemps 1971, un poste de phtisiopédiatre émerge enfin à l'Institut de Phtisiologie de Bucarest. Béatrice se présente avec le prix de l'effort et du stress qui lui coûtera une tachycardie qui lui fera du mal à l'avenir, toute sa vie, elle réussit.

Ainsi, après quatre ans de tourments, de navettes et de dégâts dus au démembrement familial, nous serons de nouveau ensemble, réunis définitivement à Bucarest.

Le jour de notre départ pour toujours de notre maison sur Warthe, après avoir chargé les meubles et les affaires dans le camion commandé, alors que nous étions sur le point de démarrer, Mihaita et Additi m'ont emmené par la main vers la tombe d'Argoss dans le bois près de l'écurie, puis Béatrice m'a convaincu de descendre ensemble, quelques minutes au sanatorium pour dire au revoir aux employés de la tournée. Ainsi je traversais pour la première fois après si longtemps le parc du sanatorium et je ne pouvais pas croire ce que je voyais: la serre était en ruine, détruite, elle redevenait un lieu de stockage des ordures (après avoir été pendant un moment lieux de culture de légumes pour les intendants de Petitcul), le zoo et le club pour enfants d'à côté pouvaient à peine être reconnus après quelques débris tordus, les routes étaient défoncées, le champignon résistait (c'était du béton solide!) mais envahi par les mauvaises herbes, la maison des pains d'épices complètement démolie. De tous les travaux des équipes de Köröshy, seules les peintures murales des

sections avaient résisté. Dans les sections, de notre collectif d'autrefois ne restaient que quelques uns, la plupart ont préféré partir pour trouver des places dans des unités plus proches du centre-ville; à leur place de nouvelles figures qui me regardaient avec indifférence ou curiosité. Moins dégradé que l'extérieur, l'intérieur avait perdu son éclat de propreté, la chaleur de l'environnement humanisé: le sanatorium avec son charme ineffable du passé, avait pris l'apparence d'un hôpital rural où l'on suppose que l'on peut travailler honnêtement mais pas plus; d'ailleurs, la capacité des lits avait été divisée par deux et l'établissement perdait son indépendance, devenant une section subordonnée à l'hôpital TBC d'adultes.

En seulement quatre ans, le travail de la coalition haineuse a été accompli. Avec l'image du sanatorium d'autre fois que je garderai toujours à l'esprit, confronté à l'aspect de dégradation actuelle je me suis posé la question classique: *Quid prodest?* Question qui m'obsédera pendant des décennies. Pourquoi cet investissement collectif d'âme a-t-il tant dérangé?

Post-scriptum (Épilogue) *Quid prodest?* A qui ça sert? Paradoxalement et non souhaité par la coalition, cela nous sert à nous: notre famille s'est regroupée à Bucarest, avec cette dure expérience de vie que nous n'aurions pas eue autrement et qui nous a appris et nous recommande à freiner les élans, à la modération, à plus d'attention pour la famille, pour l'intérêt personnel, bref: à la sagesse.

Sommaire

Diamants dans la boue	2
Les trois premiers jours à Braşov	22
Le chantier commence	39
Liquidation du groupe Florescu	55
Une visite providentielle	73
Premier congé	91
Libération	106
La naissance	124
Congé d'études	141
Chantier à nouveau.....	160
Échange d'expérience en URSS	185
La Serre	206
Lettre de Jeurissen.....	223
Le plus beau Noël	244
Quarantaine, section à feu continu	262
Problèmes avec "le service du personnel"	279
Rêve ou réalité	297
Andras Bacsi est mort	329
Enquête. Concours	361
Le procès	386